



LES
ÉTUDES
CONVENABLES
AUX
DEMOISELLES.
TOME SECOND.

GIROLD LEJES
BIBLIOTHECA

THE

RECORDS

OF THE

OFFICE

OF THE

SECRETARY

OF THE

WAR

DEPARTMENT

WASHINGTON

R-4202

LES
 ÉTUDES
 CONVENABLES
 AUX
 DEMOISELLES,
 CONTENANT

La Grammaire, la Poésie, la Rhétorique,
 le Commerce des Lettres, la Chrono-
 logie, la Géographie, l'Histoire, la
 Fable héroïque, la Fable morale, les
 Regles de la Bienséance, et un court
 Traité d'Arithmétique.

*Ouvrage destiné aux jeunes Pensionnaires des
 communautés et maisons religieuses.*



TOME II.



A PARIS,
 CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.
 M. DCC. LXXXIX.

Avec approbation, et privilege du roi.

NM 431
 R. 578

L. 113
ÉTUDES
CONVENABLES
AUX
DEMOISELLES
COLLEGE

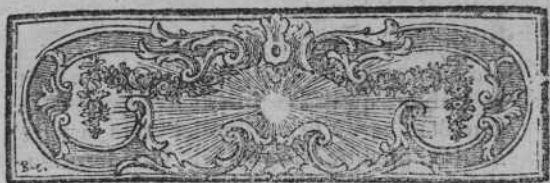
La Grammaire, la Poésie, la Métrique,
le Commerce des Lettres, la Chrono-
logie, la Géographie, l'Histoire, la
Fable héroïque, la Fable morale, les
Fables de la Providence, et un cours
de l'Arithmétique.
Ces études sont destinées à former
l'esprit et le cœur de la jeunesse.

TOME II



A PARIS,
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS
M. DC. LXXIX.

avec approbation, et privilège du roi.



LES ÉTUDES

CONVENABLES
AUX DEMOISELLES.

PREMIÈRE ÉPOQUE NOUVELLE.

L'an du monde 4000 de l'ère chrétienne ;
1 — 312.

La naissance de Jésus-Christ.

HISTOIRE SACRÉE.

Demande. À qui appartenait l'empire romain lorsque J. C. vint au monde ?

Réponse. À l'empereur Auguste, qui régnoit seul depuis la bataille d'Actium. La naissance de Jésus-Christ arriva l'an du monde 4000.

La sainte Vierge et S. Joseph, suivant l'édit de l'empereur, allèrent à Bethléem pour se faire enregistrer parmi ceux de la tribu

Tome II.

A

CHRISTIAN
BIBLIOTHECA

de Juda et de la maison de David dont ils étoient sortis. L'affluence du monde étoit si grande, qu'ils ne purent loger que dans une étable, où le roi du ciel et de la terre voulut prendre naissance. Ces humiliations cependant ne laisserent pas d'être accompagnées de quelque gloire : les anges du ciel le vinrent adorer, et chanterent un cantique à son honneur. Les pasteurs, qui gardoient leurs troupeaux dans le voisinage, furent aussi instruits de la naissance du Sauveur ; ils vinrent à l'étable, où ils trouverent Joseph, Marie, et l'enfant couché sur un peu de foin ; ils l'adorerent avec simplicité, et retournerent à leurs troupeaux, racontant les merveilles qu'ils avoient vues et entendues. Peu de temps après, les mages ayant été instruits en Orient, par l'apparition d'une étoile miraculeuse, que le Messie étoit né, vinrent à Jérusalem, demanderent où étoit le nouveau roi des Juifs ; et les prêtres ayant répondu qu'il devoit naître à Bethléem, les mages s'y rendirent pour l'adorer, et lui offrir leurs présents. Hérode, alarmé de cette nouvelle, et craignant que la nation ne prît ce prétexte pour se soulever, fit mourir tous les petits enfants. Jésus-Christ échappa à sa barbarie par un avertissement que Joseph reçut de Dieu d'aller en Egypte, et d'y demeurer jusqu'à la mort de ce prince.

HISTOIRE PROFANE.

AUGUSTE.

Auguste ne régna, après la naissance de Jésus-Christ, que quatorze ans. Son regne fut si beau, que les empereurs qui lui ont succédé, ont tous voulu porter son nom. Auguste se communiquoit aisément; il avoit des amis, bien précieux ignorés de la plupart des princes; il aimoit les gens de lettres; il faisoit fleurir les beaux arts, il en connoissoit l'utilité dans un état, et leur finesse ne lui étoit point étrangère; il marchoit dans les rues de Rome comme un simple particulier; il étoit sobre, et ses mets les plus délicieux étoient le pain et des figues. Il eut beaucoup de chagrins domestiques, par l'impudicité de sa fille Julie, et par la mort de tous ses petits-fils. Il adopta Tibère-Néron, fils de sa femme Livie, et le déclara héritier de l'empire. Les ouvrages admirables qui ont paru sous son regne ont immortalisé leurs auteurs, Rome, Auguste le bienfaiteur, et Mécénas leur ami. Ce prince mourut, le 19 du mois d'août, à Nole, ville de Campanie. Le sénat lui fit rendre des honneurs divins après sa mort.

An de
J. C.

14

Rien n'est plus louable que la manière dont Auguste se conduisit envers Cinna, chef d'une conjuration, et envers les autres conjurés; il pardonna à tous, et eut le cou-

An de
J. C.

rage de nommer Cinna pour consul l'année d'après la conjuration.

Cette douceur parut encore dans la manière dont il s'y prit pour appaiser l'aigreur dont il se sentit piqué contre un sénateur qui l'injuria en plein sénat ; il sortit aussitôt, et, rentrant ensuite, il dit *qu'il avoit mieux aimé commettre une faute contre la bienséance, que de s'exposer à quelque chose de plus fâcheux.*

Le philosophe Athénodore étoit fort bien auprès d'Auguste, qui honoroit sa science et sa vertu. C'est de ce sage qu'il apprit un moyen propre à calmer les premiers mouvements de colère ; c'étoit de prononcer, lorsqu'on se sentoit ému, les 24 lettres de l'alphabet grec.

On a dit d'Auguste, avec raison, qu'il ne devoit jamais naître, à cause des maux qu'il fit pour se rendre maître de la république ; ou qu'il ne devoit jamais mourir, à cause de la sagesse et de la modération avec lesquelles il la conduisoit.

On compte 45 empereurs depuis Auguste jusqu'à Constantin. Il y en a 12 que l'on a appelés les 12 Césars, savoir, 1. *Jules-César*, 2. *Auguste*, 3. *Tibere*, 4. *Caligula*, 5. *Claude*, 6. *Néron*, 7. *Galba*, 8. *Othon*, 9. *Vitellius*, 10. *Vespasien*, 11. *Tite*, 12. *Domitien*.

Jésus-Christ fut crucifié sous Tibere, Pilate étant gouverneur de Judée, Caïphe grand-prêtre, et Hérode tétrarque de Galilée.

Cet Hérode fit couper la tête à S. Jean-Baptiste, à la sollicitation d'Hérodiad, à qui il l'accorda dans la chaleur du festin, où la fille de cette femme lui avoit plu en dansant.

Au de
J. C.

TIBERE. ¹

Dieu enleva dans la maison d'Auguste tous ceux qui pouvoient disputer le premier rang à Tibere: Marcellus, neveu d'Auguste, fils de sa sœur Octavie; Agrippa son gendre; Caius et Lucius, fils d'Agrippa et de Julie; Agrippa, posthume, fils de Julie, né après la mort d'Agrippa son pere (ses mœurs féroces obligèrent l'empereur de l'exiler, ce qui arracha à l'empereur cet aveu: » Plut à » Dieu que j'eusse vécu sans femme, ou que » je pusse mourir sans enfants!); et Drusus, frere de Tibere, qui l'eût emporté par ses bonnes qualités, quoique puiné: mais Ti-

(1) Tibere étoit fils de l'impératrice Livie, et de Tibérius Claudius Néro son premier mari, à qui Auguste l'enleva. On soupçonne Livie d'avoir eu part à la mort de tous les princes du sang d'Auguste. Ce prince devoit préférer à Tibere, Germanicus, petit-fils d'Octavie sa sœur, et qui avoit épousé Agrippine, fille d'Agrippa et de Julie: mais ses vertus lui furent fatales ainsi que ses exploits. Tibere l'immola à sa jalousie. Pison, gouverneur de Syrie, l'empoisonna, par son ordre, à Antioche. Agrippine accusa Pison devant le sénat; mais Tibere, de peur d'être découvert, le fit assassiner. Germanicus avoit trois fils; Sejan, favori de Tibere, fit mourir de faim les deux aînés et leur mere.

An de
J. C.

beres devoit régner pour la punition de l'orgueil et de la corruption des Romains.

Il étoit d'un naturel fier, sombre, cruel, voluptueux, sans amitié : un de ses précepteurs, pour exprimer son humeur lente et cruelle, l'appelloit *une boue pétrie de sang*. Il excella dans l'art de la dissimulation ; ceux même qu'il admettoit dans sa confiance ne connurent jamais le fond de son ame. Il accabloit de caresses ceux qu'il haïssoit, et affectoit un froid rebutant pour ceux qu'il aimoit, si toutefois il aimoit quelqu'un. Tibere relégua à Rhege, ville de Calabre, Julie, fille d'Auguste, veuve de Marcellus et d'Agrippa, et ensuite son épouse ; il l'y laissa mourir de faim. Auguste l'avoit chargé par son testament de distribuer au peuple une somme d'argent. Comme il ne se pressoit point de payer, un bouffon s'approchant d'un corps mort qu'on portoit par la place, lui dit à l'oreille de rapporter à Auguste *qu'on ne donnoit encore rien de ce qu'il avoit ordonné*. Cette plaisanterie vint jusqu'à Tibere, qui se piqua, fit payer cet homme, et en même temps le fit exécuter, ajoutant *qu'il n'avoit qu'à aller lui-même trouver Auguste*.

Ceux d'Illion lui ayant envoyé un peu tard faire compliment sur la mort de son fils Drusus, il leur répondit froidement *qu'il prenoit aussi beaucoup de part à la perte qu'ils avoient faite du grand Hector* : il y avoit environ 1200 ans.

Il mourut, usé de débauches, la vingt-troisième année de son empire, dans l'isle de Caprée, où il passa les dix dernières années de sa vie.

An de
J. C.
37.

CAÏUS CALIGULA.

Tibere avoit dit de lui qu'il seroit *une peste du genre humain*; Sénèque a dit depuis que la nature l'avoit choisi pour montrer jusqu'où elle pouvoit étendre ses forces du côté du mal, à la honte et à la ruine du genre humain.

Caïus Caligula, troisième et dernier fils de Germanicus et d'Agrippine, étoit porté à la débauche et à la cruauté, facile à écouter les calomnies, timide dans les dangers, ce qui le rendoit cruel lorsqu'il croyoit le pouvoir être impunément.

Il fit mourir sa grand'mère et le jeune Tibere, qui devoit être son collègue dans l'empire. Il perdit ensuite Macrin et sa femme, à qui il devoit l'empire; Silanus, son beau-père, homme très sage. Il proscrivoit les plus riches de l'empire pour posséder leurs richesses; il en faisoit une liste, et quand il ordonnoit leur mort, il appelloit cela *mettre ses comptes au net*.

Il se mit en fantaisie d'être dieu: on coupa la tête en conséquence aux idoles de Rome pour y substituer la sienne, et ses sujets étoient forcés à lui offrir des sacrifices. Il eut la folie de traiter son cheval

An de
J. C.

comme la personne la plus raisonnable de l'empire; il le fit consul, il lui faisoit donner des étrennes au premier jour de l'an, il le faisoit ordinairement manger à sa table, et servir en vaisselle d'or. Sa passion pour l'argent étoit telle qu'il se rouloit quelquefois dessus.

Étant un jour à quelques lieues de Rome, il dit tout-à-coup qu'il vouloit aller en Germanie: il partit sans différer, ramassa des troupes, passa le Rhin; mais quand il fut un peu avancé, il revint sans avoir tué un seul ennemi. Ayant trouvé les ponts embarrassés de valets et de bagages, il se fit passer de main en main, croyant ne pouvoir jamais être assez tôt au-delà du pont; il écrivit sur cela des lettres véhémentes au sénat, *contre ceux qui ne pensoient qu'à se divertir, à faire bonne chère, durant que César étoit aux mains.*

Rien n'est plus risible que son expédition d'Angleterre. Il fit ranger toutes ses troupes sur la côte, il monta sur ses galeres, il avança dans l'océan, et puis s'en revint; il monta ensuite sur un trône élevé, fit disposer les machines de guerre, sonner les trompettes, donner le signal du combat; et, tout-à-coup, il ordonna à ses troupes de ramasser des coquilles, et puis revint à Rome, avec tous les préparatifs d'un triomphe, plus irrité contre le sénat que jamais. Il reçut fort mal les députés que le sénat lui envoya, et leur dit: » J'irai à Rome, et

» celui-ci, frappant sur le pommeau de son épée, y viendra aussi avec moi ». A son arrivée, il fit mourir un grand nombre de personnes, et il disoit souvent : » Je voudrois que le peuple romain n'eût qu'une tête ». Enfin il fut assassiné par un de ses officiers nommé Chéréas.

C L A U D E.

Claude, frere de Germanicus et oncle de Caligula, se laissa gouverner par ses femmes, Messaline et Agrippine, et par ses affranchis Pallas, Narcisse et Caliste. Philostrate dit que les femmes l'avoient tellement obsédé, qu'il ne savoit pas même s'il vivoit. L'infâme Messaline, publiquement et aux yeux de tout le monde, et de l'empereur son mari, épousa Silius. Claude, après avoir épousé en secondes noces Agrippine sa niece, fille de Germanicus, adopta Néron, fils d'Agrippine et de son premier mari, au préjudice de Britannicus son propre fils, qu'il avoit eu de Messaline. Son regne a été très cruel, et on a dit de lui qu'il tuoit des hommes comme des mouches, et cela à la persuasion de ses femmes et de ses valets.

Il avoit si peu d'esprit, qu'il redemandoit à sa table ceux qu'il avoit fait tuer la veille; cela lui arriva à l'égard de Messaline même.

(1) Agrippine étoit fille de Germanicus frere de Claude, sœur de Caligula et veuve de Domitius Ænobarbus, dont elle eut un fils qui fut l'empereur Néron.

An de
J. C.

Le courage d'Arria, femme de Cecina Pétus, qui se trouva engagé dans le parti de Camille qui s'étoit révolté, est célèbre parmi les païens.

Pétus fut pris et mené à Rome. Sa femme, ne pouvant s'embarquer avec lui, prit une autre barque : étant arrivée à Rome, elle reprocha à la femme de Camille de survivre à un mari qu'elle avoit vu tuer et expirer entre ses bras ; et ne pouvant obtenir grace pour le sien, quoiqu'elle fût assez bien dans l'esprit de Messaline, et que néanmoins il n'avoit point le courage de se donner la mort, elle prit un poignard, se l'enfonça dans le sein, en disant : » Il ne me fait point de mal » ; et puis le présentant à son mari, elle ajouta : » Je ne sens que le coup qui va te transpercer ». Claude mourut empoisonné par un champignon que lui donna Agrippine.

N É R O N.

Domitius AEnobarbus, pere de Néron, déclaroit que de lui et d'Agrippine il ne pouvoit rien naître que de détestable ; la passion dominante d'Agrippine étant l'ambition, elle sacrifioit tout, jusqu'à sa vie, pour s'élever, en disant : » N'importe que Néron me tue, pourvu qu'il regne ».

Néron n'avoit que dix-sept ans lorsqu'il monta sur le trône. Les Romains se flatterent de voir renaitre les beaux jours d'Auguste. Il se montra juste, libéral, clément, popu-

laire ; un jour qu'on lui apportoit un arrêt de mort à signer : » Plût à Dieu, dit-il d'un air touché, que je ne susse point écrire » ! Les cinq premières années de son regne furent marquées par la sagesse et l'équité.

Enfin, las des réprimandes de sa mere, il développa son caractere. Néron employa tout son temps à graver, à peindre, à chanter, à conduire des chariots, à jouer des instruments ; du reste c'étoit un monstre de cruauté et d'impudicité. Le jour qu'arriva ce célèbre embrasement qui réduisit presque Rome en cendres, et fit périr une infinité de personnes, Néron, voyant que le feu approchoit du palais, monta sur une haute tour, et là, en habit de joueur de lyre, il se mit à chanter un poëme sur l'embrasement de Troie ; cela fit croire que c'étoit lui-même qui avoit mis le feu à la ville. Il empoisonna Britannicus, fils de Claude, légitime héritier de l'empire.

Néron fit trancher la tête à Rubellius Plautus, descendu des Césars par Julie, fille de Drusus, se la fit apporter ; et quand il la vit, joignant l'insulte à la cruauté, » Je ne » savois pas, dit-il, qu'il avoit le nez si » grand ». Il fit mourir toutes les personnes qu'il jugeoit pouvoir prétendre à l'empire. Sénèque arrêta cette fureur, en lui disant qu'il ne pouvoit ôter la vie à son successeur.

Il fit ouvrir les veines à Octavie, sa femme, et la fit ainsi périr après l'avoir ré-

An de
J. C.

pudiée ; il épousa Poppée , qu'il tua d'un coup de pied qu'il lui donna dans le ventre , lorsqu'elle étoit enceinte. Il voulut ensuite épouser Antonia , fille de Claude , sa belle-sœur : elle le refusa ; et sur cela , il la fit mourir , de même que Domitia , sa tante , dont il vouloit avoir les jardins. Il fit mourir Burrhus et Sénèque , à qui il devoit ce qu'il avoit fait de bien pendant les cinq premières années de son regne ; le premier avoit été son gouverneur , et l'autre son précepteur. Il se défit de Pallas à cause de ses richesses , d'une infinité d'autres personnes illustres , et enfin d'Agrippine , sa mère , qui étant échappée du naufrage où Néron l'avoit exposée à dessein , périt enfin par les coups que des officiers envoyés de Néron lui donnerent. Comme l'un d'eux lui déchargea un coup de bâton sur la tête , » C'est » mon ventre , dit-elle , qu'il faut battre , » puisqu'il a porté Néron ».

Il couroit les nuits quelquefois avec peu de suite , et , déguisé en esclave , alloit boire dans les tavernes , et puis se divertissoit à battre , à voler et à tuer ; il étoit quelquefois lui-même battu , et en portoit les marques.

Il quitta Rome , et s'en alla en Achaïe pour s'y faire couronner comme le meilleur chanteur , le meilleur joueur de lyre ,

(1) Il punissoit de mort tous ceux qui avoient le malheur de paroître insensibles aux charmes de sa voix , qui n'étoit ni belle ni forte. Ce qu'il y a de déshonorant pour le peuple romain , c'est qu'il faisoit des sacrifices pour la conservation de la voix de l'empereur lorsqu'il étoit enrhumé.

le meilleur cocher qui fût dans l'empire romain.

—
An de
J. C.

Un comédien, meilleur musicien que politique, se faisant admirer de tout le monde, au lieu d'abaisser sa voix pour faire paroître celle de Néron, fut étranglé par ses ordres en plein théâtre. Vespasien fut disgracié de sa cour, et ensuite envoyé contre les Juifs, parcequ'il n'estimoit pas assez la voix de Néron.

Sa dernière espérance étoit qu'au moins il gagneroit sa vie à jouer des instruments. Enfin, le préfet du prétoire se souleva contre Néron, gagna les troupes et ses gardes, assembla le sénat; on condamna tout d'une voix Néron, qui s'étant levé la nuit, et ne trouvant personne, fut obligé de se cacher et de se retirer chez Phaon, un de ses affranchis, à une demi-lieue de Rome. Phaon, l'ayant reçu chez lui, lui dit de se cacher dans un creux d'où on avoit tiré du sable. Néron dit qu'il ne vouloit pas être enterré avant que de mourir. Comme il avoit soif, il prit dans sa main l'eau d'une mare, en disant: Voilà donc les liqueurs de Néron.

Il fit creuser une fosse de sa grandeur, fit apporter de l'eau pour laver son corps, et du lin pour le brûler; et en faisant tous ses préparatifs, il disoit: » Faut-il qu'un si bon » joueur d'instruments périsse »! Voyant qu'on arrivoit de la part du sénat, il fut long-temps à s'animer lui-même, et vouloit que quelqu'un lui montrât l'exemple. Enfin

An de
J. C. il se donna un coup de poignard dans la
gorge.

68. GALBA, OTHON, VITELLIUS.

Galba succéda à Néron. Il avoit été heu-
reux particulier, et il fut malheureux sou-
verain : il fut tué par ordre d'Othon qui lui
succéda ; il présenta son cou aux soldats,
et leur dit : » Frappez si c'est pour le salut
» de la république ». On lui coupa la tête,
et on la porta au bout d'une lance à Othon,
qui la fit promener ignominieusement par
le camp.

69. Othon, ancien favori de Néron, fut fait
empereur par les cohortes prétoriennes ; il
se tua lui-même après la défaite de ses trou-
pes par celles de Vitellius, que l'empire re-
connut pour empereur après la mort d'O-
thon.

Vitellius croyoit n'être empereur que pour
manger, et sa grande occupation étoit de
déjeuner, dîner, souper, et de vomir entre
chaque repas pour se préparer au suivant.
Il dépensa des sommes immenses à ses re-
pas. Son frere Lucius le traita un jour avec
deux mille poissons exquis et sept mille
oiseaux ; et Vitellius dépensa encore plus en
un seul bassin couvert de foies, de cervelats,
de langues, de laites de toutes sortes de
poissons et d'oiseaux de prix. Il fut tué par
ordre de Vespasien. Ce fut lui qui dit, en
parcourant le champ de bataille où Othon

avoit été défait, » L'odeur d'un ennemi mort
 » est toujours agréable ».

An de
 J. C.

V E S P A S I E N.

C'est une gloire particulière à Vespasien d'avoir eu une meilleure réputation étant prince qu'avant que de l'être : il fut extrêmement aimé.

Ayant été disgracié sous Néron, Phœbus, affranchi de ce prince, le voyant embarrassé de ce qu'il feroit, lui avoit dit d'une manière fort dure *qu'il allât se faire pendre*. Lorsqu'il le vit empereur, Phœbus le vint trouver : Vespasien lui dit d'une manière gaie *qu'il allât aussi se faire pendre*.

On a condamné son avarice. Il établit beaucoup de nouveaux impôts ; il en mit même sur des choses qu'on n'oseroit nommer ; et comme on lui en eut apporté le premier argent, il demanda à Tite *s'il sentoit mauvais* ; il ajouta *que l'odeur du gain est bonne, de quelque part qu'il vienne*. Il donnoit les plus belles intendances à ceux qui étoient les plus habiles à piller, pour les presser ensuite comme des éponges.

Les députés d'une ville lui ayant dit un jour que leur conseil avoit arrêté de lui dresser une statue qui devoit coûter une grande somme d'argent, » En voilà la base, leur » dit-il en étendant la main, vous n'avez qu'à » y mettre l'argent de votre statue ».

Il travailla dans sa dernière maladie à toutes les affaires de l'état, se faisant lever

An de de son lit, et disant qu'il falloit qu'un empe-
J. C. reur mourût debout. Il rendit ainsi l'esprit.

79

T I T E.

Tite , surnommé *les délices du peuple romain*, lui succéda. Ce fut un des meilleurs princes que les Romains aient eus; sa bonté étoit extraordinaire; il avoit pour maxime inviolable *qu'il ne faut point que personne sorte triste d'avec son prince*. S'étant souvenu un soir qu'il n'avoit rien donné ce jour-là , il dit cette parole mémorable : » Mes amis , voilà un jour que j'ai » perdu ». Sa bonté éclata d'une manière admirable envers Domitien, qui vouloit tenter à sa vie.

Quelque vive que fût la passion qu'il eut pour Bérénice , fille du grand Agrippa , roi de Judée , dès qu'il apprit que les Romains désapprouvoient ce mariage , il renvoya sa maîtresse , et fit voir par-là qu'il étoit maître de ses passions.

Deux patriciens ayant conspiré contre lui, le sénat les condamna au dernier supplice. Tite arrêta l'exécution, et se contenta de leur dire *que la souveraineté dépend d'une puissance supérieure à celle des hommes, que c'est en vain qu'on tâche de s'y conserver ou de s'y élever par des crimes*. Le jour même, il les fit manger à sa table, et le lendemain ils assistèrent à ses côtés aux spectacles.

Il punit tous les délateurs. Il mourut, âgé

de 41 ans, empoisonné, à ce qu'on croit, par Domitien son frere.

An de
J. C.

Ruine de Jérusalem.

81.

C'est cet empereur que Dieu choisit pour être l'instrument et l'exécuteur de sa vengeance contre le peuple juif.

La justice divine, qui marche à pas lents, et menace long-temps avant que de frapper, avertit les Juifs, par des signes et des prodiges, que sa colere alloit éclater s'ils ne prenoient soin de la détourner de dessus leurs têtes : 37 ans après la mort de Jésus-Christ, Tite met le siege devant Jérusalem pendant la solennité de la fête de Pâque. Il sembloit que la justice de Dieu eût enfermé dans l'enceinte de ses murailles, comme dans un rets, toute la nation, afin qu'aucun Juif n'échappât à sa vengeance. Les malheurs qui commencerent à désoler cette malheureuse ville, et qui précéderent sa prise, furent une guerre intestine qui armoit citoyen contre citoyen, famille contre famille, le peuple contre les grands; le meurtre du grand-prêtre, le feu qui consuma le magasin des vivres, enfin une horrible famine suivie d'une peste meurtriere, qui acheva ce que les dissensions, l'épée et le feu épargnoient.

Au quatrieme mois du siege, Tite se rendit maître de la ville basse. Deux jours après, le feu prit au temple; rien ne put empêcher qu'il ne fût réduit en cendres. Tite

89.

An de
J. C.

n'ayant pu le sauver, fit donner l'assaut à la ville haute; le fer, le feu, alloient chercher les Juifs dans les endroits les plus reculés pour les immoler à la justice divine. C'est ainsi que Jérusalem expia le crime qu'elle avoit commis en la personne adorable de Jésus-Christ, qui l'avoit choisie pour être sa demeure parmi les hommes.

Toute la nation fut détruite et dispersée par toute la terre, sans roi, sans juges, sans exercice de religion, sans prêtres, sans sacrifice, haïe, détestée et abhorrée de toutes les nations.

DOMITIEN.

On a appelé Domitien un second Néron à cause de sa cruauté; il vouloit être témoin des douleurs et des tourments des suppliciés, en quoi il le surpassoit.

Il étoit triste, sombre, dissimulé comme Tibere. On a remarqué que tous les jours il avoit un temps réglé où il étoit seul sans s'occuper à autre chose qu'à attraper des mouches et les percer avec un poinçon: ce qu'Hippocrate met entre les marques d'un esprit sombre et mélancolique. On rapporte qu'un homme demandant s'il n'y avoit personne avec lui. Vibius Priscus répondit plaisamment: » li n'y a pas même une mouche ».

Domitien eut la folie de s'ériger en dieu comme Caligula: on sacrifioit tant de bêtes à ses statues, que les chemins en étoient

embarrassés. Par une vanité extravagante, il menoit en triomphe des esclaves qu'il avoit fait acheter, pour faire croire qu'il avoit vaincu des peuples dont les esclaves suivoient son char. Il fut tué, dans une conspiration, d'un coup de poignard. C'est le dernier des empereurs qu'on nomme communément les douze Césars.

 An de
J. C.

96.

N E R V A.

A Domitien succéda Nerva qui ne régna que seize mois et quelques jours; il s'acquit une grande réputation de douceur, d'équité et de sagesse. On ne loue rien davantage en lui que la prudence avec laquelle il jugea *qu'il falloit un corps plus robuste et une ame plus grande que la sienne pour gouverner l'empire.* Les Romains crurent sous lui avoir recouvré leur liberté, et jouir d'un siècle d'or. Un jour, à sa table, on vint à parler d'un célèbre délateur; Nerva dit: » Que » feroit-il maintenant s'il vivoit encore? » Un des assistants répondit fort librement: » Il mangeroit avec nous ».

Rien ne l'a rendu si illustre que d'avoir choisi Trajan pour son successeur.

98.

T R A J A N.

Trajan, Espagnol d'origine, un des plus célèbres empereurs, étoit plein de bonté, de générosité, sans faste, ennemi des flatteurs, appliqué aux affaires, et bienfaisant envers tout le monde.

An de
J. C.

Dans la guerre qu'il fit aux Daces, qu'il termina heureusement, il fut obligé de livrer plus d'un combat où il se répandit beaucoup de sang romain. Sa compassion lui faisoit prendre un soin particulier des blessés; il les visitoit souvent, pansoit leurs blessures, et les bandoit avec des morceaux de sa pourpre, qu'il mettoit en pieces lorsque le linge venoit à manquer.

Ses amis le blâmant un jour de ce qu'il étoit trop civil et trop bon, il leur répondit: » Je veux être tel que je voudrois » qu'un autre empereur fût à mon égard » si j'étois particulier ».

En créant Saburan préfet du prétoire, et lui donnant une épée nue, qui étoit la marque de cette dignité, il lui dit: » Servez- » vous de cette épée pour moi si je fais mon » devoir, jet contre moi si je ne le fais pas, » puisque celui qui gouverne les autres doit » faire moins de fautes que les autres ».

Sura, un des principaux favoris de Trajan, étoit extraordinairement riche; il s'attira beaucoup d'envieux, qui tâchoient de le ruiner dans l'esprit du prince: cependant Trajan alla un jour souper chez Sura sans avoir été prié, renvoya ses gardes, fit venir le chirurgien de Sura pour faire quelque remède à ses yeux, se fit raser par son barbier, se baigna, se mit à table sans avoir la moindre défiance; et, le lendemain, il dit à ceux qui avoient accoutumé de lui parler contre Sura: » S'il avoit eu dessein de me tuer, il

» l'eût fait hier ». Il mourut à Sélinonte en Sicile, où il étoit occupé à châtier les Juifs rebelles.

An de
J. C.

117,

A D R I E N.

Adrien sembloit également né pour les vertus et pour les vices. Doué d'un grand génie, dissimulé, curieux, envieux, inconstant dans son amitié, il étoit malgré cela bon, libéral.

Une femme lui ayant demandé justice, il lui dit qu'il n'avoit pas le temps; sur quoi cette femme ayant dit tout haut: » Et pour-
» quoi êtes-vous donc empereur? » il s'arrêta, l'écouta, et la satisfît.

Il n'y a point d'empereur qui ait tant voyagé que lui; il a employé presque tout le temps de son gouvernement à visiter tout l'univers; ses voyages étoient bien réglés et utiles.

Il y a divers exemples de son naturel féroce, sur-tout au commencement et à la fin de son regne. Il mourut misérablement ne pouvant supporter ses douleurs, et cherchant quelqu'un qui lui ôtât la vie.

138,

T I T E A N T O N I N,

dit LE BON, ou LE PIEUX.

Tite Antonin réunissoit en lui le bel esprit, l'érudition, la politesse et l'éloquence; il étoit laborieux, appliqué, sobre, magnifique sans luxe, ménager sans avarice,

An de
J. C.

exempt de précipitation et de foiblesse. Sans ambition pour les honneurs et les dignités, ennemi des flatteurs, aimant les gens de lettres, égal dans toute sa conduite, bon même envers les méchants, toujours de l'avis le plus favorable dans les conseils, il pratiquoit la maxime *qu'il vaut mieux conserver un seul citoyen que de perdre mille ennemis.*

Lorsqu'il étoit proconsul d'Asie, il se logea à Smyrne, dans la maison du sophiste Polémon, qui étoit la plus belle de la ville; ce sophiste, alors absent, étant de retour, en fut fort mécontent, et fit de grandes plaintes, comme si on l'eût chassé de chez lui. Antonin l'apprit, et sortit de chez le sophiste en plein minuit. Lorsqu'il fut empereur, Polémon le vint saluer: Antonin le reçut très bien, et le faisant souvenir gaiement de ce qui s'étoit passé à Smyrne, il ordonna qu'on lui donnât une chambre, et ajouta: *Que personne ne l'en déloge.*

Il vécut, étant empereur, comme particulier, excellent particulier, et plus excellent prince; sage, modéré, égal à tous, aisé envers le peuple; il écoutoit les savants, estimoit leurs avis, leurs corrections, souffroit les plaintes de sa conduite sans s'en plaindre et s'en venger; ménager des biens du peuple, libéral du sien, il fit plusieurs édifices utiles à l'empire; il écrivit pour les Chrétiens.

Tacien et Priscien furent accusés de for-

mer une conspiration contre l'empire ; le second se tua lui-même, et l'autre fut pros- crit par un arrêt du sénat. On vouloit chercher ceux qui avoient encore eu part à la conspiration : Antonin le défendit, et dit agréablement : » Je ne suis pas bien aise » qu'on voie qu'il y a des personnes qui » ne m'aiment pas ».

An de
J. C.

Antonin épousa Faustine, qui ne lui fit pas d'honneur ; il en eut une fille qu'il maria à Marc Aurele.

Il tomba malade pour avoir mangé un peu trop de fromage ; ce qui lui causa un vomissement, suivi de la fièvre, qui l'emporta en peu de jours.

160.

MARC AURELE LE PHILOSOPHE, et LUCIUS VÉRUS.

Marc Aurele a passé pour un excellent prince, son regne pour un siècle d'or, et il a vérifié cette parole que Platon disoit souvent : » Les peuples seront heureux quand » les princes seront philosophes ».

Il avoit un excellent naturel ; il étudia les lettres, le droit et la philosophie avec beaucoup de succès, ce qui le fait encore aujourd'hui surnommer *le Philosophe* ; son application à l'étude et la vie dure qu'il menoit lui altérèrent la santé de bonne heure. Après un peu de nourriture, il prenoit tous les jours de la thériaque pour se fortifier l'estomac et la poitrine qu'il avoit très

An de
J. C.

foible, il ne mangeoit ensuite plus rien jusqu'au souper. La foiblesse de sa santé attacha auprès de lui le fameux médecin Galien.

Il fut adopté par Antonin, élevé par lui à la dignité de César et à la puissance du tribunat; il épousa sa fille Faustine, dont il eut plusieurs enfans, entre autres Commode, qui régna après lui: Faustine mourut en Orient, emportée par une mort subite, lorsqu'elle accompagnoit son mari après la révolte de Cassius.

Elle étoit indigne d'avoir Antonin pour pere et Marc Aurele pour mari, jusqu'à faire douter du pere de Commode. On avoit voulu porter Marc Aurele à la répudier; mais il répondit: » Il faut donc que je lui rende son mariage et l'empire que j'ai reçu de son pere ». Il bâtit la ville de Faustinople à l'endroit où elle mourut, et demanda pour elle au sénat les honneurs divins. Le sénat plaça parmi les déesses celle à qui personne n'eût voulu donner un rang parmi les femmes d'honneur.

Marc Aurele s'associa Lucius Vérus, son frere, qui eut d'abord beaucoup de respect pour lui: mais, bientôt après, les passions le jetteront en des excès misérables; et malgré les affaires dont Marc Aurele tâchoit de l'occuper, il menoit une vie molle et voluptueuse dans les festins, à la chasse et parmi les femmes.

Cassius,

Cassius, qui se révolta contre Marc Aurele, s'étoit déjà rendu célèbre par son exactitude à garder la discipline militaire : il y en a un beau trait dans l'histoire. Ayant été chargé de faire la guerre aux Sarmates, et étant campé près du Danube, quelques auxiliaires de son armée, sachant que trois mille Sarmates étoient postés sur le bord du fleuve, et faisoient assez mauvaise garde, s'en allerent les attaquer, conduits par leurs centeniers, les tuerent, et revinrent chargés de dépouilles, s'imaginant qu'on alloit les récompenser ; mais Cassius, considérant le danger où peuvent tomber des troupes qui manquent à la discipline et à l'obéissance, fit crucifier tous les centeniers. Cet ordre excita un grand tumulte ; mais Cassius parut nu en chemise, et commença à crier :

» Lancez vos traits sur moi, si vous êtes
 » assez hardis, et ajoutez ce crime au peu
 » de soin que vous avez de garder la discipline ». Cette intrépidité fit peur ; chacun demeura dans le silence, et la discipline en fut mieux gardée.

Cassius fut tué par un centenier lorsque Marc Aurele se préparoit à le combattre. Il témoigna de la douleur de sa mort, et se plaignit d'avoir perdu une occasion de miséricorde, parcequ'il eût voulu lui conserver la vie, et ne le punir qu'en lui reprochant son ingratitude. Il ne voulut point voir sa tête. Sa bonté éclata ensuite envers les sénateurs du parti de Cassius, envers



An de sa femme, ses enfants, son gendre, et toutes
 J. C. les villes de son parti.

Marc Aurele étoit fortement attaché dès l'enfance à l'idolâtrie. On a dit de lui que sa première vertu étoit la religion : avant que de commencer quelque affaire sérieuse, il adoroit ses dieux. On a encore un distique, où les bœufs blancs souhaitent qu'il ne revienne point victorieux, de crainte qu'il n'éteigne leur race par ses sacrifices.

Il s'appliquoit beaucoup à l'administration de la justice. Voyant un préteur qui alloit un peu vite dans un procès, il l'obligea de le revoir tout de nouveau. Il punissoit les fautes sans haïr ceux qui avoient failli, et cela par le seul desir de corriger ou les coupables ou les autres par ces exemples. Un préteur s'acquittant mal de sa charge, il ne voulut pas la lui ôter, mais il lui défendit de l'exercer. Il ne vouloit rien entreprendre sans l'ordre du sénat.

» N'est-il pas plus raisonnable à moi de
 » suivre l'avis d'un si grand nombre d'amis
 » judicieux, que de vouloir assujettir leurs
 » avis à ma volonté seule » ?

Dans la guerre contre les Germains, qui duroit toujours, et où Marc Aurele combattoit ou par lui-même ou par ses lieutenants, il fut enfermé par les Quades, privé de toute subsistance ; il n'en fut sauvé que par une pluie miraculeuse obtenue par les Chrétiens, et par les foudres qui se tournoient contre les ennemis des Romains. On croit avec fondement que ce fut la lé-

An de
J. C.

son mélitine, surnommée *la foudroyante*, qui produisit, dans le quatrième siècle, les quarante martyrs de Sébaste, qui obtint cette pluie par ses prières. De retour à Rome, Marc Aurele triompha avec Commode. Il retourna contre les Marcomans, qu'il défit, et mourut ensuite, s'étant couvert la tête comme pour dormir, après sept jours de maladie, à Sirmich, selon Tertulien. Son regne a duré près de vingt ans.

192

La dernière fois que le tribun vint lui demander le mot, il lui dit : » Allez au soleil levant, pour moi je me couche ».

C O M M O D E.

Tous les historiens conviennent que Commode étoit un abyme horrible de toutes sortes de crimes et de folies, digne de passer plutôt pour fils d'un gladiateur que pour fils de Marc Aurele.

Il congédia aussitôt tous les habiles ministres et officiers dont son père avoit rempli son palais, pour suivre les avis de ses esclaves, qui, n'ayant d'autre but que de s'enrichir, gagnoient son esprit en lui persuadant de suivre ses plaisirs. Il eut jusqu'à cent concubines, et se livra encore à de plus grandes infamies.

C'étoit un autre Néron par sa cruauté; il fit mourir sa sœur, qui ne pouvoit souffrir ses dérèglements, sa femme Crispine, et les personnes les plus distinguées de l'empire.

An de
J.C.

Ce monstre de cruauté faisoit trembler tout le monde. Il portoit ordinairement une massue, vêtu, comme Hercule, d'une peau de lion, et faisant assembler tous ceux de la lie du peuple qu'on trouvoit malades ou estropiés; il tomboit sur ces misérables et les assommoit tous avec sa massue. Il n'osoit cependant se fier à un barbier, et il étoit réduit à se brûler la barbe, comme on le dit aussi du célèbre Denys le Tyran.

Il périt misérablement, empoisonné et étranglé par l'athlète Narcisse.

P E R T I N A X.

Ce prince étoit un homme sage, réglé dans ses mœurs, d'une vertu éprouvée, d'une grande douceur, d'une sage économie, d'une application extrême au bien public : il n'avoit ni l'humeur altière, ordinaire aux gens de guerre, ni la timidité ordinaire à ceux qui aiment la paix : hardi et terrible contre les séditieux, doux, sage, juste envers ses amis, il fut toujours grave sans être triste, doux sans mollesse, prudent sans finesse, exact sans scrupule, ménager sans avarice, grand et généreux sans arrogance : il avoit autant de libéralité que de politesse, et ses promesses n'étoient jamais vaines. La souveraine puissance ne découvrit en lui aucun défaut. Tout le monde l'aimoit ; mais les prétoriens et les soldats ne l'aimoient pas, parcequ'il les

obligeoit de vivre dans l'ordre , et ne souffroit pas qu'ils continuassent les vols , les insolences , les ivrogneries , et les autres crimes que Commode leur permettoit. Animés par Létus , à qui Pertinax n'accordoit pas tout ce qu'il vouloit , ils vinrent , au nombre de deux ou trois cents ; au palais pour le tuer. Pertinax leur demanda *ce qu'ils venoient faire*. Un Liégeois , nommé Tansius , l'interrompit , se jeta sur lui , le perça de son épée , et lui dit : *Voilà ce que les soldats t'envoient*. Ainsi mourut Pertinax après quatre-vingt-sept jours de regne.

193.

S É V E R E .

Les soldats qui avoient tué Pertinax crièrent sur les remparts que *l'empire romain étoit à vendre au plus offrant*. Sulpicien , beau-pere de Pertinax , et Julien , marchanderent long-temps ; mais Julien , ayant monté tout-à-coup de 1250 drachmes , l'emporta.

Julien fut massacré deux mois après. *Quel mal ai-je fait ?* dit-il à ceux qui , par ordre du sénat , vinrent pour le tuer : *ai-je fait mourir quelqu'un ?* Il fut conduit dans un lieu secret , où un soldat , chargé de l'exécution , lui fit tendre le cou comme à un criminel , et lui trancha la tête. Ce vieillard , follement ambitieux , acheta ainsi la mort avec la fortune.

193.

Entre ceux qui commandoient l'armée

An de
J. C. romaine, il y en avoit trois principaux, Niger en Syrie, Sévere en Illyrie, et Albin en Angleterre, tous trois grands capitaines : mais Sévere étoit le plus adroit et le plus habile. C'étoit un esprit vif, actif, laborieux, plein de cœur, de hardiesse, de confiance, qui voyoit tout d'un coup ce qu'il falloit faire et l'exécutoit à l'instant, prudent à prévoir l'avenir, inexorable lorsqu'il trouvoit des fautes à punir, ami constant, dangereux ennemi, également violent et dans son amour et dans sa haine; avec cela dissimulé, menteur, parjure, faisant tout céder à son intérêt.

Il épousa, 1°. Martia, ensuite Julie, de laquelle il eut Caracalla son successeur, Gete, et deux filles.

Niger fut déclaré empereur en Orient, et Sévere en Illyrie. Un homme s'adressant à Niger, demanda à faire son panégyrique; Niger lui répondit : » Faites le panégyrique » de Marius, d'Annibal et des anciens héros, afin que ce qu'ils ont fait nous apprenne ce que nous devons faire : car c'est » se moquer que de faire l'éloge d'un homme » vivant, sur-tout d'un empereur; ce » n'est pas le louer, mais le flatter afin qu'il » nous récompense. Pour moi, je veux être » aimé durant ma vie, et loué après ma » mort ».

Sévere fit Albin César pour se l'attirer, et le déclara son fils adoptif.

Sévere se prépara à la guerre contre Ni-

ger, qui fut défait par deux fois, et tué : il punit tous ceux qui lui étoient attachés. Il tourna ensuite ses armes contre Albin, et le déclara ennemi. Albin étoit aimé du sénat, et on eût voulu le voir empereur. Albin fut défait et tué à Lyon. On vit alors cent cinquante mille Romains combattre les uns contre les autres sous deux augustes.

An de
J. C.

Sévère devint cruel de plus en plus. Il envoya au sénat la tête d'Albin : » Et je le » fais, disoit-il, afin que vous voyiez que » je suis en colere, et ce que c'est que de » me mettre en colere ». Et après son arrivée à Rome, il fit l'apologie de Commode, le divinisa, loua les cruautés de Sylla, de Marius et d'Auguste, et blâma César et Pompée de leur douceur. Il fit ensuite mourir vingt-neuf sénateurs, et beaucoup d'autres personnes illustres.

Sévère, en faisant mourir tant de personnes, comme partisans de Niger ou d'Albin, disoit à ses enfants qu'il les délivroit de leurs ennemis. Caracalla en témoigna sa joie, et voulut qu'on fit aussi mourir les enfants des factieux. Mais Gete, qui n'étoit qu'un enfant, demanda combien ils étoient, et s'ils n'avoient point de parents ; et comme Sévère lui eut répondu qu'ils en avoient beaucoup, » Il y aura donc, repartit-il, bien » des personnes fâchées de ce que nous » avons vaincu » ; et se tournant vers Caracalla : » Si vous ne pardonnez, dit-il, à » personne, vous pourrez bien aussi tuer

An de
J. C.

» votre frere ». (Et cela arriva effective-
ment.)

Sévère avoit de grandes qualités pour le bien et pour le mal ; son gouvernement auroit été très avantageux s'il eût eu moins d'avarice et de cruauté.

211. Il partit pour l'Angleterre , la traversa toute entiere. Caracalla l'y voulut tuer à la tête de ses troupes , dont le bruit arrêta son dessein. Sévère ne dit rien alors : mais l'ayant appelé avec Papinien et Castor , et ayant fait mettre une épée auprès de lui , il lui dit : » Si vous voulez commettre un » parricide, faites-le présentement , et non » pas à la vue de toute la terre , des amis » et des ennemis ; que s'il vous reste en- » core quelque horreur de tuer un pere , » voilà Papinien à qui vous le pouvez com- » mander ; vous êtes son empereur ».

Il se fit apporter l'urne où l'on devoit renfermer ses cendres , et dit en la voyant : » Petite urne , vous renfermerez celui pour » qui la terre étoit trop petite ». Il avoua ensuite qu'après avoir passé par toutes sortes d'états , il n'avoit rien trouvé qui le satisfit , la puissance souveraine ne lui ayant apporté que des chagrins , des soins et des embarras. Etouffé d'une quantité de viandes , dont il s'étoit chargé pour finir ses douleurs , il mourut , après dix-huit ans de
211. regne , à Yorck en Angleterre.

ANTONIN CARACALLA.

An de
J. C.

Caracalla, fils de Sévere et de Julie, avoit de bonnes dispositions étant jeune; mais le faste de la dignité impériale, et les mauvais discours des flatteurs, lui empoisonnerent le cœur et l'esprit. Il devint d'une humeur fâcheuse, qui le faisoit haïr de tout le monde. Violent, emporté, léger, changeant, il aimoit mieux employer les menaces que la douceur; il n'avoit d'affection pour personne; prétendant savoir tout et pouvoir tout; il avoit de la jalousie et de la haine pour tous ceux qui excelloient en quelque chose.

L'antipathie étoit si grande entre Gete, son frere, et lui, qu'ils ne s'accordoient en rien. Caracalla tenta plusieurs fois de le tuer. Il fit proposer à sa mere de les faire venir tous deux dans sa chambre pour les réconcilier (car ils avoient partagé le palais, et ne se voyoient que quand les cérémonies de l'état l'exigeoient). Gete croyoit y venir en sûreté; mais des centeniers que Caracalla avoit fait cacher, se jeterent sur Gete, qui se sauvoit entre les bras de sa mere, le tuerent, et Caracalla même trempa ses mains dans son sang.

Il tua ensuite plus de 2000 domestiques et amis de Gete; Papinien, fameux jurisconsulte, son précepteur; tous les médecins qui avoient refusé d'empoisonner son pere; une fille de Marc Aurele; le fils de

B y

An de
J. C.

Pertinax , qui avoit osé dire que puisqu'on lui donnoit les surnoms de *Sarmatique* et de *Parthique*, il falloit ajouter celui de *Gétique*, à cause de la victoire remportée sur Gete son frere. Il passa en Égypte , seulement pour le plaisir de voyager. Les habitants d'Alexandrie , qui lui avoient donné des noms très injurieux , furent les victimes de leurs plaisanteries. L'empereur les assembla un jour pour des jeux publics ; il les fit environner par ses troupes qui eurent ordre de n'épargner personne ; le carnage fut effroyable. Enfin , Dieu arrêta le cours des crimes de Caracalla. Macrin , préfet du prétoire , piqué de ses railleries , forma une conjuration. Caracalla alla d'Édesse à Carres avec peu de chevaux , pour offrir des sacrifices à la Lune : il descendit pour quelque nécessité ; tous se retirèrent par respect, excepté un valet ; Macrin accourut, et lui donna un coup de poignard dont il tomba mort sur le champ.

217.

M A C R I N.

Macrin étoit Maure d'origine , de la ville d'Alger. Il fut fait préteur par Caracalla. Le sénat se déclara pour lui ; tout sembloit bon , pourvu qu'on n'eût point Caracalla. Il cassa plusieurs de ses ordonnances ; son fils fut fait César , prince de la jeunesse. On poursuivit les délateurs , et on purgea tout l'empire de cette peste : il les punissoit

du dernier supplice. Il faisoit brûler vifs les adulteres l'un avec l'autre.

An de
J. C

Les troupes, mécontentes de Macrin, à cause qu'il punissoit sévèrement les fautes, se saisirent de l'occasion de nommer Héliogabale empereur; Macrin fut pris: comme on le conduisoit à Héliogabale en chariot, se jetant en bas, il se rompit l'épaule en tombant: on lui ôta la vie, et on porta sa tête à Héliogabale.

219.

H É L I O G A B A L E.

Julie Mæsa, aïeule de l'empereur Héliogabale, et sœur de Julie, femme de Sévere, épousa Julius Avitus, consul, et en eut deux filles, Julie Sœmis et Julie Mamée. Celle-ci épousa un consulaire, dont elle eut Alexandre: Sœmis épousa Varus Marcellus, dont elle eut l'empereur Héliogabale, nommé Avitus Bassien. Les intrigues de Sœmis avec Caracalla le faisoient regarder comme fils de l'empereur; il prétendoit même en être le fils. Mæsa l'éleva à Emese, où elle se retira après la mort de Caracalla; elle le consacra au Soleil, que ceux d'Emese appelloient *Elagabal*. Héliogabale étoit son prêtre. De retour à Rome, il n'étoit occupé que de son culte. On voit dans ses médailles: *Sacerdos Dei Solis Elagabal*. Ce dieu n'étoit qu'une grosse pierre noire, ronde par le bas, et terminée en cône par le haut. Il fit apporter de l'Afrique l'idole céleste, qu'on prétendoit être la Lune; et

An de
J. C.

il disoit qu'il vouloit la marier avec son dieu le Soleil. Il en fit célébrer les noces, fit immoler beaucoup d'enfants choisis, et se fit donner des présents.

Il s'appliquoit à la magie; il donnoit beaucoup de temps aux sacrifices et aux danses; il sacrifioit des enfans et des hommes à son dieu. En moins de quatre ans il épousa quatre femmes, dont la première étoit une vestale; mais il avoit éteint le feu perpétuel, et pillé le temple, pour enrichir celui de son dieu.

222.

On le massacra lui et sa mere lorsqu'ils étoient cachés dans un sale égout. On leur coupa la tête, et on jeta le corps du fils dans le Tibre, avec une pierre au cou. Ainsi mourut Héliogabale, âgé de dix-huit ans, après un regne de trois ans, qui ne fut qu'une suite continuelle de crimes contre la pudeur, l'humanité, et toutes sortes de loix.

ALEXANDRE SÉVERE.

Alexandre, fils de Mamée et cousin d'Héliogabale, n'avoit que treize ans et demi lorsqu'il fut élevé à l'empire. Il étoit réglé dans ses mœurs, doux, humain, tendre, vif, bien instruit par les soins de sa mere Mamée, qu'on croit avoir été Chrétienne.

Mæsa sa grand'mere, et Mamée sa mere, prirent soin des affaires pendant sa jeunesse. Elles choisirent seize personnes vénérables par leur âge et leur probité pour administrer les affaires, Ulpien y présidoit.

Il avoit beaucoup de respect pour sa mere. Sa cour étoit presque chrétienne; il voulut élever un temple à Jésus-Christ. On consulta les oracles, qui répondirent que tous les autres temples seroient abandonnés si jamais un empereur dressoit un temple à Jésus-Christ.

An de
J. C.

Il estimoit beaucoup cette maxime, *Il ne faut pas faire à un autre ce que nous ne voulons pas qu'on nous fasse*; et quand une personne puissante avoit fait quelque injustice, il lui disoit: *Voudriez-vous qu'on vous fit la même chose?*

Agréable dans son entretien, gai, d'un visage égal, il railloit sans piquer; familier à table, il ouvroit sa porte à tous. Sa mere et sa femme lui disoient qu'il s'abaissoit trop. Il répondit: » Si je rabaisse mon autorité, » je la rends plus durable et plus assurée ». Il ne portoit ni perle ni or, disant que cela n'étoit que pour les femmes.

Il haïssoit les méchants, les voleurs, les secrétaires intéressés, les gens de mauvaise réputation; il avoit une prudence infinie.

Un sénateur, nommé Camille, voulut s'élever à l'empire. Alexandre en fut averti; il fit venir Camille, lui témoigna qu'il lui étoit très obligé de ce qu'il s'offroit de lui-même à se charger du fardeau des affaires, le mena au sénat, l'associa à l'empire, partit avec lui pour la guerre contre les Allemands; ils firent deux lieues ensemble à pied. Camille étant fatigué, on lui donna un cheval; après

An de J. C. deux jours, le cheval l'incommodant, Alexandre lui fit donner une voiture plus douce, et enfin il demanda de renoncer à l'empire, protestant qu'il aimoit mieux le quitter que de vivre de la sorte.

233. Alexandre vainquit Artaxerxès, qui avoit six vingt mille chevaux, dix mille hommes armés de toutes pieces, dix-huit cents chariots armés de faux, sept cents éléphants portant des tours. Alexandre le défit, tua dix mille cavaliers, deux cents éléphants, en prit trois cents, fit un grand nombre de prisonniers, et revint à Rome triomphant.

Il partit de Rome pour chasser des Gaules les Allemands. Il voulut rétablir les légions gauloises, corrompues à l'excès sous Héliogabale. Un Goth, nommé Maximin, le plus indigne de régner, gagna les troupes, et leur inspira du mépris pour Alexandre.

235. Enfin, il le fit tuer avec Mamée, après dix-sept ans de regne.

M A X I M I N I.

Maximin étoit Goth d'origine. Il avoit été berger. On prétend qu'il avoit huit pieds de hauteur; il luttoit seul contre douze hommes, et les terrassoit; quarante livres de bœuf suffisoient à peine pour un de ses repas; il traînoit seul des chariots chargés; d'une chiquenaude il faisoit sauter les dents d'un cheval. Il avoit servi sous Sévere et les autres empereurs, et s'étoit attiré l'es-

time des soldats : il quitta la milice sous Macrin et Héliogabale, et revint sous Alexandre, qui le fit sénateur. Il se fit haïr de tout le monde par ses cruautés et son avarice ; il tuoit plus de citoyens que d'ennemis. Ce prince ne régna que trois ans. Il fut tué par ses troupes lorsqu'il alloit combattre ses ennemis. Tout le monde se réjouit à sa mort, on offrit des hécatombes, c'est-à-dire des sacrifices de cent bœufs en action de graces.

238.

GORDIEN LE JEUNE.

Gordien, descendant de Trajan par les femmes, fut proclamé auguste à l'âge de treize ans : il étoit d'un bon naturel : les soldats l'appelloient leur enfant, les sénateurs leur fils, et le peuple sa joie et ses délices ; mais il eut de mauvais conseillers.

La guerre des Perses commença sous Sapor. Misithée, beau-pere de Gordien, fit de grands biens à l'état par sa sage conduite : il disciplina les troupes. Gordien marcha contre Sapor, et remporta divers avantages.

Philippe, préfet du prétoire, songea à s'élever à l'empire, éloigna les vivres de l'armée, fit crier les soldats contre Gordien, et le fit tuer.

244.

Philippe écrivit à Rome son élection.

P H I L I P P E.

C'est une question célèbre de savoir si Philippe a été Chrétien ; il est plus certain

An de
J. C.

qu'il fut vicieux. La maniere dont il s'éleva à l'empire est indigne : il étoit Arabe de nation , sa naissance étoit basse. Il fit la paix avec Sapor , et à son retour à Rome il éleva tous ses parents aux charges sans assez examiner leurs talents.

249. Jotapien se révolta en Orient , Carvilius Marinus en Pannonie : Dece fut envoyé pour les combattre ; les soldats le proclamèrent empereur ; Philippe l'attaqua , ses troupes furent défaites , et lui tué à Vérone.

D E C E.

Dece naquit dans un bourg de la Pannonie ; on ne le connoît que par les persécutions et les cruautés qu'il a exercées contre les adorateurs du vrai Dieu. Lactance le traite de méchant , de furieux , d'animal exécrationnel.

252. Dece périt misérablement dans la guerre contre les Goths.

Etruscus Dece , son fils , qu'il avoit fait son collègue à l'empire , fut enveloppé dans la punition de son pere. Tous deux furent mis au nombre des dieux par l'autorité du sénat , qui vouloit bien qu'ils fussent des dieux , pourvu qu'ils ne fussent plus des hommes.

G A L L U S.

Gallus étoit Africain : il fut déclaré empereur par les troupes , et persécuta les Chrétiens. Son regne n'est connu que par

les désastres qui ravagerent le monde ; une terrible contagion , commencée en 250 , duroit encore en 262 , et enleva un monde infini.

An de
J. C.

Gallus fut tué par des soldats révoltés. 253.

É M I L I E N .

Emilien , vainqueur des Scythes , fut proclamé empereur par les troupes ; ce malheureux prince fut tué à Spolète , après trois mois de regne. 253.

V A L E R I E N I .

Valérien étoit d'une naissance illustre ; il étoit bon particulier , excellent pour le civil.

Son regne et celui de son fils Gallien furent tout-à-fait funestes aux Romains. Les François , qui habitoient la Westphalie , le pays de Hesse , et le long du Rhin , vinrent se jeter dans les Gaules : Gallien remporta divers avantages sur les François et sur les Allemands.

Les Perses entrèrent dans l'Arménie ; s'en rendirent maîtres ; vinrent en Mésopotamie , prirent Nisibe , Carres , Edesse ; de là ils passerent en Syrie , où ils attaquèrent Antioche. Le peuple , extraordinairement attaché aux spectacles , étoit assemblé au théâtre , et regardoit un farceur avec sa femme , qui les divertissoient par leurs bouffonneries , lorsque la femme jetant les yeux sur la montagne voisine , dit : *Je rêve , ou*

An de
J. C.

voici les Perses. Ceux-ci saccagerent Antioche, la brûlerent, et retournerent ensuite partager le butin.

Valérien, défait par les Perses, ramassa une quantité immense d'or, et députa à Sapor pour lui demander la paix. Sapor, devenu plus insolent par sa victoire, et voyant l'armée romaine diminuer par la peste, voulut conférer avec l'empereur. Valérien se rendit à sa volonté; on le prit: Sapor le traita comme un esclave avec toute sorte de barbarie et d'insolence; on le menoit en triomphe, chargé de chaînes, orné de la pourpre; quand Sapor vouloit monter à cheval, ou sur son char, il le faisoit coucher à terre sur le ventre, et lui mettoit le pied sur le dos, ou sur la tête, ajoutant que c'étoit là triompher. Il fut traité ainsi tant qu'il vécut. Il vivoit encore en 263.

263.

Après sa mort on l'écorcha par ordre de Sapor; on sala son corps, on corroya sa peau, on la teignit de rouge, et on la mit dans un temple pour être un monument éternel de la honte des Romains.

Lorsque Gallien apprit la nouvelle de sa mort, il dit froidement en philosophe: *Je savois bien que mon pere étoit mortel.*

GALLIEN.

L'empereur Gallien, fils de Valérien, épousa Cornélia Salonina: il eut d'elle deux fils, l'un nommé Gallien, l'autre Valérien.

On trouva en lui un bon poëte , un bon orateur , et un très méchant empereur ; il étoit ingénieux dans les petites choses. Il se faisoit gloire d'être citoyen d'Athenes ; il vouloit se faire recevoir au nombre des aréopagistes , qui étoient les juges d'Athenes , lorsque l'empire demandoit tous ses soins. Il étoit cruel , sur-tout envers les soldats. Tout son temps se passoit à ne rien faire , ou à des badineries , ou à des crimes ; il couroit les nuits comme Néron , Caligula , Héliogabale. On compte jusqu'à trente tyrans qui se révolterent sous son regne. Gallien se rioit de ses malheurs , et disoit , lorsqu'on venoit lui dire que l'Égypte et les Gaules étoient perdues : *Ne peut-on pas se passer du lin d'Égypte et des draps d'Arras ?*

Gallien avoit été fait auguste en 253. Il écrivit , au sujet des révoltés , à un de ses officiers : » Déchirez , tuez , hachez en pieces ; » vous voyez assez ma volonté , prenez » mon esprit , et satisfaites ma colere ». Les Perses se répandirent par tout l'Orient , y firent de grands ravages ; Sapor faisoit tout tuer , et prenoit plaisir de passer à cheval d'une montagne à une autre sur des monceaux de corps morts. Les captifs n'avoient que le pur nécessaire ; on les menoit à l'eau comme des troupeaux une seule fois le jour.

260.

Heureux encore qu'Odenat , roi de Palmyre , et Zénobie , sa femme , inquiétoient

An de J. C. de temps en temps les Perses, et troubloient les rapides progrès de Sapor.

268. Il se fit une conspiration contre Gallien, qui fut tué. On ne pouvoit plus supporter sa vie infâme. Claude fit précipiter du Capitole tous ses parents.

C L A U D E I I.

On donne de grands éloges à Claude, dit *le Gothique*, à cause de la victoire qu'il remporta sur les Goths. Il étoit d'une naissance inconnue ; on sait seulement qu'il avoit deux freres, Quintille, et Crispe pere de Claudia, qui ayant été mariée à Eutrope, en eut l'empereur Constance, pere du grand Constantin.

Deux sortes d'ennemis troubloient le repos de l'empire, les barbares et les tyrans. Comme on déliberoit dans le sénat auquel de ces deux ennemis on iroit d'abord, l'avis de l'empereur fut *qu'il étoit plus à propos de marcher aux barbares, parcequ'ils étoient les ennemis de la patrie, au lieu que les tyrans n'étoient que les ennemis de César* : avis plein d'un modeste désintéressement, et plutôt d'un bon citoyen que d'un prince ambitieux.

Une femme étant venue lui redemander une terre que Gallien lui avoit donnée, et dont l'empereur s'étoit emparé, » Il faut, » dit-il, que Claude, devenu empereur, » restitue ce qu'il a pris lorsqu'il n'étoit » que particulier ».

Il mourut de la peste qui attaqua l'empire au commencement de la troisième année de son règne. Son frère Quintille lui succéda ; et après avoir régné pendant dix-sept jours, il fut tué, ou, comme d'autres disent, il se donna lui-même la mort.

An. de
J. C.

270.

AURÉLIEN.

Ce prince, honteux de partager l'empire du monde avec une femme, vainquit Zénobie, reine d'Orient, qui avoit de très grandes qualités ; mais qui pousoit trop loin le luxe et la magnificence, défauts ordinaires des femmes. Elle faisoit quelquefois des excès de vin par une folle vanité de l'emporter sur les hommes. Aurélien allant combattre Zénobie, les habitants de Tyanes en Cappadoce lui fermerent les portes ; il protesta *qu'il n'y laisseroit pas un chien*. Apollonius lui apparut en songe, et lui dit que s'il vouloit vaincre, il falloit agir avec douceur. La ville fut prise ; et comme les soldats en demandoient le saccagement en le faisant souvenir de ce qu'il avoit dit, il leur répondit *qu'ils pouvoient tuer tous les chiens*.

Après la défaite des Orientaux, il passa en Occident, où Tétricus se vint rendre à lui. Il alla ensuite à Rome en grand triomphe, menant Zénobie et Tétricus, qu'il laissa vivre avec honneur chargé de chaînes d'or. Il donna ensuite à Zénobie une terre magnifique en Italie. Cette reine vécut à

An de Rome avec ses filles, qui dans la suite s'y
J. C. marierent.

275.

Il fut tué entre Bysance et Héraclée, allant attaquer les Perses, lorsqu'il méditoit une persécution générale contre les Chrétiens. Il ne porta et ne donna jamais aucun habit de soie; sa femme voulant en avoir un, il lui répondit *qu'il ne pouvoit souffrir une étoffe qui se vendoit au poids de l'or.*

T A C I T E.

L'empereur Tacite étoit homme de lettres, et prétendoit descendre de l'historien Tacite. Il fut choisi après huit mois d'interregne, pendant lesquels les soldats et le sénat se renvoyoient l'élection. Tacite ne se régloit que sur les conseils du sénat. Ce corps lui ayant refusé le consulat qu'il demandoit pour Flavien, son frere, il se contenta de dire *qu'il falloit croire que les sénateurs avoient un meilleur choix à faire.* Il entreprit de porter la guerre chez les Perses; mais une fièvre qui le surprit termina ses jours au bout de six mois de règne.

276.

P R O B E.

L'empereur Probe, issu d'une famille médiocre, fut un des meilleurs princes qu'aient eus les Romains. Il chassa les barbares des Gaules, et en tua jusqu'à quatre cents mille. Après la défaite des Isaures et d'autres bar-

bars voisins de l'Égypte, il revint triomphant à Rome. Saturnin se révolta en Orient, excité par le peuple d'Alexandrie; Procule, Bonose, et d'autres, en firent autant en Occident: ils furent défaits, et Probe donna la paix à l'empire.

An de
J. C.

Il se préparoit à aller combattre les Perses lorsqu'il fut tué à Sirmich par les soldats, irrités de ce qu'il ne vouloit pas les laisser oisifs. 282.

La France, l'Espagne et la Hongrie sont redevables à cet empereur de l'abondance et de l'excellence de leurs vignobles. Il permit à ces peuples de planter dans leur pays autant de vignes qu'il leur plairoit, ce qui n'avoit point été permis jusqu'alors, et il occupoit les troupes à cet exercice pendant le loisir de la paix.

CARUS, AVEC SES DEUX FILS; CARIN ET NUMÉRIEN.

Les soldats élurent Carus après la mort de Probe. Il fit césars ses deux fils, laissa le gouvernement de l'Italie et des Gaules à Carin, qui étoit un très méchant prince, et alla avec Numérien combattre les Perses. Il les vainquit: mais le tonnerre tomba sur sa tente, la brûla et lui ôta la vie, lorsqu'il prenoit le titre de dieu. 282.

Numérien fut tué par Aper, préfet du prétoire, après huit ou neuf mois. 284.

An de
J. C.

DIOCLÉTIEN ET MAXIMIEN.

Cet empereur étoit de Dalmatie, de la ville de Dioclée, dont il forma son nom. Il avoit de belles qualités, et aussi de bien mauvaises, beaucoup de dissimulation et de cruauté. L'armée l'élut après la mort de Numérien. Il tua Aper, en lui disant qu'*il auroit l'honneur de mourir d'une main illustre*, et ajouta qu'*il avoit enfin tué le sanglier fatal*, parcequ'une druide lui avoit dit qu'il n'auroit l'empire que quand il auroit tué le sanglier. Il défit ensuite Carin, qui fut abandonné de son armée.

Il associa à l'empire Maximien Hercule, homme d'un naturel dur, sauvage et avare. Celui-ci épousa Eutropia, de qui il eut Maxence, qui usurpa l'empire, et Fauste, femme de Constantin.

En 292, l'empire fut partagé en quatre. Constance Chlore, et Maximien Galere, gendre de Dioclétien, furent associés aux deux autres. L'union entre ces quatre princes fut admirable pendant vingt ans, par le respect que les trois derniers avoient pour Dioclétien, et les égards de Dioclétien pour eux.

Dioclétien marcha en Egypte, Maximien en Afrique, Constance demeura dans les Gaules, Galere passa en Orient, où il remporta une grande victoire sur les Perses.

Le faste de Dioclétien et son orgueil lui sont reprochés par les historiens du temps.

Il

Il portoit des perles à ses souliers, il se faisoit servir à genoux, il falloit honorer ses images et ses tableaux. Il mourut en 313, s'étant empoisonné lui-même.

An de
J. C.
313.

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

Pendant la durée de cette époque, l'église souffrit dix persécutions sous les empereurs *Néron, Domitien, Trajan, Adrien, Sévere, Maximin, Dece, Valérien, Gallien, Aurélien, Dioclétien et Maximien.*

Plusieurs hérétiques la persécuterent aussi, entre autres *Simon le Magicien*, qui voulut acheter des apôtres le don du Saint-Esprit; *Cérinthe* et *Bion*, qui nioient la divinité de Jésus-Christ, et vouloient joindre les cérémonies judaïques avec le christianisme; *Carpocrate*, qui disoit que le monde avoit été créé par les démons, et rejetoit l'ancien testament; *Cerdon*, qui admettoit deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, et nioit la résurrection des corps; *Marcion, Montan, les Gnostiques; Papias, chef des Millenaires; et Manès, chef des Manichéens, etc.* Mais Dieu suscita plusieurs saints pour s'opposer à ces hérétiques, dont les principaux furent *S. Ignace, évêque d'Antioche, S. Polycarpe de Smyrne, S. Irénée; Tertullien*, qui soutint ensuite l'hérésie de Montan; *Minutius Félix, Clément Alexandrin, Apollone, S. Hippolyte, S. Cyprien, Origene, S. Grégoire Thaumaturge, etc.*

An de
J. C.

Plusieurs illustres personnages se distinguèrent aussi dans la république des lettres; *Denys d'Halicarnasse, Velléius Paterculus, Philon Juif, Sénèque, Joseph, Quinte-Curce, Pline le Naturaliste, Quintilien, Pline le Jeune, Suétone, Florus, Appian d'Alexandrie, Juvénal, Martial, Diogene Laerce, Justin, Plutarque, Philostrate, Dion Cassius, Hérodien, etc.*

II. ÉPOQUE NOUVELLE.

312 — 420.

CONSTANTIN LE GRAND, *ou la paix de l'église.*

D. EN quelle année le grand Constantin régna-t-il?

R. En 306 de l'ère chrétienne; il étoit fils de Constance Chlore, prince excellent, estimé des Chrétiens et des Païens.

Constantin étoit d'un naturel admirable, et plein de toutes sortes de bonnes qualités. Il épousa en premières noces Minervine, qui fut mere de Crispe César, et en secondes noces, Fauste, fille de Maximien Hercule. Constance Chlore étant mort en 306, Galere s'associa Maximien et Licinius. Le tyran Maxence prit le nom d'empereur dans la capitale de l'empire.

L'empire avoit alors six empereurs, Maximien Hercule, Galere, Licinius, Maximin, Maxence et Constantin. An de
J. C.

Maximien Hercule tenta de tuer Constantin, d'intelligence avec Fauste sa fille, épouse de Constantin. Maximien devoit entrer la nuit dans sa chambre, mais Fauste découvrit tout. Constantin substitua un eunuque; Hercule y vint, le tua, et s'écria qu'il avoit tué Constantin. Constantin parut, et ne laissa à ce misérable que le choix du supplice. Il se pendit et s'étrangla après vingt ans de regne. 310.

Galere mourut l'an 310, après une maladie effroyable, qui dura plus d'un an, dans les parties les plus sensibles et les plus secretes; il en sortoit une puanteur qui infectoit non seulement le palais, mais toute la ville: tous les médecins le fuyoient.

Licinius et Maximin partagerent ses états. 311.

Maxence ruinoit Rome par sa tyrannie, et la perdoit par ses débauches: il s'attaquoit aux premières femmes du sénat; mais quand sa brutalité attaquoit des dames chrétiennes, il y trouvoit une résistance généreuse, parcequ'elles aimoient mieux lui abandonner leur vie que leur pudeur.

Maxence et Constantin se préparèrent à la guerre: Maxence avoit 170 mille hommes de pied, et 18000 chevaux; Constantin n'avoit que 90 mille hommes d'infanterie, et 8 mille chevaux. Il rechercha l'amitié de

An de
J. C.

Licinius, en lui promettant sa sœur Constantie en mariage. Maximin, qui venoit de traiter avec Licinius, crut que celui-ci, en s'alliant avec Constantin, cherchoit à se fortifier contre lui, et rechercha en secret l'amitié de Maxence.

312

Enfin, Constantin s'adressa à Dieu pour être secouru dans cette occasion. Il vit, ainsi que toute son armée, en pleine campagne, près de Treves, une croix au dessus du soleil, portant cette inscription : *Vainquez par ceci*. Jésus-Christ lui apparut ensuite avec le même signe. Constantin fit venir des orfèvres, et fit faire une croix semblable qu'on portoit par-tout, dans les combats, sur-tout où l'armée plioit. Constantin embrassa la religion chrétienne, se fit instruire de ses mysteres, et alla combattre Maxence, qu'il défit en différentes batailles. Maxence périt, s'étant précipité dans le Tibre par l'ouverture d'un pont qu'il avoit fait dresser pour noyer Constantin dans son passage. Il étoit construit sur le fleuve de telle sorte, qu'en ôtant quelques crampons qui se lioient par le milieu, il s'ouvroit et se rompoit de lui-même.

Constantin fit ensuite triompher la croix par-tout. Il fit faire une statue qui tenoit une longue croix dans sa main, avec une inscription qui marquoit que c'étoit par ce signe salutaire qu'il avoit délivré Rome de la servitude et du tyran qui l'opprimoit. Il employa plusieurs années au bon ordre de l'église et de l'état.

Il fit avec Licinius un édit tout-à-fait favorable aux Chrétiens, fit triompher la croix dans l'empire, et obligea Maximin à finir la persécution.

An de
J. C.

Licinius épousa Constancie, sœur de Constantin; et pendant que celui-ci alla combattre les François, il alla faire la guerre à Maximin avec trente mille hommes contre soixante, et le défit.

Ce misérable, désespéré, avala du poison: mais le vin et la viande dont il s'étoit rempli avec excès, en empêchant l'effet, lui causa une effroyable maladie; le poison le brûlant au-dedans, il prenoit de la terre à pleines mains et la dévorait. Il fut quatre jours en fureur, criant qu'il commençoit à voir Dieu qui le jugeoit, se confessant coupable, et priant Jésus-Christ, en pleurant, de lui faire miséricorde. Il finit une vie détestable au milieu des cris comme si on l'eût brûlé vif.

L'empire se trouva ainsi partagé entre Licinius et Constantin.

Constantin voulant garder quelques mesures avec son beau-frère, lui fit représenter par des ambassadeurs qu'il étoit temps de donner la paix à l'église, qu'il le prioit de concourir avec lui à ce pieux dessein. Licinius, homme féroce, ennemi déclaré de tout bien, n'eut aucun égard à ces remontrances: il en fallut venir à la force. Constantin marche contre lui, lui ôte la vie et l'empire.

An de
J. C.

D. Comment Constantin rétablit-il la paix dans l'église ?

R. En employant tous ses soins à remettre l'union parmi les évêques qui étoient partagés sur la doctrine. Il fit assembler un concile à Nicée , où se trouverent plus de trois cents évêques ; il y prit aussi séance ; et l'hérésie d'Arius , qui nioit la divinité de Jésus-Christ , y fut condamnée. Les peres du concile dresserent le symbole où la consubstantialité du pere et du fils est établie d'une maniere forte et précise , où toutes les subtilités de l'arianisme sont détruites en des termes clairs et incontestables. L'empereur prit la dernière place dans cette auguste assemblée , et jeta dans le feu tous les libelles qui étoient nés des disputes de ces prélats , en disant ces belles paroles : » Si je voyois un évêque en faute , je le couvrois de cette pourpre impériale ».

330.

Il changea le siege de l'empire , et l'établit à Byzance , qu'il fit rebâtir , et qu'il nomma , de son nom , *Constantinople*. Mais la cruauté , vice barbare , et si indigne de la grandeur d'un prince , ternit extrêmement sa gloire. Il fit mourir Crispus César son fils , que Fausta , sa belle-mere , avoit accusé fausement d'avoir voulu attenter à sa pudicité ; mais , ayant ensuite découvert les débauches de l'impératrice et sa perfidie , il vengea , par sa mort , celle de l'innocent Crispus.

Il semble que Dieu a puni les fautes de

Constantin par celles qu'il fit dans la suite de son regne , en se laissant tromper par les Ariens , qui le porterent à persécuter les saints défenseurs de la vérité.

An de
J. C.

Dans le dessein d'appaiser les troubles de l'arianisme , il assembla un grand concile à Tyr , et un autre à Jérusalem. Le premier déposa Saint Athanase , et l'autre reçut Arius et ses sectateurs à la communion. Athanase vint lui demander justice ; Constantin le relégua dans les Gaules : cependant il reconnut l'hypocrisie d'Arius à sa mort , mais non pas celle de ses auteurs.

335.

Il fit une autre faute contre la politique : il créa César , avec ses trois enfants , Dalmace , fils de Dalmace son frere , et donna le titre de roi à Annibalien , frere de Dalmace César. Constantin , qui n'élevoit ces deux freres que parcequ'il les aimoit , les perdit en les égalant à ses enfants , dont il les rendit ennemis.

Il partagea aussi cette année l'empire entre ses enfants et ses neveux. Constantin l'aîné eut les Gaules , l'Espagne , l'Angleterre ; Constance , l'Orient , l'Asie , la Syrie , l'Egypte ; Constant , l'Illyrie , l'Italie et l'Afrique ; Dalmace , la Thrace , la Macédoine , l'Achaïe ; le roi Annibalien , l'Arménie mineure , le Pont , la Cappadoce , et la ville de Césarée pour capitale.

337.

La mort de Constantin causa une extrême douleur aux soldats , aux peuples , et à tout l'empire. Constance vint lui rendre ses derniers devoirs : il fut enterré dans l'é-

An de J. C. glise des apôtres à Constantinople. L'église a toujours eu beaucoup de respect pour sa mémoire.

Si on lui a reproché d'aimer la gloire, ce n'a point été au moins celle des inscriptions; car il traitoit lui-même Trajan de *Pariétaire*, parcequ'on voyoit par-tout son nom sur les murailles.

Il avoit des officiers avarés; il en prit un jour un par la main, et lui dit: » Ne mettons nous point de bornes à notre cupidité »? Puis, ayant décrit avec sa lance sur la terre un espace égal à la grandeur du corps humain, il ajouta: » Quand vous auriez amassé toutes les richesses de l'univers, vous ne posséderiez, après cette vie, qu'un espace tel que je viens de vous le marquer, pourvu encore que vous l'ayez ».

Constantin ayant su qu'on avoit défiguré une de ses statues, sa cour l'exhortoit à s'en venger, et lui disoit que son visage avoit été tout meurtri; il passa la main dessus, et leur répondit, en souriant, qu'il n'y sentoit aucune blessure, ce qui couvrit de confusion ces lâches flatteurs.

Le soin qu'il prenoit d'établir une police chrétienne, lui fit dire un jour agréablement à des prélats, qu'ils étoient les évêques du dedans des églises, et lui évêque du dehors.



CONSTANTIN II,
CONSTANCE ET CONSTANT.

An de
J. C.

Après la mort de Constantin on massacra ses freres, ses neveux et ses ministres; Dalmace et Annibalien, qui avoient part à l'empire, furent de ce nombre. On n'épargna que deux enfants de Jules Constance, frere de Constantin, Gallus et Julien. On croit que Constance est l'auteur de tous ces meurtres.

Les trois enfants de Constantin garderent le partage que leur pere avoit fait.

Le premier porta les armes en Italie pour s'agrandir aux dépens du dernier. Il périt dans une embuscade que lui dresserent quelques chefs de l'armée de son frere.

Constantin n'eut pas un meilleur sort; il mourut de la main d'un assassin envoyé par le tyran Magnence.

Constance, loin de défendre l'église, comme son pere avoit fait, la persécuta par la protection qu'il donna aux Ariens, dont Constantin le Grand avoit fait condamner la doctrine dans le concile de Nicée en 325. Mais la faveur qu'il leur avoit accordée fut bientôt suivie de la colere du ciel. Il fut fort maltraité des Perses; et Julien, qu'il avoit envoyé dans les Gaules pour réprimer les courses des Allemands, fut proclamé empereur par l'armée. Il protesta qu'il n'y avoit aucune part; mais Saint Grégoire de

An de
J. C.

Nazianze, Théodoret et Sozomene, ne l'excusent point de soulèvement et d'insolence.

Julien ayant perdu sa femme Hélène, sœur de Constance, envoya son corps à Rome. Il se prépara à la guerre contre Constance, faisant encore alors profession extérieure du christianisme, quoiqu'il l'eût abjuré pour embrasser le paganisme. Dans les lettres qu'il écrivit à différentes villes pour justifier sa conduite, il assuroit que ses dieux l'avoient obligé à se déclarer contre Constance; ce qui étoit plus vrai qu'il ne pensoit, puisque le dieu de l'ambition étoit son véritable dieu.

361. Constance marchoit en diligence contre Julien lorsque la mort le surprit en chemin. Il mourut d'une fièvre, ou du poison, la 25^e année de son regne, et la 45^e de son âge.

Saint Grégoire de Nazianze dit qu'il se repentit de trois choses; d'avoir fait répandre le sang de ses parents, d'avoir fait Julien César, et d'avoir causé tant de troubles à l'église.

JULIEN.

Julien étoit fils de Jules Constance, frere du grand Constantin.

On lui a donné le surnom d'*Apostat*. parceque, dès qu'il fut devenu maître de l'empire, il renonça publiquement à la foi de Jésus-Christ, et, ne craignant plus Constance dont il étoit neveu et gendre, il ouvrit les temples des faux dieux, rétablit leur

culte, et prit la qualité de souverain pontife. Cependant on a dit de lui qu'il étoit juste, prudent, courageux, libéral et chaste; mais vain, grand parleur, superstitieux, et adonné à la magie. Il attaqua la religion chrétienne plus par la ruse que par la force ouverte: la voie des caresses lui parut plus propre à séduire les Chrétiens que celle des tourments. Pour priver la jeunesse chrétienne de l'étude et des sciences, il ne trouva pas de meilleur moyen que de lui interdire la lecture des auteurs profanes. Il poussa sa haine jusqu'à vouloir rebâtir le temple de Jérusalem, dans l'espérance qu'en rétablissant les cérémonies et les sacrifices de l'ancienne loi, il anéantiroit les prophéties de Jésus-Christ: il fit assembler les Juifs, qui reçurent sa proposition avec une joie inexprimable; les plus excellents ouvriers accoururent de toutes parts, et se mirent à travailler; l'ouvrage s'avançoit, lorsque des globes de feu sortirent des entrailles de la terre, dévorèrent les ouvriers, et consumèrent leurs travaux. Dieu ne fut pas longtemps à lui faire sentir les effets de sa vengeance; s'étant engagé dans une guerre contre les Perses, il périt, d'une manière misérable, à l'âge de 32 ou 33 ans, la seconde année de son regne.

363.

On tient, dit Théodoret, que quand il se sentit blessé, il remplit ses mains de son sang, et le jeta en l'air, disant: *Tu as vaincu, Galiléen.*

An. de
J. C.

Quoique Julien affectât une fausse douceur envers les Chrétiens, cependant, au rapport de Saint Grégoire de Nazianze, l'Oronte fut comblé des corps de ceux qu'il avoit fait tuer ou noyer durant la nuit, outre divers endroits écartés du palais, des fosses, des caves, des puits, des étangs, qui furent remplis des corps de ceux qu'on avoit martyrisés par ses ordres. Après sa mort on trouva dans son palais des coffres pleins de têtes, et des puits remplis de corps morts, dont il s'étoit servi pour ses détestables mysteres.

J O V I E N.

Jovien fut élu empereur, après Julien, par le consentement unanime des troupes.

Cet empereur est loué par les Chrétiens et par les Païens; il étoit d'un naturel doux, excellent, généreux; d'un esprit gai, facile, familier.

Il n'accepta l'empire qu'après avoir obligé tous les soldats à se déclarer Chrétiens. L'armée accepta cette condition. Il fit une paix désavantageuse avec les Perses, mais nécessaire; il fallut abandonner cinq provinces sur le Tigre. Jovien ramena ensuite l'armée romaine, rendit la paix à l'église, abattit les idoles, rappella et consulta Saint Athanase, rejeta les demandes des hérétiques, et mourut dans la Bithynie, âgé de trente-trois ans, après sept mois et vingt jours de regne, étouffé de la vapeur

du charbon qu'on avoit allumé dans sa
chambre.

An de
J. C.

V A L E N T I N I E N I,
ET. V A L E N S son frere.

Cet empereur, et Valens son frere, étoient fils de Gratien; ils avoient servi sous les empereurs précédents, et avoient eu de grands emplois.

Valentinien, exilé sous Jovien à cause de son aversion pour l'idolâtrie, et rappelé par Jovien, fut unanimement élu empereur après la mort de ce prince. C'étoit un génie mâle. On vouloit lui donner un collègue; mais il rejeta la proposition par cette réponse pleine de vigueur: » Il a dépendu de vous de me donner l'empire; l'ayant une fois reçu, c'est à moi, et non pas à vous, de juger ce qui est utile pour le bien public ».

Il fit paroître du zele pour le christianisme par diverses loix, et ne se mêla point des disputes sur la foi, laissant une liberté entière de religion; aussi faut-il avouer qu'il ne témoigna pas toujours le zele qu'on devoit attendre d'un confesseur. Justine sa femme étoit arienne. Il soutint Auxence, évêque arien de Milan, et chassa de cette ville Saint Hilaire de Poitiers. Il n'usa point de l'autorité qu'il devoit avoir sur son frere Valens pour l'engager à ne point persécuter les Catholiques.

An de
J. C.

Valentinien avoit d'excellentes qualités accompagnées de certains défauts, dont le principal étoit une rigueur excessive, une sévérité dont il ne revenoit point, ayant sans cesse à la bouche *qu'on ne peut bien gouverner un état sans sévérité*. Mais toutes ces extrémités sont dangereuses; le dernier refuge des affligés c'est la bonté du prince.

Valentinien avoit de très mauvais ministres; c'est une grande marque de la colere de Dieu sur les peuples et sur les princes quand les souverains n'ont auprès d'eux que des personnes qui les trompent.

Valentinien s'étant associé son frere Valens, ils diviserent l'empire. Valentinien prit l'Occident, et Valens l'Orient, l'Egypte, l'Asie et la Thrace.

375. Valentinien pilla le pays des Allemands, ravagea celui des Quades; et, après avoir régné douze ans, il mourut d'apoplexie, dans un emportement de colere dont il fut saisi en parlant aux ambassadeurs des barbares.

Valens, séduit par sa femme, se fit baptiser par Eudoxe, Arien, se préparant à faire la guerre aux Goths et aux Isaires; il défit Athanaric, roi des Goths, et lui accorda la paix. Athanaric ne voulut jamais passer sur les terres des Romains, prétendant que son pere le lui avoit défendu: on mit des vaisseaux au milieu du Danube pour les conférences.

Le démon répondit à ceux qui le consultoient sur le futur empereur, que son nom

commenceroit par *Théod.* On fit mourir toutes les personnes de qualité de ce nom. On fit aussi exécuter tous les philosophes païens connus comme magiciens, entre lesquels fut Maxime; on brûla tous les livres de magie. Mais ces violences de Valens, quelles marques donnent-elles de son esprit? S'il regardoit la magie comme une vaine imagination, pourquoi s'en alarmer? s'il croyoit les prédictions véritables, c'étoit une autre folie de s'imaginer pouvoir empêcher ce qui étoit arrêté au ciel. Théodose a été son successeur, non parceque le démon l'avoit prédit, mais parceque Dieu le vouloit, et avoit permis au démon de le savoir, pour exercer sa justice sur tant de sacrilèges, par le ministère de Valens.

An de
J. C.

Ce prince fut défait par les Goths à Andrinople, et blessé d'un coup de fleche: on le porta dans une maison où les Goths mirent le feu.

378.

Il avoit quelques bonnes qualités, et témoignoit estimer beaucoup cette parole de Tite, qu'*il avoit perdu le jour auquel il n'avoit fait de bien à personne; et cette autre, que c'est aux pestes et aux tremblements à tuer les hommes, et aux princes à les sauver.* Il régna 15 années.

G R A T I E N.

Cet empereur succéda à Valentinien I en Occident. Dans un regne fort court, il acquit une réputation au-dessus des grands

An de J. C. princes. Il étoit doux, aimable, sobre, maître de ses passions, grand dans la paix, illustre dans la guerre. Il associa son frere Valentinien II à l'empire, et défit quarante mille Allemands près de Colmar en Alsace. La mort de Valens l'ayant rendu maître de l'empire, il partagea les soins pénibles du gouvernement avec Théodose, et le déclara empereur d'Occident.

383. Maxime, s'étant érigé en tyran de l'Angleterre et de la Gaule, avoit établi son siege à Treves. Gratien se mit en marche pour châtier sa rebellion, et, trahi par un de ses principaux officiers, il tomba dans un piege. On le massacra inhumainement.

THÉODOSE ET VALENTINIEN.

388. La piété et la valeur signalerent le regne de Théodose. Il aimoit l'église et avoit une singuliere vénération pour ses ministres. Il avoit coutume de dire qu'*il faisoit plus d'état de la qualité de Chrétien que de celle d'empereur; et que d'être fils de l'église lui paroissoit beaucoup plus grand que d'être le maître de tout le monde.* Ce grand capitaine défit le tyran Maxime, et mit sur le trône d'Occident Valentinien II, frere de Gratien.

Le peuple d'Antioche avoit eu l'audace de trainer dans les rues la statue de l'impératrice Flaccille. Théodose, piqué d'un si sanglant outrage, ordonna, dans les pre-

miers mouvements de sa colere, de démolir cette ville jusqu'aux fondemens, et de passer tous les séditeux au fil de l'épée.

An de
J. C

Le saint évêque Ambroise, qui connoissoit l'humeur prompte et ardente de Théodose, lui fit donner une ordonnance qui portoit expressément que les sentences de mort n'auroient plus lieu qu'au bout de trente jours. Il vouloit, par cet édit, lui donner le moyen de révoquer ces sentences, en lui donnant le temps de calmer les transports de la colere: cette loi fit le salut de la ville d'Antioche. Deux ans après, les habitants de Thessalonique ayant commis les derniers excès contre quelques magistrats, la nouvelle de cette insolence jeta l'empereur dans de tels transports, qu'il envoya des troupes, avec ordre de faire main basse, en un jour solennel, sur tous les habitants, que la joie et les divertissemens avoient rassemblés dans le cirque. Théodose s'étant présenté ensuite à la porte de l'église de Milan, Saint Ambroise lui en défendit l'entrée jusqu'à ce qu'il eût expié le carnage de Thessalonique. Le pieux empereur se soumit, et fut encore plus grand par sa pénitence après sa chute qu'il ne l'étoit même avant son péché.

L'empereur Valentinien II, après avoir régné seize ans et quelques mois, périt par la trahison du comte Arbogaste, qui, après l'avoir fait étrangler par des scélérats, auprès de Vienne, ville des Gaules, le fit pendre à un arbre, avec son mouchoir, pour

392

An de faire croire qu'il s'étoit tué lui-même.

J. C. Théodosé marcha en même temps contre les tyrans Eugene et Arbogaste, et, le ciel et l'air se déclarant pour lui, il vengea dans leur sang l'attentat qu'ils avoient commis contre Valentinien. Après cette victoire, il nomma césars Arcadius et Honorius ses fils, qui étoient encore en bas âge, et confia le soin de leur éducation à Arsene, qu'il leur donna pour précepteur. Lorsqu'il le chargea de la conduite de ces jeunes princes, il commanda de ne les point traiter comme césars, mais comme ses disciples, et même de les châtier lorsqu'ils tomberoient en quelques fautes. Etant un jour entré dans la chambre où l'on faisoit la leçon aux princes, et les ayant trouvés assis, et Arsene debout devant eux, il en témoigna beaucoup d'indignation, et ordonna qu'Arsene seroit toujours assis, et que les princes se tiendroient debout et découverts pendant la leçon, persuadé qu'on ne pouvoit donner à un maître trop d'autorité sur ses disciples. Mais Arsene, quelque temps après, dégoûté de la cour, préféra la solitude à toutes les grandeurs mondaines.

Arbogaste, n'osant prendre la place de Valentinien, fit déclarer empereur, par l'armée, Eugene, autrefois professeur de rhétorique, alors secrétaire de la cour de Valentinien. Celui-ci envoya hardiment des ambassadeurs à Théodosé pour lui en donner avis, et savoir s'il vouloit le recon-

notre pour son collegue. Théodose dissimula ; mais il se prépara à la guerre contre Eugene, qu'il eut bien de la peine à vaincre. Eugene fut fait prisonnier, décapité par les troupes de Théodose, et Arbogaste se passa deux épées au travers du corps.

An de
J. C.

Enfin Théodose, après avoir partagé l'empire à ses deux fils, mourut comblé de gloire et de mérite.

395.

ARCADIUS ET HONORIUS.

Arcadius et Honorius étoient encore en fort bas âge lorsque leur pere partagea l'empire entre eux, donnant celui d'Orient à Arcadius, et celui d'Occident à Honorius.

Gildon, tuteur d'Arcadius, entreprit de se rendre maître de l'Afrique, et de la posséder à titre de royaume ; mais son frere, l'ayant attaqué avec peu de troupes, punit sa perfidie. Rufin devint le chef du conseil d'Arcadius ; une humeur enjouée cachoit son ambition, son avarice et sa cruauté. Il porta ses vues jusqu'au trône, et attira les Huns et les Goths en Asie. Honorius envoya des troupes au secours de son frere, et, par un manège convenu, les soldats se jeterent sur Rufin, et le mirent en pieces sous les yeux d'Arcadius. Quelque temps après, Stilicon, tuteur et beau-pere d'Honorius, croyant devoir faire servir sa tutelle à son ambition, entreprit de mettre l'empire dans sa maison. Il venoit de domter, par famine et sans coup férir, Rada-

406.

An de J. C. gaise, roi des Goths, qui avoit une armée de deux cents mille hommes. Ayant enfermé ce barbare dans les détroits des montagnes de Fiesole en Toscane, il tailla en pièces plus de cent mille de ces barbares, et fit tout le reste esclave. Enflé de ses victoires et de sa puissance, il ne songea plus qu'à mettre tout l'Occident en feu, en y excitant des semences de guerre et de brouilleries. Dans cette pensée, il attira dans les Gaules les Vandales.

Alaric, roi des Goths, s'étant mis en marche pour prendre possession des terres qu'Honorius lui avoit accordées dans la Gaule, Stilicon chercha tous les moyens de chagriner ce prince pour brouiller de plus en plus les affaires de l'empire. Cependant Arcadius, ayant chassé du siege de Constantinople Saint Jean Chrysostome, patriarche de cette ville, par les sollicitations de l'impératrice Eudoxie sa femme, mourut peu de temps après, la treizieme année de son regne. Il déclara, en mourant, son fils Théodose, âgé de huit ans, pour son successeur à l'empire : il le mit sous la tutele d'Isdegerdès, roi de Perse.

H O N O R I U S E T T H É O D O S E I I.

Théodose le jeune partagea l'empire avec Honorius son oncle, étant encore enfant. Isdegerdès, roi de Perse, ne contribua pas tant à l'affermissement des états de son pu-

pille que la rare conduite et l'habileté étonnante avec laquelle Pulchérie, sœur du jeune empereur, gouverna les affaires. Elle lui fit épouser Athénaïs, fille du philosophe Léontius, qui prit le nom d'Eudoxie au baptême. Les menées et les artifices de Stilicon ayant été découverts, Honorius le fit massacrer avec son fils Eucher, que ce pere ambitieux avoit tâché d'élever sur le trône par toutes sortes de moyens. Alaric, irrité du meurtre de Radagaise, roi des Goths, que ce général avoit fait tuer, se présenta brusquement devant les murs de Rome, et l'ayant forcée, il l'abandonna au pillage.

Cette prise de Rome par les Goths arriva l'an 410 de Jésus-Christ. Après sa mort, Ataulphe, beau-pere d'Alaric, ayant été élu roi des Goths, marcha une seconde fois contre Rome, et acheva d'enlever tout ce qui avoit échappé à la fureur du soldat dans le premier pillage de la ville. Placidie, sœur d'Honorius, fut la proie du roi barbare, qui l'emmena en Espagne, et l'épousa. Mais, comme il travailloit à conclure une solide paix avec les Romains, il fut tué à Barcelone par ses domestiques.

Sigeric succéda, puis Wallia. Ce dernier fit la paix avec Honorius, et lui renvoya sa sœur Placidie, qui épousa ensuite un fameux capitaine nommé Constantius. La paix fut conclue avec les Goths, et on leur assigna toute l'Aquitaine et plusieurs cités de la province narbonnoise.

An de
J. C.

411.

An de J. C. 423. Sur ces entrefaites, la princesse Placidie, ayant perdu Constantius son mari, fut reléguée par Honorius, et contrainte de se réfugier à Constantinople, à la cour de Théodose, avec son fils Valentinien. Peu de temps après, Honorius mourut à Rome, sans laisser d'enfants, la 28^e année de son regne.

Il seroit difficile de trouver une époque qui présentât tant de personnes célèbres par leur doctrine et leur sainteté: S. Athanase, S. Basile le Grand, S. Grégoire de Nazianze, S. Ambroise, S. Grégoire, S. Césaire frere de S. Grégoire de Nazianze, S. Cyrille, S. Jérôme, S. Augustin, S. Jean-Chrysostome, Orose, Sulpice-Sévère, Cas-sien, Prudence, Sédulius, S. Paulin, Lac-tance, S. Paul premier hermite, S. An-toine, S. Pacôme, etc.

III. ÉPOQUE NOUVELLE.

420—801.

Les monarchies nouvelles.

D. QU'ENTEND-ON par les monarchies nouvelles?

R. On entend celles de France, d'Écosse, d'Espagne, et le royaume d'Italie. La France est la plus ancienne de toutes; elle a commencé en 420, et les François sont sortis

des provinces que l'on nomme aujourd'hui la *Westphalie*, la *Franconie*, et de tous les pays qui sont entre l'Elbe et le Rhin. Je ne suivrai, dans ces époques, que la suite des anciens empereurs, et celle de nos rois.

An de
J. C.

HISTOIRE DE FRANCE.

PHARAMOND, CLODION, MÉROVÉE, CHILDERIC.

Pendant les révolutions de l'empire d'Occident, les François eurent pour premier roi Pharamond. Ce prince ne passa jamais le Rhin.

420.

Clodion, son successeur, fut le premier qui tenta cette entreprise. Il avoit établi son siege à Amiens, et s'étoit rendu maître des villes de Cambrai et de Tournai. Mais le véritable fondateur de la monarchie françoise fut Mérovée, successeur de Clodion et son parent. Ce fut pendant son regne qu'Attila fut battu dans les plaines de Châlons en Champagne, où il perdit plus de 200000 hommes. Mérovée est la tige de la première branche de nos rois, dite *mérovingienne*, qui finit à Childéric III, lequel fut déposé, par Pepin le Bref, en 751.

447.

458.

Childéric, ayant succédé à Mérovée, les François le chasserent du trône à cause de ses débauches et des impôts qu'il avoit mis sur le peuple. Obligé de se retirer auprès du roi de Thuringe, il fut rétabli par l'adresse

458.

An de
J. C.

de Viomade , son confident , qui conseilla au comte Gilles , que les François avoient mis en la place de Childéric , d'accabler le peuple d'impôts , afin de le contenir. Gilles suivit cet avis , et les François commençant à regretter leur premier roi , le redemandèrent au bout de sept ans. Childéric , averti par Viomade , repassa le Rhin à la tête d'une armée considérable. Le comte Gilles alla au-devant de lui , mais il fut entièrement défait. Dès que Childéric fut remonté sur le trône , il devint actif , vigilant , occupa ses sujets à la guerre , battit les Romains et les Saxons , qui étoient entrés dans les Gaules par l'embouchure de la Loire , et mourut à Tournai l'an 481. On y a découvert sa sépulture , où , entre autres singularités , s'est trouvé un anneau où son effigie et son nom sont gravés.

481.

CLOVIS.

481. Clovis, fils de Childéric, fut le premier roi chrétien. Il épousa Clotilde, fille de Chilpéric, roi de Bourgogne, qui le sollicita à se faire baptiser. Il ne se rendit que dans la bataille de Tolbiac contre les Allemands, où il se trouva en danger, et promit qu'il adorerait le Dieu de Clotilde s'il daignoit le secourir. Sa priere ne fut pas infructueuse; Dieu l'écouta, et à l'instant ses troupes reprirent courage. Il fut baptisé, par S. Remi, dans la ville de Reims, le jour de Noël de l'année 496, et reçut en même temps l'onction

496.

l'onction du saint chrême. Trois mille François furent baptisés avec lui, et tous portèrent la robe blanche. Après le baptême, il agrandit beaucoup sa domination par ses conquêtes. On l'accuse d'avoir été cruel envers les princes de son sang, qu'il fit mourir. Au reste il étoit grand capitaine, brave soldat, politique habile, et il ne lui a manqué, pour être un vrai héros, que d'être plus humain. Il mourut à quarante-cinq ans, et fut enterré à Paris en l'église de S. Pierre et S. Paul, où Sainte Gènevieve fut enterrée la même année.

An de
J. C.

CHILDEBERT, CLOTAIRE, CLODOMIR, THIERRI.

Clovis, en mourant, laissa quatre fils qui partagerent entre eux la monarchie, et en firent quatre royaumes. Thierry, son fils naturel, eut le royaume de Metz ou d'Austrasie, qui s'étendoit fort au-delà du Rhin; Clodomir, celui d'Orléans; Childebert, le royaume de Paris; et Clotaire, celui de Soissons. On ne trouve ordinairement dans la liste de nos rois que ceux de Paris; mais les autres étoient également souverains dans leurs états. Leurs regnes ont été remplis d'agitations et de troubles.

512.

Childebert I régna 48 ans, et fut enterré à S. Germain-des-Prés. Clotaire, roi de Soissons, succéda et réunit en sa personne la part de ses trois freres aînés. Il étoit cruel

558.

Ann de
J. C.
561.

et dissolu dans ses mœurs. Il mourut, en 561, à Compiègne. Il laissa quatre fils qui partagerent entre eux le royaume de France.

CHEREBERT, GONTRAN,
CHILPERIC, SIGEBERT.

Cherebert fut roi de Paris, Gontran le fut d'Orléans, Chilpéric de Soissons, et Sigebert eut l'Austrasie, en l'état que l'avoit possédé Thierry. Il épousa la fameuse Brunehaud, fille d'Athanagilde, roi des Visigoths.

Le regne de Cherebert a été sans trouble, mais aussi sans gloire. Rien n'est si désordonné que la licence que se donnoient ce roi françois et tous ses freres. Il ne régna que quatre ans.

570.

Chilperic, fils de Clotaire, succéda. Il épousa, 1°. Audovere, qu'il répudia, et fit mourir ses trois enfans; 2°. Galasuinte, sœur de Brunehaud, qu'il fit étrangler; 3°. Frédégonde, qui d'esclave devint reine, et fit commettre au roi les crimes et les meurtres dont son histoire est pleine. Il y avoit entre elle et Brunehaud une émulation de scélératesse et d'infamie.

596.

Frédégonde fit tuer son mari par Landri, lorsqu'il revenoit de la chasse.

C L O T A I R E II.

Clotaire II, son fils, succéda. Sa minorité fut troublée par les factions de son cou-

sin, roi d'Austrasie : mais Gontran son oncle le soutint ; et sa mere, qui le porta en maillot à la guerre, lui assura la paix dans ses états, par une victoire signalée. Brunehaud, dans la suite, fut prise par Clotaire, et traînée à la queue d'un cheval indomté.

DAGOBERT I, CLOVIS II ;
CLOTAIRE III, CHILDERIC II,
THIERRI.

Dagobert I se rendit illustre par la fondation de l'abbaye de S. Denis, qu'il fit couvrir d'argent. Il fut enterré à S. Denis, qu'il fonda, et qui depuis a été le lieu ordinaire de la sépulture des rois. Les historiens blâment son incontinence, louent sa bonté, son équité et sa politique, qui lui fit établir un commerce avantageux avec l'Espagne et l'Italie. Clovis II, son fils, pour soulager ses sujets affligés d'une famine, après avoir épuisé ses coffres, fit distribuer l'argent dont son pere avoit fait couvrir l'église de S. Denis. Quelques historiens l'accusent d'oisiveté et de fainéantise : mais c'est un malheur de son bas âge et de l'ambition des maires du palais.

Clotaire III succéda à son pere ; il mourut, sans être marié, âgé de 18 ans.

Childéric II succéda à son frere. Un noble, nommé Bodilon, qu'il avoit fait battre de vergesle, tua avec sa femme, qui étoit

An de
J. C. 691. enceinte, comme il revenoit de la chasse.
Théodoric, ou Thierry, succéda à son frere. Il n'est connu que par sa fainéantise, et l'autorité qu'il laissa prendre aux maires du palais.

CLOVIS III, CHILDEBERT.

694. Clovis III mourut âgé de 15 ans, sous la tutele de Pepin le Gros, maire du palais, qui domta les Saxons.

711. Childebert succéda à son frere: il s'efforça en vain de rétablir l'autorité royale, il fut obligé de céder à la politique des maires usurpateurs.

D A G O B E R T II.

Dagobert II succéda à son pere, mais Pepin régnoit en sa place: il le montrait au peuple le premier jour de mai, et ensuite l'enfermoit comme dans un serrail. Au reste Pepin gouverna sagement. Il mourut en 714, après avoir régné en qualité de maire sous quatre rois.

715. Dagobert mourut en 715.

CLOTAIRE IV, THIERRI, CHILDERIC III.

Clotaire IV fut élu par la faction de Charles Martel au préjudice de Thierry, fils de Dagobert II. Il mourut en 719.

Clotaire avoit pour compétiteur au royaume Chilpéric. On le croit fils de Childéric II. Rainfroi, qui dispuoit la mairie à

Charles, le tira du cloître, où il avoit pris la tonsure, le fit revêtir du fantôme de la royauté et le mit à la tête de ses troupes. Charles Martel les défit, et, après la mort de Clotaire, demanda Chilpéric pour régner sous son nom.

An de
J.C.

720.

Thierry, ou Théodoric, fils de Dagobert II, succéda. Charles Martel l'ayant tiré du monastere de Chelles, où il étoit nourri mollement parmi les femmes, gouverna glorieusement la monarchie sous son nom.

737.

Childéric III n'eut, comme la plupart des Mérovingiens, que le titre de roi. Il fut déposé et enfermé dans un couvent par Pepin le Bref, fils de Charles Martel, qui avoit été maire du palais, et qui fut appelé Martel à cause des grandes victoires qu'il avoit remportées, dont la plus considérable fut celle de Tours, qu'il gagna contre Abdérame, roi des Sarasins, en 729. Ainsi finit la race des Mérovingiens, par un roi indigne de la couronne.

751.

PRINCES CARLOVINGIENS.

PEPIN LE BREF.

Pepin, dit le Bref à cause de sa petite taille, après avoir renfermé Childéric dans un monastere, ne put obtenir son couronnement des états que le pape Zacharie n'y eût donné son consentement. Le pape approuva la déposition de Childéric, et Pepin

An de
J. C.

fut couronné à Soissons par Boniface, archevêque de Mayence. Ce prince fut reconnoissant de cette bienveillance du pape, et le soutint depuis avec Charlemagne son fils, dans les persécutions qu'il eut à souffrir de la part des rois de Lombardie. Il le mit en possession de toutes les places de l'exarchat qu'il prit sur Astolphe : c'est le commencement de la puissance temporelle des papes. Un chapelain du roi Pepin reçut pour son maître le serment de fidélité de toutes les places de l'exarchat, et en emmena des otages.

768.

Pepin ayant reconnu combien la charge de maire du palais avoit été préjudiciable aux rois de la première race, à cause de l'autorité qui y étoit annexée, la supprima. Il régna dix-sept ans et demi, et Charles son fils, surnommé *le Grand* ou *Charlemagne*, à cause de ses victoires, lui succéda. C'est par lui que la seconde race, appelée des *Carlovingiens*, a commencé. Elle dura trois cents soixante ans, sous treize rois.

La cause principale du malheur des rois de la première race provient des bornes étroites où leur autorité s'étendoit; des partages faits par Clovis, et multipliés très fréquemment sous ses successeurs; de la lâcheté, de la fainéantise de la plupart d'entre eux, qui laissoient toute l'administration entre les mains des maires, et ne s'occupoient qu'à se divertir.

EMPIRE ROMAIN.

THÉODOSE II, VALENTINIEN III.

L'empereur Honorius étant mort sans enfants, il eut pour successeur Valentinien III, fils de sa sœur Placidie et de Constantius. Valentinien n'avoit que cinq ans lorsqu'il monta sur le trône impérial. 423.

Le comte Boniface ayant été cruellement maltraité par Castin, lieutenant de l'empereur, se révolta, s'empara de l'Afrique, et y fit passer les Vandales et les Alains, qui l'infecterent de l'arianisme. C'est ainsi que les Vandales établirent leur domination dans cette partie du monde.

Les généraux de Valentinien furent battus en Afrique, les Goths renouvelèrent la guerre du côté de l'Espagne, et enfin les Francs, sous la conduite de Clodion, rentrèrent dans les Gaules dont ils avoient été chassés. La plupart des habitants de la Grande-Bretagne, forcés par les Anglo-Saxons d'abandonner leur pays, se réfugièrent dans cette partie de la Gaule qui s'avance dans l'Océan en forme de presqu'isle, et lui donnerent le nom de *Bretagne*. La partie de l'isle dont les Anglois s'étoient rendus maîtres reçut le nom d'*Angleterre*, et l'autre, dont les Écossois demeurèrent possesseurs, fut appelée *Ecosse*. Théodose II

An de mourut après avoir régné seize ans avec Ho-
 J. C. norius son oncle, et vingt-huit avec son
 450. cousin Valentinien.

Quelqu'un lui demandant pourquoi il n'avoit jamais fait punir de mort ceux qui l'avoient offensé, il répondit: » Plût à Dieu » que je pusse retirer du tombeau tous ceux » qui sont morts pour ce sujet »!

VALENTINIEN III, MARCIEN.

La probité et la rare conduite de Marcien l'élevèrent sur le trône d'Orient. Quoiqu'il ne fût que simple soldat, il ne songea pas moins à faire régner la paix qu'à soutenir le poids des affaires de l'empire. On lui entendit souvent dire qu'un empereur devoit s'abstenir de faire la guerre tant qu'il pouvoit jouir d'une paix honorable. Il refusa de payer tribut à Attila, et renvoya les députés avec cette réponse, *Que les Romains ne prétendoient nullement lui payer ce que Théodose lui avoit promis; qu'ils lui enverroient des présents, s'il vouloit être leur ami, et lui opposeroient des armes et des troupes qui vaudroient bien les siennes, s'il se déclaroit leur ennemi.*

Valentinien avoit été obligé de céder à Genseric, roi des Vandales, les conquêtes qu'il avoit faites en Afrique. Le motif qui l'y porta fut de s'opposer à Attila, qui menaçoit d'envahir ses états; il donna encore l'Espagne à Théodoric, et avec son secours et celui de Marcien, empereur d'Orient,

on attaqua Attila qui fut battu, et contraint de se retirer dans la Pannonie avec ce qui lui restoit de troupes. Il reparut en Italie en 452, avec une nouvelle armée; on députa vers lui Saint Léon, dont les remontrances furent persuasives.

Aëtius, qui étoit le soutien de l'empire en Occident, fut la victime du ressentiment du tyran Maxime. Ce sénateur, qui ne respiroit que la vengeance, fit soupçonner à l'empereur qu'Aëtius vouloit le détrôner, et l'engagea par cette suggestion à le faire mourir. L'année suivante, il se servit de cette mort pour déterminer le peuple à se défaire de Valentinien. En effet, il fut assassiné par Trasila. Ce prince ne laissa que deux filles.

Maxime se saisit de l'empire, épousa Eudoxie, veuve de Valentinien, à qui il avoua l'assassinat qu'il avoit commis pour l'épouser. Eudoxie, pour s'en venger, attira Genseric en Italie, qui vint à la tête de trois cents mille hommes, et fit mourir le tyran Maxime, qui avoit occupé le trône impérial deux mois et dix-sept jours.

455.

Marcien, après avoir régné sept ans dans une grande réputation de probité et de vertu, périt par la trahison de ses domestiques.

457.

Après la mort de Maxime, l'empire d'Occident ne fit plus que languir pendant une vingtaine d'années, et le trône fut moins occupé par des empereurs que déshonoré par des tyrans, si on en excepte Majorien,

An de
J. C.

Avitus fut proclamé empereur à Toulouse par la protection de Théodoric, second roi des Visigoths, et par l'armée qu'il commandoit; mais son regne ne dura que dix mois huit jours, ayant été dépossédé par Ricimer, maître de la milice de Rome, qui en usa de même à l'égard de Majorien, de Sévere et d'Antheme, qu'il éleva à l'empire pour avoir le plaisir de les déposer. Ricimer ne survécut pas plus de quarante jours à Antheme; mais avant que de mourir, il plaça sur le trône d'Occident, ou plutôt y confirma Anicius Olybrius, qui n'y demeura que six mois. Glycérius y fut élevé par l'autorité de Condibar, neveu de Ricimer; il en descendit pour être fait évêque de Salone en Dalmatie. Julius-Népos, qui lui succéda, fut défait par Oreste, général de ses troupes, et tué dans sa maison de campagne. Oreste ne voulut pas monter lui-même sur le trône, il crut qu'il gouverneroit également en y mettant son fils Augustule; mais les partisans de Julius Népos appellerent à leur secours Odoacre, roi des Hérulés, peuple du Pont-Euxin, qui s'empara de l'Italie après avoir tué Oreste et relégué Augustule dans un château. Ainsi finit l'empire romain en Occident, après être devenu la proie de toutes les nations septentrionales, qui s'en emparèrent.



*Suite de l'empire d'Orient, autrement
l'empire grec.*

L É O N I.

Ce prince, originaire de Thrace, fut successeur de Marcien dans l'Orient. Son regne fut des plus malheureux, et traversé par des disgrâces cruelles : Constantinople, siège de l'empire, fut inopinément réduite en cendres, et une flotte considérable, destinée contre Genseric, tyran d'Afrique, périt totalement par la lâcheté de Basilisque qui commandoit l'armée navale.

Il fit une loi célèbre qui défend de faire les dimanches aucun acte judiciaire, et de représenter aucune espèce de spectacle, ou d'y assister, quand ce seroit le jour de la naissance du prince, n'étant pas raisonnable que des jours consacrés à Dieu soient employés à des jeux et des divertissements ni profanés par des vexations odieuses.

474

Z É N O N L' I S A U R I E N.

Zénon appelé l'*Isaurien*, parcequ'il étoit de cette province de l'Asie mineure, eut des mœurs extrêmement corrompues, et l'esprit aussi mal fait que le corps. Ses ennemis le détrônèrent ; mais ensuite, ayant été rétabli, et s'étant laissé aller aux inquiétudes et aux soupçons, il persécuta ce qu'il y

An de
J. C. avoit de plus distingué dans l'empire, et sur-tout les plus zélés Catholiques. Il donna des ordres pour faire tuer Ariane son épouse, dont il soupçonnoit la fidélité; mais l'impératrice, avertie de cet ordre cruel, se retira secrètement chez Acace, patriarche de Constantinople. Le patriarche les réconcilia, après avoir fait connoître au prince l'innocence d'Ariane. Sa fin fut tragique; car sa femme Ariane l'ayant trouvé comme mort, d'une épilepsie ou d'ivresse, elle le fit enterrer tout vif pour se défaire promptement de lui. Malgré les cris qu'il pousoit, on le laissa mourir de faim, et l'on trouva qu'il avoit mangé son bras, une partie de sa robe: il avoit régné dix-sept ans.

491.

ANASTASE, DIT DICORE.

Dès que Zénon fut mort, Anastase, officier du palais, lui succéda; mais comme il étoit soupçonné d'hérésie, on exigea, avant son couronnement, qu'il renoncât par écrit à sa doctrine, et qu'il s'engageât à ne rien innover contre les décisions du concile de Chalcédoine. Mais à peine fut-il sur le trône, qu'il favorisa publiquement les Eutychiens, et persécuta les Catholiques. Il craignoit le tonnerre; et lorsqu'il tonnoit, il alloit ordinairement se cacher dans les caves de son palais comme dans un lieu inaccessible à la foudre: mais ce ministre de la justice divine sut bien le trouver dans son asyle, et l'y écrasa l'an 518.

518.

J U S T I N .

Justin , homme de basse naissance , qui avoit gardé les troupeaux , et qui étoit devenu soldat , succéda à Anastase. Il rappella tous ceux que son prédécesseur avoit exilés , et fit tous ses efforts pour réunir l'église d'Orient et celle d'Occident que le schisme avoit séparées. Il mourut sans enfants , et déclara Justinien son neveu pour son successeur. Il fut très pieux , et rendit à l'église le lustre dont elle avoit été dépouillée par Anastase son prédécesseur.

527.

J U S T I N I E N I .

Justinien , étant monté sur le trône à l'âge de quarante ans , fit voir par sa prudence et ses talents militaires qu'il étoit digne de l'auguste rang où on l'élevoit. Il rendit des édits sanglants contre les hérétiques , et répara les églises ruinées. Sous son regne Bélisaire battit les Perses , et détruisit les Vandales établis en Afrique. Gilimer , roi des Goths et des Vandales , fut fait prisonnier : l'empereur le traînoit dans les rues de Constantinople , attaché à son char. Ce malheureux prince répétoit souvent ces paroles de Salomon : *Vanité des vanités , et tout n'est que vanité.* L'empereur Justinien se servit encore de Bélisaire pour réprimer la fureur des rois barbares qui donnoient la loi dans l'Italie. Ce général s'empara de plusieurs villes ,

An. de
J. C.

dans l'une desquelles il prit Vitigès, roi des Ostrogoths, et l'envoya prisonnier à Constantinople. La puissance de ces peuples en Italie ne finit point par la mort de Vitigès; ils appellerent à leur secours Totila, qui jeta la consternation dans toute l'Italie et dans Rome, dont il détruisit les murailles après l'avoir abandonnée au pillage. Totila ne goûta pas long-temps le plaisir de la victoire; il trouva sa perte presque au milieu de la joie que lui donnoit son triomphe. L'eunuque Narsès, général de Justinien, le tailla en pieces avec toute son armée, et dissipa les forces de Théias qui avoit été élu par le reste des Ostrogoths.

Justinien ne pouvant trop récompenser la valeur de cet eunuque, lui donna le gouvernement de l'Italie. Ce prince mourut fort âgé, après un regne de trente-huit ans, trois mois et quatorze jours. Il eut de la grandeur, et les talents politiques nécessaires pour commander.

Tous les historiens condamnent son aveugle soumission aux volontés de Théodora, ancienne actrice fort décriée, qu'il prit pour femme, après qu'elle eut été quelque temps sa maîtresse. Justinien fit rédiger les loix romaines des empereurs en un corps d'ouvrage, et fit faire le Digeste; qui est un abrégé des décisions des anciens jurisconsultes.



JUSTIN II, TIBERE II.

Justin II, fils d'une sœur de Justinien, fut son héritier. On est partagé sur son caractère. Les uns le regardent comme un prince doux, humain, zélé pour la religion, et grand justicier; d'autres au contraire le dépeignent comme un homme cruel, dur, ingrat, nonchalant, et livré aux plaisirs.

Narsès, pour se venger des railleries de l'impératrice Sophie, femme de Justin II, qui lui avoit écrit qu'il n'étoit propre qu'à filer, fit venir Alboin, roi des Lombards, en Italie, après avoir répondu à Sophie que *puisque'il n'étoit propre qu'à filer, il lui alloit ourdir une trame qu'elle auroit bien de la peine à démêler*: c'est ce qui donna lieu au royaume des Lombards en Italie. Ils habitoient auparavant la Pannonie en Hongrie; leur domination dura jusqu'à Didier, qui fut détrôné par Charlemagne en 773. Il ne resta plus aux empereurs d'Orient en Italie, qu'une ombre d'autorité dans Rome et dans Ravenne.

Tibere, originaire de Thrace, fut un grand prince, et d'une charité sans bornes envers les pauvres. Dieu le récompensa libéralement dès ce monde; ce prince s'enrichit par ses aumônes. L'impératrice Sophie, femme de Justin, voyant que l'empereur son mari étoit absolument incapable des affaires, depuis que les mauvais succès de son

An de J. C. regne l'avoient jeté dans des accès de folie qui lui venoient de temps en temps, et le portoient à des extravagances et d'étranges emportemens, jeta les yeux sur Tibere, homme de valeur et d'expérience, et le fit créer César pour soutenir le poids du gouvernement durant la démence de Justin, et lui succéder après sa mort.

578. Justin régna douze ans : il donna à sa mort de très sages avis à Tibere, et mourut dans les plus beaux sentiments de morale et de religion. Les hommes en général ne se connoissent et n'apprécient les choses qu'à la mort ; ils pensent bien après avoir mal vécu.

Un bonheur constant suivit Tibere II dans la paix et dans la guerre.

Il mourut dans la quatrième année de son regne, après avoir installé sur le trône Maurice, général de ses armées.

M A U R I C E.

Maurice épousa la fille de Tibere la veille de sa mort, et lui succéda. Il fit publier une ordonnance qui défendoit à tout soldat d'embrasser la profession monastique, s'il n'étoit absolument hors d'état de servir. Saint Grégoire s'y opposa avec une extrême vigueur.

Les Huns Abarois, peuple barbare qui habitoit au-delà du Danube, ayant passé ce fleuve, ravagerent la basse Hongrie, l'Illyrie, la Dalmatie, la Thrace, et s'appro-

cherent si près de Constantinople; que Maurice fut sur le point d'abandonner l'Europe, et de se retirer en Asie; mais les sénateurs et les grands de sa cour le presserent d'envoyer des ambassadeurs au roi des Abarois, et d'appaiser ce barbare par des présents. Le *changan*, ou prince des Abarois, ayant promis de relâcher tous les captifs qu'il avoit faits au nombre de douze mille, si on lui donnoit un écu seulement pour chacun; l'empereur trouva que cette rançon alloit à de grosses sommes à cause du grand nombre qu'il falloit racheter, et refusa inhumainement de donner ce que le barbare lui demandoit. Celui-ci, outré de ce refus, fit massacrer tous ces captifs. Le sang de tant d'innocents cria vengeance contre cet avare empereur, et obligea la justice divine d'en faire une punition terrible. Phocas le détrôna, fit mourir en sa présence sa femme et ses enfans, et le fit tuer ensuite. Il souffrit tous ces revers avec une ame vraiment chrétienne. Le supplice de sa femme, de ses cinq fils, et le sien même, ne lui arracha que ces paroles: » Vous êtes juste, » Seigneur, et vos jugemens sont équitables ». Son regne, qui fut de dix-sept ans; n'eut rien de plus mémorable qu'une fin si constante et si pieuse.

An de
J. C.

602.

An de
J. C.

P H O C A S.

Phocas, pour effacer l'idée du crime qu'il avoit commis, affecta beaucoup de modération dans le commencement de son regne : mais son naturel l'emporta. Il s'abandonna à toutes sortes de cruautés. C'étoit un monstre et pour la figure et pour le caractere. Dès que Maurice fut assassiné, Chosroès, pour venger sa mort, entra sur les terres de l'empire. Phocas, nonobstant cela, se livroit à toutes sortes d'incontinences ; mais tous les grands ayant conspiré contre lui, se saisirent de lui dans son propre palais, le lierent, et le conduisirent à Héraclius, qui étoit venu devant Constantinople avec une flotte. » Mal-
» heureux, lui dit Héraclius, n'avois-tu
» donc usurpé l'empire que pour lui faire
» souffrir tant de maux ? — On verra, dit
Phocas, si tu gouverneras mieux ». On lui
coupa la tête, les pieds et les mains, après
610. un regne de huit ans et quatre mois.

H É R A C L I U S I.

Héraclius, ayant protesté qu'il n'étoit point venu pour usurper l'empire, mais seulement pour venger la mort de Maurice, fut proclamé empereur malgré lui, et couronné par le patriarche de Constantinople. Il eut ensuite guerre contre Chosroès, qui se rendit maître de Jérusalem dont il emporta la vraie croix. Héraclius offrit à Chosroès tout ce qu'il lui demanderoit pour la ravoir, mais

Chosroès la refusa. Héraclius l'attaqua, le poursuivit et le vainquit. Le fils de Chosroès fit tuer son pere; et pour conclure la paix avec les Romains, il rendit les prisonniers, et renvoya la vraie croix à Héraclius. L'empereur, délivré de ses ennemis, s'abandonna à l'oisiveté, et fomenta l'hérésie des Monothélites. (Ces Hérétiques enseignoient qu'il n'y avoit eu qu'une volonté en Jésus-Christ, celle du Verbe ayant absorbé celle de l'homme.) Il mourut d'hydropisie, et fut peu regretté. Il avoit régné trente ans.

An de
J. C.

641.

Ce fut sous son regne que commença l'empire des Musulmans, fondé par l'impôsteur Mahomet.

HÉRACLIUS II, DIT CONSTANTIN III.

Constantin son fils aîné, prince vertueux, lui succéda: mais il fut empoisonné au bout de trois mois onze jours de regne, par l'impératrice Martine, qui vouloit placer sur le trône Héracléonas son fils. Les grands et le sénat, indignés de ce meurtre, couperent la langue à Martine, et le nez à Héracléonas, et les exilerent dans l'Asie mineure.

641.

HÉRACLIUS III, SURNOMMÉ CONSTANT II.

En même temps le sénat plaça sur le trône Constant, fils de Constantin et petit-

An de
J. C.

668. fils d'Héraclius. Jamais empereur ne réunit plus d'indolence et de mauvaises qualités. Il ne s'occupoit que des querelles de religion, pendant que les Musulmans lui enleverent l'Afrique, qui leur est restée depuis. Il publia ce fameux édit, nommé *Type*, c'est-à-dire *Formulaire*, par lequel il imposoit silence aux deux partis. Ce *Type* fut condamné par le pape Martin, qu'il exila à Chersonese.

Son frere Théodose attiroit l'amour du peuple par ses vertus. Constant le força à recevoir l'ordre de diacre, ensuite il le fit lâchement assassiner. Il en eut des remords affreux; son frere se présenteoit presque toutes les nuits à son imagination, en habit de diacre, et une coupe pleine de sang à la main. Ce misérable prince fut tué par son valet de chambre, au sortir de Rome, dont il avoit dépeuplé les églises, les statues, et tout ce que l'avarice des barbares avoit épargné depuis deux siècles.

CONSTANTIN IV; DIT POGONAT.

Constantin son fils, surnommé *Pogonat* ou *Barbu*, hérita de sa couronne. Il fut plus religieux que son pere, et concourut à faire assembler le sixieme concile général, dans lequel les Monothélites furent condamnés. Il s'engagea témérairement dans une guerre contre les Bulgares, et tenant

déjà la victoire entre ses mains, il reçut un échec qui le couvrit d'ignominie. Comme les ennemis étoient enfermés de tous côtés, l'empereur se mit en chemin, avec toute sa cour, pour aller aux eaux, chercher quelque adoucissement à la coutte qui le tourmentoit : les ennemis et ses propres troupes ayant pris ce voyage pour une véritable fuite, son armée se mit à se débander d'elle-même, sans être poursuivie ; et les ennemis, profitant de ce désordre, chargerent en queue, et en firent un grand carnage. Cette défaite réduisit l'empereur à la nécessité de se rendre tributaire des Bulgares. Constantin, ayant survécu encore quelques années à une si cruelle disgrâce, termina son regne par le plus noir de tous les crimes sous le prétexte imaginaire d'une conspiration : il fit crever les yeux à ses deux freres Tibere et Héraclius. Il mourut étant entré dans la dix-huitieme année de son empire. 685.

JUSTINIEN II, DIT RHINOTMÈTE, ou SANS NEZ.

Justin II se rendit les Bulgares tributaires, et rompit ensuite le traité qu'il avoit fait avec eux. Justinien pensa être détrôné par Léonce. Il se brouilla pareillement avec les Arabes qui le battirent. Ses cruautés souleverent les peuples. On lui fit couper le nez, et on l'exila dans la Crimée. 694.

An de
J. C.

LÉONCE, TIBERE III, DIT AB-
SIMARE, PHILIPPIQUE
BARDANÈS.

Léonce fut mis à la place de Justinien : mais Tibere le traita comme il avoit traité son prédécesseur, et s'empara de l'empire, où il se maintint sept ans. Justinien remonta sur le trône, aidé de Trébellius, roi des Bulgares. Il envoya à la poursuite de Tibere, et Léonce fut ramené à Constantinople. L'empereur les fit étendre par terre devant son siege, leur tint le pied sur la gorge pendant une heure, et ensuite leur fit trancher la tête. Après un nouveau regne de sept ans, il perdit la vie, dans une sédition ; l'an 711. Philippique Bardanès, que les révoltés proclamèrent empereur, le fit décapiter au milieu du camp, et ce prince employa tous ses efforts pour faire annuller les actes du sixieme concile écuménique, ou général. Mais cette impiété ne demeura pas impunie ; car, dès la troisieme année de son regne, ses propres sujets vinrent l'arracher du milieu d'un festin, lui creverent les yeux, et le confinerent dans un lieu d'exil après un regne de dix-huit mois.

713.

ANASTASE II ET THÉODOSE III.

Anastase, secrétaire de Philippique, et Théodose, receveur des impôts, furent le jouet des soldats. Anastase se défit de la

pourpre impériale, et alla se couvrir de l'humble habit de religieux.

An de
J. C.

L'empire ayant été déferé à Théodose, il s'en démit volontairement en faveur de Léon III, lui faisant dire qu'il lui cédoit l'empire, pourvu qu'on lui promît de lui laisser la vie, et se retira parmi les cénobites, où il trouva un repos et une paix qu'il n'auroit pu trouver sur le trône.

716.

717.

LÉON L'ISAURIEN, OU L'ICONOCLASTE.

Léon l'Isaurien, dit *Brise-image*, attaqua la religion dans une de ses pratiques les plus anciennes. Il voulut proscrire le culte des images; et comme il vit que toute l'église s'y opposoit, il entra dans des accès de fureur qui lui firent commettre beaucoup de vexations contre les catholiques. Il mourut peu regretté après un regne de vingt-cinq ans deux mois et vingt-cinq jours, laissant tout l'Orient en combustion.

741

CONSTANTIN COPRONYME.

Constantin *Copronyme*, ainsi nommé parcequ'il avoit souillé les fonts baptismaux au moment de son baptême, fut encore plus hardi que Léon son pere; car il fit jeter au feu les reliques et les images. Son beau-frere Artabase le chassa de Constantinople; mais y étant rentré, il fit mourir Artabase et deux de ses fils. Ce prince enchérit sur tous les vices de son pere; sa vie étoit un scandale perpétuel, et sa per-

An de sonne un monstre. Il négligea les vrais en-
 J. C. nemis de l'état pour faire la guerre aux dé-
 fenseurs des images. Il remplit à ce sujet
 tout l'empire de sang, de meurtres, de ve-
 xations et de brigandages. Il régna trente-
 775. cinq ans, et périt en allant combattre les
 Bulgares.

LÉON IV PORPHYROGENETE.

Léon *Porphyrogenete* imita la conduite
 780. de son pere, et mourut d'un charbon de
 peste qui lui vint à la tête, après avoir oc-
 cupé le trône cinq ans.

CONSTANTIN VI ET IRENE.

Constantin VI appaisa la fureur des Ico-
 noclastes, et fit tenir un concile général
 pour mettre fin à la dispute. Il ternit sa
 réputation par la maniere dont il traita sa
 mere Irene, et sa cruauté éclata par la mort
 de Nicéphore et de ses freres. Il fit encore
 crever les yeux à Alexis Patrice.

Irene sa mere se joignit aux mécontents.
 Il fut surpris, et on lui creva les yeux avec
 tant d'inhumanité, que ce prince infortuné
 en mourut quelques instants après.

Cette princesse régna cinq ans après la
 797. mort de son fils. Alarmée des conquêtes de
 Charlemagne, elle lui fit proposer en secret
 de l'épouser. Charlemagne, espérant de réu-
 nir en sa personne les deux empires, accep-
 ta avec joie ces offres. Nicéphore, grand
 chancelier, arbora hautement l'étendard de
 la

la révolte sous prétexte que la princesse ne cherchoit qu'à mettre l'empire sous le joug d'une domination étrangère : on gagna les gardes ; Nicéphore fut conduit à la grande église , et couronné empereur. L'impératrice fut reléguée à Mitylène , dans l'isle de Lesbos , où elle mourut de chagrin.

An de
J. C.

802

Les hommes illustres de cette époque sont , S. Paulin , Prudence , Théodoret , Socrates , Sozomene , fameux historiens ecclésiastiques ; S. Léon le Grand , Boëce , S. Fulgence ; S. Germain , évêque de Paris ; Grégoire le Grand ; S. Isidore , évêque de Séville ; S. Pierre Chrysologue , S. Isidore de Péluse , S. Germain d'Auxerre , S. Benoît , S. Grégoire de Tours , le vénérable Bede.

Saint Benoît , illustre patriarche des moines d'Occident , acheva de donner sa règle au mont Cassin , vers l'an 545.

IV. ÉPOQUE NOUVELLE.

801 — 1098.

CHARLEMAGNE,

ou le nouvel empire.

D. QU'ENTENDEZ-VOUS par le nouvel empire ?

R. C'est celui que Charlemagne a rétabli l'an 801. Cet empire , fini avec Augustule ,

Tome II.

E

An de
J. C.

et devenu la proie de tous ceux qui avoient pu s'en rendre les maîtres, recommença dans Charlemagne, et dure encore aujourd'hui.

CHARLEMAGNE ET CARLOMAN.

768. Les grandes conquêtes que fit ce prince lui méritèrent la qualité d'empereur. Il fut couronné dans l'église de S. Pierre de Rome, par le pape Léon III. Il avoit succédé au trône de Pepin son pere, avec Carloman son frere. Celui-ci fut proclamé roi à Soissons, et Charlemagne à Noyon. La mort de Carloman le rendit maître de toute la monarchie françoise.

771.

Nicéphore, qui régnoit alors en Orient, consentit qu'il portât le titre d'*empereur d'Occident*, et qu'il jouît de tous les autres droits de l'empire. Nicéphore s'étoit emparé de l'empire d'Orient par l'exil de l'impératrice Irene, et rechercha l'amitié et la protection de Charlemagne. Ce prince joignit un grand fonds de religion qui a manqué souvent aux plus grands héros, et toute la prudence des plus habiles politiques. Il avoit mis fin au royaume des Lombards, qui avoit duré deux cents ans. La guerre qu'il fit aux Saxons, peuples idolâtres qui se révoltoient souvent contre lui, les soumit à son empire et à l'évangile. Il fonda dans la Saxe onze évêchés pour eux. Charlemagne passa en Espagne pour faire la

guerre aux Sarrasins qu'il défit; son arrièregarde, en repassant en France, fut défaite par les Gascons, tentés de la richesse du butin qu'il emportoit. Il y perdit son neveu Roland. C'est ce qu'on appelle la bataille de *Roncevaux*. Son amour pour les lettres fit un des principaux ornements de son regne. Outre les grandes lumieres qu'il avoit acquises par une grande application et par un génie supérieur, il voulut aussi les répandre parmi ses sujets, et il en vint à bout, en rassemblant de toutes parts des gens doctes, et en établissant par-tout des écoles. Sa vie est tout-à-fait glorieuse et digne d'être lue. C'est un des grands monarques que l'univers ait eus.

7804

Ce prince, pour régler l'état ecclésiastique aussi-bien que le politique dans toute l'étendue de son empire, fit des ordonnances qui sont appellées les *Capitulaires de Charlemagne*. Il avoit souvent à la bouche ces trois mots: *J. C. regne, J. C. est vainqueur, J. C. est souverain monarque du monde*. Mots précieux qu'on conserve encore sur nos monnoies.

LOUIS I, OU LE DÉBONNAIRE.

Louis I son fils, en héritant de ses états, n'hérita point de ses rares qualités. Il eut les vertus qui font les sages particuliers, mais il n'eut pas celles qui forment les grands héros. Sa tête ne se trouva point assez forte pour soutenir tant de couronnes, que la

8144

An de
 J. C.

grande succession de son pere lui avoit laissées. Cet empereur et roi de France étoit bon et clément. On le surnomma *le Pieux* ou *le Débonnaire*. Il légua l'empire et la couronne de France à Lothaire l'aîné de ses fils, le royaume d'Aquitaine à Pepin, et celui de Baviere à Louis. De secondes nocces lui attirerent la guerre avec ses enfants, qui le dépouillerent, se saisirent de lui par trahison, le forcerent d'abdiquer l'empire, et le renfermerent dans l'abbaye de S. Médard à Soissons. Il fut rétabli; Pepin et Louis reconnurent leur faute et lui en demanderent pardon. L'empereur, touché de leur soumission, leur rendit de bonne foi ses bonnes graces. Déposé une seconde fois par la lâcheté de son armée qui l'abandonna, et livré à ses enfants, on le vêtit d'un habit de moine, et on l'enferma dans un monastere. Pepin et Louis, secondés des Allemands, le rétablirent de nouveau, et Lothaire vint se prosterner à ses pieds. Ce pere malheureux mourut, quelque temps après, de chagrin, allant combattre son fils le roi de Baviere, outré des bontés que l'empereur avoit pour Lothaire.

840.

CHARLES II, ou LE CHAUVÉ.

Charles II, dit *le Chauve*, roi de France et empereur, étoit fils de Judith, seconde femme de Louis I. Les Normands et les Danois désolerent son royaume. La nécessité les força de sortir de leur pays, pour

chercher leur subsistance ailleurs. De cinq ans en cinq ans, le Nord, surchargé d'habitants, chassoit de son sein une armée de jeunes gens sous la conduite d'un chef; le desir du butin et de la gloire les jettoit sur les plus riches provinces. Il fut empoisonné par son médecin à Brios, près du mont Cenis, en revenant d'Italie.

An de
J. C.

877

LOUIS II, OU LE BEGUE.

Louis II, dit *le Begue*, lui succéda. Son regne fut court. Pour gagner les mécontents, il fut obligé de démembrement une grande partie de son domaine. C'est de cette source que dérivent tant de seigneuries, de duchés, de comtés, possédés par des particuliers.

879

LOUIS III, ET CARLOMAN.

Louis III et Carloman ses fils régnerent ensemble. Louis mourut en 882. Son frere régna seul; il fut tué à la chasse en 884. Comme leur mere avoit été répudiée, quelques séditions voulurent leur disputer la couronne; mais la volonté du feu roi et le choix des états la leur assurèrent.

884

CHARLES-LÉGROS.

Charles III, dit *le Gros*, fils de Louis de Baviere, ayant été élu empereur, et étant devenu possesseur des royaumes de Germanie, de France et d'Italie, eût rendu sa grandeur complete, s'il eût été aussi capable de soutenir le poids de toutes ces cou-

An de J. C. 888. rones qu'il avoit eu de facilité à les acquérir; mais des infirmités l'ayant fait tomber en démence, on lui donna pour tuteur son neveu Arnould, roi de Baviere. Ce prince en usa très mal avec Charles, et le réduisit à lui demander du pain comme par aumône. Un outrage si sensible plongea Charles dans une mélancolie si profonde qu'elle avança ses jours, et finit promptement sa vie et ses maux. On dit même qu'il fut étranglé secrètement. D'autres disent qu'il mourut de misere dans un village de la Suabe.

E U D E S.

898. Eudes, comte de Paris, ne fut élu que pour régner pendant la minorité de Charles le Simple, fils posthume de Louis le Begue. Il remit la couronne, au bout de dix ans, après quelques oppositions. Il remporta deux batailles importantes sur les Normands.

C H A R L E S I V.

Charles IV, dit *le Simple*, avoit droit à la couronne impériale, par la mort de Louis IV, dernier empereur de la maison de Charlemagne; mais il ne fut jamais en état de le soutenir, à cause des troubles de son royaume, et de son incapacité. Robert, frere d'Eudes, forma un puissant parti contre Charles, et voulut se faire roi: Charles lui donna bataille, et le tua.

Charles fut obligé de faire alliance avec les Normands, à condition que Rollon, leur chef, resteroit maître d'une partie de la France occidentale, appelée depuis la Normandie, et qu'il tiendrait cette province en titre de duché héréditaire, sous la foi et hommage de la couronne. Il lui accorda Gisele sa fille en mariage. Charles fut fait prisonnier par trahison. Ses ennemis le renfermèrent dans Péronne, où il mourut, après avoir éprouvé mille infidélités de la part des grands qui le méprisoient.

An de
J. C.

929.

R A O U L.

Une faction mit sur le trône Raoul, fils de Richard, duc de Bourgogne et comte d'Autun. Quoiqu'on dût regarder ce nouveau roi comme usurpateur, du moins au commencement de son regne, néanmoins il s'attacha tous les grands, et les récompensa par de grands domaines ou des gouvernements. Il n'a pas laissé d'être loué pour sa piété, son courage héroïque, et pour la sévérité avec laquelle il vouloit que l'on fit justice des criminels. Il mourut à Auxerre au commencement de l'année 936, après un regne de douze ans et demi.

936.

LOUIS D'OUTREMER.

La prison de Charles le Simple avoit obligé la reine de se réfugier en Angleterre

avec son fils qui en acquit le surnom d'*Ou-*
tremer.

An de
 J. C.

L'ambition démesurée de Hugues, et la perfidie d'Herbert, comte de Vermandois, troublèrent l'intérieur du royaume; Louis fit une entreprise sur la Normandie, qui n'eut point d'heureuses suites; il fut fait prisonnier.

954. Ce prince finit sa vie par une chute de cheval dont il eut le corps tout froissé.

LOTHAIRE II.

Ce prince eut Hugues pour tuteur; il eut de grands démêlés avec l'empereur Othon, qui avoit pénétré en France, et qui avoit porté la terreur jusqu'aux portes de Paris.

985. On croit qu'il fut empoisonné par sa femme.

LOUIS V, DIT LE FAINÉANT.

Louis V, dernier roi de la seconde race, succéda à son pere, auquel il étoit déjà associé: il ne régna qu'un an, laissant à peine d'autre mémoire de sa personne, sinon qu'il étoit le dernier de la race de Charlemagne.

On peut assigner pour cause principale de la ruine de la seconde race:

1°. La multitude de princes légitimes et naturels que laissa Charlemagne, qui divisèrent l'état en plusieurs royaumes et seigneuries, source intarissable de dissensions et de disputes.

2°. Les fréquents partages où l'équité ne sert pas toujours de guide.

3°. Les ravages des Normands.

4°. La foiblesse et l'oisiveté de la plupart des princes qui laisserent usurper leur autorité par les seigneurs.

An de
J. C.

PRINCES CAPÉTIENS.

HUGUES CAPET.

Les états du royaume, assemblés à Noyon après la mort de Louis V, élurent Hugues Capet, fils de Hugues le Grand, à l'exclusion de Charles, duc de Lorraine, fils de Louis d'Outremer, qui s'étoit attaché aux Allemands. Charles se mit à la tête d'une armée : le roi l'assiégea dans Laon, le prit, et le fit enfermer dans une tour où il mourut.

Hugues Capet est le premier roi de la troisième race : il n'y a point en Europe de maison royale aussi ancienne : on y compte trente-un rois depuis Hugues jusqu'à Louis XVI.

Cette troisième race se divise en cinq branches qui ont toutes la même origine.

La première se compte depuis Hugues jusqu'à Philippe de Valois : elle comprend onze rois sous le nom de *Capétiens*.

Philippe VI est la tige de la deuxième, qui finit à Charles VIII, sous le nom de *Valois* : elle a eu sept rois.

Louis XII est le chef de la troisième. Cette branche, du nom d'*Orléans*, commence et finit avec lui.

An de J. C. La quatrieme a pour chef Francois I ; sous le nom de la seconde des *Valois* , qui compte cinq rois.

La cinquieme est celle des *Bourbons* , qui regne aujourd'hui , dont Louis XVI est le cinquieme roi.

988. Hugues , pour mieux affermir le trône dans sa famille , s'associa son fils Robert. Ce grand prince vivoit dans des temps malheureux , où la licence des armes , étouffant le droit et l'équité , avoit introduit un désordre général : l'ignorance étoit extrême dans les monasteres et dans le clergé ; les grands seigneurs tranchoient du souverain , et n'obéissoient au roi qu'à leur fantaisie. Hugues ne vécut pas assez pour remettre les choses en meilleur état ; son regne 996. fut que de dix ans.

R O B E R T.

Robert , fils unique de Hugues Capet , succéda à son pere. C'étoit un prince pieux , savant pour ce temps-là. Il composa plusieurs hymnes qu'on chante encore dans nos églises. Il avoit grand soin de bien choisir les sujets qui devoient remplir les sieges épiscopaux. Il ajouta la Bourgogne à ses états , après la mort de Henri , duc de Bourgogne , frere de Hugues Capet. Son regne 1031. fut pacifique.

H E N R I I.

Henri , monté sur le trône de son pere ,

chercha inutilement à enlever le duché de Normandie au duc Guillaume. Plusieurs grands cabalèrent; Henri les réduisit peu-à-peu. Sa sagesse rendit son regne paisible et glorieux. On établit en 1041 la *Treuve du Seigneur*, qui défendoit le duel depuis le mercredi jusqu'au lundi, à cause des grands mystères que Jésus-Christ a opérés ces jours-là.

Ande
J C d

L'autorité royale et ecclésiastique n'en pouvoient faire davantage alors pour empêcher les citoyens de se détruire.

1060.

PHILIPPE I.

Ce prince fut couronné à sept ans; il fut mis sous la tutelle de Baudouin, comte de Flandre, beau-frère du roi. Il donna un grand scandale dans l'église et dans l'état; quoiqu'il eût un fils de Berthe, sœur du comte de Champagne, il la répudia, et prit Bertrade, femme de Foulques le Rechin, comte d'Angers. Le pape l'excommunia; le roi envoya des députés à Rome pour solliciter son absolution, qu'il reçut à Paris par Lambert, évêque d'Arras, en promettant de ne plus voir Bertrade.

1018.

Ce fut sous son regne que commencèrent les croisades.

LE BAS-EMPIRE.

D. Faites-moi un précis de ce qui arriva de plus important dans l'empire d'Orient?

R. L'empire des Grecs, qu'on appelle le

E vj

bas-empire, commence à Nicéphore Logothete.

An de
I. C.

NICÉPHORE LOGOTHETE, STAURACE.

Nicéphore est décrié par sa perfidie, ses désordres et son insatiable avarice. Après avoir eu recours à mille ruses, à mille artifices, pour s'emparer des biens de ses sujets, il cherchoit tous les jours de nouveaux moyens pour assouvir l'infâme passion qu'il avoit d'amasser de l'argent. Il dépouilloit tous ceux qui d'une basse fortune s'étoient élevés à de grandes richesses, les accusant d'avoir trouvé des trésors.

Pendant que Nicéphore ruinoit ainsi les habitants de sa capitale par d'indignes artifices, les Sarrasins faisoient le dégât dans le reste de l'Asie, et les Bulgares de leur côté ravageoient toute la Thrace. Ce prince ayant donc acheté la paix des Sarrasins, mena ses troupes contre les Bulgares, les battit et pillà leur camp : mais une sécurité aveugle lui fit perdre le fruit de sa victoire ; car se laissant trop emporter par ce succès, il ne voulut entendre parler d'aucun accommodement.

Chrumne, général des Bulgares, faisant de nécessité vertu, et prenant de nouvelles forces de son désespoir, vint de nuit charger brusquement le camp des Grecs, en fit un grand carnage, et massacra l'empereur lui-même. Telle fut la fin de Nicéphore,

après un regne de neuf ans. Sa tête fut mise au bout d'une pique, et servit long-temps de spectacle et de risée aux Barbares.

An de
J. C.

Par la mort de Nicéphore la couronne passa à son fils Staurace, qui avoit été couronné dès le vivant de son pere, mais qui ne régna seul que quelques mois.

811.

MICHEL CUROPALATE.

Après Staurace régna Michel Curopalate, surnommé Rhangabe, c'est-à-dire maire ou capitaine du palais, qui étoit d'une humeur et d'un caractere bien différent de Nicéphore. Dès qu'il fut sur le trône, ses premiers soins furent de rétablir dans leurs biens ceux que Nicéphore en avoit dépouillés. Ce prince fut bien plus grand dans la paix que dans la guerre. Il perdit son armée dans l'expédition qu'il fit contre les Bulgares, par la perfidie de Léon l'Arménien, général de ses troupes, qui, s'étant rendu extrêmement puissant, se fit proclamer empereur par son armée. Michel, trop vertueux pour un siecle si corrompu, d'ailleurs fort peu touché du plaisir de régner, envoya lui-même à Léon les marques de la dignité impériale, et s'enferma dans un monastere avec sa femme et ses enfants, la deuxième année de son élévation à l'empire.

813.

LÉON L'ARMÉNIEN.

Léon, dit *l'Arménien*, homme d'une

An de
J. C.

820.

naissance obscure , étant maître de l'empire , donna bataille aux Bulgares , fit reprendre cœur à ses troupes qui commençoient à plier , et les anima autant par son exemple que par ses paroles.

Si ce prince se signala par des exploits militaires , il ne fut pas moins grand par les vertus civiles et politiques dans la distribution des charges : il n'avoit aucun égard à la faveur ou à l'argent : en un mot , rien n'auroit manqué à la gloire de ce prince s'il ne s'étoit malheureusement engagé dans l'erreur des Iconoclastes.

MICHEL LE BEGUE, THÉOPHILE.

Michel fut proclamé empereur ayant encore les fers aux pieds , parcequ'on ne pouvoit trouver la clef du cadenas auquel sa chaîne étoit attachée.

Michel Traule , ou le Begue , étoit d'une naissance honteuse , et n'avoit ni esprit ni religion. A peine fut-il porté de la prison sur le trône , qu'il envoya en exil l'impératrice Théodora avec ses fils , Sabbatius , Basile , Grégoire et Théodore , après avoir fait des eunuques de ces quatre princes.

Les connoissances dont Michel se piquoit , étoient de distinguer les mulets les plus propres à être montés , ou à porter des fardeaux , de juger d'un coup-d'œil les chevaux bons à la course ou au combat. Il méprisoit entièrement l'étude et le raison-

nement : à peine savoit-il lire. Il ne vouloit point qu'on instruisît ses enfants ni dans les livres des anciens Græcs ni dans ceux des Chrétiens. Il avoit reçu de ses ancêtres les erreurs des Manichéens et des Juifs. Imitateur des sacrileges de Constantin Copronyme, il punit d'exil ou de mort les évêques qui soutenoient la cause des images. Outre que cet empereur étoit bégue, il avoit toute la pesanteur et la stupidité d'une bête.

An de
J. C.

Le Bégue ayant contracté un mariage incestueux avec une religieuse nommée Euphrosine, fille de Constantin Porphyrogénète, il tomba dans une violente frénésie la neuvième année de son usurpation.

829.

Théophile l'Iconoclaste son fils fut son successeur à l'empire. Ce prince, qui se piquoit de surpasser même son père en impiétés, fit une rigoureuse défense de peindre aucune image, et fit mettre à la place des figures de bêtes et d'oiseaux. Cette ordonnance attira une furieuse persécution aux gens de bien et aux peintres dans l'Orient.

Les Sarrasins ayant pris, assiégé et brûlé Amorium, le lieu de sa naissance, il en fut si affligé, qu'il mourut de langueur peu de temps après.

842.

MICHEL, BASILE LE
MACÉDONIEN.

Michel, qu'on peut appeller le Sardana-

An de
J. C.

pale et le Néron de son siècle, ayant éloigné du gouvernement sa mere et ses tuteurs par les conseils pernicioeux de Bardas son oncle qui étoit capitaine du palais, César et frere de l'impératrice Théodora, se livra entièrement aux plaisirs et à la débauche. Les dégâts que les Sarrasins commettoient aux environs de sa capitale le tirerent enfin de la léthargie où il étoit, et le péril, qui le menaçoit de si près, l'obligea de se mettre en campagne pour arrêter les courses de l'ennemi. Mais ce prince, amolli par la volupté, et plus propre à inventer de nouveaux plaisirs qu'à manier les armes, ne fit pas grande résistance, et laissa son camp au pouvoir des ennemis. Depuis, ayant été convaincu de la trahison de Bardas par des preuves certaines, il donna ordre à Basile, capitaine de ses gardes et duc de Macédoine, d'assassiner ce traître. Un jour, dans l'emportement et la vivacité d'un repas où il s'étoit enivré, il déclara ce même Basile son collègue à l'empire: mais Basile, outré que Michel dans un autre festin eût associé un matelot à cette même dignité, massacra cet indigne empereur au milieu du repas, et se rendit seul maître de l'empire. Michel avoit régné vingt-cinq ans, c'est-à-dire onze ans seul, et quatorze ans avec Théodora sa mere.

857.

Basile le Macédonien, empereur grec, se signaloit par la justice et la religion. Il ne donnoit les charges qu'à des personnes

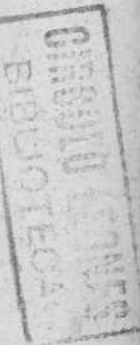
d'une probité connue, et éloignées de toute ambition. Il faisoit administrer la justice en sa présence quand les autres affaires de l'empire le lui permettoient, et il envoyoit dans tous les quartiers de la ville des crieurs publics, pour avertir que ceux qui avoient quelques griefs pouvoient se présenter, et que l'empereur leur donneroit une favorable audience. Dans une grande cherté de vivres, il fit ouvrir les greniers publics, et soulagea les nécessités du peuple aux dépens du trésor royal. On trouve peu de princes qui aient fait réparer ou bâtir plus d'églises. Il convertit un grand nombre de Juifs, et n'épargna pas même l'argent pour une œuvre si pieuse. Il attira à la foi de Jésus-Christ une quantité prodigieuse de Barbares, et entre autres les Russes, auxquels il envoya un évêque d'une sainteté admirable. Le ciel bénit tant de pieuses entreprises, et récompensa ce prince par plusieurs victoires que ses généraux remporterent sur les Sarrasins.

Il fut tué par un cerf qui lui perça le ventre, et lui fit sortir les entrailles du corps, après avoir gouverné l'empire d'Orient pendant dix-neuf ans.

L'eunuque Photius, neveu de Bardas et de l'impératrice Théodora, joua un grand rôle pendant le regne de ces deux empereurs: il étoit grammairien, poëte, orateur, critique, mathématicien, philosophe, médecin, astronome; il fut grand écuyer,

An de
J. C.

886.



An de
J. C.

capitaine des gardes, ambassadeur en Perse, et premier secrétaire d'état : las de toutes ces charges, il embrassa l'état ecclésiastique. Michel le fit patriarche de Constantinople, et en chassa le célèbre S. Ignace. Photius, excommunié par le pape, fut l'auteur de ce fameux schisme qui divise encore aujourd'hui l'église grecque de la latine. Basile rétablit le patriarche Ignace; mais, après la mort de celui-ci, Photius ayant présenté à l'empereur une fausse généalogie pour le flatter, obtint d'être rétabli sur la chaire de Constantinople, et gouverna presque absolument l'esprit de l'empereur.

LÉON VI, ALEXANDRE,
CONSTANTIN VII.

Léon VI, surnommé *le Philosophe*, avoit une forte inclination pour les sciences. On a de beaux ouvrages de cet empereur. Il gagna de grandes batailles sur les Serviens, et régna vingt-cinq ans. Comme il s'approchoit d'un autel pour y faire sa prière, un malheureux assassin, lui déchargeant un coup de bâton, l'auroit tué sur le champ, si une lampe suspendue, qui se trouvoit là par hasard, n'eût rompu la violence du coup. Une aventure si fatale avertissant l'empereur de mettre ordre à ses affaires, il fit déclarer César son fils Constantin, qui étoit à peine sorti de l'enfance.

911. Etant au lit de la mort, il remit entre les mains d'Alexandre son frere la tutele du

jeune prince et l'empire, à condition de le restituer à son pupille lorsqu'il seroit en âge de le gouverner par lui-même.

An de
J. C.

Alexandre se saisit de l'empire en qualité de tuteur du jeune prince son neveu, et fit reléguer l'impératrice Zoé, qui prétendoit à la régence de son fils. Il étoit si débordé qu'il ne fit rien digne d'un prince, non pas même d'un homme. Ses excès et ses débauches lui causèrent une hémorragie si violente par le nez et par les autres issues de son corps, qu'il mourut en peu d'heures, après un regne d'un an et quelques jours. Constantin Porphyrogenete, c'est-à-dire né dans la pourpre, avoit deux généraux, Léon et Romain Lécapene, qui songeoient moins à sauver l'état qu'à se frayer un chemin à l'empire. Le dernier fit crever les yeux à Léon : Zoé fut rasée et enfermée dans un couvent. Constantin épousa Hélène, fille de Romain, et ce mariage rendit Romain si puissant qu'il se déclara premier empereur. Constantin, peu avant sa mort, déclara César son fils Romain Porphyrogenete. Ce jeune prince aima mieux se saisir de l'empire que d'attendre la mort de son pere pour en jouir ; il le fit empoisonner, et monta sur le trône tout couvert de cet horrible parricide. Constantin vécut soixante ans et en régna plus de cinquante-quatre.

912.

959.

R O M A I N II.

Romain II, fils de l'empereur Constan-

An de
J. C.

963.

tin VII, portoit le surnom d'*Enfant*, parcequ'étant livré au luxe, au jeu et à la bonne chere, il abandonnoit le soin des affaires à Bringa son chambellan. Cet indigne prince, qu'on doit plutôt regarder comme un infâme débauché que comme un empereur, mourut âgé de vingt-quatre ans, la troisieme année de son regne, tout épuisé de débauches. Il régna seul deux ans, et quinze mois avec son pere Constantin.

NICÉPHORE PHOCAS.

Nicéphore Phocas, son successeur, eut un regne malheureux, et qui ne fut signalé que par des pertes.

Nicéphore, devenu odieux à ses sujets par sa lâcheté et par son avarice, fut insulté publiquement dans Constantinople par le petit peuple, qui le poursuivit à coup de pierre, et en le chargeant d'injures. L'impératrice Théophane le fit tuer dans son lit par Jean Zimiscès, qui avoit reçu quelques outrages de cet empereur. Ce Zimiscès, ayant obtenu, pour prix de son crime, la couronne impériale, envoya au jeune Othon, empereur d'Occident, Théophanie, et cette princesse étant arrivée à Rome, y fut couronnée impératrice; mais ensuite, chassée de Constantinople, elle fut obligée de se retirer dans un monastere d'Arménie.

JEAN ZIMISCÈS, BASILE III, An de
CONSTANTIN VIII. J. C.

Jean Zimiscès, empereur d'Orient, qui avoit épousé Théodora, fille de Romain II, donna un rare exemple d'équité, en associant à l'empire Basile et Constantin, ses beaux-freres, fils de l'empereur Romain II. Après avoir rendu cette justice au sang des Romains, il tourna ses armes contre les Russes, nation de Scythie, et le succès de cette expédition répondit à sa valeur. On dit que le martyr S. Théodore parut dans la mêlée, combattant pour les Grecs. Zimiscès fut un très grand prince; mais l'intempérance de sa langue fut cause de sa perte.

Ce prince, de retour de ses conquêtes d'Orient, voyant sur sa route des maisons superbes et de vastes campagnes, dont la beauté et la grandeur le surprirent, demanda à quelques uns de sa suite à qui elles appartenoient; et, sur la réponse qu'on lui fit qu'elles étoient à l'eunuque Basilique, il s'écria : » Faut-il qu'un eunuque jouisse » du fruit des fatigues des empereurs et de » tant d'armées »!

Basilique, averti de cette plainte de l'empereur, crut devoir aller au-devant du coup qui le menaçoit, et mettre ce prince hors d'état de le dépouiller de ses grandes et riches possessions. Il fit donner à ce prince, 975.
par un échanson qu'il avoit corrompu, un

An de
J. C.

poison lent dont il mourut, n'ayant pas encore achevé la septième année de son empire.

Les deux frères, Basile et Constantin, vécurent sur le trône dans une parfaite union, et chasserent les Sarrasins de l'isle de Crete; puis, ayant pris à leur solde des troupes de cette même nation, ils équipèrent une flotte avec laquelle ils firent voile vers l'Italie, emporterent de force la ville de Bari, et recouvrèrent la Pouille et la Calabre.

Basile avoit toute l'administration des affaires, et Constantin n'étoit occupé que de ses plaisirs. Ainsi l'ambition du premier étant satisfaite par le gouvernement absolu, et le second trouvant aussi son compte à se décharger du poids des affaires sur son frère et à mener une vie oisive et voluptueuse, il n'étoit pas difficile que ces deux princes, tous deux contents de leur sort, vécussent dans une si grande intelligence.

Basile, après avoir défait le tyran Phocas, surnommé Bardas, régna seul par le moyen de cette grande victoire, et ne laissa que le vain nom d'empereur à son frère. Plusieurs années après, ayant domté les Bulgares, il soumit tout leur pays à son obéissance. Mais ce même prince, après avoir triomphé de ses ennemis, se laissa vaincre par l'avarice, et remplit son épargne par de nouveaux impôts dont il accabla ses sujets.

Il tourna ses armes contre les Bulgares;

et les ayant battus, il fit crever les yeux à quinze mille qui furent faits prisonniers de guerre, et laissa un borgne dans chaque compagnie de cent hommes pour leur servir de guide.

—
An de
J. C.

On dit que Samuel, prince des Bulgares, ayant vu revenir ses malheureux sujets dans cet état, fut tellement saisi d'une action si barbare, qu'il en mourut de douleur.

Enfin cet empereur, après avoir régné cinquante-deux ans, mourut subitement, âgé de soixante et dix ans, et laissa l'empire à Constantin son frere, qui, étant perdu de luxe et de fainéantise, abandonna le soin des affaires à d'autres, pour n'être plus occupé que du soin de ses plaisirs. Constantin dissipa les trésors immenses que ses prédécesseurs avoient amassés par toute sorte de voies. L'argent qu'il employa pour réprimer les courses des barbares, au lieu d'avoir recours aux armes, ne servit qu'à enflammer en eux le desir du butin : il donnoit des chariots entiers, chargés d'argent, aux valets qui étoient commis pour balayer ses appartements, ou pour lui faciliter les moyens de s'endormir. Il étoit prodigue jusqu'à l'excès envers ses courtisans. Comme il étoit fort porté à écouter les calomniateurs, et qu'il avoit un extrême penchant à punir, il fit crever les yeux à un grand nombre de seigneurs.

1025.

Enfin sa mort arriva la soixante et dixième année de son âge, et la troisième

1028.

An de
J. C.

année de son empire , à compter depuis la mort de son frere Basile , qui ne lui avoit laissé pendant toute sa vie que le nom d'empereur. Le peu de durée de l'empire de Constantin fut le seul avantage qui en revint à ses sujets.

ROMAIN, ARGYRE, MICHEL
LE PAPHLAGONIEN, MICHEL
CALAFATE.

Le patrice Argyropile, qui avoit été obligé par Constantin de répudier sa premiere femme pour épouser Zoé, fille de cet empereur, âgée de cinquante ans, fut élevé sur le trône impérial, étant âgé de soixante ans.

Romain se signala par ses grandes libéralités envers les pauvres et les prisonniers. Une perte sanglante qu'il reçut dans les guerres qu'il eut contre les Sarrasins, contraignit ce bon prince d'avoir recours à des moyens durs et fâcheux pour tirer de l'argent. Depuis, ayant témoigné quelque dégoût de Zoé sa femme, cette princesse perfide le fit périr la 7^e année de son regne.

1034.

Michel le Paphlagonien, l'adultere de l'impératrice Zoé, régna avec elle sept ans et huit mois. Le meurtre de Romain et son adultere avec l'impératrice le suivirent pendant tout le temps qu'il fut sur le trône. Il alla expier son parricide et ses autres crimes dans un monastere où il finit ses jours. Michel, surnommé Calafate (1), fils de cet

(1) Son pere avoit été calfateur de vaisseaux.

Étienne;

Etienne, dont la mauvaise conduite avoit fait perdre la Sicile aux Grecs, succéda à l'empire. Zoé, ne se trouvant pas assez forte pour porter seule le poids du gouvernement, l'adopta, le déclara césar, et l'associa enfin à l'empire, après avoir tiré serment de lui qu'il la regarderoit toujours comme sa mere, sa bienfaitrice et sa souveraine; mais cet ingrat, oubliant ces conditions, fit ce qu'il put pour soulever les esprits du peuple contre l'impératrice, et la relégua dans une isle, où il la fit enfermer dans un monastere. Le peuple, irrité d'une telle perfidie, se souleva, tira Zoé du couvent, et fit crever les yeux à Calafate, qui n'avoit régné que quatre mois et quelques jours.

An de
J. C.

1042.

ZOÉ, THÉODORA,
CONSTANTIN IX, MICHEL VI.

L'impératrice Zoé associa sa sœur Théodora à l'empire. Depuis Zoé, voulant se donner un mari, fit monter sur le trône impérial Constantin Monomaque (ou *Gladiateur*), fameux capitaine que Michel Calafate avoit fait reléguer à Lesbos.

L'impératrice Zoé étant morte, Monomaque honora de la pourpre impériale une de ses concubines, qui étoit originaire du pays des Alains, et se couvrit d'infamie par une action si honteuse. Peu de temps après il mourut tout mangé de goutte, après un regne de douze ou treize ans.

1050.

1054.

An de
J. C.

Sous l'empire de Constantin Monomaque, les Turcs abandonnerent le parti de Mahomet, sultan de Perse et de Médie, sous les étendards duquel ils avoient combattu, et, s'étant rangés sous les enseignes du sultan Séduc, ils défirent les Sarrasins, dont ils embrasserent la secte, en même temps qu'ils se rendirent maîtres de leurs états : tels furent les commencemens de la monarchie des Turcs, qui fut depuis si fatale au christianisme, et qui prit naissance quatre cents ans après la fondation de l'empire des Sarrasins.

1056.

L'impératrice Théodora gouvernoit dans l'Orient avec une si rare conduite et une modération si extraordinaire, qu'on ne s'aperçut point pendant son regne qu'il n'y avoit point d'empereur. Mais la mort priva l'Orient de cette princesse, la deuxième année de son empire. Elle adopta, avant de mourir, Michel Stratiotique, c'est-à-dire *le Guerrier*, qui étoit d'une extrême vieillesse, et le déclara son successeur à l'empire. Ce Michel laissa l'administration des affaires à des eunuques.

Michel VI, empereur de Constantinople, prodigue de ses faveurs envers les magistrats, et plein de dureté pour les gens de guerre, fut bientôt détrôné par l'armée, qui mit à sa place Isaac Comnene.

Michel, s'étant dépouillé de la pourpre impériale, ne ressentit aucune peine à quitter son palais, auquel il préféra le séjour

d'un cloître qui devoit lui procurer des jours plus heureux et plus tranquilles. Son regne, qui ne fut que d'un an, n'eut rien de glorieux.

An de
J. C.

ISAAC COMNENE, CONSTANTIN
DUCAS, ROMAIN DIOGENE.

1057.

I. Comnene, prince avare, employa tous ses soins et toute son application à remplir son épargne. Dans cette vue il cassa tous les actes de ses prédécesseurs et révoqua toutes leurs donations. Il s'empara même des biens consacrés à l'entretien des monastères et des églises. Mais une maladie dangereuse dont il fut attaqué, ou, selon d'autres auteurs, une légère atteinte de foudre dont il fut frappé, et qu'il regarda comme un avis du ciel, le fit rentrer en lui-même, après avoir régné deux ans et trois mois. S'étant donc fait raser, il changea sa pourpre en un cilice; et ayant placé Constantin

1059.

Ducas sur le trône impérial, il se retira dans le monastère de Stude, où il fit une pénitence qui fut aussi heureuse pour lui, qu'elle étoit sincère; car ayant recouvré sa santé, il passa le reste de ses jours dans le cloître, et fut meilleur moine qu'il n'avoit été bon empereur.

Constantin Ducas, prince d'ailleurs fort religieux, mais trop avare, craignant de s'engager dans les dépenses d'une guerre, entreprit d'arrêter, à force d'argent, les courses des Barbares. Ainsi la discipline mi

An de
J. C.

litaire étant tombée dans un grand relâchement parmi les Grecs, cette foiblesse enfla tellement le courage des ennemis, que, n'étant plus retenus par aucun obstacle, ils portèrent le fer et le feu dans toutes les provinces de l'empire grec. Ducas étant mort la huitième année de son regne, l'impératrice Eudoxie sa femme épousa Romain Diogene.

1071.

Ce prince étant venu aux mains, en Asie, avec le sultan des Turcs, fut défait par la trahison d'Andronic, un de ses beaux-fils, et tomba entre les mains de ce barbare, qui eut la lâche cruauté de fouler aux pieds son illustre captif, si l'on en croit quelques hystoires.

Guillaume, archevêque de Tyr, raconte que le sultan faisoit servir l'empereur de marche-pied lorsqu'il montoit sur son trône ou qu'il en descendoit. Telle est l'inconstance et le peu de solidité des grandeurs humaines.

MICHEL DUCAS, NICÉPHORE BOTONIAÏTE.

Romain Diogene eut pour successeur Michel Ducas, surnommé Parapinace, l'aîné des fils de Constantin Ducas, prince foible et lâche, et trop appliqué à l'étude des belles-lettres. Pendant que ce prince abandonnoit les affaires de l'empire pour s'occuper entièrement de la poésie, Alfasal, sultan des Turcs, se jeta à main armée dans

les terres de la domination des Grecs, et commençant ses conquêtes par l'Hellespont, il emporta comme un torrent le Pont, la Bithynie, la Galatie, la Pamphylie, la Lycie, la Pisidie, la Lycaonie, la Cappadoce, l'Asie, la Syrie, et même la ville de Jérusalem. Michel, incapable de soutenir le poids du gouvernement, et devenu odieux aux seigneurs de sa cour, fut chassé du trône, qu'il avoit tenu six ans et six mois, et confiné dans le monastere de Stude. 1075.

Nicéphore Botoniate, assisté de la puissance des Turcs, s'empara de la ville de Constantinople et de l'empire de Grece. Cependant Michel Ducas, ayant trouvé moyen de se sauver du cloître, alla chercher un asyle auprès du pape Grégoire VII, et de Robert Guiscard, qui sollicita fortement contre Nicéphore. Guiscard arma promptement une puissante flotte qu'il mena ensuite en Grece, et Grégoire assista ce pauvre prince des armes spirituelles de l'église, en fulminant une excommunication contre Botoniate, qui fut aussi détrôné à son tour, au bout de trois années, par Alexis Comnene, qui venoit d'être proclamé empereur en Thrace par des légions mécontentes. Ainsi Nicéphore fut renfermé dans le même monastere où il avoit relégué peu auparavant Michel son prédécesseur. 1081.

D. Quelle est la suite des empereurs d'Allemagne qui succéderent à Charlemagne?

An de
J. C.

R. Les princes françois se maintinrent quelque temps sur le trône impérial; mais le peu de mérite des descendants de Charlemagne, les partages faits par Louis le Débonnaire et entre les enfants de ces princes, occasionnerent des haines et des guerres qui les rendirent étrangers les uns à l'égard des autres. Les princes allemands profiterent de ces circonstances, s'emparèrent de l'empire, et se donnerent des chefs.

EMPEREURS D'ALLEMAGNE depuis CHARLEMAGNE.

La race des Carlovingiens se perpétua en Allemagne jusqu'à l'an 912, c'est-à-dire jusqu'à Conrad, premier duc de Franconie.

CHARLEMAGNE ET LOUIS LE DÉBONNAIRE.

814. A Charlemagne succéda Louis le Débonnaire, empereur et roi de France.

840. Ce prince eut du premier lit Lothaire I, empereur et roi d'Italie, Pepin, roi d'Aquitaine, et Louis, roi de Baviere.

LOTHAIRE I.

25 juin
841.

Louis le Débonnaire associa Lothaire à l'empire dans l'assemblée d'Aix-la-Chapelle, l'an 817. Lothaire perdit, contre ses freres Charles le Chauve et Louis de Baviere, la bataille de Fontenay en Auxerrois, où périt l'élite de la nation françoise : cette

action fut suivie d'une paix entre les trois freres. Louis de Baviere, ou *le Germanique*, eut toute la Germanie; Charles conserva l'Aquitaine et la Nensirie; Lothaire, avec le titre d'empereur, eut l'Italie, Rome, la Provence, la Franche-Comté.

An de
J. C.

Soit dégoût du monde, ou un motif plus relevé, Lothaire se retira dans l'abbaye de Prum, proche de Treves, y prit l'habit de S. Benoît, et laissa l'empire à Louis son fils aîné.

857.

LOUIS II.

Louis II chassa de l'Italie les Sarrasins qui la ravageoient. Il mourut à Milan.

875.

CHARLES II OU LE CHAUVÉ,

ROI DE FRANCE,

ET LOUIS LE BEGUE, ROI DE FRANCE.

L'empereur Louis II étant mort sans enfants mâles, et Louis le Germanique quelque temps après lui, Charles le Chauve passa en Italie, et s'y fit couronner empereur: il fut empoisonné à son retour.

877.

Louis le Begue son fils, ainsi nommé à cause de la difficulté de sa langue, étoit régent en France pendant le voyage de son pere en Italie. Il mourut la seconde année de son regne.

879.

CARLOMAN, CHARLES

LE GROS.

Carloman, fils de Louis, roi de Baviere;

F iv

An de
J. C.
880.
887.

succéda à l'empire, qu'il laissa par sa mort à Charles le Gros, qui fut dépossédé, l'an 887, pour trois motifs; 1°. la cession de la Neustrie, ou Normandie, aux conquérants du Nord; 2°. la répudiation, sur de faux rapports, de la reine Richarde; 3°. la foiblesse de l'esprit, qui le rendoit inhabile au gouvernement.

ARNOUL, LOUIS IV OU LE JEUNE.

Arnoul, bâtard de l'empereur Carloman, succéda à l'empire. Gui, duc de Spolète, prit le titre de roi d'Italie, et déclara la guerre à Bérenger, fils d'Éverard, duc de Frioul, et de Gisle, fille de Louis le Débonnaire, qui se décoroit aussi du même titre. Arnoul chassa Gui du trône d'Italie, et rétablit Bérenger dans ses états, avec lequel il se brouilla ensuite. Lambert, fils de Gui, ralluma la guerre en Italie.

898. Arnoul mourut la quatrième année de son regne.

Son fils Louis IV, encore enfant, succéda. Sa mort arrivée l'an 912 vit l'empire sortir de la maison de France par la foiblesse de Charles le Simple, qui se trouva hors d'état de faire valoir ses droits à l'empire.

L'empire vit alors plusieurs maîtres qui s'en disputoient la possession les armes à la main. Les Allemands profitèrent de ce désordre, et se saisirent de l'empire.

CONRAD I.

An de
J. C.
918.

Conrad, duc de Franconie, fut élu empereur au refus d'Othon duc de Saxe.

HENRI I, OU L'OISELEUR.

Henri fut salué empereur par les évêques et les princes de l'empire, étant à la chasse de l'oiseau. 918.

Ce prince remporta une grande victoire sur les Hongrois, et délivra l'Allemagne du tribut qu'elle payoit; il rendit d'importants services à Charles le Simple, roi de France. On le regarde comme l'instituteur des fêtes militaires, d'où sont venus nos tournois et nos carrousels.

OTHON LE GRAND.

La valeur et les grandes actions d'Othon lui acquirent le glorieux nom de *Grand*: il chassa tous les princes d'Italie qui ne cherchoient qu'à brouiller. Othon fut appelé *l'Amour du monde*. Le cours de son regne est remarquable par des actions continues de valeur et de gloire. 936.

Louis d'Outremer lui disputa la Lorraine; Othon se défendit bien, et força Louis à se retirer.

OTHON II.

Othon II n'hérita de son pere que de l'auguste nom qu'il portoit. Les guerres qu'il eut contre Lothaire, roi de France, au 973.

An de
J. C.

sujet de la Lorraine, celles qu'il eut avec les princes allemands furent conduites avec si peu de succès, que plusieurs seigneurs et plusieurs villes créèrent des chefs, et se rendirent maîtres du gouvernement. Othon passa en Italie, et y commit des cruautés horribles. Rome l'abandonna : il fut battu par l'armée des Grecs, et mourut de chagrin.

983.

O T H O N III.

La première éducation de ce prince fut commise à deux illustres personnages que leur mérite éleva ensuite aux premières dignités de l'église : il fut honoré des ornements impériaux par le pape Grégoire V (1).

Othon fut malheureux dans son mariage. Marie d'Aragon aimoit éperdument le comte de Modene, qui, fidele à Dieu et à son maître, refusa constamment de répondre à la foiblesse de l'impératrice. L'amour rebuté se changea en fureur : elle prit le parti de perdre celui qu'elle n'avoit pu corrompre ; de son amante, elle devint son accusatrice. Prosternée en pleurs aux pieds de son mari, elle demanda justice d'un crime dont elle étoit seule coupable : l'empereur trop crédule le condamna à perdre

(1) Ces ornements, ou marques de l'empire, sont la couronne, la croix, le sceptre et le globe. Othon reçut la couronne d'argent, c'est-à-dire celle de Germanie, à Aix-la-Chapelle, en 984 ; celle de fer, ou du royaume de Lombardie, par l'archevêque de Milan, en 990 ; celle d'or, qui est impériale, du pape, en 996.

la tête. A peine la sentence fut-elle exécutée, que la femme du comte vint se jeter à ses pieds, prit dans ses mains une lame ardente, la mania en présence de ce prince sans en recevoir aucun mal, demanda justice, et que l'impératrice fût punie d'une accusation si atroce. Le prince, frappé de l'horreur de ce double crime, la condamna à être brûlée toute vive. Othon mourut empoisonné d'une paire de gants que lui envoya la veuve de Crescence, consul de Rome, que quelques rebelles avoient élevé à l'empire, et dont la veuve ambitionnoit le titre d'impératrice.

An de
J. C.

HENRI II, ou S. HENRI.

Ce saint empereur travailla toute sa vie à remplir les devoirs d'un excellent empereur; il fut proclamé l'an 1003, et couronné à Rome en 1014. Il battit et mit en déroute l'armée des Grecs et des Sarrasins qui infestoient l'Italie. Il épousa Cunégonde, fille de Sifroi, comte palatin. Il mourut de la pierre, en odeur de sainteté, l'an 1024.

1024.

CONRAD II, DIT LE SALIQUE.

Ce nom de *Salique* vint à Conrad de la rivière Sala, qui couloit au milieu de ses états. Henri II le désigna à l'empire malgré sa révolte: il passa en Italie à la tête d'une puissante armée, parcequ'on refusoit d'y reconnoître sa puissance; il investit de la

1039.

An de
J. C.

principauté de Capoue le prince de Salerne.
Conrad mourut subitement à Utrecht.

HENRI III, DIT LE NOIR.

La noirceur de sa barbe et de ses cheveux lui acquit le nom de *Noir*. Une grande piété, une prudence consommée, et une clémence sans foiblesse, furent ses principales vertus. Il rétablit le roi de Hongrie sur le trône, le prince Pandolphe dans la principauté de Capoue. Il chassa de sa cour les comédiens, les farceurs, les bouffons. Henri rendit son ame à son créateur entre les mains du pape Victor II.

1056.

Depuis Charlemagne jusqu'à Henri III, les papes demeurèrent dans la dépendance des empereurs. Quand le Siege vaquoit, le clergé et le peuple élisoiert les papes; les empereurs approuvoient, confirmoient, ou cassoient l'élection.

L'empereur Henri III nomma pendant son regne ceux qu'il jugea à propos. Après sa mort les choses changerent de face; le jeune âge de Henri IV donna moyen aux papes de se soustraire de la dépendance des empereurs, d'usurper des droits qui ne leur appartenoient pas. Alexandre II déclara même, dans un concile tenu à Mantoue, que le pouvoir d'élire des papes et de confirmer l'élection n'appartenoit point à l'empereur.

HENRI IV.

An de
J. C.

Les historiens ecclésiastiques font un portrait affreux de ce prince : il vendoit les dignités des églises , les abbayes , les évêchés ; il en employoit les richesses à payer ses troupes. Il se brouilla avec la cour de Rome , en se chargeant de l'investiture des évêchés et des abbayes. Grégoire VII , homme impérieux et entreprenant , l'excommunia. L'empereur assembla tumultuairement quelques prélats à Worms , qui déclarerent Grégoire déchu de sa dignité , et défendirent aux sujets de Henri de le reconnoître pour chef de l'église. Le pape lança l'excommunication sur la personne de l'empereur. Soit nouveauté ou motif de haine , d'intérêt , de dépit , plusieurs seigneurs et beaucoup de peuples se détachèrent de leur souverain. Henri , appréhendant une désertion générale , se hâta d'arriver en Italie ; il joignit le pape à Canose , et fut introduit à son audience en habit de pénitent , en chemise , nu-tête , et pieds nus. Henri passa trois jours exposé aux mépris d'une soldatesque insolente ; enfin Grégoire accorda l'absolution à ce prince , qui s'engagea à tout ce qu'on exigea de lui. L'humiliation avoit laissé un levain dans le cœur de Henri , il fit la guerre au pape. Grégoire le foudroya de nouveau avec des armes spirituelles : on déposa Henri , et on donna l'empire à Rodolphe , duc de Suabe.

An de
J. C.

Henri, l'ayant vaincu, tint une assemblée d'évêques dans le Tirol, où on déposa Grégoire, et on mit en sa place Guibert, qui prit le nom de Clément III. Henri battit les troupes de Grégoire et de ses alliés, abandonna au pillage les églises de S. Pierre et de S. Paul. Robert Guiscard, défenseur du pape Grégoire, vint fondre sur Rome; et abandonna à la fureur des flamines les maisons des rebelles. Le nouveau pape nota d'infamie Henri et ses adhérents, et renouvella l'ancien anathème. Henri fut battu: Conrad et Henri ses fils prirent les armes pour l'opprimer.

1106.

Henri mourut réduit à demander du pain, ayant régné cinquante ans. Il faut avouer qu'il avoit peu de religion. Peut-être témoigna-t-il trop d'emportement contre les papes; mais aussi il n'y avoit point d'exemple avant lui d'un prince si cruellement traité, tant de fois frappé des foudres ecclésiastiques.

V. ÉPOQUE NOUVELLE.

GODEFROI DE BOUILLON,

ou la croisade.

1098 — 1300.

D. **Q**UEL fut le sujet de l'entreprise des croisades?

R. Les instances de Pierre l'*Hermite*,

gentilhomme picard, qui avoit été témoin des cruautés que les infideles exerçoient contre les Chrétiens dans quelques voyages qu'il avoit faits à la Terre-Sainte.

An de
J. C.

Le pape Urbain II, dans un concile tenu à Clermont en Auvergne, anima les princes chrétiens, et les engagea à prendre les armes pour la défense des empereurs d'Orient, qui étoient près de tomber sous la puissance des Sarrasins et des Turcs, et pour faire cesser la persécution de ces barbares contre les Chrétiens établis dans les lieux saints. Les exhortations de ce pape furent si efficaces, que la plupart de ceux qui se trouverent dans l'assemblée s'engagerent pour cette expédition. En peu de temps il se trouva une multitude presque innombrable de François disposés à cette entreprise. Le même désir passa dans les autres royaumes et pays de l'Europe. Il se croisa plus de 300000 hommes qui se divisèrent en plusieurs bandes, et qui se rendirent par diverses routes en Bithynie, où étoit le rendez-vous. La marque de ceux qui s'enrôlerent pour cette milice étoit une croix rouge cousue sur l'épaule droite, ce qui fit donner à cette guerre le nom de *Croisade*. Leur cri de guerre étoit *Dieu le veut*. Les principaux chefs de cette armée furent, du côté des François, Godefroi, duc de Bouillon, de la maison des comtes de Boulogne, avec ses deux freres Eustache et Baudouin; Hugues le Grand, comte de Vermandois, frere

1098.

An de de Philippe I, roi de France; Robert, duc de
J. C. Normandie; Boémond, prince de Tarente;
Tancrede son neveu, et un grand nombre
d'autres seigneurs de marque, que l'histoire
fait monter à plus de cent. Godefroi de
Bouillon fut choisi pour chef de cette expé-
dition, parcequ'il s'étoit mis le premier en
marche à la tête de dix mille chevaux, et de
soixante et dix mille hommes de pied. Le
premier ennemi que ces seigneurs eurent à
combattre dès qu'il furent arrivés à Cons-
tantinople, fut Alexis Comnene, empereur
des Grecs. Ce prince, fourbe et artificieux,
opposa d'abord la force ouverte : mais la
valeur et la vigilance des croisés rendirent
inutiles ses efforts. Ils franchirent le détroit
de Constantinople, et soumirent Nice et
Antioche après deux victoires célèbres qu'ils
remporterent devant ces deux villes sur
Alfasal, sultan des Turcs, qui fut nommé
Soliman I. Jérusalem, le principal objet de
cette expédition, fut prise d'assaut l'an
1100. Il y eut dans cet assaut un massacre
effroyable de Sarrasins. L'on en tua, se-
lon Albufarage, auteur arabe, jusqu'à
soixante et dix mille autour du temple.
Godefroi de Bouillon résista non seulement
avec cinq mille chevaux et quinze mille
hommes de pied à l'armée d'Albuguebase
Achmet, calife de Babylone, qui étoit plus
forte sept fois que la sienne; mais il le défit
encore la même année, tua cent mille
hommes sur la place, et prit la ville d'As-

calon. Il assujettit aussi, en moins de quatre ans, la Lycaonie, la Cappadoce, la Cilicie, la Paphlagonie et la Comagene. Godefroi fut élu roi de Jérusalem, du consentement de tous les seigneurs, comme celui qui avoit eu le plus de part à la conquête de ce royaume. Mais ce prince religieux ne voulut point se revêtir des ornements royaux ni prendre la qualité de roi dans une ville où le fils de Dieu avoit été revêtu d'une méchante robe, et y avoit été traité roi par dérision.

Il mourut de la peste l'an 1100, laissant Baudouin son frere pour successeur au royaume de Jérusalem. La plupart des chefs de la croisade aimerent mieux retourner dans leur patrie, comblés de gloire, que de s'enrichir des royaumes et des gouvernements de Syrie. On ne se contenta pas de cette seule croisade; il y en eut jusqu'à six, qui n'eurent pas toutes le même succès. Les successeurs de Godefroi jouirent du royaume de Jérusalem environ deux cents ans, jusqu'à Gui de Lusignan, sous le regne duquel Jérusalem fut prise par Saladin, sultan d'Égypte.

La seconde croisade fut occasionnée par la prise d'Edesse par Noradin, qui menaçoit de reprendre toutes les conquêtes faites par les Chrétiens. Saint Bernard exhorta puissamment Louis le Jeune à y aller en personne, malgré les oppositions de l'abbé Suger. Le roi partit avec Éléonore sa femme,

An de
J. C. et il y mena quatre-vingt mille hommes : l'abbé Suger fut fait régent du royaume avec Raoul, comte de Vermandois. Cette croisade eut des suites fâcheuses ; l'empereur y périt, et son armée fut taillée en pièces ; le roi fut pris sur mer, et délivré heureusement par Roger, roi de Sicile.

La troisieme croisade fut résolue après la défaite de Lusignan, roi de Jérusalem, à la journée de Tibériade, l'an 1187. L'empereur partit avec cent cinquante mille hommes. Philippe Auguste, roi de France, s'embarqua en 1189, avec Richard, roi d'Angleterre et duc de Normandie. Frédéric périt en passant le Cydnus. A peine les François purent-ils s'emparer de la ville d'Acre. La division se mit parmi les croisés. Une maladie terrible rappella le roi de France dans ses états ; Richard essuya une terrible tempête sur mer, qui l'obligea à prendre le chemin d'Allemagne, où l'empereur le retint prisonnier quinze mois.

La quatrieme croisade eut pour premier objet la conquête de Constantinople, où les croisés fonderent l'empire des Latins, qui dura cinquante-sept ans. Les principaux croisés furent Thibaud, comte de Champagne ; Baudouin, comte de Flandre ; Eudes, duc de Bourgogne ; Louis, comte de Blois ; et Boniface, marquis de Montferrat.

La cinquieme croisade eut pour chef S. Louis, qui partit pour la Terre-Sainte en 1248, laissant la régence à la reine Blan-

che, sa mere. Une suite de malheurs accabla les croisés : le comte d'Artois, frere du roi, fut tué dans Massora : la famine, la maladie, réduisirent l'armée françoise à l'extrémité ; le roi, ses freres Alphonse et Charles, furent faits prisonniers avec toute la noblesse qui l'avoit suivi. Louis se racheta en rendant Damiete et quatre cents mille livres. Il passa dans la Palestine quatre ans, et ne revint en France qu'en 1253.

An de
J.C.

Saint Louis fut le chef de la sixieme et derniere croisade, malgré les oppositions des prélats, des barons, et de tout son royaume. Après avoir établi Matthieu, abbé de^s S. Denis, et le comte de Nesle, régents du royaume, ce grand roi partit pour l'Afrique, assiégea Tunis, et périt de la peste qui se mit dans son camp trois mois après être parti de France, le 25 août 1270.

HISTOIRE DE FRANCE.

LOUIS VI, DIT LE GROS.

La taille épaisse et massive du roi Louis VI lui fit donner ce surnom. Il eut plusieurs démêlés qui lui furent suscités par les grands seigneurs du royaume, parmi lesquels il étoit comme le premier. Mais il vint à bout d'en réduire plusieurs à son obéissance. Son regne fut glorieux. Il avoit toutes les vertus qui font un bon roi, mais

An de
J. C.

mauvais politique, et toujours trompé par Henri, roi d'Angleterre. L'abbé Suger lui rendit d'importants services. Les commissaires qu'on envoya dans les provinces pour éclairer la conduite des ducs et des comtes, arrêterent les grandes violences de ces seigneurs, et diminuerent efficacement l'autorité des justices seigneuriales.

LOUIS VII, DIT LE JEUNE.

1137. Ce prince avoit un grand zele pour la conquête de la Palestine. Il y conduisit, par l'avis de S. Bernard, une armée florissante composée de 80000 hommes, qui périrent presque tous par la jalousie et la perfidie des Grecs. Saint Bernard lui conseilla de faire cette croisade en personne, parceque, dans la guerre qu'il avoit eue avec Thibaud, comte de Champagne, il mit la ville de Vitry à feu et à sang. L'abbé Suger fut nommé régent du royaume avec le comte de Vermandois.

La mauvaise conduite de la reine Éléonore fit résoudre le roi à se séparer d'elle; mais, par une politique très préjudiciable, et qui fut cause de grands maux, il lui remit le duché d'Aquitaine et le comté de Poitou, malgré les avis et oppositions de l'abbé Suger.

Cette reine se remaria à Henri, roi d'Angleterre, à qui elle porta ce duché en dot; ce qui causa dans la suite bien des guerres entre la France et l'Angleterre.

Le roi alla en Angleterre pour visiter le tombeau de Saint Thomas de Cantorbery, qu'il avoit beaucoup connu et aimé. Il mourut peu de temps après son retour. La fureur des duels, sous ce regne, étoit telle, que la défense qu'il en fit pour dettes qui n'excédroient pas cinq sous fut regardée comme un grand coup.

An de
J. C.

1180.

PHILIPPE II, ou AUGUSTE.

Philippe II, dit *Auguste*, commença son regne par bannir les Juifs, coupables de beaucoup d'impiétés.

Ce prince consentit, pour fournir aux frais de la croisade, de lever la dîme dans son royaume; de tous les biens, meubles et immeubles des ecclésiastiques. Il partit lui-même pour la Terre-Sainte, et s'empara de Ptolémaïde ou Acre.

De retour, il réduisit à son obéissance la Normandie, la Touraine, l'Anjou, le Maine, le Poitou, l'Auvergne, le Vernois, l'Artois, et se précautionna avec prudence contre les puissances qui se liguoient contre lui, remporta la fameuse bataille de Bouvines, entre Lille et Tournai, et fonda l'abbaye de la Victoire en mémoire de ces succès.

Ce roi, jouissant de la paix, s'appliqua à faire des réglemens pour le bon ordre de son royaume.

An de
J. C.

LOUIS VIII, DIT LE LION.

1226. Ce prince avoit trente-six ans lorsqu'il monta sur le trône. Il défit les Albigeois, soutenus par le comte de Toulouse et le roi d'Aragon. Il attaqua et vainquit les Anglois en Guienne, et s'empara de la Rochelle. Il mourut âgé de quarante ans.

LOUIS IX, DIT S. LOUIS.

Ce roi, élevé saintement par Blanche de Castille sa mere, monta sur le trône à l'âge de douze ans.

Thibaud, comte de Champagne, et Hugues, comte de la Marche, voulant profiter de la minorité du roi, tâcherent d'exciter des troubles; mais ils furent contraints de plier et de rentrer dans le devoir. On apaisa l'Anglois avec de l'argent; et entretenant des jalousies parmi les grands du royaume, on les empêcha de se réunir pour attaquer la régente.

Louis devint un prince accompli, son courage égaloit sa piété. Une dangereuse maladie qui le mit à deux doigts du tombeau, l'engagea à se croiser. Il prit la croix de la main du légat, et fit les préparatifs nécessaires. Le saint roi partit en 1248, laissant sa mere régente du royaume: la reine, les freres du roi, leurs femmes, furent du voyage. L'armée aborda à la rade de Damiette en Égypte, le 4 juin 1249, où on débarqua en combattant. L'ennemi fut

mis en fuite , on eut d'abord quelques succès.

An de
J. C.

Robert , comte d'Artois , fut tué ; la disette, les maladies, réduisirent l'armée chrétienne dans un état déplorable. Le roi tomba dans les mains des Infideles , avec ses deux freres Alphonse et Charles. On conclut une treve de dix ans , à condition de rendre Damiette , les Sarrasins qui avoient été faits prisonniers , et de payer 400000 livres d'argent. Ces mauvais succès pénétrèrent le cœur de la régente de la plus profonde douleur. Le roi revint au bout de six ans , et, ce qui est incroyable, il forma un nouveau projet de repasser en Palestine. L'armée des croisés débarqua à Tunis en 1269. Afrique, où les chaleurs excessives du climat mirent la peste dans l'armée des croisés. Le roi lui-même en fut attaqué , et mourut saintement en faisant le siege de Tunis.

PHILIPPE III, DIT LE HARDI.

Philippe étoit avec son pere en Afrique lorsqu'il mourut de la peste. Il y fut salué en qualité de roi de France.

1270.

La mort d'Alphonse , comte de Poitiers et de Toulouse , au retour d'Afrique , donna occasion à Philippe de recueillir cette riche succession.

Il gouverna son royaume comme un bon prince , sage , équitable : il étoit trop cré-

An de
J. C.

dule, et susceptible de toutes les impressions qu'on vouloit lui donner.

Pierre de la Brosse, barbier de S. Louis, accusa la reine Marie d'avoir empoisonné Louis, fils aîné du premier lit : la calomnie fut découverte, et la Brosse fut pendu.

PHILIPPE IV, DIT LE BEL.

La bonne mine de ce prince lui fit donner le surnom de *Beau*. Il épousa l'héritière de Navarre avant que d'être roi. Ce prince fut toujours en guerre avec les Anglois et les Flamands ; il eut aussi de grands démêlés avec la cour de Rome, dont Guillaume de Nogaret le vengea. Clément V, qui transféra le siege à Avignon, succéda à Boniface VIII. Philippe lui accorda la dime des biens ecclésiastiques, et en obtint la suppression de l'ordre des Templiers. Cet ordre, institué à Jérusalem, rendit d'abord de grands services ; mais, selon l'ordre des choses humaines, il dégénéra beaucoup.

EMPIRE D'ORIENT.

ALEXIS COMNÈNE,
JEAN COMNÈNE.

Alexis Comnene déshonora son regne par plusieurs actions de lâcheté, d'avarice et de perfidie. Il mourut l'an 1118, si généralement haï de tous ses sujets, et tellement abandonné de tout le monde, qu'à peine

peine s'en trouva-t-il qui voulussent lui rendre les derniers devoirs. Quand il fut mort, l'illustre Anne Comnene, sa fille, publia l'histoire de son regne en quinze livres, qui sont plus d'honneur à la tendresse et à la reconnoissance de cette princesse qu'à sa sincérité.

An de
J. C.

Le nouvel empereur, Jean Comnene son fils, lui succéda. Son regne est célèbre par plusieurs victoires qu'il remporta sur les Turcs, les Scythes, les Serviens et les Hongrois. Il refusa constamment les honneurs du triomphe, et les fit rendre à l'image de la sainte Vierge, à qui il se reconnoissoit redevable de ses grands succès. Il finit ses jours d'une manière très malheureuse. Ce prince, étant près de porter un coup à un sanglier qu'il chassoit, fut blessé d'une fleche empoisonnée qui lui tomba de son carquois sur la main. Cette blessure fut la cause de sa mort, parcequ'il ne voulut jamais souffrir que les médecins coupassent cette main, disant *qu'une seule main ne pouvoit manier les rênes d'un si grand empire.*

1143.

Il déclara en mourant Manuel, le plus jeune de ses deux fils, son successeur à l'empire, au préjudice d'Isaac qui étoit l'aîné, parcequ'il jugeoit ce dernier incapable de régner.

An de
J. C.

MANUEL COMNENE,
ALEXIS COMNENE II,
ANDRONIC.

Les historiens louent la piété, la bonté, l'humeur généreuse et libérale de Manuel, empereur grec. Faisant voir un jour ses trésors au sultan d'Iconie, il le pressa d'en prendre ce qu'il voudroit. Le sultan lui ayant témoigné qu'il se contenteroit de la part que l'empereur voudroit bien lui en faire, Manuel lui donna tous ses trésors.

Mais toutes ces belles qualités furent extrêmement ternies par l'horrible perfidie dont il usa envers les Latins qui étoient allés à la conquête de la Terre-Sainte, ayant fait périr la belle et nombreuse armée de l'empereur Conrad, en mêlant de la chaux dans la farine qu'il fit distribuer aux troupes.

Roger, roi de Sicile, se plaignit aussi amèrement de Manuel, à cause du droit des gens qu'il avoit violé en la personne de ses ambassadeurs. Il arma une puissante flotte, et s'empara de Corfou, de Thebes et de Negrepoint. Les dépouilles de cette conquête furent très précieuses. On remporta de cette expédition l'art de travailler la soie, qui passa de la Grece en Italie, comme la plupart des autres arts, par le moyen des ouvriers qu'on en emmena.

On condamne encore dans cet empereur

sa passion pour les sciences secretes , si l'on peut appeller sciences ce qui n'est que l'illusion de quelques esprits trop crédules : il signa cependant , avant de mourir , la condamnation de cet art imposteur , et se revêtit d'un habit lugubre de religieux pour donner des marques plus sensibles de pénitence.

An de
J. C.
1180.

Alexis Comnene , jeune prince d'environ douze ans , étoit fiancé avec Agnès , fille de Louis le Jeune , roi de France. Il régna trois ans , pendant lesquels il traita favorablement les Latins. Les Grecs , outrés de ce procédé , rappellerent d'exil Andronic , cousin germain d'Alexis , pour l'élever sur le trône. Celui-ci ne fut pas plutôt saisi de la couronne , qu'il ensanglanta les commencements de son usurpation par le meurtre de son prédécesseur ; et pour établir sa tyrannie avec plus de sûreté , fit encore étouffer l'impératrice Berthe , veuve de Manuel , mere d'Alexis , et belle-sœur de l'empereur Conrad III.

1183.

Cette triste scene finie , toute la rage de ce peuple furieux se tourna contre les Latins , et principalement contre les François qui se trouverent à Constantinople : on massacra impitoyablement le légat du pape , les prêtres et tous les étrangers. La fureur des assassins n'épargna pas même les malades qui étoient dans les hôpitaux. Ceux qui échapperent au carnage furent vendus au Turc pour en faire des esclaves.

An de
J. C.

Pour comble de barbarie, on déterra les corps morts, pour les traîner avec infamie dans les rues: spectacle qui n'étoit capable que d'inspirer de l'horreur. Le tyran Andronic chargeoit de chaînes, punissoit du dernier supplice tous ceux qu'il soupçonnoit capables de remuer ou d'entreprendre quelque chose contre lui. Sa tyrannie ne dura que deux ans. Isaac l'Ange, informé des mauvais desseins d'Andronic, profita d'une émeute populaire; et, fortifié d'une troupe d'amis, il se saisit du tyran, et après lui avoir fait arracher la barbe, les cheveux, un œil, couper la main gauche, lui avoir fait mettre des chaînes de fer au cou, aux pieds, et un tour de corde sur la tête comme une couronne, il le fit monter sur un chameau, pour l'exposer à la fureur du peuple, qui le pendit dans la place publique entre deux colonnes, la tête en bas, et le perça de coups d'épées.

1185.

Telle fut la fin d'Andronic, le dernier prince de la maison des Comnènes.

LesANGES Comnènes, qui succéderent, n'étoient de la maison impériale que par les femmes.

ISAAC L'ANGE COMNÈNE, ALEXIS L'ANGE COMNÈNE.

Isaac l'Ange, élevé sur le trône impérial par la faction d'une populace tumultueuse, se porta aux derniers excès de luxe, enleva

des églises les vases sacrés pour les faire servir à la magnificence de son palais et de sa table , et apportoit pour toutes raisons de ce brigandage sacrilege , que tout est permis à Dieu et à l'empereur. Mais Dieu suscita contre lui les Barbares , pour être les exécuteurs de sa justice : ils porterent la désolation dans tout son empire. Enfin , Alexis , qu'il avoit racheté des mains des Turcs et qu'il avoit associé au trône , le priva de la couronne et des yeux , et le jeta dans une étroite prison.

An de
J.C.

1195

Alexis , pour écarter l'idée de son usurpation , prodigua les richesses à quiconque vouloit lui être favorable , puis il passa tout-à-coup à une sordide avarice. L'amour passionné pour tous les plaisirs l'ayant rendu méprisable , les grands et le peuple , indignés d'être gouvernés par un tel prince , chercherent à s'en défaire. Alexis , fils d'Isaac , profita de cet esprit de révolte pour rétablir son pere. Les croisés assiégèrent Constantinople par mer et par terre ; l'empereur se sauva la nuit , et se déroba par la fuite aux mauvais traitements qu'il devoit attendre. Cette fuite donna naissance à l'empire de Trébizonde , établi , l'an 1204 , par Alexis Comnene , et qui subsista 257 ans sous plusieurs princes de la maison des Comnènes , jusqu'à David Comnene , qui en fut dépossédé par Mahomet II , empereur turc , en 1462.

1203

Les Latins rétablirent sur le trône Isaac

An de
J. C.

l'Ange et Alexis son fils. Les soldats croisés ayant mis le feu à Constantinople, sous prétexte de brûler une mosquée que les derniers empereurs avoient permis de bâtir, la populace, qui à peine connoissoit ses empereurs, choisit Alexis Ducas, surnommé *Murtzufle*, à cause de la longueur et de l'épaisseur de ses sourcils, qui se fit proclamer empereur par des gens apostés. Aussitôt il se rendit maître d'Alexis, qu'il renferma dans un sombre caveau, les fers aux pieds. Isaac mourut dans ces circonstances, et Alexis fut étranglé dans la prison.

Murtzufle ne régna que deux mois seize jours.

BAUDOUI N I, ET THÉODORE L A S C A R I S.

1204. Après la prise de Constantinople, Baudouin, comte de Flandre, fut élu empereur par les Latins, et Théodore Lascaris par les Grecs. Baudouin perdit la bataille d'Andrinople contre le roi des Bulgares, qui le fit prisonnier.

H E N R I.

1206. Henri, frere de Baudouin, fut élu empereur. Il alla combattre les Bulgares, et remporta sur eux de grandes victoires. Ce prince fut empoisonné à Thessalonique

1216. après un regne de dix ans.

PIERRE DE COURTENAY,
ROBERT.

Pierre de Courtenay, fils de Pierre de France et d'Isabelle, et petit-fils de Louis le Gros, succéda à Henri, mort sans enfants. Ce prince, invité à un grand repas par Théodore Comnene, roi d'Épire, fut fait prisonnier avec toute sa suite. On ne sait ce qu'il devint après cette trahison.

Robert, son fils, fut chassé du trône des Latins par Jean Vatace.

THÉODORE LASCARIS,
JEAN VATACE.

Théodore Lascaris, ayant pris les ornements impériaux, fonda un nouvel empire à Nicée en Bithynie, ou, selon d'autres historiens, à Andrinople, ville de Thrace, après la conquête de Constantinople par les Latins. Il soutint les débris de l'empire grec en Asie, osa attaquer les troupes nombreuses des Turcs avec une poignée de soldats. L'entreprise étoit périlleuse, mais il en sortit avec avantage. Le sultan l'ayant jeté en bas de son cheval, Lascaris se releva courageusement, coupa la tête de ce barbare, et l'ayant attachée au bout d'une lance, il la fit porter en triomphe. Ce spectacle répandit une si grande terreur parmi les Infidèles, que, se voyant sans chef, ils

An de
J. C.

lâchèrent pied, et abandonnerent le champ de bataille aux Chrétiens. La mort empêcha Lascaris de jouir long-temps du plaisir de cette victoire. Il eut pour successeur Jean Vatace, auquel il avoit donné sa fille en mariage, et qui reprit sur les Latins plusieurs bonnes places, pendant les trente-trois années qu'il régna.

1255.

JEAN DE BRIENNE, BAUDOIN II.

Baudouin n'avoit que neuf ans à la mort de son pere. On créa empereur Jean de Brienne, beau-pere de Frédéric, empereur d'Allemagne. Vatace et Azan, roi de Bulgarie, s'unirent ensemble pour combattre les Latins. Cette ligue fut fatale. Jean de Brienne mourut, laissant ses états dans la plus triste situation.

THÉODORE VATACE, JEAN II, LASCARIS ET MICHEL PALÉOLOGUE.

1259.

Jean laissa la couronne à son fils Théodore Lascaris II, qui, ne l'ayant possédée que quatre ans, la fit passer à Jean Lascaris II, son fils, qui n'étoit âgé que de six ans. Michel Paléologue, qui avoit été déclaré tuteur du jeune prince, se servit de l'occasion de cette tutelle pour se mettre

lui-même la couronne sur la tête, et fut assez perfide pour ôter la vie à son pupille après lui avoir ravi l'empire.

—
An de
J. C.

Paléologue, le plus grand seigneur des Grecs, descendu par sa mere d'Alexis Comnene, gouvernoit avec une autorité absolue les restes de l'empire grec transféré à Nicée en Bithynie. Il se rendit ensuite maître de Constantinople par l'adresse d'un de ses lieutenants, nommé Alexis, qui trouva le moyen d'introduire dans la place huit cents hommes par un aqueduc que quelques traîtres lui enseignèrent. Un coup de cette importance fut d'autant plus facilement exécuté, que l'empereur Baudouin étoit absent, et avoit emmené ses forces navales pour assiéger une petite ville sur les bords du Pont-Euxin.

Cette révolution, qui ôta l'empire d'Orient aux Latins, arriva le 26 juillet 1261. Baudouin eut beau implorer les puissances de l'Occident pour remonter sur le trône de Constantinople, on fut sourd à ses cris. Il mourut en 1274. Paléologue régna glorieusement jusqu'à l'année 1283.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

HENRI V.

Ce fils, rebelle à son pere, tint à l'égard du pape la même conduite qu'avoit tenue son pere. Il donna comme lui les investi-

G v.

An de
J. C.

tures des évêchés et des abbayes avec la crosse et l'anneau. Étant saisi de la personne du pape, il le mit sous une sûre garde, et en obtint ce qu'il voulut, c'est-à-dire une déclaration par laquelle le pape consentoit que l'empereur conférât les bénéfices en la maniere accoutumée. Le concile de Latran cassa cette déclaration extorquée, et le pape Gelase, qui succéda à Pascal II, confirma par un décret la sentence du concile. Ce décret fut signifié à Henri, qui refusa de s'y soumettre. Ce refus attira l'excommunication, et l'excommunication produisit le schisme. L'empereur opposa un anti-pape à Gelase, qui prit le nom de Grégoire VIII. Le calme succéda à tant d'orages. L'empereur, s'apercevant que la querelle avec les papes servoit de prétexte à la révolte de plusieurs princes de l'empire, demanda la paix et l'absolution à Calixte II; et, pour l'obtenir, il déclara, par un acte authentique, qu'il cédoit à Dieu et à l'église catholique l'investiture des bénéfices. Henri mourut la vingtième année de son empire.

1125.

L O T H A I R E I I.

Ce prince tint un rang respectable parmi ceux qui se sont rendus recommandables par la piété et les autres vertus qui rendent dignes de commander aux hommes. Il rétablit l'ordre par-tout, éteignit le schisme, chassa l'anti-pape Anaclet, désarma le roi

de Sicile, son protecteur, affermit Innocent II sur le siege de S. Pierre, pacifia les troubles d'Italie, et fonda à Romé et à Bologne des chaires de professeurs en droit.

An de
J. C.

CONRAD DE SOUABE, III^e du nom.

Conrad eut pour concurrent Henri le Superbe, duc de Baviere, et Guelphe son frere. Henri fut battu et perdit ses duchés. Guelphe fit long-temps la guerre, et obtint la paix par l'entremise de Roger, roi de Sicile.

1137.

1142.

Conrad se croisa pour la Terre-Sainte, et partit avec une armée de deux cents mille hommes, dans laquelle il y avoit soixante-dix mille chevaux; il étoit suivi de la plupart des évêques et d'un nombre infini de noblesse. Mais le succès ne fut pas heureux: trahi par les Syriens en faisant le siege de Damas, il en conçut tant d'indignation, qu'il abandonna la Syrie, et s'en retourna dans ses états. Il mourut d'un poison lent que lui donnerent ses médecins corrompus par Roger, roi de Sicile.

1152.

FRÉDÉRIC I, ou BARBEROUSSE.

La couleur de sa barbe lui acquit le surnom de *Barberousse*.

Les Milanois obligerent trois fois cet empereur à passer les Alpes. En dernier lieu, n'écoutant plus que les mouvements de sa colere contre ces mutins, il assiégea leur

An de
J. C.

ville, la prit, et la donna en proie à ses soldats, en fit raser les maisons et les murailles, y fit passer la charrue et semer du sel, pour laisser des traces funestes de sa colere et de sa vengeance. Ce prince, brouillé avec le pape, remplit toute l'Italie de factions. Les partisans de l'empereur furent nommés *Gibelins* : ceux qui se déclarerent pour le pape furent appellés *Guelphes*. Il fit déposer Alexandre III, et fit reconnoître Victor IV. Le pape Alexandre tint un concile à Clermont, où il frappa de foudres ecclésiastiques l'empereur, l'anti-pape Victor, et tous leurs adhérents : il réitéra l'excommunication à Tours, l'an 1163.

L'empereur profita des désordres, s'empara du Vatican, substitua à Victor Pascal III, et puis un troisieme Calixte III.

Cependant on rebâtit Milan et Alexandrie, du nom du pape Alexandre, que l'empereur, par dérision, appella *Alexandrie de la Paille*. Frédéric passa en Italie; les Allemands furent taillés en pieces; la flotte de l'empereur fut défaite par les Vénitiens. C'est en mémoire de cette victoire que le doge de Venise épouse tous les ans la mer adriatique, en y jetant un anneau d'or. L'empereur fit sa paix à Venise; l'anti-pape fut dégradé.

Alexandre rentra à Rome, et rendit à l'Italie son premier éclat.

Frédéric passa en Syrie avec l'élite de ses Allemands, défit les Grecs qui voulurent

s'opposer à son passage, et après avoir battu les Turcs en trois batailles dans l'Asie mineure, il périt malheureusement au passage de Cydnus.

Ann de
J.C.

1190.

Frédéric fut extrêmement ambitieux, irréconciliable dans ses haines, cruel dans ses vengeances, un peu trop emporté contre les papes.

HENRI VI, DIT LE SÉVERE.

Henri fut plus violent et plus féroce que son pere. Tancrede, bâtard de Guillaume, dernier roi de Sicile, s'étoit emparé de la Sicile. Henri, qui avoit épousé l'héritiere de Guillaume, passa en Italie, punit cruellement l'usurpateur, fit mourir tous les prélats et seigneurs du parti de Tancrede, porta ses mains sacrilèges jusques sur les trésors des églises. Ces excès lui attirerent les foudres de l'église. Quelques historiens rapportent que Constance l'empoisonna elle-même, pour le punir de ses cruautés et perfidies.

1197.

PHILIPPE.

Philippe, frere de Henri VI, créé tuteur de son neveu Frédéric, succéda à Henri le Cruel; mais le pape Innocent III refusa de le reconnoître, et Othon, duc de Saxe, lui disputa l'empire: cette division produisit une guerre qui ne fut éteinte que l'an 1207, par un accommodement qui portoit que Philippe demeureroit dans la possession de l'empire, et qu'il n'auroit point d'autre suc-

An de
J. C.
1208. cesseur qu'Othon, qui, pour assurance de ce traité, épouseroit Béatrix, fille de son compétiteur. Philippe ne jouit pas longtemps de ce traité; il fut tué l'année suivante, par Othon, palatin de Witelsbach.

O T H O N IV.

Le regne d'Othon, quoique court, fut noirci par plusieurs crimes. Il se brouilla avec Innocent III, en demandant la restitution de la Marche d'Ancône, de la Pouille et de la Calabre, qu'il prétendoit que le pape avoit usurpées sur l'empire. Innocent l'excommunia, et secondant les vues de Philippe-Auguste, roi de France, il sollicita les électeurs de restituer l'empire à Frédéric: la chose s'exécuta à Aix-la-Chapelle l'an 1212.

Dans ces circonstances, Othon se liguait avec Ferrand, comte de Flandre, avec Jean, roi d'Angleterre, et ces princes ligués convinrent d'attaquer la France par deux côtés différents, Othon par la Flandre, le roi d'Angleterre par l'Aquitaine. Le roi Philippe-Auguste envoya son fils aîné contre les Anglois, et marcha lui-même contre l'empereur: il s'empara de la Flandre, dont le comte fut fait prisonnier. Othon fut défait à la bataille de Bouvines. Cependant Frédéric faisoit des progrès en Allemagne; la foudre ecclésiastique avoit écarté la plupart des sujets d'Othon. Ce prince, déposé de l'empire, et désolé des

perdes qu'il avoit essayées en Allemagne et en Italie, se retira à Brunswick, où le chagrin et les ennuis terminerent ses jours.

An de
J. C.

1214.

FRÉDÉRIC II.

Frédéric II, fils de l'empereur Henri VI, fut couronné à Rome, en promettant au pape qu'il meneroit une armée dans la Terre-Sainte. Il y alla en effet, mais il se contenta d'une ville démantelée. Il encourut la disgrâce de trois papes, qui l'excommunièrent successivement. Le pape Innocent, obligé de quitter l'Italie, fit assembler un concile à Lyon, où Frédéric fut cité et excommunié de nouveau. Alors Innocent s'adressa aux princes de l'empire, qui élurent Henri landgrave de Thuringe. Sa mort, arrivée peu de temps après, fit tomber le choix sur Guillaume, comte de Hollande, fantôme d'empereur. Cependant l'Italie étoit en proie aux Guelphes, qui soutenoient le parti du pape, et aux Gibelins, qui étoient dans les intérêts de l'empereur. Le malheureux Frédéric, faisant le siege de Parme, tomba entre les mains des Bolois. On lui donna un breuvage empoisonné qui le retira du monde en 1250.

1244.

1250.

CONRAD IV.

Guillaume et Conrad se disputèrent l'empire: Conrad l'emporta. Il passa en Italie, dans le dessein de s'emparer des royaumes de Naples et de Sicile. Manfrede, son frere

An de naturel, arrêta les conquêtes de Conrad en
 J. C. l'empoisonnant. Manfred prétendoit à l'em-
 1254. pire. Il fit une invasion dans le domaine de
 l'église. Un légat du pape, qui se mit à la
 tête d'une armée d'Allemands, arrêta les
 projets de cet usurpateur.

RICHARD D'ANGLETERRE.

Les principaux électeurs déférèrent l'em-
 pire à Richard, frere de Henri III, roi d'An-
 gleterre, et quelques autres à Alphonse, roi
 de Castille. Ce dernier ne daigna pas se
 transporter en Allemagne. Richard s'y ren-
 dit; mais ayant épuisé ses finances par ses
 libéralités, il fut contraint, au bout de
 1273. deux ans, de retourner en Angleterre.

RODOLPHE I, COMTE DE HAPSBURG.

Après un interregne qui dura plus de
 vingt-trois ans, Rodolphe, comte de Haps-
 bourg, fut élu empereur. Il est le chef de
 la maison d'Autriche, et, par sa valeur et
 sa prudence, le restaurateur de l'empire.
 Pour mieux affermir sa domination, il
 donna ses filles en mariage à trois des prin-
 cipaux princes de l'empire; au comte pala-
 tin, au duc de Saxe, au marquis de Bran-
 debourg. Il défit Ottocare, roi de Boheme,
 qui s'étoit emparé de l'Autriche, et le força
 de venir s'humilier en sa présence. Otto-
 care ne crut pas devoir garder la foi à un
 prince qui l'avoit si peu ménagé. Il se ren-
 dit maître une seconde fois de l'Autriche.

Rodolphe le défit sans ressource, et donna l'Autriche au prince Albert son fils. Cette province est toujours depuis demeurée à sa postérité.

An de
J. C.

Tous les historiens conviennent de ses talents, de sa vertu, de son amour pour le bien public; quelques uns lui reprocherent d'avoir vendu sa souveraineté à quelques villes d'Italie, et d'avoir ainsi dégradé l'empire qui lui avoit été confié.

ADOLPHE, COMTE DE NASSAU.

Après la mort de Rodolphe, les électeurs chargèrent des rênes de l'empire Adolphe, comte de Nassau, à la sollicitation de Gérard, électeur de Mayence, son parent. Sa mauvaise conduite le rendit odieux aux princes d'Allemagne, qui le déposèrent, et mirent en sa place Albert, qui poursuivit Adolphe, et lui fit perdre en même temps l'empire et la vie.

1291.
1298

VI. ÉPOQUE NOUVELLE.

1300 — 1492.

OTTOMAN, OU L'EMPIRE TURC.

D. EN quelle année Ottoman fut-il déclaré prince des Turcs?

R. En 1300, par Saladin, sultan de Co-

An de J. C. gni, de qui il reçut l'investiture de sa nouvelle dignité, et le titre de sultan, après ses conquêtes dans l'Asie mineure. C'est lui qui a donné le nom à la famille ottomane. Il se rendit si célèbre par son courage, que les sultans ses successeurs ont fait gloire de porter son nom. Il mourut l'an 1327, après un regne de vingt-neuf ans.

Les sultans successeurs, qui précèdent la prise de Constantinople par Mahomet II en 1453, sont :

ORCHAM, mort en	1358.
AMURAT I,	1389.
BAJAZET I,	1402.
JOSUÉ,	1403.
SOLIMAN I,	1410.
MOYSE,	1413.
MAHOMET I,	1421.
AMURAT II,	1451.

Voyez la suite des empereurs musulmans dans la table chronologique.

HISTOIRE DE FRANCE.

LOUIS X, DIT LE HUTIN.

L'humeur altière de ce prince lui fit donner le surnom de *Hutin*, qui signifie dans le vieux langage, *mutin*, *entêté*, *opiniâtre*.

Le commencement de ce regne fut signalé par la chute d'Enguerrand de Marigni,

qui fut pendu au gibet de Montfaucon. An de
J. C.
 Cependant Louis employa toutes sortes de moyens pour avoir de l'argent : on vendit des charges de judicature, on permit aux Juif de rentrer dans le royaume ; on se saisit des deniers ramassés pour les nouvelles croisades. L'usage des poisons et des maléfices étoit en ce temps là si fréquent, que la personne du roi ne fut point respectée : il mourut d'un poison violent, âgé de vingt-neuf ans. 1318.

PHILIPPE V, DIT LE LONG.

Il se forma un parti pour appuyer le droit de la princesse Jeanne, fille de la première femme de Louis le Hutin ; mais Philippe V se fit sacrer, et on renouvela la loi salique, qui exclut toutes les princesses du sang de France du droit de la couronne. Ce prince bannit les Juifs et s'empara de leurs richesses. Il y a une ordonnance de ce roi, qui exclut les prélats du parlement, *Parceque le roi fait conscience de les empêcher de vaquer au gouvernement de leur spiritualité.*

CHARLES IV,

DIT LE BEL.

Ce prince, frere des deux rois précédents, 1322.
 voyant les désordres que les financiers avoient causés dans l'état par leurs brigandages, et les gentilshommes par leurs ty-

An de J. C. rannies, s'appliqua à ranger les uns et les autres à leur devoir.

Il se servit du prétexte de la parenté pour répudier sa première femme, qui se retira à Maubuisson. Il épousa ensuite la princesse Marie de Luxembourg, et en troisièmes noces sa cousine germaine, fille
1328. du comte d'Evreux. Ce prince mourut âgé de trente-quatre ans, sans postérité.

PHILIPPE VI, DIT DE VALOIS.

La reine, épouse de Charles le Bel, étoit enceinte à la mort du roi son mari. On créa un tuteur; au bout de deux mois la reine mit au monde une princesse: ainsi le royaume passa dans une autre branche. Les états reconnurent le droit de Philippe de Valois. Edouard III, fils aîné d'une sœur des trois derniers rois, causa de grands dommages à la France: il prétendoit à la couronne du chef de sa mère. Les hostilités furent vives, les Flamands se déclarèrent pour Edouard. Ce prince fit au roi un défi pour l'engager à terminer leur querelle par le duel: on lui répondit que le vassal n'étoit point en droit de défier son seigneur.

Les complots d'Artevelle, qui firent révolter les Flamands, donnoient au roi de nouveaux embarras. Enfin il en fallut venir à une bataille décisive: l'armée angloise étoit composée de trente mille hommes; le roi en avoit bien quatre-vingt mille, mais mal disciplinés. La pluie qui vint à

tomber au commencement du combat relâcha les cordes des arbalètes; le désordre se mit dans nos troupes; nous perdîmes plus de trente mille hommes, parmi lesquels étoient le duc de Lorraine, les comtes de Flandre et d'Alençon, le dauphin, le roi de Bohême: cette journée s'appelle la journée de Créci, qui se donna le 26 août 1346, et fut suivie de la prise de Calais.

An de
J. C.

Le Dauphiné devint une province de France, par les traités et la mort d'Humbert II, dernier prince de la maison de la Tour-du-Pin.

1350.

J E A N P R E M I E R.

Ce prince assembla tous les ans les états, jusqu'à la bataille de Poitiers. Il fit décapiter trop légèrement Raoul, comte de Guines, accusé d'être dans les intérêts des Anglois. La guerre recommença avec l'Angleterre; le prince de Galles ravagea l'Auvergne, le Limousin et le Poitou. Jean rassembla ses troupes, alla l'attaquer à Maupertuis, proche Poitiers. Le prince de Galles demanda la paix, le roi la refusa, et avec quatre-vingt mille hommes, contre douze mille, il fut défait à la bataille de Poitiers, et mené prisonnier en Angleterre. Tout étoit en confusion dans le royaume: le roi Jean ne fut mis en liberté qu'après quatre ans de prison, par le traité de Breigny.

19 sep-
tembre
1356.

Jean réunit à la couronne le duché de

An de
J. C.

Bourgogne vacant par la mort de Philippe de Rouvre, et le donna à Philippe le Hardi, son quatrième fils, qui avoit vaillamment combattu auprès de son père à la journée de Poitiers.

1364. Jean retourna en Angleterre pour y traiter de la rançon du duc d'Anjou, qui s'en étoit sauvé, y étant en ôtage. Il y mourut.

C'est ce roi qui dit ces belles paroles, que *si la foi et la vérité étoient bannies de tout le monde, elles devroient se retrouver dans la bouche et le cœur des rois.*

CHARLES V, DIT LE SAGE.

Ce prince fut lieutenant et régent du royaume pendant la prison de son père.

Charles de Blois et Jean de Montfort exciterent de grands troubles pour soutenir leurs droits sur la Bretagne; Charles de Blois fut tué en 1369, et le duché resta au fils de Montfort, qui vint en rendre hommage au roi.

Les peuples de Guienne, accablés d'impôts, demanderent du secours au roi, qui y envoya Bertrand du Guesclin. Tout plia sous ce nouveau général. Les Anglois, pour faire diversion, désoloient la campagne: mais la mort du prince de Galles et d'Édouard son père donna la supériorité aux François. Toute la Guienne fut enlevée, à la réserve de Bordeaux. La Bretagne fut adjugée au roi par la fuite de Montfort qui s'étoit réfugié chez les Anglois: mais cette confiscation n'eut pas lieu.

Jamais prince ne se plut tant à demander conseil, et ne se laissa moins gouverner que lui.

An de
J. C.

La marine commença à se former sous ce prince : mais elle tomba dans l'oubli dans les regnes suivans.

CHARLES VI.

Charles VI n'avoit que douze ans lorsque son pere mourut. Ses oncles, jaloux de l'autorité, dispoient des affaires à leur gré, et régloient tout suivant leurs intérêts particuliers. Le duc de Bourgogne avoit la meilleure part au gouvernement.

1380.

Les Flamands s'étant révoltés contre leur comte, le roi marcha à son secours; ils perdirent vingt-cinq mille hommes à la bataille de Rosebecq; et, à son retour, il punit les rebelles de Paris.

1383.

Le roi résolut de faire la guerre au duc de Bretagne qui avoit fait assassiner le connétable Clisson; il partit dans ce dessein avec son armée. Aux environs du Mans, un homme, sortant d'un bois à l'improviste, se saisit de la bride du cheval du roi, et, après quelques paroles entrecoupées, il s'enfuit. Cette vision et la grande chaleur altérèrent le cerveau du roi, et lui troublèrent l'imagination, de façon qu'il crut que tous ceux qui l'entouroient vouloient l'assassiner. Cette démence augmenta par un bal où le feu prit par hasard à un habit poissé

An de qu'il portoit : il eut cependant encore de
J. C. bons intervalles.

L'animosité du duc de Bourgogne et du duc d'Orléans , frere du roi , commença à éclater : le premier fit assassiner son rival , et fortifia encore son parti par le mariage du dauphin avec sa fille. Les Anglois vinrent désoler la Picardie , et gagnèrent la bataille d'Azincourt. On perdit deux dauphins en quinze jours. Toute la France se trouva inondée d'ennemis.

1407. Le duc de Bourgogne se prêta aux propositions d'accommodement que lui fit faire le nouveau dauphin , troisieme fils du roi ; ils se virent sur le pont de Montereau , où Jean Sans Peur fut poignardé par Tannegui du Châtel en présence du dauphin.

1419. La reine fit condamner son fils à être banni du royaume ; le dauphin se moqua de cet arrêt , battit les Anglois , et prit la qualité de régent jusqu'à la mort de son pere.

CHARLES VII, DIT LE VICTORIEUX.

La reine Isabelle de Baviere , irritée à l'excès contre son fils Charles , héritier présomptif de la couronne , soutenoit avec chaleur le parti du roi d'Angleterre son gendre , pour faire régner sa fille.

Henri VII , fils du roi d'Angleterre et d'une fille de France , fut proclamé roi , âgé de deux ans , et le duc de Betfort régent du royaume.

Charles VII

Charles VII étoit en Auvergne : tous les seigneurs qui étoient auprès de lui le reconnurent pour leur souverain. Le duc de Bourgogne, pour venger la mort de son pere, joignit ses troupes à celles du roi d'Angleterre. Henri devint maître de Paris et de la meilleure partie du royaume. La ville d'Orléans tint ferme. Le comte de Dunois, bâtard du duc d'Orléans, que Jean, duc de Bourgogne, avoit fait assassiner, faisoit déjà grand bruit; il défendit cette ville avec vigueur. Dans cette extrémité, Dieu suscita une simple bergere, nommée Jeanne d'Arcq, fille d'un paysan du diocese de Toul, pour la délivrance d'Orléans, et pour assister le roi dans l'extrémité où il se voyoit réduit. Elle l'alla trouver pleine de confiance, et lui expliqua les motifs qui l'engageoient à agir pour la délivrance de son royaume, et pour faire cesser la tyrannie des Anglois qui l'opprimoient. Après en avoir obtenu la permission, elle marche au secours d'Orléans, bat les Anglois en plusieurs occasions, et les force à lever le siege le douzieme jour de mai de l'année 1429. Non contente de ce grand succès, elle conduisit le roi comme en triomphe, pour le faire sacrer à Reims avec les cérémonies accoutumées.

Les affaires changerent de face dans un moment : le roi reprit plusieurs places très importantes sur les Anglois, qui résolurent de reprendre Compiègne. La pucelle d'Or-

An de
J.C.

léans s'étoit jetée dans la place pour la défendre. Le siege de Compiègne, en effet, fut levé au bout de six mois. Cependant les Anglois se consolèrent en quelque facon de cette disgrâce par la prise de la pucelle, qui tomba entre leurs mains dans une sortie. Ils en firent chanter le *Te Deum* dans l'église cathédrale de Paris, comme s'ils eussent gagné une grande victoire. Les Anglois, irrités contre cette fille, ne la traiterent pas en prisonniere de guerre; mais, violant à son égard le droit des gens, ils lui firent faire son procès, comme à une magicienne. Il y eut des juges assez lâches et assez corrompus pour la condamner à être brûlée comme une hérétique et une sorciere: elle parut intrépide à sa mort comme pendant sa vie.

Cependant Charles n'étoit pas encore bien le maître de ses états, et son autorité n'y étoit guere respectée. Les princes du sang, peu accoutumés à la dépendance, refusoient de se soumettre à l'autorité royale; il y en eut même qui complotèrent d'ôter la couronne au roi. Ce qui parut plus étonnant, c'est que le dauphin même, encore fort jeune, étoit du nombre des conjurés.

Le roi, par sa mauvaise conduite, ouvroit la porte aux conspirations qui se tra moient contre sa personne; il aimoit les plaisirs et négligeoit absolument les affaires: par bonheur pour lui, il avoit de bonnes troupes et de bons généraux sous le connétable, qui entreprit la conquête de la Nor-

mandie, et qui l'emporta en peu de temps. An de
J. C.
 Les Anglois furent aussi chassés de la Guienne. Les comtes de Dunois, de Penthièvre, de Foix et d'Armagnac, y entre-
 rent par différens côtés, et s'emparèrent de toute la province, à la réserve de Bayonne et de Bordeaux. Le dauphin, esprit inquiet et turbulent, s'ennuyant de ne pas jouir de la royauté, fit diverses tentatives pour monter sur le trône; il fut banni de la cour pour avoir donné un soufflet à Agnès, maîtresse de son pere.

Le roi Charles mourut de faim, craignant d'être empoisonné par son fils. Les Anglois ne possédoient plus que la ville de Calais dans tout le royaume. 1461.

L O U I S X I.

Louis XI étant sur le trône, commença par inquiéter tous les ordres de l'état, et accabla le peuple d'impôts; sa dureté envers les grands occasionna la *ligue du bien public*.

L'ame de cette ligue étoit François, duc de Bretagne; les chefs furent le duc de Berri, frere du roi, avec le duc de Bourgogne, le comte de Charolois son fils, Jean d'Anjou duc de Calabre, Jean duc de Bourbon, et plusieurs autres princes et grands seigneurs et officiers du royaume, que Louis XI avoit désobligés, et même maltraités. Cependant le roi arma pour sa défense; toutes les villes ouvrirent leurs

An de
J. C.

portes au comte de Charolois, et il n'y eut que Paris qui tint bon. Le comte de Charolois se rendit à Montlhéri, où il ne pensoit pas trouver le roi; ni l'un ni l'autre n'avoient envie de se battre, mais l'action s'entama par un hasard. L'aile droite, où étoit le roi, enfonça et tailla en pieces l'aile gauche des Bourguignons, et l'aile droite des Bourguignons, commandée par le comte de Charolois, rompit entièrement l'aile gauche de l'armée du roi. Ainsi les deux armées furent défaites, et les deux ailes victorieuses s'étant rencontrées, firent un très grand carnage. Le roi décampa pendant la nuit, et laissa le champ de bataille aux Bourguignons. Il vint à Paris, où il fut reçu avec beaucoup d'acclamations, sous la promesse qu'il fit de diminuer les impôts: mais il ne tint pas sa parole; ce prince n'en étoit point esclave. Le comte de Charolois vint ensuite bloquer Paris avec une armée d'environ cent vingt mille hommes; et le roi, qui étoit allé en Normandie rassembler ses troupes, vint fort à propos pour délivrer la ville, qui alloit tomber au pouvoir des Bourguignons, avec lesquels les Parisiens commençoient à capituler. La guerre se termina par le traité de Conflans. Ce fut le roi qui en porta le premier la parole au comte de Charolois, il donna satisfaction à tous les princes, indemnisa les autres, et s'obligea de ne rien faire que de l'avis du conseil.

Le premier soin de Louis XI, après ce traité, fut de chercher les moyens de se rendre maître des princes ligués, et de semer des divisions parmi eux, afin de les perdre tous en particulier. Il fit marcher des troupes en Normandie, la soumit entièrement, et contraignit le duc de Berri, à qui elle appartenoit, de s'enfuir en Bretagne. Ce duc fit sa paix et renonça à son duché. Quelque temps après, le roi fut arrêté prisonnier à Péronne par les ordres du duc de Bourgogne, d'où il ne sortit qu'après avoir fait un traité honteux. Ce duc le traîna avec lui contre les Liégeois que Louis XI avoit fait révolter, lui fit endosser la croix de Saint André, qui étoit la marque des Bourguignons, et l'obligea en entrant à Liege de crier comme les autres : *Vive Bourgogne.*

On lui reproche d'avoir plus donné à sa passion qu'à l'intérêt de l'état, pouvant réunir à la couronne tous les biens de la maison de Bourgogne par le mariage de l'héritière avec son fils ou son neveu le duc d'Orléans, qui fut depuis roi sous le nom de Louis XII. Jamais prince n'a éprouvé des jugemens si différens ; avec beaucoup d'esprit, on prétend qu'il n'avoit pas de jugement ; politique habile, il abattit les grands, et les divisa pour les perdre. Il avoit plus d'hypocrisie que de religion ; on assure qu'il a poussé la cruauté jusqu'à faire noyer, pendre ou étouffer sans

An de forme de procès un très grand nombre de
 J. C. personnes. Enfin, on a dit de lui qu'il étoit
 mauvais fils, mauvais pere, perfide ami,
 et voisin dangereux.

1482. Il regardoit son médecin comme son
 dieu tutélaire, et le craignoit comme un
 enfant craint son précepteur. Il mourut
 ayant près de lui la sainte ampoule, et toutes
 les reliques qu'il avoit amassées.

CHARLES VIII.

Charles VIII, dit le Courtois, donnoit
 un si libre accès auprès de sa personne
 royale, qu'il en acquit le nom de *Courtois*
 et d'*Affable*.

Ce prince, dans sa jeunesse, fut aidé
 des conseils de la princesse Anne, sa sœur,
 épouse de Pierre de Bourbon. Cette préfé-
 rence chagrina le duc d'Orléans, qui fit
 une ligue avec le duc de Bretagne; mais
 il fut battu et fait prisonnier: le roi lui
 rendit la liberté au bout de trois ans.

Charles, brûlant du desir d'acquérir de
 la gloire, médita la conquête de Naples;
 Rome et Naples lui ouvrirent leurs portes
 sans coup férir: mais l'empereur Ferdinand,
 roi d'Aragon, les Vénitiens et le pape,
 firent une ligue, et leurs troupes se mirent
 en état d'empêcher le retour des François.
 Il falloit vaincre ou périr; la France n'a-
 voit pas dix mille hommes, et les ligués
 en avoient plus de trente mille. Le courage
 des François força les ennemis en moins

d'une heure, avec perte de quatre à cinq mille hommes, sans en avoir perdu cent : c'est la journée de Fornoue. Delà, il fallut délivrer Novare, assiégée par l'armée de Sforce; l'armée du roi grossit de douze mille Suisses. Cependant on fut chassé de Naples, et on abandonna le dessein de faire de nouvelles tentatives pour cette conquête. Charles mourut à Amboise le 7 avril. *Il étoit si bon, dit Comines, qu'il n'est point possible de voir meilleure créature.*

An de
J. C.

1420.

D. Rapportez-moi la suite des empereurs Grecs, jusqu'à l'entière désolation de Constantinople?

R. Les voici.

ANDRONIC PALÉOLOGUE.

Andronic fut reconnu pour seul et légitime souverain après la mort de son pere. Son regne fut troublé par les guerres civiles et étrangères. Il associa à l'empire Michel, qui mourut avant son pere.

1420.

LES DEUX ANDRONICS.

Andronic, fils de Michel, régna de concert avec Andronic son aïeul. Le vieil Andronic, ayant pris le parti du cloître, laissa son petit-fils maître de l'empire. L'histoire dit beaucoup de bien de ce prince, qui mourut le 15 juin 1431.

An de
J. C.

JEAN PALÉOLOGUE,
ET CANTACUZENE.

Ce prince, fils d'Andronic, n'avoit que neuf ans à la mort de son pere. Sa tutelle fut confiée à Cantacuzene, général fameux, qui refusa de monter sur le trône; mais, comme il se formoit une conspiration pour lui ôter la régence, il prit les ornemens impériaux, et régna conjointement avec Jean Paléologue.

1349.

Les deux empereurs se brouillerent, et prirent les armes dans le dessein réciproque de rester seul sur le trône; cette guerre civile dura trois ans. Enfin, Cantacuzene se fit apporter un habit de moine dans le palais même, et alla s'enfermer dans le cloître.

1356.

Dans la première année de sa retraite, les Turcs se rendirent maîtres de la Chersonese et de la Thrace. Paléologue obtint une trêve pendant laquelle il alla à Rome implorer le secours des princes d'Occident. De retour à Constantinople, il trouva un fils rebelle qui l'empoisonna. Enfin ce prince, après une suite de malheurs, mourut de chagrin.

MANUEL PALÉOLOGUE.

Manuel, fils de Jean, étoit en ôtage à la cour ottomane, lorsque son pere mourut. Il s'échappa, et, arrivé à Constantinople, il

y fut proclamé empereur. Bajazet, la terreur des Grecs, lui déclara la guerre, et l'attaqua avec toutes les forces ottomanes. Il prit la Thessalie, la Macédoine, la Phocide, l'Attique, la Mysie: il défit les Occidentaux, qui venoient au secours de Manuel, à la journée de Nicopolis. Mais Tamerlan, grand cham des Tartares Mogols, délivra Paléologue d'un ennemi qui l'auroit dépouillé de la couronne: il défit l'armée de Bajazet, le fit prisonnier, et le fit enfermer dans une cage de fer. Telle fut l'extrême inhumanité qu'un barbare vainqueur exerça contre un ennemi vaincu, aussi barbare que lui. Bajazet, outré de désespoir des mauvais traitements que lui faisoit souffrir Tamerlan, se cassa la tête contre les barres du haut de sa loge. L'empereur eut encore beaucoup à souffrir du fils de Bajazet, mais leurs divisions le sauverent. Manuel laissa plusieurs enfants, et mourut le 21 juillet 1426.

An de
J. C.

1426.

JEAN II PALÉOLOGUE.

Jean n'ignoroit pas que le principal moyen d'obtenir du secours des Latins pour arrêter les progrès des forces ottomanes étoit de réunir les deux églises. Il négocia cette affaire avec les papes, et se rendit lui-même aux conciles qui se tinrent à Bâle, à Ferrare et à Florence. Il soutint la cause des Grecs avec fierté: mais il se rendit à la vérité, quand il crut la reconnoître dans le parti de ses adversaires. De retour à Constan-

An de
J. C.

tinople, il exhorta les Grecs à suivre son exemple. Les esprits se révolterent : il fut obligé d'abandonner le projet de réunion. Cependant les princes chrétiens, pour affranchir l'empire de la domination des Turcs, lui donnerent des troupes qui furent défaites par Amurat à la journée de Varne. Il ne resta à l'empereur d'autre parti à prendre que celui de fléchir le vainqueur, dont il obtint la paix. Ce prince mourut accablé des plus vifs chagrins, en 1449.

1449.

CONSTANTIN DRAGASÈS.

Tous les vœux se réunirent pour Constantin, aîné des freres de l'empereur Jean. Amurat même, à qui on envoya un ambassadeur à Andrinople, en ratifia le choix; mais cet empereur turc étant mort en 1451, laissa pour successeur Mahomet II, prince d'un orgueil sauvage et brutal, d'une cruauté inouïe, d'une ambition effrénée, et qui ne respiroit que conquêtes.

Les historiens rapportent qu'il fit un jour éventrer quatorze de ses pages, pour savoir lequel avoit mangé un melon qui avoit été dérobdans un jardin qu'il cultivoit. Il coupa la tête à Irene, sa maîtresse, à la tête de son armée, pour faire voir qu'il n'étoit point esclave de son amour.

Quand le peuple de Constantinople apprit la mort d'Amurat, il frémit à la vue des malheurs qui le menaçoient. Constantin avoit à sa cour le prince Orcan, fils de Ma-

Mahomet I, auquel le successeur d'Amurat assura une pension. Constantin la fit demander ; Mahomet se servit de ce prétexte pour lui déclarer la guerre. Mille ouvriers vinrent construire un fort au-dessus de Constantinople ; Mahomet , avec une armée de quatre cents mille hommes , vint l'assiéger en personne.

Le 2 avril 1453, Constantin y fit des prodiges de valeur. Accablé par le nombre ; il s'écria : » Ne se trouvera-t-il pas un Chrétien qui m'ôte le peu de vie qui me reste » ? A l'instant un Turc lui déchargea un coup de sabre sur la tête. La ville fut exposée trois jours à la cruauté des vainqueurs et au pillage. Mahomet permit tout , hormis d'y mettre le feu. Il y eut plus de quarante mille personnes tuées , et soixante mille vendues comme esclaves. Telle fut la fin de l'empire de Constantinople. Cette ville est depuis restée sous la domination des Infidèles , qui s'y maintiennent toujours , et qui s'y sont , en divers temps , rendus redoutables aux princes de l'Europe et de l'Asie.

Il ne restoit plus dans l'Orient que l'empire de Trebisonde ; Mahomet II s'en rendit maître en 1461.

Au commencement du seizième siècle , le sultan Selim entra en Afrique , et se rendit maître de l'empire de Mammelus ou des Sarrasins , par la conquête de toute l'Égypte. 1517.

Ainsi l'empire turc est établi sur les

An de
J. C. ruines de trois empires, celui de Constantinople, celui de Trebisonde, et celui des Sarrasins.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

ALBERT I, DUC D'AUTRICHE.

La bataille de Spire, où Adolphe perdit la vie, confirma l'élection d'Albert. L'empereur tenoit à sa cour un neveu, nommé Jean, qui se plaignoit de ce que son oncle retenoit les provinces de son apanage : ce neveu, poussé par le conseil de quelques scélérats, résolut d'ôter la vie à son oncle. Albert, digne d'une plus longue vie, fut assassiné la dixième année de son regne.

1308.

HENRI VII, COMTE DE LUXEMBOURG et DE LIMBOURG.

Deux fameux rivaux se mirent sur les rangs pour disputer l'empire, Philippe le Bel, roi de France, et Henri, comte de Luxembourg; Henri fut élu. Il commença son regne par faire écarteler les assassins de son prédécesseur. Il porta la guerre en Italie pour abattre la faction des Guelphes. Il y périt, ayant été empoisonné, avec une hostie, par un dominicain. Ce scélérat, ayant été arrêté et convaincu de son crime, fut écorché vif.

1313.

LOUIS V, DUC DE BAVIERE,
ET FRÉDÉRIC D'AUTRICHE.

Ces deux concurrents se disputèrent le titre d'empereur, qui leur avoit été donné à chacun par une partie des électeurs. Frédéric fut vaincu et fait prisonnier par son rival, qui, après trois ans de prison, lui laissa mener une vie tranquille dans ses états d'Autriche. 1330.

Jean XXII, qui tenoit son siege à Avignon, cita Louis devant lui pour se justifier d'avoir accepté l'empire sans en avoir demandé la permission au pape, d'avoir mis son fils dans le college des électeurs, d'avoir assisté les ennemis de l'église de ses conseils, de ses armes, de son argent. Louis publia un manifeste dans lequel il fit voir que tous ces chefs d'accusation n'avoient pas la moindre apparence de crime, qu'il en appelloit au pape mieux informé, et enfin au concile général.

Jean, n'ayant aucun égard à cet appel, excommunia Louis, qui ne laissa pas d'aller à Rome prendre les ornements impériaux; et, quelque temps après, il plaça sur la chaire pontificale Pierre de Corbieres, qui prit le nom de Nicolas V.

L'empereur, pour mieux se venger du pape Jean, ratifia par sa puissance impériale les usurpations que quelques parti-

An de
J. C.

1347.

culiers avoient faites des villes de l'état ecclésiastique. Les successeurs de Jean XXII hériterent de sa haine contre Louis. Clément VI l'excommunia, et enjoignit aux électeurs de procéder à une nouvelle élection. Louis, après avoir long-temps lutté contre ses disgrâces, mourut empoisonné.

CHARLES IV, COMTE DE LUXEMBOURG,
ET ROI DE BOHÊME.

Charles étoit roi des Romains à la mort de Louis VI ; il employa des brigues pour écarter ses compétiteurs. Autant les précédents empereurs s'étoient montrés rebelles aux papes, autant celui-ci se montra-t-il soumis. Il rétablit en Allemagne son autorité qui y étoit extrêmement affoiblie. C'est ce prince qui a fait la constitution appelée la *Bulle d'Or*, qui prescrit ce qui doit s'observer à l'élection des empereurs, ce qui concerne les électeurs, leurs prérogatives, leur rang, leurs fonctions, plusieurs réglemens pour les princes de l'empire, et qui traite des causes majeures réservées à l'empereur.

Il honora les savants de sa familiarité, et les enrichit de ses bienfaits ; il fonda l'université de Prague. Ce prince, au reste, se montra plus grand par ses vertus civiles et politiques que par les qualités militaires.

On a des preuves de son avarice par les

grandes sommes qu'il amassa , en vendant et aliénant les fiefs de l'empire.

An de
J. C.

WENCESLAS, ROI DE BOHÈME.

Charles avoit acheté par des sommes prodigieuses les suffrages des électeurs, qui déclarerent roi des Romains Wenceslas son fils.

Wenceslas fut un prince brutal , sujet aux excès de vin et aux plus honteuses débauches , aussi estropié de corps que d'esprit. Pour fournir à ses dérèglements , il aliénoit et vendoit à tout prix tout ce qu'il pouvoit démembler de l'empire. Il avoit toujours à ses côtés un bourreau , qui au premier signal exécutoit ses ordres sangui- naires. Il demanda un jour à Jean Népomucene , confesseur de l'impératrice , quels étoient les péchés dont se confessoit cette princesse. Le confesseur , effrayé d'une pareille demande , représenta que la confession exigeoit du ministre de ce sacrement un secret inviolable. Cette généreuse résistance irrita le brutal Wenceslas ; il fit signe à son bourreau , qui précipita ce saint dans la riviere de Moldau.

Les électeurs s'assemblerent à Francfort , élurent Frédéric duc de Brunswick. Ce prince , ayant été assassiné au retour de la diete par le comte de Waldeck , ils lui substituerent Robert de Baviere.

Wenceslas se livra tout entier à ses débauches , se félicitant d'avoir recouvré sa liberté.

1409.

An de
J. C.

ROBERT DE BAVIERE.

Ce prince, recommandable par les belles qualités de son esprit, aima la religion, entretint la paix avec les puissances voisines de l'empire, et la maintint parmi ses vassaux et feudataires; il fonda l'université d'Heidelberg.

Robert, attiré par les promesses des Florentins, déclara la guerre à Galéas, duc de Milan, et passa en Italie. L'empereur fut défait, et contraint de repasser en Allemagne.

Ce prince avoit l'esprit admirable, l'ame grande et élevée; il gouverna l'empire avec beaucoup de prudence.

SIGISMOND.

1410.

Sigismond, dans le college des électeurs, se donna lui-même sa voix, et dit sans s'étonner : » Je n'ai point cru trouver per-
» sonne dans l'empire qui fût plus en état
» de lui procurer de grands avantages et de
» faire le bonheur de ses peuples ». Les électeurs joignirent leurs suffrages au sien.

Sigismond avoit toutes les inclinations belles, grandes, royales, et dignes d'un empire; un fonds de piété, de religion, de sagesse, un esprit plein de ressources; en un mot, un mérite distingué sur tous les princes de son temps.

Un long schisme déchiroit l'église; trois papes l'entretenoient comme de concert. Si-

gismond entreprit d'y remédier. L'église doit au zèle de ce prince la paix qui lui fut rendue. Il parcourut la France, l'Espagne, l'Angleterre, l'Italie, avec une diligence incroyable. Il ne quitta point prise que Jean XXIII ne lui eût promis d'assembler un concile à Constance. L'ouverture du concile se fit le 5 novembre 1414. L'empereur y fit son entrée la veille de Noël, et, revêtu de la dalmatique, il chanta l'évangile à la messe de minuit.

An de
J. C.

L'élection de Martin V à la papauté mit fin au schisme. L'hérésie des Hussites fut condamnée, et Jean Hus son auteur, brûlé avec Jérôme de Prague.

En 1416, Sigismond érigea la Savoie en duché en faveur d'Amedée VIII. Cet empereur favorisa les gens de lettres. On dit de lui ce beau mot : *Un empereur peut faire des nobles et des chevaliers, mais il ne sauroit faire des docteurs ni des savants.* Il régna cinquante et un ans en Hongrie, dix-sept en Bohême, et sur le trône impérial vingt-sept ans. .

ALBERT II, DUC D'AUTRICHE, ROI DE HONGRIE ET DE BOHÊME.

Albert succéda à l'empereur Sigismond, son beau-père, dans ses royaumes de Bohême et de Hongrie, et peu après à l'empire, par le suffrage des électeurs. Il ne tint

An de
J. C.

l'empire qu'un an et neuf mois, qu'il employa à domter les Hussites, et à chasser les Turcs de la Hongrie. On lui entendoit souvent dire ces paroles effrayantes de l'évangile : *Que sert à l'homme d'acquérir un monde entier s'il vient à perdre son ame?*

1439.

VIII ÉPOQUE.

1492 — 1517.

La découverte de l'Amérique.

D. PAR qui l'Amérique ou les Indes occidentales ont-elles été découvertes?

R. On a découvert l'Amérique, autrement *le nouveau monde*, ou *les Indes occidentales*, l'an 1492, par les soins et l'industrie de Christophe Colomb, excellent pilote, originaire de Gênes, qui découvrit la plupart des Antilles, et d'Améric Vespuce, Florentin, qui, cherchant un passage au-delà de la ligne pour passer aux Moluques, toucha le premier ce vaste continent, et lui donna son nom.

D. Qui sont ceux qui ont continué ces découvertes?

R. Améric Vespuce pénétra dans le continent en 1497. Le Brésil fut découvert en 1501, par Alvare Cabral, Portugais.

Fernand Cortez parcourut le Mexique, et en fit la conquête en 1518. François Pizarre découvrit le Pérou, et prit Cusco, la capitale, en 1533. Gonzales Pizarre parcourut la riviere des Amazones en 1541.

An de
J. C.

Le nouveau Mexique ne fut connu qu'en 1540, la nouvelle Angleterre en 1558.

D. Le zele de la religion eut-il beaucoup de part à ces découvertes?

R. Quoique ces grands hommes soient assurément dignes d'une grande gloire, ils seroient encore plus recommandables, si le zele de la religion avoit été le motif de ces voyages de long cours; mais les Espagnols, à qui les plus belles conquêtes de l'Amérique appartiennent, y ont commis tant d'injustices criantes, ont égorgé tant de millions d'habitants, que l'avarice et la cruauté ont été les seuls mobiles qui aient animé les héros de ces nouvelles conquêtes.

Tous les habitants ont été traités comme les bêtes les plus viles: on en massacra un nombre si prodigieux, qu'en plusieurs endroits on les extermina entièrement. Depuis cette ruine totale, on est obligé d'acheter à grands frais des negres en Afrique pour en faire des esclaves et les faire travailler aux mines; car être un homme de chair blanche dans toutes les possessions espagnoles et portugaises, est une dignité qui dispense du travail.

D. Quelle révolution cette fameuse découverte opéra-t-elle?

An de
J. C.

R. 1°. Cette importante découverte a changé la face de la géographie ; elle nous a donné une connoissance qui se perfectionne de jour en jour du globe terrestre que nous habitons ; elle nous a attesté sa grandeur, ses dimensions, et nous a procuré une connoissance raisonnée des peuples qui en habitent les différentes contrées.

2°. Ce nouveau pays a dépeuplé une grande partie de l'Espagne, par les colonies qu'on y a envoyées, et par le grand nombre de ceux qui ont quitté volontairement leur patrie pour aller s'enrichir dans ce pays-là.

3°. Cette découverte ruina en grande partie le commerce des Vénitiens, des Génois, d'Anvers, de toutes les villes anséatiques, et l'important commerce qui se faisoit au Caire en Afrique. Les Portugais, piqués de voir dans les mains des Espagnols les découvertes de Colomb et d'Améric Vespuce, parvinrent à côtoyer sûrement toutes les côtes orientales et occidentales de l'Afrique, firent trembler l'Orient par la nouveauté de leur artillerie, et furent chercher de la première main les ouvrages vernissés, les porcelaines, les soies, le thé de la Chine, du Tonquin et de la Cochinchine, le girofle et la muscade, les drogues des Moluques, le poivre de Sumatra et de la côte de Malabar, les pierreries de Pégu, d'Ava, de Golconde, de Visapour, les toiles, les soies, les tapis du Mogol, la cannelle du Ceylan, les perles

du cap Comorin , l'or de la Chine et de l'Inde : mais ces peuples ayant été conquis par Philippe II en 1580, les Hollandois, qui s'affranchissoient dans les Pays-Bas du joug des Espagnols, leur enleverent le fruit de leurs travaux, et transporterent à Amsterdam tout le commerce des Indes orientales.

Cette ville devint le magasin universel des marchandises des quatre parties du monde. Rien n'est comparable au commerce de ce petit état, connu sous le nom des Provinces-Unies. Les sept provinces ne valent pas, pour l'étendue, une province de France. Le terroir n'y produit presque rien, et ses habitants fournissent aux autres peuples tout ce dont ils peuvent avoir besoin. Ils sont sans forêts, et presque sans bois, et l'on ne voit nulle part autant de charpentiers qui travaillent aux constructions navales, soit pour la guerre, soit pour la marchandise. Ses terres ne sont pas propres à la culture des vignes, et le Hollandois a des villes qui sont l'étape des vins qui se recueillent dans les quatre parties du monde. Il n'y a point de mines ni de métaux, et l'on y trouve presque autant d'or et d'argent que dans la nouvelle Espagne ou au Pérou, autant de fer qu'en France, d'étain qu'en Angleterre, de cuivre qu'en Suède. Le bled et les grains qu'on y sème suffisent à peine pour la nourriture de quelques habitants; c'est cependant de la Hol-

An de
J. C.

An de J. C. 1740. lande que la plupart de ses voisins le reçoivent, et nous n'avons pas encore oublié que la France y a eu recours depuis peu d'années.

Enfin, il semble que les épiceries croissent en cet état, que les huiles s'y recueillent, que l'on y nourrit l'insecte précieux qui donne la soie, et que toutes sortes de drogues pour la médecine et la teinture soient du nombre de ses productions et de son crû.

4°. Les richesses immenses qu'on a tirées de ce vaste pays, ignoré du reste de la terre pendant 5500 ans, ont donné à l'Europe une face toute nouvelle; il y a deux siècles et demi que le travail de ses mines d'or et d'argent enrichit le reste de la terre sans l'appauvrir. Toutes les nations travaillent à l'envi les unes des autres pour convertir l'excédent de leurs étoffes et de leurs denrées avec l'or, l'argent, les perles, la cochenille, l'indigo, les bois de teinture, le sucre, le cacao, le coton, les tabacs, les fourrures, les baumes, les drogues que l'on tire tant du continent que des isles.

D. Nommez-moi les rois de France qui ont régné pendant cette époque?

Louis XII et François I.

L O U I S X I I.

Louis XII, surnommé *le Juste*, ou *le Pere du peuple*, titre plus glorieux que celui de Conquérant, succéda à Charles VIII,

mort sans enfants. Ce prince étoit issu du duc d'Orléans, frere de Charles VI. Il renouvella les prétentions des rois sur l'Italie, et passa les monts d'abord avec succès : mais, dans la suite, il céda tous ses droits à Ferdinand d'Aragon, en mariant sa niece.

An de
J. C.

1503.

Les Vénitiens l'avoient chagriné en plusieurs rencontres, il marcha contre eux et les défit. Il fit rentrer aussi dans le devoir les Génois, qui s'étoient révoltés contre lui. Le roi d'Angleterre déclara aussi la guerre à la France, et Ferdinand s'empara de la Navarre. On forma divers corps d'armées pour s'opposer à ses ennemis. Les Vénitiens ayant conclu un traité de neutralité, on rentra en Italie. Les Suisses nous y défirent de nouveau, et pendant qu'une autre armée pénétra en Bourgogne, les Anglois et les Allemands assiegerent Téroüanne, où l'on s'efforça de jeter des vivres; mais on fut attaqué au retour, et défait : c'est la journée *des Eperons*, où le chevalier Bayard et Bussi d'Amboise furent faits prisonniers. Le mariage du roi avec la princesse d'Angleterre réconcilia les deux rois, et fut le lien de la paix; mais Louis XII mourut trois mois après ce mariage.

1512.

1515.

Ce prince, n'étant que duc d'Orléans, avoit été pris à la bataille de Saint-Aubin en Bretagne, par Louis de la Trémouille, et on l'exhortoit à se venger de cette insulte. Il répondit qu'un roi de France ne vengeroit pas les querelles d'un duc d'Orléans.

An de
J. C.

FRANÇOIS I.

François I, *le Pere des lettres*, comme premier prince du sang, succéda à Louis XII, âgé de vingt-un ans. Il étoit fils de Charles d'Orléans Angoulême. Il épousa, l'an 1514, Claude de France, fille aînée de Louis XII, de laquelle, entre autres, il eut François, dauphin, mort à dix-neuf ou vingt ans; Henri, duc d'Orléans, puis dauphin, ensuite roi; Charles, duc d'Orléans, mort sans enfants; Magdeleine, femme de Jacques V, roi d'Écosse; et Marguerite, duchesse de Berri, mariée au duc de Savoie.

Il prit le titre de duc de Milan, sa femme lui ayant apporté ses droits en qualité d'héritière de Valentin Visconti, son aïeul, et en soutint la qualité contre le pape, l'empereur, le roi d'Espagne et les Suisses. Il battit ces derniers le 13 et le 14 septembre, à Marignan, près de Milan; et, pendant ces deux jours, le roi fut toujours sous les armes sans manger, et passa la nuit sur l'affût d'un canon.

L'empereur Maximilien étant mort, Charles-Quint fut préféré à François, qui aspirait à l'empire. Ils se déclarèrent la guerre. L'empereur fit plusieurs pertes dans la Navarre.

Le connétable de Bourbon, piqué des mauvais traitements qu'il recevoit de la mere du roi, se révolta, et se liga avec l'empereur.

L'empereur. Notre armée fut défaite à la Bicoque, et on perdit plusieurs places considérables. Le chevalier Bayard, dans une retraite, fut blessé à mort: le connétable l'étant venu voir et le plaignant, Bayard lui répondit: » Je suis moins à plaindre que » vous, monsieur; je meurs en homme » d'honneur, et vous manquez au vôtre, » portant les armes contre votre roi et votre patrie ». Le roi chassa l'empereur de la Provence, et alloit reprendre le duché de Milan; mais, ayant affoibli mal-à-propos ses troupes, en envoyant dix mille hommes d'infanterie à Naples, et quinze cents chevaux, il perdit la bataille de Pavie, et fut fait prisonnier en 1525, ayant eu deux chevaux tués sous lui. Il fut conduit à Madrid, d'où il revint à des conditions très déraisonnables, laissant ses fils pour ôtages.

L'empereur, brouillé avec le pape, qui avoit pris le parti de François I, fit attaquer Rome par son armée. Le connétable de Bourbon fut tué à l'escalade des murailles, l'an 1528; la ville fut prise et pillée; le pape et treize cardinaux furent resserrés dans le château Saint-Ange. Odet de Foix, vicomte de Lautrec, s'avança et mit le pape en liberté.

L'empereur, qui ne pouvoit demeurer long-temps en repos, nous attaqua en Picardie et en Provence: on se défendit bien. On conclut une treve par l'entremise de Paul III: mais l'empereur refusant au roi

An de
J. C.

l'investiture du duché de Milan, malgré la parole qu'il avoit donnée en passant par la France, la guerre se ralluma ; le jeune comte d'Enguien, oncle paternel de Henri IV, se signala à Cérisoles. Le roi se raccommoda de nouveau avec l'empereur, épousa Éléonore, sœur de ce prince. François I mourut, laissant son royaume en paix.

1547.

Il eût été sans défauts, s'il eût été moins téméraire, et moins adonné à l'amour des femmes. Il a bâti les maisons royales de Saint-Germain-en-Laye, Fontainebleau, le château de Madrid, et commencé le Louvre.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

FRÉDÉRIC III.

Le suffrage unanime des électeurs se réunit pour Frédéric, duc d'Autriche, cousin d'Albert, chargé de la tutele du jeune Ladislas, fils d'Albert.

Quelques grands, voulant s'emparer de cet enfant, assiégèrent Frédéric dans Nieustadt.

Une populace mutinée vint encore l'assiéger dans son palais à Vienne.

Ce prince érigea Modene et Reggio en duché, et cet état a encore aujourd'hui ses princes, qui tiennent rang parmi les souverains d'Italie.

Frédéric se dispoſoit à faire la guerre aux Turcs : mais la diſiſion qui régnoit entre les princes chrétiens , arrêta un projet ſi louable. Ce prince régna cinquante-trois ans.

An de
J. C.

MAXIMILIEN I.

Maximilien poſſédoit toutes les langues qui peuvent convenir à un ſouverain. L'an 1507 , il prit la route d'Italie , pour ſe faire couronner à Rome. Les Vénitiens ſ'opporerent à ſon paſſage. Le pape , l'empereur et les François ſe liguerent contre eux , et firent un traité nommé *la Ligue de Cambray*. Ce prince eſt l'auteur de la célèbre diſiſion de l'empire en dix cercles. Ce partage en cercles ou provinces fut arrêté à Treves en 1511.

1493.

Deux mariages faits à propos valurent plus à Maximilien que dix victoires. Le ſien avec Marie de Bourgogne , fille et héritière de Charles le Hardi , le mit en poſſeſſion des dix-ſept provinces des Pays-Bas ; celui de ſon fils Philippe avec Jeanne d'Aragon , fille ainée de Ferdinand et d'Isabelle , et leur héritière , mit dans ſa maiſon l'Eſpagne , l'Italie en partie , les Indes ; ce qui a donné lieu à ce mot : *Que les autres Princes faſſent la guerre : pour toi, heureuſe Autriche, fais des noces.*

L'empereur Maximilien décéda à Lintz , le 22 janvier 1519.

1519.

An de
J. C.

VIII. ÉPOQUE.

1517 — 1700.

LUTHER ET CALVIN.

D. **Q**UEL étoit Luther?

R. C'étoit un moine augustin, natif d'Islebe, dans le comté de Mansfeld, au pays de Saxe, docteur et professeur en théologie de l'université de Wirtemberg. Il apostasia vers l'an 1517, ayant pris occasion des indulgences qu'on prêchoit alors par toute la chrétienté, pour exciter la dévotion et la libéralité des fideles en faveur de la croisade qui avoit été résolue contre Selim, empereur des Turcs.

Cet hérésiarque, favorisé de Frédéric, duc et électeur de Saxe, après avoir prêché que ces graces spirituelles de l'église n'étoient qu'un abus, ne fit point de difficulté d'attaquer le pape qui en étoit le dispensateur. Ce moine étoit un esprit vif, impétueux, hardi et éloquent, fort adonné à la débauche et à l'incontinence. Il n'avoit que trente-quatre ans lorsqu'il prêcha contre les indulgences, de dépit de ce que la promulgation des bulles avoit été donnée aux Dominicains, quoique les Augustins eussent coutume d'être chargés de cet emploi. Après avoir levé si hautement le masque, il s'engagea de plus en plus dans

de nouvelles erreurs, se déclara contre l'autorité du pape, des conciles et des peres; s'en prit aux sacrements, déclama contre le célibat des prêtres et contre les vœux des religieux; nia le libre arbitre, le mérite des bonnes œuvres, le sacrifice de la messe, et les prières pour les morts. Ce malheureux apostat fut frappé de mort subite à Islebe, lieu de sa naissance, l'an 1546, étant âgé de soixante-trois ans.

Cette séparation causa de grands troubles dans l'Europe. Elle produisit un grand nombre de sectes opposées en plusieurs points, et unies en un seul, qui est d'être contraire à l'église romaine. Calvin, disciple de Luther, avoit enchéri sur les impiétés de son maître; il fonda une nouvelle secte, dont la contagion gagna la plupart des villes de France, les Suisses, la Bohême et la Hongrie.

Les dogmes de Luther et de Calvin causerent des divisions infinies parmi les princes chrétiens; c'est-à-dire, de la part de ceux qui reçurent le protestantisme, et qui l'établirent dans leurs états. Cependant l'empereur fit tous ses efforts pour les appaiser par les différentes diètes qu'il fit tenir; mais tous les décrets furent inutiles, à cause de l'extraordinaire accroissement du parti. La querelle de Charles-Quint et de François I, pour le Milanéz, et les conquêtes des Turcs en Hongrie, empêcherent l'empereur d'employer d'a-

An de
J. C.

bord toutes ses forces pour éteindre le luthéranisme dans sa naissance; ensuite l'ambition des princes d'Allemagne, mais, plus que tout cela, l'ignorance et les mauvaises mœurs du clergé furent la cause principale de l'établissement de toutes les sectes, qui toutes ne parloient que de réformation. Ce fut dans ce temps là que les princes allemands formerent la fameuse ligue de *Smalkalde*, et qu'ils firent plusieurs assemblées, où ils obligèrent l'empereur de ne plus se mêler de la religion, et de leur laisser la liberté de professer dans leurs états la doctrine qu'ils avoient embrassée.

Henri VIII introduisit aussi en Angleterre la religion protestante, après s'être signalé par des écrits contre la secte de Luther, par lesquels il avoit mérité le titre glorieux de *Défenseur de la Foi*. Il fit profession de la plus grande partie des mêmes erreurs qu'il avoit si vivement attaquées, devint persécuteur outré des Catholiques, et les tourmenta cruellement en leurs biens et en leurs personnes. Il se fit déclarer chef de l'église anglicane, par un édit solennel, et l'Angleterre, à son exemple, rompit toute communion avec le saint Siege. La reine Marie étant morte, Elisabeth, fille de Henri VIII et d'Anne de Boulen, monta sur le trône, et acheva de plonger ce royaume dans les erreurs que le roi son pere y avoit introduites.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

CHARLES-QUINT,
ROI D'ESPAGNE.

Ce héros autrichien naquit à Gand, de l'archiduc Philippe, et de Jeanne, fille de Ferdinand, roi d'Aragon. Charles, à quinze ans, hérita des dix-sept provinces; à vingt ans, de la monarchie d'Espagne; à vingt deux ans, il fut fait empereur. Il porta ses armes dans toutes les quatre parties du monde, et elles y furent presque toujours victorieuses: il mit en fuite Soliman qui assiégeoit Vienne, prit Tunis en Afrique, conquit l'Amérique, calma l'Espagne, gagna en Italie la bataille de Pavie sur les François, prit Rome, et la fit saccager par une armée de Luthériens, se rendit maître de Milan, réduisit François Sforce à une condition privée, et enleva au pape la ville de Regge, qu'il donna au duc de Ferrare.

La dureté que ce prince exerça sur François I, son prisonnier, et la manière dont on marchand sa rançon, prouvent bien que toutes les actions des héros ne sont pas héroïques.

Charles vit naître l'hérésie en Allemagne, laquelle infecta tout le Nord. Il fit condamner sa doctrine à Worms, en 1521.

An de
J. C.

Les sectaires firent leurs protestations contre l'édit impérial, d'où ils prirent le nom de Protestants, et dressèrent la *Confession d'Ausbourg*. L'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse prirent les armes; leur armée fut défaite dans la plaine de Mulberg. Ainsi finit la guerre de Smalkalde où s'étoit formée la ligue contre l'empereur et les Catholiques. Cependant Charles fut contraint d'accorder aux Protestans *l'Interim*, c'est-à-dire, une *Formule de Foi*, qui paroissoit convenir aux deux partis, et qui déplut à tous deux.

Charles, ayant pacifié les troubles qui s'étoient excités dans la Flandre, entreprit l'expédition d'Alger. Sa flotte fut battue et dissipée. François I se ligua avec le Turc pour tirer vengeance du meurtre de deux ambassadeurs assassinés dans leur route par des soldats espagnols apostés par le marquis du Guast, général des troupes de l'empereur, et remporta à Cérisoles la fameuse victoire de ce nom. Charles se lia avec le roi d'Angleterre : la France couroit de grands dangers. L'Anglois se raccommoda avec François I, et ces deux rois moururent à un mois l'un de l'autre.

1544.

Sur ces entrefaites, Charles-Quint, accablé par le poids des affaires, usé par les fatigues d'un regne toujours agité, rebuté par les disgraces de la fortune qui l'avoit abandonné sur la fin de ses jours, et qui sembloit être passée du côté des François ses enne-

mis, tourmenté par les douleurs de la goutte et par d'autres infirmités, troublé par les remords de sa conscience, et par l'apparition d'une comete qu'il regardoit comme le présage de sa mort, crut qu'il étoit temps de s'occuper sérieusement de son salut. Toutes ces raisons ayant confirmé ce prince dans la généreuse résolution de renoncer à ses couronnes, il convoqua exprès à Bruxelles l'assemblée des états généraux des Pays-Bas, et, en leur présence, il résigna à Philippe II, son fils, le royaume d'Espagne, le Milanéz, les Indes, et toute la succession de la maison de Bourgogne dans la Franche-Comté et dans les Pays-Bas. Il lui avoit déjà cédé les états de Naples et de Sicile en faveur de son mariage avec Marie d'Angleterre. Après cette démission, il employa toutes les brigues et son crédit pour faire aussi tomber la couronne impériale sur la tête de ce fils; mais, n'ayant pu réussir auprès des électeurs, qui avoient tout à craindre de la trop grande puissance de la maison d'Autriche, il chargea des ambassadeurs de porter sa renonciation au college électoral. Les électeurs ne s'assemblerent pourtant que deux ans après, parceque la guerre vint à se rallumer entre les deux couronnes, et qu'il y avoit trois électeurs morts. Ferdinand, frere de Charles V, fut choisi empereur. Charles-Quint ne se réserva de tout son train et de toutes ses grandes possessions que douze domestiques, un

An de
J. C.

1555.

An de
J. C.
1558. petit cheval, et cent mille écus de pension viagere. Ensuite il se retira en Espagne, dans le monastere de Saint Just, de l'ordre des Hiéronymites. Dès qu'il fut dans cette retraite, il y fut oublié de tout le monde, et même de Philippe, son fils, qui ne tint aucun compte, ni de ses conseils, ni de ses recommandations, et qui, dès le second quartier, eut même bien de la peine à lui payer sa pension. Enfin, il mourut dans cette solitude, âgé de cinquante-neuf ans, après avoir gouverné l'empire trente-sept ans, et en avoir régné quarante-deux en Espagne.

F E R D I N A N D I.

Ferdinand, ayant été créé roi des Romains, l'an 1521, prit la qualité d'empereur, après la démission de Charles-Quint, en 1555.

La sœur et unique héritière de Louis, roi de Hongrie et de Bohême, lui apporta en dot ces deux royaumes.

Ferdinand gouverna l'empire avec beaucoup de sagesse et de modération. Il aimoit les sciences et honoroit les savants; il disoit souvent que tout ce que la terre et la mer produisent de plus précieux, comme l'or, l'argent, le diamant, n'étoient que de viles productions de la matiere, mais que les arts et les sciences étoient des productions de l'esprit et de l'intelligence.

Il répondit à un seigneur qui, après avoir

exalté la chasse et le mérite d'un chasseur, termina son discours par une satire contre les gens de lettres, *qu'il se passeroit aisément d'un équipage de chasse, mais qu'il ne pourroit se passer de l'entretien d'un homme docte.* An de
J. C.

Le pape Paul IV refusa toute sa vie de reconnoître Ferdinand pour empereur; mais Pie IV, son successeur, confirma son élection.

Ce prince, recommandable par sa prudence, sa justice, sa libéralité, sa douceur, mourut la septième année de son empire, âgé de soixante-un ans. Il laissa quinze enfants, quatre garçons et onze filles. 1564.

M A X I M I L I E N II.

Maximilien II, élu roi des Romains deux ans avant la mort de son père, fut proclamé empereur à son décès.

Ce prince foible, inquiet, trop irrésolu entre les divers partis de religion qui s'éleverent de son temps, a été fort blâmé par les Catholiques, et fort loué par les Protestants. On lui attribue les progrès que les nouvelles opinions firent en Allemagne, dans le Nord, et dans la plupart des autres pays de l'Europe.

Maximilien eut seize enfants de Marie d'Autriche sa cousine germaine, fille de l'empereur Charles-Quint. Six moururent avant lui, dix lui survécurent.

An de
J. C.

R O D O L P H E I I.

1576. Rodolphe, roi des Romains du vivant de Maximilien, proclamé empereur après sa mort, fit la guerre contre les Polonois. Son frere l'archiduc Maximilien mit le siege devant Cracovie: il fut contraint de le lever après avoir été défait. L'année suivante, il fut fait prisonnier par Zamoski, général polonois.

Rodolphe arrêta avec beaucoup de prudence les animosités des Protestants contre les Catholiques. Il ne voulut point se marier.

M A T T H I A S.

1612. Matthias prit possession de l'empire d'Allemagne, et des royaumes de Bohême et de Hongrie, après la mort de Rodolphe. Comme il n'avoit point d'enfants, il investit l'archiduc Ferdinand, son frere, des deux derniers royaumes.

Les Catholiques de Prague entreprirent d'interdire aux Hussites, leurs compatriotes, l'exercice de leur secte; ceux-ci exciterent une sédition qui eut de très fâcheuses suites dont l'empereur ne vit pas le dénouement. Ferdinand essuya les insultes des révoltés; mais, appelé à l'empire par la mort de Matthias, il songea efficacement à réduire les sectaires et leurs adhérents.

1619.



FERDINAND II.

An de
J. C.

Frédéric, électeur palatin, fut mis par les révoltés sur le trône de Bohême : mais l'armée de l'empereur, commandée par Maximilien de Bavière, l'en fit descendre. Les rebelles furent défaits, et leur roi obligé de chercher une retraite hors du royaume ; le Palatin trouva une ressource chez le Danois, qui fut battu. Alors Gustave-Adolphe, roi de Suede, entra en Allemagne avec une armée accoutumée à vaincre sous ce héros du Nord : les princes protestants se joignirent à lui pour se défendre de restituer les biens ecclésiastiques qu'ils avoient usurpés, et pour empêcher les contributions et le passage des armées impériales sur leurs terres. Gustave prit des villes, battit les Impériaux en différentes rencontres, fit des butins considérables ; mais, au plus fort de ses conquêtes, il perdit la vie au combat de Lutzen. Ses généraux furent défaits à Nortlingue ; mais les Protestants continuèrent de désoler l'Allemagne.

1637.

Tout le regne de Ferdinand se passa ainsi dans le trouble et dans l'agitation.

FERDINAND III.

Ce prince trouva l'empire affoibli par quantité de pertes : le duc Bertrand de Saxe prit plusieurs places considérables, et gagna trois batailles contre les généraux de l'empereur. Enfin, après dix années de guerre

An de J. C. 1648. meurtrière, on arrêta les articles de la paix, 1^o. à Osnabruck, ensuite à Munster. On convint que les Luthériens et les Calvinistes auroient la liberté de conscience dans toute l'Allemagne; que le duc de Bavière auroit le haut Palatinat, avec la dignité d'électeur; qu'il seroit érigé un électorat en faveur du fils de Frédéric palatin; que l'Alsace et les trois évêchés resteroient à la France; que la Suede auroit une partie de la Poméranie, et les évêchés de Bremen et de Verden; qu'on séculariseroit les évêchés de Magdebourg, et les évêchés de Minden et d'Alberstad, pour le marquis de Brandebourg.

Les généraux qui se distinguèrent le plus pendant ces guerres sont, du côté de l'empereur, Maximilien de Bavière, Tilli, Papenheim, Walstein, Égon de Furstemberg, Jean de Werth, Galas, Buquoi.

Du côté de la France, le grand Turenne, la Force, Guébriant, Rantzau, Gassion.

La Suede fournit Gustave, son roi, Weimar, Vrangén, Banier.

Ferdinand survécut dix ans à la paix de Munster; il fit élire roi des Romains, Ferdinand, son aîné, qui mourut avant lui; 1658. l'archiduc Léopold-Ignace, son second fils, hérita de l'empire.

L É O P O L D.

Léopold, malgré son humeur pacifique, fut obligé de faire la guerre pendant tout son regne.

Les Turcs tenterent de lui enlever la Transylvanie : Léopold gagna contre eux le combat de S. Gothard par le secours des François. On accorda au fier Ottoman une treve de vingt ans. An de
J. C.
1664.

La révolte de la Hongrie, excitée par le comte de Tekeli, et fomentée par les Turcs, obligea Léopold à se mettre en campagne ; les Turcs, au nombre de deux cents mille, mirent le siege devant Vienne, et jeterent la terreur dans tout le monde chrétien. Le brave Sobieski, roi de Pologne, l'électeur de Baviere, et Charles, duc de Lorraine, tomberent sur ces infideles, et en firent un horrible carnage. Léopold prit Bude en 1687, et Belgrade l'année suivante. Les états de Hongrie, forcés de déclarer leur couronne héréditaire dans la maison d'Autriche, couronnerent l'archiduc Joseph, le 9 décembre. 1682.
1687.

Léopold devint l'appui des alliés dans la guerre que la France déclara aux Hollandois en 1672, et qu'elle déclara au roi d'Angleterre et au prince d'Orange en 1689. Dans la premiere, la France avoit de grands avantages, le roi d'Angleterre étoit neutre, et le roi de Suede faisoit une forte diversion en notre faveur. L'Anglois entra alors dans la ligue générale : mais la paix de Riswick donna la paix à toute l'Europe. Les traités de Munster et de Nimegue servirent de base à ce traité. 1697.

Léopold conclut avec la Porte le traité de 1699.

An de
J. C.
1700. Carlowitz, qui, outre une trêve de vingt-cinq ans, contenoit la cession à l'empereur de la Transylvanie; mais les Turcs refusèrent constamment de livrer Tekeli.

La guerre pour la succession d'Espagne, après la mort de Charles II, commença sous cet empereur, qui eut recours à ses alliés ordinaires : l'empereur fit proclamer, dans Vienne, roi d'Espagne son second fils; l'archiduc Charles passa en Espagne, sous une bonne escorte, où il éprouva tour à tour l'une et l'autre fortune.

1704. La déroute des François à Hochstet est pour Léopold un monument qui suffit seul pour rendre son regne glorieux.

1705. Sa mort, arrivée le 6 mai, ne changea rien au système de la cour de Vienne; les six années du regne de l'empereur Joseph furent employées à faire de nouveaux efforts pour conquérir la monarchie d'Espagne. Ce prince mourut à la fleur de son âge, le 17 avril 1711.

HISTOIRE DE FRANCE.

HENRI II.

Henri II étoit fils de François I et de la reine Claude; il épousa à Marseille Catherine de Médicis, fille de Laurent, duc d'Urbain, dont il eut François II, Charles IX, Henri III, et François, duc d'Alençon et d'Anjou.

Les novateurs inquiéterent beaucoup son regne : mais le connétable de Montmorenci et le comte d'Aunale appaisèrent un peu les troubles, et ensuite soutinrent, avec Gaspar de Coligni, les princes allemands contre l'empereur, et se saisirent de Toul, Metz et Verdun. An de
J. C.
1552.

D'un autre côté, Henri fut défait à la journée de S. Laurent, proche Saint-Quentin ; cette perte répandit la terreur dans la France. On rétablit un peu la confiance par la prise importante de la ville de Calais, et les progrès qu'on fit en Lorraine : mais le mariage d'Élisabeth, fille du roi, avec Philippe II, et de Marguerite sa sœur avec le duc de Savoie, fut le lien de la concorde ; le traité de Câteau-Cambresis mit fin aux malheurs. Ce fut dans les divertissements de cette funeste paix que le roi fut blessé d'un éclat de lance par le comte de Montgomeri, dans un tournoi. Il mourut deux jours après au palais des Tournelles, où est aujourd'hui la place royale. 1557.
1559.

On ne lui reproche que l'élévation de la maison de Guise, si funeste à la France sous les regnes suivans, et la trop grande puissance qu'eut sur son cœur Diane de Poitiers.

FRANÇOIS II.

François II ne régna que dix-sept mois, et ce court regne vit éclore des maux infinis qui désolèrent long-temps la France.

An de
J. C.

Les Guises abusoient de l'autorité du roi, et se maintenoient contre les princes du sang par l'attachement du peuple.

Les princes du sang prétendoient au gouvernement à cause de la jeunesse du roi, et les grands du royaume entretenoient les divisions pour profiter des troubles.

1560.

Au commencement de l'année 1560, se forma la fameuse conspiration d'Amboise contre les Guises. Le prince de Condé passoit pour être à la tête des conjurés, dont la plus grande partie fut arrêtée et exécutée.

Le prince de Condé se justifia avec beaucoup d'éloquence et de fermeté en présence de toute la cour : le duc de Guise, après avoir entendu ses preuves, s'écria, par une dissimulation merveilleuse, *qu'il étoit évident que le prince de Condé étoit innocent*; cependant il jugea à propos de se retirer en Guienne, dont le roi de Navarre étoit gouverneur.

Les Coligni suivirent son exemple. Ils étoient trois freres, Gaspar, amiral de France, Odet de Châtillon, évêque de Beauvais, et François, seigneur de Dandelot, colonel de l'infanterie françoise; ils s'étoient souvent opposés à l'ambition des Guises, et ils sentoient l'étendue de leur autorité.

On convoqua les états d'Orléans, où le roi de Navarre et le prince de Condé, son frere, furent mandés.

Le prince de Condé fut arrêté en arrivant, sous prétexte d'une nouvelle conspiration,

et fut condamné à perdre la tête ; ce qui ne s'exécuta point. Le roi étant venu à mourir sur ces entrefaites, sa mort, dans de pareilles conjonctures, causa beaucoup de troubles dans l'état.

An de
J. C.
1560.

CHARLES IX.

Dès les premiers jours du regne de Charles IX, le prince de Condé fut mis en liberté, et le parlement rendit un arrêt solennel qui l'absout de la conjuration d'Amboise.

Les démêlés continuels touchant la religion engagèrent le conseil du roi à indiquer un colloque à Poissy, entre les évêques et les docteurs protestants. L'ouverture s'en fit le 9 septembre 1561. Au bout de deux mois on se sépara sans avoir rien conclu. Le roi d'Espagne témoigna une grande indignation sur la facilité dont on usoit à l'égard des hérétiques ; il manda à la reine que puisqu'elle abandonnoit la cause de la religion, jusqu'à accorder des conférences aux sectaires, il se disposoit à leur faire la guerre au nom du roi, qu'il prenoit sous sa protection.

Marie Stuart, veuve de François II, retourna en Écosse ; la reine Élisabeth lui refusa des passeports, parcequ'elle refusa de renoncer authentiquement à ses droits sur la couronne d'Angleterre (1).

1561.

(1) En 1568, elle demanda à Élisabeth un asyle contre les rebelles de son royaume : elle n'y trouva qu'une prison qui dura dix-neuf ans, et d'où elle ne sortit que pour être conduite sur un échafaud, en 1587.

An de J. C. 1562. Les Huguenots obtinrent l'exercice public de leur religion. Cet édit occasionna la première guerre civile; le prince de Condé fut déclaré chef des Protestants, et surprit Orléans, qui devint le boulevard de l'hérésie; les Huguenots gagnèrent la bataille de Dreux, et obtinrent un édit de pacification très avantageux.

La seconde guerre civile s'éleva en 1565, par les levées de troupes que fit Catherine, mère du roi: les Huguenots en prirent ombrage. La ville d'Orléans fut de nouveau surprise par les Huguenots.

La troisième guerre civile commença en 1568, elle fut plus animée que les autres: les princes protestants d'Allemagne prirent parti; ceux de France refusèrent de rendre la Rochelle et Montauban, qui étoient entre leurs mains: le roi alors publia un édit, qui défendoit sur peine de la vie de professer d'autre religion que la catholique. Cet édit fit prendre les armes aux Protestants; les Huguenots furent défaits aux journées de Jarnac et de Montcontour, et obtinrent à Saint-Germain une paix nommée *la Paix boiteuse et mal assise*, à laquelle s'opposa fortement l'amiral de Coligni. Le roi traita du mariage de Marguerite sa sœur avec le prince de Navarre, ce qui le fit venir en cour. Le prince de Condé y vint aussi; et pour y attirer l'amiral de Coligni, le roi témoigna vouloir conquérir les Pays-Bas, et dit ouvertement

qu'il destinoit à Coligni le commandement général de son armée. Alors on convint d'exterminer tous les Protestants. La nuit du 23 au 24 août 1572 fut choisie pour cette sanglante tragédie : on fit main-basse sur tout ce qui se trouva de Protestants. Ce massacre dura trois jours à Paris, et s'étendit dans tout le royaume. Le roi de Navarre et le prince de Condé firent abjuration pour sauver leur vie. Cependant, l'année suivante, une quatrième guerre civile s'alluma; elle fut suivie d'un accommodement avec les Huguenots, ce qui fit voir la foiblesse du gouvernement.

An de
J. C.

Charles mourut au château de Vincennes, le jour de la Pentecôte. 1574.

H E N R I I I I.

Henri étoit roi de Pologne, dont il s'échappa, lorsqu'il apprit la mort de Charles IX. Il s'étoit rendu illustre par deux batailles sous le feu roi, et par une couronne étrangère accordée à son mérite; mais il ne soutint pas sa première réputation. Il institua l'ordre du Saint-Esprit, espérant que les cent chevaliers de cet ordre fortifieroient puissamment son parti contre les Huguenots.

1579.

François d'Alençon, son frère, lui donna beaucoup d'embaras par son inconstance. Ce prince fut élu duc de Brabant et souverain des Pays-Bas par la faction du prince d'Orange; mais il mourut au retour de cette expédition qui ne réussit pas, à Château-Thierry, en 1584.

An de
J. C.

La couronne , après lui , regardoit de plus près le roi de Navarre , qui étoit Huguenot. Le duc de Guise ne perdit point cette occasion de rendre ce prince odieux.

Le roi d'Espagne et le pape s'engagerent , sous prétexte de religion , à soutenir les ligueurs. Le royaume étoit divisé en trois partis considérables , celui de la ligue sous la maison de Guise , celui des Huguenots sous le roi de Navarre , celui du roi , qu'on appella *les Politiques* , qui fut le plus foible , ayant les deux autres en butte.

1587.

Anne de Joyeuse attaqua le roi de Navarre à la bataille de Coutras , mais il fut défait et tué à la journée des Barricades. Le roi fut obligé de se retirer de Paris , laissant le duc de Guise maître de la bourgeoisie , de la Bastille et des avenues ; mais celui-ci ne trouvant pas les esprits disposés à le soutenir long-temps , se raccommoda avec le

1588.

roi. Il vint sans crainte à Blois avec son frere le cardinal , où le roi les avoit attirés sous prétexte d'une assemblée générale des états. Henri les y fit tuer tous deux , au grand regret de la reine sa mere , qui mourut quelques jours après.

Le duc de Mayenne , troisieme frere du duc , se mit à la tête des ligueurs : Henri s'adressa au roi de Navarre et aux Protestants.

Cette union du roi avec les hérétiques augmenta le zele des ligueurs. Les prédicateurs se déchaînoient par tout contre le roi ; le pape l'excommunia , et déclara le roi de

Navarre et le prince de Condé incapables de parvenir à la couronne. Le roi prit la résolution de s'emparer de Paris ; il vint à Saint-Cloud avec quarante mille hommes , et là , un moine sacrilege le blessa d'un coup de couteau , tandis qu'il lisoit des lettres qu'il venoit de lui rendre : le roi mourut le lendemain. Il avoit un grand attachement pour ses flatteurs et ses favoris , une grande affectation d'une piété apparente , unie à une vie très voluptueuse : personne ne parut plus digne de régner ; mais , dès qu'il fut roi , toutes ses bonnes qualités s'éclipserent ; il devint indolent , voluptueux , timide , irrésolu. En lui finit la race des Valois.

Ann de
J. C.

H E N R I I V.

Ce bon prince naquit à Pau en Béarn , l'an 1553. Il étoit fils d'Antoine de Bourbon , duc de Vendôme , et roi de Navarre par sa femme Jeanne d'Albret ; il descendoit par mâles , en ligne directe de S. Louis.

Il épousa , étant roi de Navarre , Marguerite de France , sœur des trois derniers rois. Le mariage fut ensuite déclaré nul , et il se remaria avec Marie de Toscane , fille de François de Médicis ; et de Jeanne d'Autriche , dont il eut une nombreuse postérité

1600.

Quoique son droit à la couronne fût incontestable , les ligueurs , sous le faux prétexte de l'huguenotisme , mirent sur le trône le cardinal de Bourbon , frere puîné du pere de Henri , qu'ils nommerent Charles X. Il

fut reconnu de très peu de monde. Cepen-
 An de dant Henri rallia ce qu'il put de meilleures
 J. C. troupes, et s'alla fortifier en Normandie: le
 1589. duc de Mayenne vint l'attaquer avec trente
 mille ligueurs; le roi le défit, n'ayant que
 quatre mille hommes, à la journée d'Arques
 le 22 septembre. Il vint alors droit à Paris,
 jeta par-tout la consternation, défit à Ivry
 une armée trois fois plus forte que la sienne.
 Sa clémence éclata au plus fort de la mê-
 1590. lée, faisant donner quartier aux François.
 Le cardinal de Bourbon étant mort, on pro-
 posa la couronne à celui qui épouserait
 l'infante d'Espagne; le parlement anéantit
 ce dessein.

Cependant les armes de Henri IV faisoient
 des progrès. Malgré le zèle indiscret des li-
 gueurs et du pape, il abjura son hérésie en-
 tre les mains de l'archevêque de Bourges,
 à S. Denis, et fut sacré à Chartres, le 27
 février.

1594. Paris, alors, lui ouvrit ses portes, le 22
 mars. Le duc de Mayenne s'efforça de soute-
 nir les restes de la ligue: mais, ayant été
 battu, le roi lui rendit ses bonnes grâces, aus-
 si-bien qu'au duc de Mercœur. Le pape en-
 voya l'absolution solennelle à Henri, et la
 paix fut faite entre la France et l'Espagne,
 à Vervins.

Dés-lors le roi ne travailla plus qu'au bon-
 1595. heur de ses sujets, et la punition du maré-
 chal de Biron est le seul exemple de sévérité
 qui parut pendant son regne. Ce prince eût
 été

été sans défauts, s'il eût été aussi peu sensible à l'amour qu'à la vengeance. Il mourut en 1610, par la main de l'exécration Ravail-lac.

An de
J. C.

La France, jusques-là, n'avoit point eu de meilleur ni de plus grand roi; il étoit son général, son ministre, son pere, après avoir commencé par être son vainqueur.

L O U I S X I I I.

Louis XIII succéda à son pere à l'âge de neuf ans. Il épousa, en 1614, Anne, infante d'Espagne, fille de Philippe III, de laquelle il a laissé deux fils, Louis XIV, et Philippe duc d'Orléans.

1610.

La reine mere fut déclarée régente. Elle prit pour ministre le maréchal d'Ancre, qui abusa de sa faveur, au mécontentement des grands. Le roi lui-même s'aperçut de son arrogance. Vitri, capitaine des gardes, l'arrêtant par ordre du roi, d'Ancre fit difficulté de remettre son épée, et fut tué sur le champ. La reine mere fut reléguée à Blois.

Les Huguenots remuerent de toutes parts, voyant que le roi tournoit ses armes contre eux. Le cardinal de Richelieu, qui, après la mort du connétable de Luynes, étoit en faveur, réduisit Montpellier, et entreprit le glorieux siege de la Rochelle, qui se rendit après un an de résistance. Cette conquête abati le parti huguenot.

1628.

Deux mois après, le roi marcha en Italie pour secourir le duc de Nevers, à qui

An de
J. C.

l'empereur refusoit l'investiture du duché de Mantoue. On mit son allié en possession. Après la retraite des François, les Allemands reprirent et saccagerent Mantoue. Ce fut alors que le cardinal Mazarin moyenna cette paix inespérée, qui lui ouvrit le chemin à la grande fortune à laquelle il parvint dans la suite. Le roi, à son retour d'Italie, fut arrêté à Lyon par une fâcheuse maladie.

Le crédit du cardinal de Richelieu alla toujours en augmentant; il soutint avec dignité les revers de la fortune, travailla efficacement à affermir l'autorité du roi, et à établir une exacte discipline dans tous les ordres. Ce grand ministre s'exposa toute sa vie à la haine et à la vengeance de ce qu'il y avoit de plus grand dans le royaume, pour rendre son maître plus absolu.

1641.

Le cardinal avoit mis auprès du roi le jeune Cinq-Mars, fils du maréchal d'Effiat. Quoique ce favori fût de sa main, il ne tarda point à lui devenir suspect. En effet, Monsieur, le duc de Bouillon et lui conclurent un traité avec l'Espagne, qui tendoit à bouleverser l'état, et à perdre le cardinal occupé alors à de grands préparatifs pour le Roussillon. Aussitôt que le cardinal eut la copie du traité, on arrêta les coupables: Monsieur demanda grace; il en coûta Sedan au duc de Bouillon; Cinq-Mars eut la tête tranchée à Lyon; de Thou, son ami, subit la même peine, pour avoir su la conspiration, et ne l'avoir point découverte. Le cardinal mou-

rut en 1642, le 4 décembre: le roi le suivit de près. Fils et pere de deux de nos plus grands rois, il affermit le trône encore ébranlé, et prépara les merveilles du regne de Louis XIV.

An de
J. C.

1643.

LOUIS XIV, DIT LE GRAND.

Le regne de Louis XIV, ou *le Grand*, commença en 1643, ce prince n'étant encore âgé que de cinq ans. Il monta sur le trône sous la tutele d'Anne d'Autriche sa mere. Dès qu'elle fut déclarée régente, elle prit un conseil composé du duc d'Orléans, du prince de Condé, du cardinal Mazarin, et d'autres seigneurs recommandables par leur expérience; mais le cardinal eut la principale direction des affaires. Le regne de ce grand roi commença par une victoire signalée que le duc d'Enguien remporta, près de Rocroi, sur les Espagnols. Cette victoire fut suivie de la prise de plusieurs places, et des victoires de Fribourg en 1644, de Lens en 1648; ce qui fit faire la paix de Munster, en 1648, entre l'Empire, la France et la Suede.

Le roi Louis XIV, ayant atteint l'âge de 14 ans, alla au parlement le 7 septembre 1651, où la reine, régente du royaume, lui remit le pouvoir souverain. Les troubles de l'année 1652 obligerent le roi de partir de Paris. Son premier soin, après le calme rétabli en 1653, fut d'aller se faire sacrer à Rheims. La cérémonie en fut faite le 7 juin

1654. Le roi établit à Paris, en l'année 1656, différents hôpitaux pour y renfermer les pauvres de tout âge et de tout sexe. En 1660, le roi épousa l'infante d'Espagne. En 1661, il établit une chambre de justice pour connoître les malversations commises dans le recouvrement et l'administration des deniers publics. L'an 1662, le premier janvier, il y eut une grande promotion de chevaliers de l'Ordre du S. Esprit : les cent se trouvoient réduits à quarante. Louis XIV, le jour de sa majorité, rendit un édit contre les duels. Il fonda l'académie des inscriptions. établit aussi diverses manufactures dans le royaume pour faire refleurir le commerce et l'abondance : il fit faire aussi divers établissemens hors du royaume. Après la mort du cardinal Mazarin, arrivée en 1664, le roi prit lui-même la conduite des affaires. Ce fut aussi en cette année qu'il sauva l'empire par les secours qu'il envoya sous la conduite de Coligni et de la Feuillade, qui arrêterent les Turcs au passage du Raab. Ce fut en 1666 que l'académie des sciences et des arts, ainsi que celle de peinture et de sculpture, fut établie. L'an 1668, se fit la conquête de la Franche-Comté. Les années 1669 et 1681 furent employées en guerre avec différentes nations. Ce fut en 1676 que Louis XIV fit bâtir la magnifique maison des Invalides, pour être un asyle destiné aux soldats et aux officiers que l'âge ou leurs blessures ont mis hors d'état de servir.

An de
J. C.

1664.

Le 6 août 1682, naquit le duc de Bourgogne, provenant du mariage de monseigneur le dauphin avec la princesse de Bavière. Le 30 juillet 1683, mourut Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France, dans la 45^e année de son âge. Toute la France témoigna un extrême regret de la mort d'une si bonne reine. Le roi fit aussi divers établissemens pour la perfection de la marine. Le 19 octobre 1683, madame la dauphine eut un second fils qui fut nommé duc d'Anjou. Au mois d'octobre 1685, le roi donna un édit qui révoqua celui de Nantes, et qui défendit dans tout le royaume la religion prétendue réformée. Le 31 août 1686, madame la dauphine donna naissance à un troisième fils, qui fut nommé Charles, duc de Berri. La France fut plongée dans une grande désolation par la maladie du roi; mais cela n'eut pas de suite, la tranquillité et l'alégresse succéderent à la crainte et à la douleur. Ce fut en 1687 que la maison de S. Cyr fut bâtie avec un revenu de plus de 200000 livres pour l'entretien d'un grand nombre de demoiselles. Il y a 36 dames professes pour les instruire, et des sœurs pour les servir.

An de
J. C.
1682.

1687.

Les armes de France ne se reposèrent presque point, tant sur terre que sur mer, depuis l'année 1682 jusqu'en 1693; il y eut même plusieurs combats, et la France fut presque toujours victorieuse. Ce fut en 1693 que le roi établit un ordre militaire

An de
J. C.

sous le nom de S. Louis , auquel , outre l'honneur , il affecta des revenus considérables. La valeur et les services sont les titres pour y être admis. Les années 1693 à 1697 furent employées à différentes guerres. Le 7 du mois de décembre de l'année 1697 se fit le mariage de monseigneur le duc de Bourgogne avec la princesse de Savoie.

IX ÉPOQUE.

1700.

1700. CE fut en 1700 que le roi d'Espagne, Charles II, se voyant près de mourir sans enfants, appella à la succession de ses royaumes Philippe de France, duc d'Anjou, second fils de monseigneur le dauphin, à condition que les deux couronnes de France et d'Espagne ne pourroient être sur une même tête. Après qu'on eut mûrement délibéré sur cette affaire, le testament fut accepté. Charles II étant mort le premier octobre, monseigneur le duc d'Anjou, étant arrivé à Madrid
1701. au mois de février 1701, fut reconnu publiquement roi d'Espagne, et y reçut tous les honneurs dus à son rang.

Il y eut une guerre qui dura 12 ans, que les alliés entreprirent pour la succession d'Espagne. L'empereur prétendoit avoir

An de
J. C.

1713.

1715.

des droits, les Hollandois craignoient pour leur liberté, les Anglois ne voyoient qu'avec peine l'agrandissement de la France; mais enfin elle fut terminée par un traité de paix conclu à Utrecht le 11 avril 1713. Quoique la paix fût conclue, la ville de Barcelone se révolta contre Philippe V, et eut l'insolence de déclarer la guerre aux rois de France et d'Espagne; mais ils eurent lieu de s'en repentir. Les deux rois assiégèrent la ville par mer et par terre: la résistance des révoltés fut opiniâtre, mais elle fut emportée après trois mois de tranchée ouverte. Ce fut aussi en l'année 1713 que le roi Louis XIV donna une déclaration par laquelle les ducs du Maine et le comte de Toulouse furent déclarés princes du sang, et habiles à succéder à la couronne de France. Le 2 août 1714, le roi envoya au parlement son testament scellé et cacheté, par lequel il établissoit un ordre de régence. Louis XIV mourut à Versailles le 1 septembre 1715, âgé de 77 ans et quelques mois. Digne de porter le nom de Grand, que toutes les nations, de concert, lui ont si justement donné, son regne a duré 72 ans. Depuis l'établissement de la monarchie françoise, il n'y eut point de regne plus long ni plus rempli d'événements mémorables: il a été agité par des guerres continuelles. Il a été le plus illustre par une infinité de victoires, de conquêtes, et de paix avantageuses.

An de
J. C.

LOUIS XV, DIT LE BIEN-AIMÉ.

Après la mort de Louis XIV, M. le duc d'Orléans, les princes du sang, les pairs et les autres seigneurs du royaume se rendirent au parlement, où le testament du feu roi fut ouvert et lu en présence de l'assemblée. Le duc d'Orléans n'y étoit pas nommé régent, mais chef du conseil. Cependant, comme le roi, dans sa maladie, l'avoit déclaré hautement régent, et lui avoit donné toutes les marques possibles d'amitié et de confiance, on suivit ses dernières volontés, en laissant à S. A. R. l'autorité absolue, le 12 septembre 1715. Ce prince parla au parlement avec beaucoup de dignité, de force et de sagesse. Quelques jours après, le jeune roi Louis XV alla au parlement tenir son lit de justice, où il confirma tout ce qui avoit été réglé touchant la régence. Il y eut une déclaration qui établit six conseils particuliers, subordonnés au conseil de régence, où l'on donnoit la dernière décision pour les affaires importantes de l'état. On établit aussi une chambre de justice, et de là il alla au château de Vincennes pour y faire sa résidence.

L'année 1717, le czar arriva en France le 7 mars, et fut reçu au Louvre, où on lui rendit tous les honneurs dus à son auguste qualité.

Il y eut aussi pendant la minorité du roi

An de
J. C.

quelques guerres. Mehemet-Effendi, grand trésorier de l'empire ottoman, fut envoyé par le grand seigneur en qualité d'ambassadeur, pour féliciter le roi sur son avènement à la couronne. Il fit son entrée à Paris le 8 mars 1721.

Le 25 octobre 1722, le roi fut sacré à Rheims, et déclaré majeur le 22 février 1723. Monseigneur le duc d'Orléans, qui étoit chargé des affaires et de l'administration du royaume, mourut le 2 décembre de cette même année. Le duc de Bourbon lui succéda jusqu'en 1726, que S. M. déclara qu'elle vouloit gouverner son état par elle-même.

Le roi épousa à Fontainebleau, le 15 août 1725, Marie-Charlotte-Sophie-Félicité Leczinska, fille unique de Stanislas, roi de Pologne.

Après la mort du roi Auguste, le roi Stanislas fut rappelé au trône par le consentement unanime de la nation; mais l'empereur et la czarine s'étant opposés à ce choix, et s'étant ligüés pour soutenir l'élection de l'électeur de Saxe, le roi se vit obligé de déclarer la guerre à l'empereur.

Le maréchal de Villars, qui commandoit en Italie, fit la conquête du Milanéz, et en chassa les Impériaux. Ce fut la dernière campagne de ce général, qui mourut à Turin le 5 juin 1734. Le maréchal de Coigni battit les Impériaux sous les murs de Parme le 29 juin. Le comte de Königseg engagea

An de
J. C
1734. une nouvelle affaire, le 19 septembre, dans le voisinage de Guastalle. Après un combat de sept heures, il fut obligé de repasser le Pô, nous abandonnant la plus grande partie de son canon et ses blessés.

Sur le Rhin, l'on assiégea et l'on prit Philisbourg, le 23 mai 1734, où l'on perdit le maréchal de Berwick, qui fut tué d'un coup de fauconneau en visitant la tranchée.

Cependant on arrêta les articles de la paix à Vienne le 3 octobre 1735, et la paix fut signée le 18 avril 1738.

Les royaumes de Naples et de Sicile furent cédés à l'infant don Carlos.

Le grand duché de Toscane au duc de Lorraine.

Les duchés de Bar et de Lorraine, avec les titres et honneurs de roi de Pologne, au roi Stanislas, et lesdits duchés réversibles à la France après son décès.

On céda Novarre et Tortone au roi de Sardaigne; l'on rendit à l'empereur ce qu'on avoit conquis en Italie.

1740. L'empereur Charles VI étant mort le 20 octobre 1740, sans laisser aucun enfant mâle, Marie Thérèse, grande duchesse de Toscane, sa fille aînée, prit possession de la succession de la maison d'Autriche. L'électeur de Bavière y prétendit aussi. Le roi de Prusse, qui avoit paru disposé à maintenir l'archiduchesse dans la possession des biens de la maison d'Autriche, forma aussi ses prétentions, ainsi que le roi d'Espagne, qui fit

distribuer un mémoire à ce sujet. Le roi de Pologne se mit aussi sur les rangs. Enfin le roi de Sardaigne publia les siens sur le Milanais. Toute l'Europe prit part à cette grande affaire; la France, qui avoit un traité particulier avec l'électeur de Bavière, lui envoya des troupes. Pendant qu'on se préparoit à la guerre de part et d'autre, l'archiduchesse se fit couronner reine de Hongrie à Presbourg le 25 juin 1741. L'électeur de Bavière, après s'être d'abord emparé de la ville de Passaw, se rendit aussi maître de la haute Autriche, et entra en Bohême. Le roi de Prusse étant entré en Silésie, la reine de Hongrie fut obligée de partager ses forces. Le comte de Neuperg, chargé par la reine de Hongrie de défendre cette province, malgré sa valeur, ne put tenir aux forces du roi de Prusse; les Autrichiens furent battus, et perdirent plusieurs places: il se rendit maître de la basse Silésie, que le comte de Neuperg fut obligé d'abandonner, lui étant venu un ordre de la reine de Hongrie d'aller couvrir la Moravie, où les Bavares vouloient pénétrer. La Silésie se soumit au roi de Prusse le 7 septembre 1741. L'électeur de Bavière, qui dès le commencement de novembre étoit entré en Bohême, se rendit devant Prague le 19, ouvrit la tranchée devant cette ville le 25, et, le lendemain, la ville fut enlevée par escalade; l'électeur fut reconnu par les états roi de Bohême. Le grand duc de Toscane, qui n'avoit pu se-

An de
J. C.

An de
J. C.

1742.

courir Prague, et le général Kevenhuller, s'étant joints, entrèrent dans la haute Autriche, prirent plusieurs places, se rendirent maîtres de Passaw le 27 janvier 1742, et de plusieurs postes, s'emparèrent de Munich, et peu s'en fallut que tout l'électorat ne fût au pouvoir des Autrichiens. Dans ces entre-faites, après plusieurs décisions de l'empire, l'électeur de Bavière, Charles VII, fut reconnu pour empereur. Son élection se fit à Francfort le 24 janvier 1742. Toutes les puissances de l'Europe le reconnurent; il n'y eut que la reine de Hongrie qui attaqua son élection. Les Autrichiens ne restèrent pas maîtres de la Bavière: un corps de troupes françaises, sous les ordres du duc d'Harcourt, s'y étant rendu, les ennemis abandonnerent plusieurs postes, et la ville de Munich fut reprise. Le roi de Prusse, qui étoit en Bohême, remporta une victoire considérable, le 17 mai, à Czaslaw. Le maréchal de Broglie, qui eut le même avantage sur les ennemis le 25 du même mois, ne put profiter de ses conquêtes, ayant été abandonné par les troupes du roi de Prusse, qui avoit fait sa paix avec la reine de Hongrie, dont le traité préliminaire fut signé le 11 juin 1742 à Breslaw, et par lequel la Silésie resta au roi de Prusse. Le roi de Pologne ayant accédé, tout le poids de la guerre tomba sur les Français. Cependant le maréchal de Belle-Isle reçut des ordres de ramener l'armée française de Prague. Ce projet étonnant, que mille dif-

ficultés rendoient impossible, fut exécuté par ce maréchal, sans échec, et sans avoir pu être entamé, n'ayant perdu que ceux que la fatigue et le froid excessif empêcherent de suivre.

—
Au de
J. C.

Les forces autrichiennes n'étant plus divisées depuis le recouvrement de la Bohême, le fort de la guerre fut de nouveau porté en Bavière. Le roi donna des ordres de l'évacuer avec le haut Palatinat, et de retourner vers le Rhin. Les alliés prirent alors une résolution formée de faire une guerre personnelle au roi. On tenta le passage du Rhin, et M. le maréchal de Noailles observa les mouvements des troupes angloises, hano-vriennes et hessoises, ce qui engagea l'affaire d'Ettingen. Cette action fut très vive et très opiniâtre de part et d'autre. Les alliés perdirent en cette occasion 5000 hommes, et il en coûta 2000 aux François. Cette bataille se donna le 27 juin 1743.

Au commencement de l'année 1744, le roi donna à l'infant don Philippe un corps de troupes commandé par le prince de Conti, déclara la guerre au roi d'Angleterre et à la reine de Hongrie, partit de Versailles le 13 mai, et se mit à la tête de l'armée qu'il avoit rassemblée en Flandre. Il s'empara, dans l'espace de quarante jours, de Courtrai, de Menin, d'Ypres, de Furnes et du fort de la Knoke. Cependant le prince Charles menaçoit l'Alsace; le roi quitta la Flandre, vola au secours de cette province, et

An de
J. C.

s'avança jusqu'à Metz, où il tomba malade le 8 août; le danger de mort fut évident jusqu'au 18. Cette maladie sauva l'armée ennemie, et sera à jamais pour les François un monument éternel de leur amour pour leur roi, qui en acquit le glorieux titre de *Bien Aimé*. On s'avança vers Fribourg, la ville capitula le 5 novembre, et le roi, qui étoit parfaitement rétabli, s'y rendit le 10 octobre.

La mort de l'empereur, qui arriva le 20 janvier 1745, et l'accommodement du nouvel électeur de Baviere avec la cour de Vienne, sembloient annoncer la paix; cependant la guerre se prolongea en Flandre et en Italie.

Après les fêtes brillantes, occasionnées par le mariage de monseigneur le dauphin avec la princesse Marie Thérèse d'Espagne, conclu à Madrid le 11 décembre 1744, et célébré à Versailles le 23 Février 1745, le roi partit le 6 mai avec monseigneur le dauphin, pour se mettre à la tête de son armée en Flandre. La nuit du 30, M. le maréchal de Saxe avoit fait ouvrir la tranchée devant Tournai; le duc de Cumberland, qui s'étoit avancé pour secourir cette place, fut obligé de donner bataille. La victoire fut long-temps disputée; enfin elle demeura à la France. Les alliés perdirent en cette occasion près de 15000 hommes, et la France n'en perdit que 4000. Cette célèbre victoire de Fontenoi fut suivie de la prise de Tournai, le 24 mai, et de la

citadelle le 19 juin : les villes de Gand , de Bruges , d'Oudenarde , de Dendermonde , d'Ostende , de Nieuport , d'Atli , et d'autres places , eurent le même sort , sans que les alliés pussent s'y opposer.

→
An de
J. C.

Le 13 septembre , les électeurs déférèrent la dignité impériale au grand duc de Toscane , François Étienne de Lorraine.

Les heureux succès de nos armes en Flandre firent ouvrir de bonne heure la campagne par le siege de Bruxelles , qui fut prise le 20 février 1746 , et suivi de la réduction de plusieurs autres places ; la citadelle d'Anvers se rendit le 26 mai , et le 4 juin le roi y fit son entrée. Le 15 , il retourna à Versailles pour assister aux couches de madame la dauphine , qui accoucha le 16 juillet , et mourut le 26.

Pendant l'absence du roi , le maréchal de Saxe battit le 11 octobre les alliés à Raucoux , où l'infanterie françoise s'acquît une gloire infinie. Le 9 février 1747 , monseigneur le dauphin épousa Marie Josephine de Saxe.

Nos armes furent aussi heureuses l'année suivante : le roi remporta sur les alliés la seconde victoire de Lawffelt , dont la suite a été la prise de Berg-op-Zoom , le boulevard des Hollandois.

L'année 1748 nous annonçoit de glorieuses conquêtes , lorsque les ministres plénipotentiaires , assemblés pour la paix à Aix-la-Chapelle , convinrent des articles préliminaires , qui ont servi de base au traité définitif qui donne la paix à toute l'Europe ,

An de
J. C.

et assure à tous les peuples le repos et la tranquillité. Ce traité portoit que toutes les conquêtes faites de part et d'autre seroient restituées ; que les duchés de Parme, Plaisance, Guastalle, seroient cédés à don Philippe ; les deux Siciles à don Carlos, Modene au duc son allié ; la liberté à Gènes ; la Silésie et le comté de Glatz au roi de Prusse ; au roi de Sardaigne de nouveaux domaines dans le Milanez. Enfin on y convint de reconnoître pour empereur le grand duc de Toscane, époux de la reine de Hongrie. Ce traité fit un honneur infini à Louis XV par la modération qui le porta à renoncer glorieusement à toutes ses conquêtes pour faire goûter aux François la douceur de la paix. Le roi pourvut au soulagement de ses peuples, supprima plusieurs droits établis pour subvenir aux frais immenses de la guerre, et diminua le nombre de ses troupes. Ce fut aussi vers ce temps qu'il fit la conquête de l'isle de Corse, dont il réduisit les sujets à une entière dépendance de la France. Pendant que Louis XV, délivré du soin de la guerre, se reposoit sur ses lauriers, il rendit en septembre un édit qui ennoblit les capitaines dont le pere et l'aïeul l'avoient servi dans ses troupes. En 1751 il jeta les fondemens de l'École royale militaire pour l'éducation de 500 pauvres gentils-hommes, établit l'ordre du mérite militaire pour récompenser ses officiers protestants, augmenta les revenus de l'université de Paris. Ces deux années 1750 et 1751 furent

aussi remarquables par la naissance d'une princesse que mit au monde madame la dauphine le 26 août 1750, et d'un prince le 13 décembre 1751, qui fut nommé duc de Bourgogne. En 1752 la dauphine eut un second fils qui fut appelé duc d'Aquitaine, mais il ne vécut pas long-temps. En août 1754, la dauphine donna à la France un troisième fils, qui fut nommé duc de Berri, et qui est aujourd'hui Louis XVI notre auguste monarque. L'année 1755 fut mémorable par la guerre avec l'Angleterre, qui commença à l'occasion des hostilités commises par les Anglois contre le droit des gens et sans déclaration de guerre : il y eut différens combats où les François eurent presque toujours l'avantage. Le 17 novembre, la famille royale eut à se réjouir de la naissance d'un prince que mit au monde madame la dauphine, qui fut nommé comte de Provence. En 1756 il y eut continuation de guerre avec l'Angleterre. Le 2 mai fut conclu à Versailles le célèbre traité d'alliance entre le roi et l'impératrice reine. L'Allemagne et la France eurent à soutenir des guerres contre le roi de Prusse et d'autres puissances. L'année 1757 fut remarquable par la naissance d'un prince qui fut nommé comte d'Artois. L'événement le plus remarquable de l'année 1758 fut la perte que fit la chrétienté, et l'église en particulier, par la mort du pape Benoît XIV, l'un des plus savants et des plus respectables pontifes

An de
J. C.

1756.
BIBLIOTHEQUE
MUSEUM
NATIONAL
FRANCOIS

An de J. C. que l'église ait eus, qui arriva le 3 mai. Les années 1759 et 1760 se passerent en guerre avec l'Angleterre et le roi de Prusse. Le 22 février 1761, la famille royale fit la perte du 1761. duc de Bourgogne, qui mourut à Versailles à l'âge de 9 ans. Le 15 août fut conclu le traité ou pacte de famille entre le roi de France et celui d'Espagne, tant pour eux que pour le roi des deux Siciles et l'infant duc de Parme, contenu en 28 articles. En 1762, le parlement, jugeant l'appel comme d'abus des constitutions des Jésuites, abolit cette société, avec défense aux Jésuites d'en porter l'habit, de vivre sous l'obéissance du général; réserva d'accorder à chacun d'eux, sur leurs requêtes, des pensions alimentaires. L'année 1763 fut le terme de cette guerre si longue et si meurtrière. La paix fut signée à 1763. Paris, le 10 février 1763, entre le roi, le roi d'Espagne et le roi de la Grande-Bretagne: le traité de paix contient vingt-sept articles. Cette année fut aussi l'époque du traité de paix qui fut signé, le 15 février, entre l'impératrice reine de Hongrie et le roi de Prusse. Le collège de la Fleche fut établi en 1764 pour deux cents cinquante gentilshommes choisis, nommés et entretenus par le roi, pour y être instruits dans les belles-lettres, et de là passer à l'Ecole royale militaire à l'âge de quatorze ans, ou continuer leurs études dans ce collège, s'ils sont destinés à l'église ou à la magistrature. Le 6 septembre, le roi posa la première pierre de

la nouvelle église de Sainte Genevieve à Paris. Au mois de novembre, le roi donna un édit qui fut enregistré le premier décembre, par lequel il fut ordonné que la société des Jésuites n'auroit plus lieu dans le royaume. A la fin de l'année 1765, la famille royale et toute la France furent dans la consternation par la perte qu'elle fit de monseigneur le dauphin, qui mourut à Fontainebleau à l'âge de 36 ans. Il laissa de son mariage avec Josephine de Saxe, cinq enfants : trois princesses ; le duc de Berri, aujourd'hui Louis XVI, monseigneur le comte de Provence qu'on appelle Monsieur, et monseigneur comte d'Artois ; et deux princesses, dont une mariée.

An de
J. C.

1765.

L'hiver de l'année 1766 fut un des plus froids et des plus rigoureux qu'on ait vus depuis ceux de 1709 et 1740. Le 3 juin, le roi, par lettres-patentes, établit à perpétuité dans la faculté des arts de l'université de Paris soixante places de docteurs agrégés, dont un tiers attaché à l'enseignement de la philosophie, un tiers à celui de l'humanité, et le dernier à celui de la grammaire et des éléments de la langue latine. Au mois de juillet fut formé le projet d'ouvrir en différents quartiers de la ville de Paris des écoles gratuites de dessin : cet établissement fut confirmé par lettres patentes du 2 octobre suivant. La famille royale fut encore plongée dans le chagrin par la mort de madame la dauphine, qui mourut à Versailles, le

1767.

An de
J. C^s

13 mars 1767. Le 25 juin de la même année mourut à Versailles Marie Leczinska, reine de France, fille de feu Stanislas, roi de Pologne : elle étoit âgée de 65 ans, et avoit épousé le roi Louis XV le 5 septembre 1725. Elle eut de ce mariage dix enfants ; deux princes et huit princesses, dont il ne reste aujourd'hui que mesdames Adélaïde et Victoire. L'année 1768 fut stérile en événements. Le froid qui se fit sentir le 5 janvier ne différa que d'un degré de moins du fameux hiver de 1709, et passa de quatre degrés et demi celui de 1740. Le 21 février 1769 mourut le pape Clément XIII, à l'âge de 79 ans. Il avoit été élu le 6 juillet 1748. Le 19 mai, le cardinal Ganganelli fut proclamé pape sous le nom de Clément XIV.

1770. L'année 1770 fut remarquable par la célébration du mariage de monseigneur le dauphin avec madame l'archiduchesse Antoinette, fille de l'impératrice reine de Hongrie, et sœur de l'empereur, qui se fit dans la chapelle du château de Versailles le 16 mai. Le 10 septembre, madame la dauphine donna le voile à madame Louise de France, dans l'église des religieuses carmélites de Saint-Denis, où cette princesse s'étoit rendue le 11 avril de la même année. L'événement de l'année 1771 fut le mariage de monsieur le comte de Provence avec madame Marie Joseph de Savoie, qui se fit en présence du roi et de la famille royale le

14 mai dans la chapelle du château de Versailles. Il y eut aussi, dans le courant de l'année, différents édits portant suppression et création d'offices dans le parlement et dans les cours et tribunaux de Paris, ainsi que dans les autres parlements et autres juridictions du royaume. Le premier octobre, madame Louise prononça les vœux de religion aux Carmélites de Saint-Denis.

An de
J. C.

Le 26 janvier 1772, vers les cinq heures du matin, un bruit semblable à celui du tonnerre se fit sentir vers Honfleur. Lorsque le jour fut venu, on vit qu'une partie de la montagne s'étoit détachée de la largeur de quatre cents toises, que le terrain s'étoit affaissé, qu'il s'étoit élevé en d'autres endroits, et que les arbres des environs étoient renversés; il y eut aussi des débordements considérables qui firent des ravages terribles dans plusieurs provinces de France. Le 16 nov. 1773, monseigneur comte d'Artois reçut la bénédiction nuptiale de son mariage avec la princesse Marie Thérèse de Savoie. Le 16 août, le pape Clément XIV donna le bref d'extinction de l'ordre des Jésuites. En conséquence le pape fit signifier, par des commissaires, accompagnés d'un notaire, au général des Jésuites le bref qui les supprimoit, et on lit en même temps la même signification aux supérieurs des autres maisons. On mit les scellés par tout ainsi qu'aux principales portes. Les églises des Jésuites furent desservies le lendemain par des prêtres sécu-

An de
J. C.

liers. Le pape fit faire, aux dépens de la chambre apostolique, des habits séculiers pour tous les Jésuites qui étoient dans Rome, et ils sortirent de leurs maisons à mesure qu'ils furent habillés, à l'exception de ceux qui étoient infirmes. Le 27 avril 1774, le roi Louis XV étant à Trianon eut un frisson qui fut suivi de la fièvre. Le lendemain sa majesté retourna à Versailles. Le soir du 29, la petite vérole parut. On espéra pendant quelques jours; mais tout-à-coup la maladie empira, et le roi mourut le 10 mai à trois heures après midi, âgé de 64 ans trois mois et cinq jours, après un regne de 59 ans; son corps fut porté à Saint-Denis.

L O U I S X V I.

1774. Monseigneur le dauphin succéda au trône et prit le nom de Louis XVI. Le roi, la reine et toute la famille royale, partirent de Versailles pour se rendre à Choisy, ensuite se rendirent le 18 à la Muette par rapport à la petite vérole de mesdames, filles de Louis XV. Le roi signala le commencement de son regne par la remise qu'il fit du droit qui lui appartenoit à cause de son avènement à la couronne. Le 21 mai, le roi tint son premier conseil, auquel le comte de Maurepas fut appelé. Le 24 août, le duc de la Vrilliere alla de la part du roi redemander les sceaux au sieur de Maupeou: sa majesté en disposa en faveur du sieur Hue de Miroménil, premier président du parlement

de Rouen. Le même jour le roi nomma contrôleur général des finances, et ministre, le sieur Turgot, qui étoit passé de l'intendance de Limoges au département de la marine, et le sieur de Sartine, ci-devant lieutenant de police, au département de la marine.

An de
J. C.

Le 12 novembre, le roi, assisté des princes ses freres et des grands officiers de la couronne, tint son lit de justice à Paris pour le rétablissement des anciens membres du parlement qui avoit été exilé sous le dernier regne et sous le ministere du chancelier de Maupeou, et rétablit en même temps la cour des aides de Paris et de Clermont-Ferrand. On ordonna la suppression des conseils supérieurs; on réforma une chambre des enquêtes et les deux chambres des requêtes du parlement de Paris: on rétablit le grand conseil, et on en accorda les offices à ceux qui avoient composé le parlement intermédiaire. Le roi en usa de même à l'égard des autres parlements et conseils supérieurs. Le 15 février 1775, le cardinal Jean Angé Braschi fut élevé sur le saint siege, et prit le nom de Pie VI. Le 11 juin, le roi fut sacré en grande pompe dans l'église cathédrale de Rheims. Le 6 août, madame la comtesse d'Artois accoucha d'un prince que le roi nomma duc d'Angoulême. Le 16 août fut signé, dans le cabinet du roi, le contrat de mariage de madame Clotilde de France avec le prince de Piémont, et le 27 la princesse partit de Versailles pour se

An de
J. C.

rendre à Choisy, et le lendemain elle repartit pour se rendre à Chamberry, et de là à Turin.

Les années 1776 et 1777 furent employées à divers établissemens, tels que ceux de la société royale de médecine, de plusieurs hôpitaux de charité, et des nouvelles prisons, de manière que la prison civile est séparée de la prison criminelle, et que des malheureux détenus pour dettes ne sont plus confondus avec des scélérats. La France eut à soutenir une grande guerre avec l'Angleterre au sujet de l'indépendance des Etats-Unis de l'Amérique, laquelle commença le 10 juillet 1778, et ne finit qu'à la paix signée à Versailles le 3 septembre 1783; ce qui donna occasion à plusieurs événemens considérables. La France fit un traité de paix avec les Etats-Unis de l'Amérique le 20 mars 1778. Il y eut divers combats, entre autres celui d'Ouessant, du 27 juillet 1778, où le comte d'Orvilliers, commandant la flotte françoise, força la flotte angloise, commandée par l'amiral Keppel, à rentrer dans ses ports; la prise de l'isle de Minorque; le siège de Gibraltar, qui ne put être pris; différens combats particuliers dans lesquels les François eurent presque toujours l'avantage: on s'empara, dans l'Amérique, de la Dominique, de Sainte-Lucie, ainsi que de Saint-Vincent; on prit la Grenade; et, deux jours après, on battit l'escadre de l'amiral

1779

miral Byron; on s'empara de l'isle de Tabago à la vue de Rodney, qui n'osa s'y opposer; on prit un convoi anglois, près du cap Saint-Vincent, dont la prise fut estimée trente-cinq millions. En 1781, on prit New-Yorck, et on fit la conquête de l'isle de Saint-Eustache. De toutes les campagnes de cette guerre, celle de 1781 fut la plus désastreuse pour les Anglois; au point que, malgré la victoire qu'ils remporterent le 12 avril 1782 sur M. de Grasse, qui fut pris avec son vaisseau amiral, ils se trouverent hors d'état de continuer la guerre, et réduits à traiter d'égal à égal avec les Etats-Unis. Par le traité du 30 nov. 1782, le roi de la Grande-Bretagne reconnoît lesdits Etats-Unis être des états libres, souverains et indépendants, et qu'il traitera avec eux comme tels, tant pour lui-même que pour ses héritiers et successeurs; renonce à toute prétention de gouvernement, propriété et droits territoriaux sur iceux et toute partie d'iceux; la navigation de Mississipi depuis sa source jusqu'à l'océan demeure pour toujours libre et ouverte pour tous les sujets de la Grande-Bretagne et les citoyens des Etats-Unis: le reste du traité constitue les limites des possessions desdits Etats-Unis. Ce traité a été aussi signé le 2 septembre 1783 entre l'Angleterre et les Provinces-Unies des Pays-Bas; et, le 3 du même mois, le traité définitif a été conclu et signé à Versailles entre le roi d'Es-

An de
J. C.

An de J. C. pagne, le roi d'Angleterre, et sa majesté Louis XVI. La publication de la paix en a été faite le 20 novembre.

Pendant les divers événements de cette guerre, la France eut à se réjouir de la naissance d'une princesse que la reine mit au monde le 19 décembre 1778, qui fut nommée Marie Thérèse Charlotte, et de celle de monseigneur le dauphin, qui naquit le 22 octobre 1781, et fut nommé Louis Joseph Xavier François. Le 26 février 1783, le roi donna divers réglemens pour l'administration de ses finances. En 1784, il n'y eut rien de mémorable. Le 27 mars 1785, la reine accoucha d'un prince que le roi a nommé Louis Charles, et titré duc de Normandie. Le 24 avril, le roi donna un arrêt du conseil, portant établissement d'une nouvelle compagnie des Indes. Le 8 novembre, le traité définitif de la paix entre l'empereur et les Etats-Généraux des Provinces-Unies des Pays-Bas a été signé à Fontainebleau, par leurs ambassadeurs respectifs, sous la médiation et la garantie du roi de France. En juin 1786, le roi fit le voyage de Cherbourg et du Hayre. Le 12 juillet, la reine accoucha d'une princesse que le roi a nommée madame Sophie, et qui reçut au baptême les noms d'Héleue Béatrix; mais cette princesse ne vécut que quelques mois. Traité de commerce et de navigation entre la France et la Grande-Bretagne, signé le 26 septembre.

T A B L E

C H R O N O L O G I Q U E

des principaux événements

arrivés pendant les neuf époques
nouvelles.

*Depuis la naissance de Jésus-Christ jus-
qu'à Constantin, ou la paix de l'église,
312.*

1 — 312.

An de J. C.	<i>Evénements remar- quables.</i>
Morts	
14. d'Auguste.	I. Persécution, sous
37. Tibere.	Néron, l'an 64. La
41. Caligula.	ruine de Jérusa-
54. Claude I.	lem, 70.
68. Néron.	II. Persécution sous
69. Galba, Othon,	Domitien, 93.
Vitellius.	III. Sous Trajan,
79. Vespasien.	107.
81. Tite.	IV. Persécution sous
96. Domitien.	Marc Aurele, 164.
98. Nerva.	V. Sous Sévere, 222.
117. Trajan.	VI. Sous Maximin,
138. Adrien.	235.
160. Antonin.	VII. Sous Dece, 250.
180. M. Aurele, et	VIII. Sous Valérien,
Lucius Verus son	257.

- | | | |
|------|---|---------------------|
| | frere. | IX. Sous Aurélien, |
| 192. | Commode. | 272. |
| 193. | Pertinax. | X. Sous Dioclétien, |
| 211. | Sévere. | 302. |
| 217. | Caracalla. | |
| 218. | Macrin. | |
| 222. | Héliogabale. | |
| 235. | Alexandre Sévere. | |
| 238. | Maximin, Gordien le Vieux. | |
| 239. | Puppien. | |
| 244. | Gordien le Jeune. | |
| 249. | Philippe. | |
| 252. | Dece. | |
| 253. | Gallus. | |
| 260. | Valérien I. | |
| 268. | Gallien. | |
| 270. | Claude II. | |
| 275. | Aurélien. | |
| 276. | Tacite, Florian. | |
| 282. | Probus. | |
| 283. | Carus. | |
| 285. | Carin. | |
| 304. | Dioclétien, Maximien-Hercule, Constance Chlore, Maxence, Licinius, et Constantin I ou le Grand : il reste seul en 324, et transfere le siege de l'empire à Constantinople en 330. | |

Depuis Constantin jusqu'aux monarchies nouvelles, 108 ans.

312 — 420.

312. La paix de l'église.

337. Mort de Constantin le Grand.
 361. Constance ; collegues Constantin II,
 Constant.
 363. Julien.
 364. Jovien.
 378. Valens.
 395. Théodose I, ou le Grand.
 408. Arcade.

*Depuis les monarchies nouvelles jusqu'à
 Charlemagne, 381 ans.*

420 — 801.

450. Théodose II, ou le Jeune.
 457. Marcien.
 474. Léon I, ou l'Ancien ; Léon II, ou le
 Jeune.
 491. Zénon l'Isaurien.
 518. Anastase I, surnommé Dicore.
 527. Justin I.
 566. Justinien I.
 578. Justin II, ou le Jeune.
 582. Tibere Constantin.
 602. Maurice.
 610. Phocas.
 641. Héraclius I ; Héraclius II, surnommé
 Constantin, ou le Jeune ; Héracléon-
 nas, exilé.
 668. Héraclius III, surnommé Constant.
 685. Constantin IV, surnommé Pogonat ;
 Justinien II, surnommé Rhinotmete,
 dépouillé en 694.

696. Léonce, chassé.
 705. Tibere Absimare, décapité.
 712. Justinien II, rétabli, est décapité.
 713. Philippique Bardanès, chassé.
 716. Anastase II abdique forcément.
 717. Théodose III.
 741. Léon III surnommé l'Isaurien ou l'Iconoclaste.
 775. Constantin V surnommé Copronyme.
 780. Léon IV.
 797. Constantin VI.

HISTOIRE DE FRANCE.

PRINCES MÉROVINGIENS.

428. Pharamond , *Evénements remarquables.*
 fondateur de la monarchie.
 448. Clodion. S. Benoît au mont
 458. Mérovée. Cassin, 543.
 481. Childéric I. Le moine Augustin
 511. Clovis I. convertit l'Angle-
 558. Childebert I. terre au Christia-
 561. Clotaire I. nisme, 597.
 570. Charibert. Béguines, fondées
 584. Chilpéric I. par Saint Begge,
 628. Clotaire II. 690.
 638. Dagobert I.
 656. Clovis II. Boniface, Anglois,
 671. Clotaire III. moine de S. Be-
 674. Childéric II. noît, prêche l'é-
 691. Thierry I. vangile aux bar-

695. Clovis III. baires de la Ger-
 711. Childebert II. manie, 723.
 716. Dagobert II.
 720. Chilpéric II.
 737. Thierry II.
 751. Childéric III, déposé.

PRINCES CARLOVINGIENS.

768. Pepin le Bref, élu en 751.

Depuis Charlemagne jusqu'aux croisades,
 297 ans.

801 — 1098.

814. Charlemagne. *Evénements remar-*
 840. Louis I, ou le *quables.*
 Débonnaire.
 877. Charles II, ou L'ordre de Cluni,
 le Chauve. diocese de Mâcon
 879. Louis II, ou le en Bourgogne, ins-
 Begue. titué en 910.
 882. Louis III. S. Romuald fonde les
 884. Carloman. Camaldules, 1012.
 936. Charles III. Saint Jean Gualbert
 954. Louis IV, dit fonde le monas-
 d'Outremer. tere de Val-Om-
 986. Lothaire II. breusedans la Tos-
 987. Louis V, ou le cane, 1031.
 Fainéant.

PRINCES CAPÉTIENS.

996. Hugues Capet, élu en 987.
 1031. Robert.
 1060. Henri I.
 1108. Philippe I.

Suite de l'empire d'Orient.

802. Irene, veuve de Léon IV, détrônée.
 811. Nicéphore, surnommé Logothete;
 Staurace dépouillé.
 813. Michel I, surnommé Rhamgabé, ab-
 dique.
 820. Léon V, surnommé l'Arménien, tué.
 829. Michel II, surnommé le Begue.
 842. Théophile.
 867. Michel III, surnommé Porphyrogé-
 nete.
 886. Basile I, surnommé le Macédonien.
 911. Léon VI, surnommé le Philosophe.
 912. Alexandre.
 959. Constantin VI, surnommé Porphy-
 rogénete.
 963. Romain II, ou le Jeune, surnommé
 Porphyrogénete.
 969. Nicéphore Phocas.
 975. Jean Zimiscès.
 1025. Basile II, surnommé Bulgaroctone.
 1028. Constantin VII, frere et d'abord col-
 legue de Basile.
 1034. Romain Argyre.
 1041. Michel IV, surnommé le Paphlago-
 nien.

1042. Michel V, surnommé Calafate, dépouillé.
1050. Zoé, héritière du trône, et veuve des empereurs Argyre et Michel IV.
1054. Constantin VIII, troisième mari de Zoé et d'abord son collègue.
1056. Théodora, sœur de Zoé.
1057. Michel VI, surnommé le Stratiotique, abdique forcément.
1059. Isaac Comnène I abdique.
1067. Constantin Ducas I.
1071. Romain Diogène.
1075. Michel Ducas, surnommé Parapinnace, dépouillé.
1081. Nicéphore Botoniate, chassé.
1082. Constantin Ducas II, frère et d'abord collègue de Michel.

Histoire d'Allemagne.

814. Charlemagne.
840. Louis le Débonnaire.
855. Lothaire I.
875. Louis II.
877. Charles II ou le Chauve.
879. Louis III ou le Bégué.
880. Carloman.
887. Charles le Gros.
889. Arnoul.
912. Louis IV.
918. Conrad I.
936. Henri I, ou l'Oiseleur.
973. Othon I, ou le Grand.



983. Othon II.
 1002. Othon III.
 1024. Henri II, ou S. Henri.
 1039. Conrad II.
 1056. Henri III.
 1106. Henri IV.

*Depuis les croisades jusqu'à Ottoman,
 ou l'empire turc, 202 ans.*

1098 — 1300.

1118. Alexis Comnene I.
 1143. Jean Comnene, surnommé Calo-
 Jean.
 1180. Manuel Comnene.
 1183. Alexis Comnene II, ou le Jeune.
 1185. Andronic Comnene, d'abord colle-
 gue d'Alexis II.
 1195. Isaac l'Ange Comnene, dépouillé.
 1205. Alexis l'Ange Comnene.
 1222. Théodore Lascaris I, gendre de l'em-
 pereur Alexis l'Ange; Baudouin I;
 Pierre de Courtenay; Robert de
 Courtenay.
 1255. Jean Vatace I, gendre de Théodore
 Lascaris.
 1259. Théodore Vatace Lascaris, ou Théo-
 dore II, fils de Jean; Jean de Brienne;
 Baudouin II.
 1260. Jean Vatace Lascaris, ou Jean II, fils
 de Théodore, dépouillé.
 1282. Michel Paléologue, usurpateur.

Suite de l'histoire de France.

1137. Louis VI, ou *Evénements remarquables*. Gros. *quables*.
1180. Louis VII, dit le Jeune. *Ordre des Chartreux*, par S. Bruno, 1084.
1223. Philippe II, ou Auguste. *Ordre de Cîteaux*, par Robert, abbé de Molême, 1098.
1226. Louis VIII, dit le Lion. *Ordre de Fontevrault*, par Robert d'Arbrissel, 1100.
1270. Louis IX, ou S. Louis.
1285. Philippe III, ou le Hardi.
1314. Philippe IV, ou le Bel.

Ordre de S. Jean de Jérusalem, ou de Malte, 1113.

Ordre des Templiers, 1118.
Aboli en 1311.

Ordre des Prémontrés par S. Norbert, 1120.

Ordre de S. François, par Saint François d'Assise, 1209.

Religieuses de S^{te} Claire, 1212.

Ordre des Freres prêcheurs, par S. Dominique. 1216.

Vêpres siciliennes. 1282.

Histoire d'Allemagne.

1125. Henri V.

1137. Lothaire II.

1152. Conrad III.

1190. Frédéric I, ou Barberousse.
 1197. Henri VI.
 1208. Philippe.
 1212. Othon IV.
 1250. Frédéric II.
 1254. Conrad IV.
 1272. Richard d'Angleterre.
 1291. Rodolphe I, comte d'Hapsbourg.
 1298. Adolphe, comte de Nassau.

*Depuis l'empire turc jusqu'à la découverte
 de l'Amérique, 192 ans.*

1300 — 1492:

1332. Andronic Paléologue I, fils de Michel.
 1341. Andronic Paléologue II, ou le Jeune;
 d'abord collègue.
 1391. Jean Paléologue I.
 1425. Emmanuel Paléologue.
 1448. Jean Paléologue II.
 1453. Constantin Paléologue, surnommé
 Dragasès.

Sultans avant la prise de Constantinople.

1303. Ottoman, ou Osman, sultan, meurt
 en 1327.
 1358. Orcham.
 1389. Amurat I.
 1402. Bajazet I.
 1403. Josué.
 1410. Soliman I.
 1413. Moyse.
 1421. Mahomet I.
 1451. Amurat II.

Empereurs musulmans depuis Constantin Paléologue jusqu'à nos jours.

1481. Mahomet II, maître de Constantinople en 1453.
 1512. Bajazet II.
 1520. Selim I.
 1566. Soliman II, ou le Magnifique.
 1574. Selim II.
 1595. Amurat III.
 1603. Mahomet III.
 1617. Achmet I.
 1618. Mustapha I, déposé.
 1622. Osman II, étranglé.
 1623. Mustapha, rétabli et étranglé.
 1640. Amurat IV.
 1648. Ibrahim.
 1687. Mahomet IV, déposé.
 1691. Soliman III.
 1695. Achmet II.
 1703. Mustapha II, déposé.
 1730. Achmet III, déposé.
 1754. Mahomet V.
 1757. Osman III.
 1774. Mustapha III.
 Abdoul Achmet, aujourd'hui empereur, né en mars 1725.

Histoire de France.

1316. Louis X, ou *Evénements remarquables.*
 le Hutin.
 1322. Philippe V,
 ou le Long. Bulle d'Or, 1356.

1328. Charles IV , Invention de la pou-
ou le Bel. dre à canon , et
1350. Philippe VI , des armes à feu ,
c^o de Valois. 1380.
1364. Jean I, à Lon- Ordre des Minimes ,
dres. par S. François de
1380. Charles V, dit Paule, 1435.
le Sage. Art de l'imprimerie ,
1422. Charles VI. 1440.
1461. Charles VII , Carmélites , fon-
dit le Victo- dées par Françoise
rieux. d'Amboise , du-
1483. Louis XI. chesse de Breta-
1498. Charles VIII. gne , 1467.

Histoire d'Allemagne.

1308. Albert I, duc d'Autriche.
1313. Henri VII, comte de Luxembourg et
de Limbourg.
1347. Louis V, duc de Baviere; et Frédé-
ric d'Autriche, mort en 1330.
1378. Charles IV, comte de Luxembourg,
et roi de Bohême.
1409. Wenceslas, roi de Bohême.
1410. Robert de Baviere.
1437. Sigismond.
1439. Albert II, duc d'Autriche, roi de
Bohême et de Hongrie.

*Depuis la découverte de l'Amérique jus-
qu'à Luther et Calvin, 25 ans.*

1492 — 1517.

1517. Luther soutient des theses contre les
indulgences.

Histoire de France.

1515. Louis XII, au- *Evénements remar-*
 paravant duc *quables.*
 d'Orléans. Annonciades, fon-
 1547. François I. dées à Bourges par
 Jeanne, reine de
 France, 1501.

Histoire d'Allemagne.

1493. Frédéric.
 1519. Maximilien I.

Depuis Luther et Calvin jusqu'à la révo-
lution d'Espagne, 183 ans.

1517 — 1700 — 1750.

Histoire de France.


1559. Henri II. *Evénements remar-*
 1560. François II. *quables.*
 1574. Charles IX.
 1589. Henri III, roi *Ordre des Jésuites,*
 de Pologne. 1540.
 1610. Henri IV, ou *Ouverture du con-*
 le Grand. *cile de Trente,*
 1643. Louis XIII. 1545.
 1715. Louis XIV, *Calendrier grégo-*
 ou le Grand. *rien, 1582.*
 Prêtres de l'Oratoire, par S. Phi-
 lippe de Néri, 1595.
 Doctrine chrétienne, par César
 du Bus, 1598.

Paix de Vervins,	1598.
Paix de Munster, où les Hollandois sont reconnus pour état souverain et libre,	1648.
Paix de Nimègue,	1678.
Peres de la Mission, par S. Vincent de Paule,	1625.
Paix de Riswick,	1697.
La Prusse érigée en royaume,	1701.
Paix d'Utrecht,	1715.
Le duc de Savoie y est reconnu pour roi de Sicile.	
Paix d'Aix-la-Chapelle,	1748.
Fondation de l'Ecole militaire,	1750.
Pacte de famille entre le roi de France et d'Espagne,	1761.
Traité de paix entre le roi de France, l'Espagne et le roi de la Grande-Bretagne,	1763.
Édit par lequel il est ordonné que la société des Jésuites n'auroit plus lieu en France,	1765.
Clément XIV donne le bref d'extinction de l'ordre des Jésuites,	1773.
1774. Louis XV.	
Traité de paix avec les États-Unis de l'Amérique,	1776.
Paix conclue avec l'Angleterre, par laquelle l'indépendance des États-Unis de l'Amérique est reconnue,	1782;

Histoire d'Allemagne.

1555. Charles-Quint.
1564. Ferdinand I.
1576. Maximilien II.
1612. Rodolphe II.
1619. Matthias.
1637. Ferdinand II.
1657. Ferdinand III.
1705. Léopold.
1711. Joseph I.
1740. Charles VI.
1745. Charles VII, électeur de Baviere.
1745. François Étienne, grand duc de
Toscane, ci-devant duc de Lorraine.
1765. Joseph II, élu le 3 avril.





DE LA FABLE.

D. QU'EST-CE que la fable?

R. C'est 1°. l'histoire des fausses divinités du paganisme. Les Métamorphoses d'Ovide forment le corps le plus complet que les anciens nous aient laissé sur cette matieres Ce genre de fables porte le nom de *Fables héroïques* : au reste, ce n'est qu'un tissu d'imaginations bizarres, et un amas de faits sans ordre chronologique et sans vraisemblance; un composé monstrueux de faussetés, d'impiétés, d'iniquités, sur un fond de vérité qui devient méconnoissable.

2°. On appelle fables ces fictions ingénieuses inventées pour instruire les hommes : telles sont les fables d'Ésope, mises en vers latins par Phedre, affranchi d'Auguste, et en vers françois par le célèbre La Fontaine; ces fables portent le nom de *Fables morales*.

D. Quelle est l'origine de la fable héroïque?

R. C'est 1°. l'ignorance des hommes, qui, n'ayant plus qu'une lueur de la connoissance du vrai Dieu, tournerent leurs vœux vers les objets sensibles.

2°. La vanité, qui mit au rang des dieux des hommes que leurs exploits avoient rendus glorieux et formidables, ou qui, par l'invention des arts, s'étoient rendus utiles

à la société : de là , chaque nation voulut avoir ses dieux et ses héros.

Les princes et les personnages redoutés se prêtèrent aux opinions populaires, parce qu'elles leur assujétissoient les esprits, et facilitoient le succès de leurs grandes entreprises. Romulus trouva avantageux d'être cru fils du dieu Mars ; et Numa, pour donner crédit à ses loix, supposa des entretiens secrets avec la nymphe Égérie.

Alexandre laissa croire à ceux qui le voulurent que Jupiter étoit son pere.

Les Romains adoptèrent la fable qu'Énée, leur premier fondateur, étoit fils de la déesse Vénus et d'Anchise ; et les législateurs trouverent aussi leur compte à faire valoir leurs entretiens avec les dieux. Minos donna des loix au peuple de Crete après neuf ans de conversation avec Jupiter ; Lycurgue reçut d'Apollon celles qu'il établit à Sparte ; et Solon, de la déesse Minerve, celles qu'il composa pour les Athéniens.

Parmi les hommes dieux, les plus anciens furent copiés sur les patriarches et les hommes illustres de nos saintes écritures, comme on le verra par les solides paralleles que nous ferons des dieux du paganisme avec les plus célèbres personnages dont l'Écriture nous a peint les actions. En faisant voir ainsi les fables et les religions des Gentils, tirées de l'Écriture sainte, on établit le droit d'aïnesse et l'autorité de la vérité sur le mensonge, et des saintes écritures sur les

inventions des hommes ; de la vraie religion et de la vraie divinité par-dessus les fausses, qui n'en sont qu'une imitation corrompue.

3°. La corruption du cœur, qui chercha à se former un fantôme de religion, pour pouvoir impunément flatter ses passions, et se mettre à l'abri des remords et de la punition par l'exemple des dieux criminels. Les démons amusèrent les hommes par un masque de culte nécessaire, et qui ne gênât point leurs passions.

4°. Enfin la crainte. Les hommes, étonnés par le cours admirable et constant des astres, crurent qu'ils devoient en redouter les influences, et qu'ils devoient les apaiser lorsqu'ils paroisoient irrités : c'est de là que plusieurs nations ont adoré le soleil et les astres.

Bientôt les poètes accréditèrent ces rêveries ; ils firent des satyres et des nymphes de ceux qui n'étoient que de misérables et simples bergers ; ils imaginèrent ensuite des centaures, sous la figure d'hommes à cheval ; des pommes d'or sous la forme des oranges ; et sous l'idée de l'or une pluie de ce métal. Cependant, ces bigarrures firent le corps de la théologie païenne ; et, sur les idées d'Homere et d'Hésiode, les peuples érigerent des temples, et offrirent des victimes à des dieux qui n'avoient de réalité que dans la tête des poètes.

D. Quels sont les auteurs principaux des fables héroïques ?

R. Orphée, Homère, Hésiode et Ovide.

D. Quel pays a été le berceau des premiers récits fabuleux ?

R. On prétend qu'ils commencèrent chez les Assyriens, qui communiquèrent l'idolâtrie aux Phéniciens, et que ceux-ci la portèrent avec la fable dans tous les lieux de leur commerce : ensuite les Égyptiens et les Grecs la multiplièrent à l'infini, et la transmirent aux Romains, qui l'établirent avec leur puissance aux extrémités de la terre.

D. Quels avantages peut-on retirer de la fable ?

R. Plusieurs très considérables : 1°. la fable nous apprend jusqu'à quel point d'extravagance peut aller l'esprit de l'homme, obscurci par l'esprit de mensonge. 2°. Elle nous donne la clef de toutes les connoissances profanes, l'intelligence des meilleurs écrivains de l'antiquité, et des poètes modernes les plus estimés ; elle nous met au fait des ouvrages de peinture, de sculpture, des sujets de tapisseries, etc. 3°. Enfin, elle nous fournit en plusieurs occasions des instructions fort utiles. Les aventures de Phaéton et d'Icare nous représentent le sort des orgueilleux ; celle du beau Narcisse, qui meurt de l'excès de la passion qu'il prend pour lui-même en se contemplant dans une fontaine, nous instruit de la folle vanité de ceux qui n'aiment qu'eux.

Cependant la connoissance de la fable a aussi ses dangers pour la jeunesse, dont l'es-

prit est naturellement susceptible d'idées fausses : c'est pourquoi Plutarque veut qu'on la lise avec des yeux de philosophe et de censeur ; il faut sur-tout prendre garde de ne se rendre pas l'esprit païen.

Il faut remarquer de plus que la plupart de ces fictions ne sont qu'un déguisement de l'histoire , accommodé à la corruption du paganisme pour tromper le peuple crédule , et flatter les grands , plus portés que les autres à suivre leurs passions : on voit de toutes parts que les fables ont confondu et défiguré les traits originaux de l'histoire.

Les rapports de la fable à mille endroits de l'ancien testament sont frappants : il est évident que le chaos , la séparation des quatre éléments , la formation de l'homme par Prométhée , par où Ovide commence ses Métamorphoses , sont tirés de la Genese.

Le chaos , c'est le néant : la séparation des éléments exprime la puissance de Dieu , qui les plaça chacun dans le lieu qui leur convient.

Prométhée , c'est Dieu qui forme l'homme sur la terre : Minerve , qui donne la vie à l'homme , c'est la sagesse et la raison , qui distinguent l'homme des autres créatures.

Les différents âges marquent les différents états par où nos premiers parents ont passé.



FABLES HÉROÏQUES.

Des dieux du premier ordre.

D. Saturne est-il le plus ancien des dieux? Le chaos.

R. 1°. Hésiode met le chaos avant tous les êtres: *Le chaos*, dit-il, *étoit avant toutes choses*: ainsi par le chaos il faut entendre cet état de confusion où l'on suppose qu'étoit la matiere avant la création du monde, une masse confuse, sans ordre, qui contenoit les principes des êtres, et qui, se débrouillant, produisit l'univers. On trouve, dans la description que les poètes font du chaos et de la création, de respectables restes d'une tradition confuse de l'histoire de la formation de l'univers, décrite par Moïse.

2°. Le Ciel est le plus ancien des dieux, comme la Terre est la plus ancienne des déesses. Ils eurent pour fils Titan et Saturne. Titan devoit succéder au royaume; mais, par la cabale de sa mere, il céda son droit à Saturne, à condition toutefois que celui-ci n'éleveroit aucun enfant mâle, et qu'il les dévoreroit aussitôt qu'ils seroient nés. Cependant Cybele, étant accouchée de Jupiter, trompa Saturne en lui montrant une pierre dont elle disoit avoir été délivrée; il la dévora sur le champ: mais Titan, ayant appris que son frere avoit violé

Titan et Saturne.

son serment , le fit prisonnier avec Cybele. Jupiter , devenu grand , délivra Saturne et le rétablit sur le trône. Il craignit ensuite que Saturne n'abusât de sa liberté , il le chassa du ciel. Saturne se réfugia en Italie , où Janus , roi de cette contrée , le reçut humainement. Ce fut là qu'il enseigna l'agriculture aux hommes. Il leur apprit à fumer les terres , et le temps de son regne fut appelé *âge d'or* (1). Voici la description qu'en a donnée Despréaux :

Tous les plaisirs couroient au - devant de leurs vœux ;
 La faim aux animaux ne faisoit point la guerre ;
 Le bled , pour se donner , sans peine ouvrant la terre ,
 N'attendoit point qu'un bœuf , pressé de l'aiguillon ,
 Traçât à pas tardifs un pénible sillon ;
 La vigne offroit par-tout des grappes toujours pleines ,
 Et des ruisseaux de lait serpenoient dans les plaines.

Cette fable de Saturne peut être rapportée à Noé ; elle a même des ressemblances avec l'histoire d'Adam : car l'âge d'or et l'empire de Saturne finissent en même-temps. Saturne enseigna l'agriculture aux hommes , comme Adam cultiva la terre après son péché ; mais la fable , qui confond les temps et les événements , ne distingue point la création du monde d'avec son renouvellement après le déluge. Saturne étoit communément représenté comme un vieillard courbé sous le poids des années tenant une faux à la main.

(1) Âge d'or et les suivants.

Rapport de Saturne avec Noé.

- | | |
|--|---|
| <p>1. Saturne avoit trois enfans, Jupiter, Neptune et Pluton.</p> <p>2. Plusieurs poëtes font sortir Saturne et sa femme de l'Océan et de Téthys.</p> <p>3. Saturne dévora tous ses enfans, à l'exception de trois.</p> <p>4. Saturne divisa le monde à ses trois fils.</p> <p>5. On attribue à Saturne l'honneur d'avoir le premier planté la vigne.</p> <p>6. Jupiter persécuta Saturne, et le chassa du ciel.</p> <p>7. Le navire étoit le symbole de Saturne, il s'en servit pour venir en Italie se sauver de la colere de Jupiter.</p> | <p>1. Noé fut pere de Sem, Cham et Japhet.</p> <p>2. Noé et sa femme sortirent des eaux du déluge.</p> <p>3. Noé ne sauva du déluge que ses trois fils.</p> <p>4. Sem, Cham et Japhet partagerent la terre après la confusion des langues.</p> <p>5. L'Écriture le dit en termes formels de Noé.</p> <p>6. Cham insulta son pere Noé, et entreprit d'usurper la portion de Sem.</p> <p>7. Cela se rapporte à l'arche merveilleuse de Noé, où il se réfugia.</p> |
|--|---|

Trois autres âges succéderent à l'âge d'or, celui d'argent, celui d'airain et celui de fer. On leur a donné ces noms, selon les degrés différens où la malice des hommes a monté successivement.

L'âge d'argent étoit celui où les hommes commencerent à devenir méchants; on le rapporte à celui où Adam et Eve perdirent leur innocence.

L'âge d'airain fut le temps de leur corrup-

tion totale: le déluge de Deucalion, où Jupiter submergea tous les hommes, est copié d'après le déluge universel.

Enfin, l'âge de fer est celui où les hommes commencèrent à se faire des guerres ouvertes: on en fixe l'époque à la construction de la tour de Babel et à la confusion des langues.

Mais tout ce système se soutient mal dans les idées poétiques; dès le siècle de Saturne, qui est leur âge d'or, on voit les guerres les plus sanglantes et les crimes les plus affreux.

D. Qu'est-ce que la fable nous apprend de Janus, roi d'Italie?

R. Elle le confond souvent avec Saturne, et il est également reconnoissable dans Noé. Ovide fait sortir l'univers de ses mains après le déluge: Janus ferme le premier monde, et en voit renaître un nouveau, comme fit Noé quand il ouvrit l'arche.

On le peignoit avec deux visages, pour signifier les deux mondes qu'il avoit vus, comme Noé avoit fait la clôture du premier et l'ouverture du second.

Janus présidoit aux portes, aux entrées et sorties, aux chemins publics, et c'est lui qui a donné le nom au premier mois de l'année; ces traits appartiennent à Adam et à Noé, premier et second chefs du genre humain, qui les premiers fixerent l'ordre des temps, des années, du jour, de la nuit, des saisons. *Gen., chap. 8.*

D. Dites-nous quelque chose de Cybele.

R. Cybele, femme de Saturne, passoit Cybele.
pour la mere des dieux, c'est pourquoi on l'appelloit la *grande mere*. Comme Saturne présidoit au ciel, elle donnoit aux hommes tous les secours dont ils avoient besoin sur terre. On la représentoit assise, parceque la terre est stable; de plus, on lui donnoit un tambour qui est le symbole des vents que la terre renferme, et on lui mettoit sur la tête une couronne en forme de tour. Elle présidoit à la virginité sous le nom de *Vesta*, et il n'appartenoit qu'à ses vierges de célébrer ses mysteres: leur unique Vestales.
soin étoit de ne jamais laisser éteindre le feu des lampes qui brûloit dans ses temples: quand il s'éteignoit par leur faute, ou quand elles manquoient à leur vœu de virginité, on les enterroit toutes vives. On les appelloit vestales.

Cette déesse eut une fille qui enseigna l'agriculture aux hommes; elle s'appelloit *Cérès*. Dès lors les hommes s'appliquerent Cérès.
à labourer leurs terres; et de féroces qu'ils étoient auparavant, ils commencerent à se policer. Pluton lui enleva sa fille *Proserpine*, Proserpine.
et l'emmena dans son royaume. *Cérès* ayant parcouru inutilement toute la terre pour la chercher, apprit son enlèvement par la fontaine *Aréthuse*, qui, coulant sous terre, avoit vu passer Pluton avec elle. Enfin, elle obtint de Jupiter qu'elle la retireroit des enfers, à condition qu'elle n'y au-

roit encore ni bu ni mangé : mais par malheur elle avoit sucé quelques grains de grenade, et Jupiter ne put la lui rendre ; toutefois il permit à Proserpine de ne passer que la moitié de l'année dans les enfers, et l'autre moitié avec les autres dieux dans le ciel.

On représente Cérés sur un brancard porté par quatre vierges ; elle tient d'une main une faucille, et de l'autre des épis, dont elle est aussi couronnée. Elle présente des mamelles pleines de lait, comme pour marquer qu'elle est la nourrice des hommes. On lui sacrifie un pourceau, parceque cet animal, en fouillant la terre, empêche le grain de germer. Cette déesse étoit si soigneuse des biens de la terre, qu'elle condamna Érésichthon à une faim insatiable, pour avoir eu l'audace de couper plusieurs pieds d'arbres dans une forêt qui lui étoit consacrée.

D. Quel est le premier des dieux ?

Jupiter. *R.* Jupiter tient le premier rang parmi les dieux de la fable héroïque : il partagea l'empire du monde avec ses deux freres, Neptune et Pluton, et donna à l'un l'empire des mers, et à l'autre celui des enfers ; mais il garda le ciel pour lui. On le peint avec des sourcils noirs, le front couvert de nuage, la foudre à la main, et l'aigle à ses pieds. Il a à ses côtés le Respect et l'Équité, et devant lui deux vases qui contiennent le bien et le mal, et qu'il répand sur les hommes à sa fantaisie. Il fut nourri d'une chevre, qu'il plaça au

ciel par reconnoissance, et fit présent d'une de ses cornes aux nymphes qui avoient eu soin de son enfance. Cette corne s'appelle *la corne d'abondance*, parcequ'en la donnant aux nymphes, il lui donna la vertu de produire en abondance tout ce qu'elles desireroient.

Titan, oncle de Jupiter, eut un dépit extrême de voir le gouvernement du monde passer aux enfants de son frere. Pour s'en venger, il suscita les géants contre l'usurpateur; mais Jupiter terrassa ces enfants de la Terre à coups de foudre, et les accabla sous les montagnes qu'ils avoient amassées pour le détrôner. Le plus effroyable de ses ennemis fut Typhœus, qui étoit moitié homme, moitié serpent, et dont la tête atteignoit le ciel. Les dieux furent tellement épouvantés à la vue de ce monstre, qu'ils désertèrent tous le ciel, et se réfugierent en Égypte, où ils resterent cachés sous la forme de plusieurs arbres et animaux, etc. On conjecture que c'est de là que l'idolâtrie des Égyptiens a pris naissance, parcequ'ils adorerent les plantes et les bêtes.

La construction de la tour de Babel, dont la tradition s'est conservée dans tous les pays du monde, a donné lieu aux poètes d'embellir l'entreprise des géants: c'étoit en effet attaquer le ciel; et Nemrod (le Bélus des poètes), qui étoit à la tête de ce ridicule projet, est appelé *géant* par les Septante.

D. Les dieux ne témoignèrent-ils pas

quelque jalousie contre Jupiter?

R. Ils ne purent supporter qu'il s'attribuât à leur exclusion la gloire de créer les hommes : c'est pourquoi ils concoururent ensemble pour former une femme parfaite : Pan-dore. Pallas lui donna la sagesse, Vénus la beauté, Apollon la connoissance de la musique, Mercure l'éloquence, et on l'appella Pandore, qui signifie *tout don*. Mais Jupiter l'ayant fait venir, sous prétexte de lui faire aussi son présent, il lui donna une boîte qu'Épiméthée, son frere, ouvrit, et dont sortirent tous les maux de la nature qui y étoient renfermés et qui se répandirent aussitôt sur la terre : il n'y eut que l'Espérance qui resta au fond.

On peut rapporter la boîte de Pandore et ses mauvais effets à l'arbre de la science du bien et du mal, dont le fruit fut présenté à Ève qui en mangea, et en donna à manger à Adam, ce qui répandit sur la terre toutes sortes de maux.

Les dieux ne furent pas les seuls qui entreprirent de former des hommes. Prométhée avoit fait quelques statues qu'il ne s'agissoit plus que d'animer. Pour cet effet, il déroba le feu du ciel, dont Jupiter fut si indigné, qu'il ordonna à Vulcain de l'attacher sur le mont Caucase, où un vautour venoit lui ronger le foie, qui renaissoit tous les jours pour éterniser son supplice ; mais enfin Hércule le délivra de ses tourments. Ce vautour peut être le symbole de la dou-

leur et des remords qui rongerent Adam pendant toute sa vie.

De Prométhée et de Pandore naquit Deucalion, qui épousa Pyrrha : Jupiter épargna ces derniers à cause de leur piété du temps du déluge : ils reçurent ordre de bâtir une arche, et de faire des provisions de vivres. L'arche s'arrêta sur le mont Parnasse. Deucalion, pour découvrir si les eaux commençoient à baisser, fit sortir une colombe qui vint le retrouver ; il réitéra les mêmes choses jusqu'à ce qu'elle ne revint plus : ces traits ont des conformités bien remarquables avec l'histoire du déluge, par Moïse.

L'oracle leur prescrivit, pour réparer le genre humain, de se voiler la tête, et de jeter derrière eux les os de leur mere ; ils comprirent que les pierres étoient les os de la terre qui étoit la mere : les pierres de Deucalion se convertirent en hommes, celles de Pyrrha en femmes.

Cependant Jupiter faisoit des actes de justice : il falloit bien, comme le premier dieu, qu'il montrât l'exemple aux autres. Nous en avons un dans la punition de Lycaon, ^{Lycaon.} prince d'Arcadie, qui fait voir qu'un des plus grands crimes que l'on puisse commettre, c'est de violer l'hospitalité, et qu'il ne faut point aller contre le droit divin et humain. Lycaon étoit si cruel, qu'il faisoit mourir tous ceux qui passoient dans ses états : il ne se contraignit pas même devant Jupiter, qui étoit venu se loger chez lui ;

il lui fit servir les membres d'un de ses hôtes qu'il avoit mis à mort. Ce dieu, rempli d'horreur, foudroya aussitôt la maison de ce prince, et le changea lui-même en loup.

Junon. Jupiter avoit une sœur qui étoit en même temps sa femme, c'étoit Junon : elle étoit d'une jalousie et d'un orgueil insupportables. Elle avoit pris parti contre lui dans la guerre qu'il eut avec les géants. Jupiter, pour la punir, chargea Vulcain son fils de la suspendre en l'air par le moyen de deux pierres d'aimant, et de lui lier les mains derrière le dos avec une chaîne d'or. Aucun dieu ne put la retirer de ces entraves : il fallut avoir recours à Vulcain qui les avoit forgées ; ce qu'il ne fit qu'après qu'on lui eut promis de lui donner Vénus en mariage.

D. Donnez-nous un exemple de la jalousie de Junon.

Io. *R.* Cette déesse, sachant que son mari avoit changé la nymphe Io en vache pour lui dérober la connoissance de son amour, pria Jupiter de lui faire présent de cette vache, et l'ayant obtenue, elle la donna à *Argus.* garder au nommé Argus, qui avoit cent yeux, dont une partie veilloit tandis que l'autre sommeilloit : mais Jupiter ayant fait tuer cet espion par Mercure, Junon envoya un taon, qui, par ses piquures continuelles, obligea Io d'errer çà et là, et de se jeter enfin dans la Méditerranée. Elle arriva en Égypte, où Jupiter lui rendit sa première

forme: les Égyptiens honorerent cette princesse sous le nom d'Isis.

Isis.

Jupiter se métamorphosa en taureau pour enlever Europe. Junon persécuta cette princesse jusques dans les descendants de son frere Cadmus, et rendit malheureux les quatre enfans que Jupiter eut d'elle.

Europa.

L'oiseau favori de Junon étoit le paon; elle voulut conserver sur son plumage les yeux d'Argus que Mercure avoit tué.

Jupiter, rebuté des mauvaises façons de Junon, l'abandonna pour s'attacher à Latone, dont il eut Apollon et Diane; mais la jalousie de Junon lui fit susciter contre Latone un serpent, que la terre engendra de son limon après le déluge. Latone, pour l'éviter, fut contrainte de se jeter dans la mer, où Neptune fit paroître l'isle de Délos, qui servit de retraite à cette fugitive. La Terre s'étoit engagée avec Junon de ne donner aucun asyle à Latone; et, sans le secours qu'elle reçut de Neptune, elle auroit été dévorée par le serpent Python, qu'Apollon tua à coups de fleches.

Latone.

Serpent Python.

Latone n'eut pas moins à souffrir des hommes: car étant fort altérée, et passant par un marais où des paysans travailloient à la terre, elle leur demanda un peu d'eau pour se rafraîchir; ils eurent la cruauté de lui refuser de l'eau, et la troublèrent même avec les pieds. Jupiter, à la priere de cette affligée, les changea tous en grenouilles.

M v

D. Quelles sont les aventures d'Apollon?

R. Apollon, le fruit des amours de Jupiter et de Latone, ayant fait mourir les Cyclopes qui avoient forgé la foudre dont Jupiter avoit frappé Esculape, fut chassé du ciel, et contraint de se mettre au service d'Admete, roi de Thessalie. Comme il gardoit les troupeaux de ce prince, on l'honora depuis en qualité de dieu des bergers. Mercure, l'ayant reconnu dans cet exercice, lui déroba adroitement une vache, et, pour lui ôter les moyens de s'en venger, il s'empara aussi subtilement de son carquois. Ce dieu, dans son exil, porta toujours une couronne de laurier, qu'il avoit faite de l'arbre sous la forme duquel Daphné avoit été métamorphosée en fuyant ses poursuites; et, pour lui donner plus de réputation, il voulut qu'on en couronnât ceux qui excelleroient dans la poésie.

Une affaire qui arriva à Apollon l'obligea de changer de condition, et de se faire manœuvre. Il eut le malheur, en jouant au palet, de tuer Hyacinthe, jeune homme qu'il aimoit tendrement. Les parents de cet enfant poursuivirent le dieu homicide: il fut obligé, pour se mettre à couvert de leurs persécutions, de se réfugier à Troie, où Laomédon l'employa à bâtir cette ville. Il y rencontra Neptune, qui travailloit de même à la maçonnerie; ce qui le consolâ dans sa misere. Pour comble de malheur,

Laomédon ne les paya point : mais ils s'en vengerent, Neptune en inondant les travaux, et Apollon en infectant tout le pays par la peste.

Enfin Apollon, rétabli dans les droits de la divinité, fut chargé de répandre la lumière dans l'univers. On lui donna le nom de Phœbus dans le ciel, parcequ'il conduisoit le char du Soleil, traîné par quatre chevaux, et il conserva celui d'Apollon sur la terre. Il est le dieu de la poésie, de la musique et des arts, et habite avec les neuf muses sur les monts Parnasse, Hélicon, Piérus, Hippocrene, où sont les pâturages du cheval Pégase, qui est ordinairement leur monture. On le connoît sous plusieurs noms, qui tirent leur étymologie des lieux où il est principalement honoré, et où l'on rend ses oracles, comme Delphes, Délos, Claros, Ténédos, Cyrrha, etc.

D. Que peut-on penser des oracles ?

R. Que malgré les supercheres dont ils étoient remplis, il est certain qu'il y avoit du surnaturel, sans quoi ils n'auroient point tardé à tomber dans le discrédit ; et que la fourbe des prêtres des fausses divinités n'étoit pas seule capable d'entretenir les hommes dans un aveuglement si général, si le malin esprit ne s'en fût mêlé.

La venue de Jésus-Christ ferma la bouche aux faux dieux. Plutarque, dans le second siècle de l'église, a fait un traité *de la cessation des oracles*. Cet effet miraculeux est

prédit par le prophete Zacharie : *Dans ce temps-là , j'éteindrai dans le monde la réputation des idoles , et il n'en sera plus fait mention ; je chasserai de la terre les faux prophetes , et l'esprit immonde qui les inspire.* Chap. 13.

On représente Apollon , jeune , sans barbe , tantôt avec un arc et des fleches , tantôt avec une lyre à la main ; sur la tête une couronne de laurier , et sur un char traîné par quatre chevaux , portant le zodiaque.

Phaé-
ton. Apollon , ou le Soleil , eut plusieurs en-
fants , dont un entre autres , appelé Phaé-
ton , pensa ruiner l'univers. Ce jeune
homme , pour prouver qu'il étoit fils du
Soleil , demanda à son pere la permission
de conduire son char pendant un jour ;
n'ayant obtenu cette grace qu'après beau-
coup de difficulté , il conduisit si mal-adroi-
tement les chevaux , qu'ils embraserent le
ciel et la terre. Jupiter , pour le punir de sa
témérité , le foudroya et le précipita dans le
Pô. Les Héliades , ses sœurs , en eurent
tant de douleur , qu'elles en devinrent stu-
pides , et furent changées en peupliers , et
leurs larmes en ambre.

Mé-
des. Le cours du soleil arrêté par Josué , ou
plutôt , selon saint Chrysostome , le cha-
riot de feu du prophete Elie , peuvent avoir
donné lieu à cette fable.

Les mu-
ses. Les neuf muses étoient des vierges qui
se piquoient d'une chasteté scrupuleuse :

voici comment Perrault a décrit leurs différents départements :

La noble Calliope (1), en ses vers sérieux,
Célebre les hauts faits des vaillants demi-dieux.
L'équitable Clio (2), qui prend soin de l'histoire,
Des illustres mortels éternise la gloire.
L'amoureuse Érato (3), d'un plus simple discours,
Conte des jeunes gens les diverses amours.
La gaillarde Thalie (4) incessamment folâtre,
Et de propos bouffons réjouit le théâtre.
La grave Melpomene (5) en la scene fait voir
Des rois qui de la mort éprouvent le pouvoir.
L'agile Terpsichore (6) aime sur-tout la danse,
Et se plaît d'en régler les pas et la cadence.
Euterpe (7) la rustique, à l'ombre des ormeaux,
Fait retentir les bois de ses doux chalumeaux.
La docte Polymnie (8), en l'ardeur qui l'inspire,
De cent sujets divers fait résonner sa lyre ;
Et la sage Uranie (9) élève dans les cieux
De ses pensers divers le vol audacieux.

D. Quel étoit l'oiseau qui servoit de regle aux augures ?

R. Le corbeau, qui étoit consacré à Apollon, et que ce dieu rendit noir de blanc qu'il étoit auparavant, pour le punir de l'indiscrétion qu'il avoit commise en lui découvrant l'infidélité de Coronis, qu'il aimoit, et qu'il tua dans le premier transport de sa jalousie.

D. Qu'est-ce qu'étoit Diane ?

R. Si on la considère comme une divi-

(1) Poëme héroïque.

(2) L'histoire.

(3) Poésies amoureuses.

(4) La comédie.

(5) La tragédie.

(6) La danse.

(7) Les instruments.

(8) L'ode.

(9) L'astrologie.

Phébé. nité céleste, on lui donne le nom de *Lune*
 Diane. ou *Phébé*; si on la regarde comme une
 Hécate. déesse de la terre, on l'appelle *Diane*; et
 enfin on la nomme *Hécate* lorsqu'on la
 prend pour une divinité des enfers.

La plus grande occupation de cette déesse
 étoit la chasse. Elle étoit toujours dans les
 bois, accompagnée de soixante nymphes, et
 de vingt autres filles qui avoient soin de
 son équipage de chasse. On la regardoit
 comme la déesse de la chasteté. Elle avoit
 Actéon. tant de pudeur, qu'elle métamorphosa Ac-
 téon en cerf pour l'avoir surprise dans le
 bain; et ce chasseur devint la proie de ses
 propres chiens, qui, ne le reconnoissant plus,
 le déchirèrent cruellement. Les nymphes
 qu'elle avoit à sa suite étoient toutes plus
 belles les unes que les autres; elle n'en
 souffroit point qui ne fussent aussi chastes
 qu'elle. En effet elle chassa Calisto, qui
 s'étoit laissé gagner par Jupiter. Junon,
 toujours jalouse, pour se venger aussi,
 changea Calisto en ourse.

On représentoit cette déesse sur un char
 traîné par des biches, armée d'un arc et
 d'un carquois rempli de fleches, avec un
 croissant sur la tête. Elle étoit sœur d'A-
 pollon. La peine qu'elle ressentit des dou-
 leurs que sa mere souffroit en mettant au
 monde Apollon, lui fit demander le don de
 virginité. Elle présidoit aux accouchements.

Bac-
 chus.

D. Dites-nous qui étoit Bacchus.

R. Il étoit fils de Jupiter et de Sémélé.

Junon, toujours outrée contre les concubines de son mari, pour se venger, conseilla à Sémélé, pendant sa grossesse, d'exiger de Jupiter qu'il se fit voir dans toute sa gloire, et dans le même appareil qu'il avoit coutume de se montrer aux dieux, c'est-à-dire la foudre en main. Sémélé suivit ce conseil, et n'obtint ce qu'elle demandoit que difficilement. Jupiter l'ayant visitée dans tout l'éclat qu'elle avoit souhaité, elle fut consumée misérablement; et de crainte que Bacchus, dont elle étoit enceinte, ne fût brûlé avec elle, Jupiter le mit dans sa cuisse, où il le garda le reste des neuf mois. On l'en tira dans l'isle de Naxe. Quand il fut grand, le vieux Silène, qui avoit eu soin de son éducation sur la montagne de Nisa, l'accompagna dans toutes ses conquêtes, monté sur un âne; il fit celle des Indes, puis alla en Égypte, où il enseigna l'agriculture aux hommes, planta le premier la vigne, et fut adoré comme le dieu du vin. Il punit sévèrement Penthée, qui vouloit s'opposer à ses solemnités, et les filles de Minée, qui travailloient à la tapisserie le jour destiné à ses fêtes. Il les changea en chauve-souris, et leur ouvrage en lierre.

Penthée.
Les filles
de Mi-
née.

D. Comment Bacchus fit-il la conquête des Indes?

R. Il leva une puissante armée composée d'hommes et de femmes, qu'il arma de tambours et de thyrses, au lieu de boucliers et de lances. La frayeur que ses soldats cau-

serent aux Indiens le fit recevoir par-tout comme un dieu, sur-tout lorsqu'il leur eut fait connoître qu'il n'avoit d'autre dessein que de leur apprendre toutes les choses qui étoient nécessaires à la vie.

D. Les principales actions de la vie de Bacchus peuvent-elles être rapportées à celles de Moïse?

R. Oui, en voici le rapport :

1. Bacchus naquit en Égypte, dans l'islé de Naxe, où on le trouva exposé. Il fut retiré des eaux, et surnommé *Myses*, c'est-à-dire *Sauvé des eaux*.

2. Bacchus eut deux meres, Jupiter et Sémelé.

3. Bacchus naquit au milieu des éclairs et des foudres de Jupiter, d'où il fut nommé *Enfant du feu*.

4. Bacchus fut élevé sur une montagne nommée Nisa.

5. Bacchus reçoit de Jupiter l'ordre de défaire les rois d'Arabie et des Indes, d'exterminer leurs peuples, et de faire avec son

1. Moïse étoit Égyptien, il fut abandonné sur le Nil. On l'appella *Moïse*, parcequ'il avoit été sauvé des eaux.

2. Moïse en eut aussi deux, Jocabed et la fille de Pharaon, qui, selon Philon, feignit d'être grosse et d'en être accouchée.

3. Moïse passa quarante jours sur la montagne de Sinaï, enveloppé dans les flammes et dans les éclairs, du milieu desquels il sortit comme un homme nouveau.

4. Moïse demeura quarante jours sur le mont Sina, dont Nisa est l'anagramme.

5. *Je vous ordonne*, dit Dieu à Moïse, *de tirer mon peuple de l'Égypte, pour aller se saisir des pays des Chananéens, des*

thyse des exploits dignes du ciel.

6. Bacchus passa la mer rouge, avec une armée composée d'hommes et de femmes, pour aller à la conquête des Indes.

7. Bacchus mit en pièces des géants, défit de puissantes armées.

8. Bacchus fut grand législateur, et donna, selon Orphée, ses loix en deux tables.

9. On représente Bacchus avec des cornes et un thyse à la main, orné de serpents entortillés. Ce thyse, jeté par terre, s'étoit changé en serpent.

10. Bacchus faisoit sortir de l'eau des rochers, en les frappant de son thyse, et des flammes de la terre, en la frappant de même.

11. Bacchus et son armée jouissoient d'une claire lumière, et ses ennemis étoient dans les ténèbres.

12. Pour dépeindre le pays où Bacchus conduisoit toute sa suite, la fable dit qu'il découloit de vin, de lait, de miel.

Héthéens; et ne craignez pas tous ces rois, je les ai livrés entre vos mains, avec tout leur peuple.

Exode 3, 17.

6. Moïse traversa aussi cette mer, avec une pareille armée composée d'hommes et de femmes, pour aller à la terre promise.

7. Moïse défit des armées nombreuses, prit des villes fortes, abattit les géants de la race d'Enoch.

8. Moïse est le législateur des Juifs; il leur donna la loi écrite sur deux tables.

9. Moïse portoit deux rayons de lumière sur son front, et tenoit une verge miraculeuse, convertie de même en serpent en présence de Pharaon.

10. C'est les eaux du rocher frappé par la verge de Moïse, et les flammes sorties de la terre, pour consumer Coré, Dathan et Abiron.

11. Ce sont les ténèbres dont l'Égypte fut couverte pendant qu'il faisoit un jour fort clair pour tout le peuple d'Israël.

12. Ce sont les expressions de l'Écriture pour peindre la terre où Moïse conduisoit les Israélites.
Exod. 3, 17.

13. Bacchus arrêta le soleil, et l'obligea de retarder sa course pour prolonger le jour.

14. Eurypyle fut puni par Bacchus, pour avoir, par curiosité, ouvert une caisse où l'image de ce dieu étoit enfermée.

15. Bacchus frappa la terre de son thyrsé, et en fit sortir une fontaine de vin.

13. Ce trait est tiré de l'histoire de Josué, successeur de Moïse, et confondu avec lui.

14. C'est l'histoire des Betsamites, punis pour avoir voulu trop curieusement voir l'arche sainte.

15. Moïse fit sortir l'eau du rocher d'Oreb, en le frappant de sa verge.

Malgré les altérations inévitables dans les traditions par le temps et le passage d'une nation à une autre, on ne peut méconnoître ici que l'histoire de Bacchus ne soit une copie de celle de Moïse, ni désirer une ressemblance plus sensible.

On représentoit Bacchus avec des cornes à la tête, parceque, dans ses voyages, il s'étoit couvert de la peau d'un bouc, animal qu'on lui sacrifioit; tantôt assis sur un tonneau, tantôt sur un char traîné par des tigres, des lynx ou des pantheres; souvent aussi tenant une coupe d'une main, et de l'autre un thyrsé.

D. Quel étoit le messager des dieux?

Mercure.

R. Mercure: il étoit de plus leur confident et leur procureur, menoit leurs intrigues, traitoit les affaires de guerre et de paix, présidoit aux jeux et aux assemblées, répondoit aux harangues publiques, et, pour se distinguer, il portoit des ailes à son bonnet et à sa tête. Comme il avoit fait pré-

sent à Apollon de sa lyre , il en reçut une verge avec laquelle il sépara un jour deux serpents qui se battoient. Ces deux reptiles s'entortillerent à l'entour, de telle façon que leur corps formoit un arc. Mercure voulut depuis la porter de même comme un symbole de paix ; il y ajouta des ailerons , parcequ'il est le dieu de l'éloquence , dont la rapidité est marquée par des ailes. Il avoit encore l'emploi de conduire les ames aux enfers avec le pouvoir de les en tirer. La baguette qu'il portoit quelquefois , outre son caducée , étoit la marque de l'autorité qu'il en avoit.

Il étoit le dieu du commerce ; c'est pourquoi on lui donna le nom de *Mercury*, du mot latin qui signifie *négoce*. Il étoit encore le dieu des voleurs , et voici son coup d'essai : Étant fort jeune, il déroba un jour quelques bœufs à Apollon , qui faisoit paître les troupeaux d'Admete , et ne fut apperçu que d'un seul berger. Mercure , pour l'engager au secret , lui donna la plus belle vache de sa prise , et pour mieux éprouver sa discrétion , il reparut à ses yeux sous une autre forme , et fit si bien qu'il tira son secret sous promesse de récompense ; alors Mercury , reprenant sa première figure , le changea en pierre de touche. Mercure délivra Mars de la prison où Vulcain l'avoit enfermé , et attacha Prométhée sur le mont Caucase.

Rapport de Chanaan avec Mercure.

1. Le mot Chanaan en Hébreu , signifie *mar-hand*.

2. Chanaan a été condamné à être le serviteur de ses freres.

3. Les Chananéens entreprirent les premiers de grands voyages et de longues navigations.

4. C'est des Chananéens et des Phéniciens que les Grecs apprirent les lettres.

5. Chanaan habitoit une terre où couloient des ruisseaux de lait.

1. Mercure étoit le dieu du commerce.

2. Mercure étoit le serviteur et le ministre des autres dieux.

3. Mercure étoit le dieu des chemins et des voyages.

4. Mercure a été reconnu pour le dieu de l'éloquence et des beaux arts.

5. On offroit du lait à Mercure.

D. Comment Mercure inventa-t-il la lyre?

R. Ayant trouvé une tortue morte , il la vuida, y fit plusieurs trous, l'entoura de cuir, y mit deux cornes, la monta de neuf cordes de fil de lin en l'honneur des neuf muses, et en fit présent à Apollon, qui, par reconnaissance, lui donna le caducée, qu'il a toujours porté depuis.

D. Que remarque-t-on sur la naissance de Vénus?

R. Que Saturne en fut l'auteur, et qu'elle naquit de l'écume de la mer. Elle étoit la déesse de la beauté, et avoit une ceinture qu'on appelloit *Ceste*, qui renfermoit tous les attraits, tous les agréments, et tout ce que les graces ont de plus séduisant. Elle

Ceinture de Vénus.

eut soin de s'en parer lors du jugement de Paris. Après sa naissance, les Heures l'emportèrent dans le ciel, et les dieux la trouverent si belle qu'ils la nommerent *Déesse de l'amour*. Vulcain l'épousa, parcequ'il avoit forgé des foudres à Jupiter contre les géants; mais il n'en fut point aimé à cause de sa laideur. Elle eut une foule de courtisans, entre autres le dieu Mars, avec qui Vulcain l'ayant surprise, il entoura l'endroit d'une petite grille imperceptible, et appella ensuite tous les dieux, qui se moquerent de lui. Elle épousa aussi Anchise, prince troyen, dont elle eut Énée, pour qui elle fit faire des armes par Vulcain, lorsque ce prince alla fonder un nouvel empire en Italie. Elle aima Adonis. Mars, jaloux de la préférence que la déesse avoit donnée à Adonis, pour s'en venger, suscita contre son rival un terrible sanglier, qu'Adonis perça d'un dard; l'animal furieux se jeta sur celui qui l'avoit blessé, et le tua. Vénus accourut trop tard à son secours; elle le trouva sans vie, et ne put lui rendre aucun service, sinon de le changer en anémone.

Elle eut une infinité d'enfants, dont les plus connus sont Cupidon, ou l'Amour, Priape et les trois Graces. On peint ces dernières, jeunes, riantes, et se tenant par la main. On est fort partagé sur la vérité de la naissance de Cupidon; mais la plus commune opinion est qu'il est fils de Mars et de cette déesse. Dès qu'il fut né, Jupiter

connut qu'il causeroit de grands troubles, et voulut contraindre sa mere à s'en défaire; mais elle le cacha dans les bois, où il suçait le lait des bêtes sauvages. Ce fut là qu'il se fit un arc et des fleches de bois de frêne, qu'il changea ensuite en d'autres d'or. On le représente avec des ailes couleur d'azur, pourpre et or.

La rose étoit consacrée à Vénus, parceque cette fleur, qui étoit blanche auparavant, avoit changé de couleur, après avoir été teinte du sang d'Adonis, qu'une de ses épines avoit blessé. Les lieux où Vénus étoit particulièrement honorée étoient *Amathonte, Lesbos, Paphos, Gnide, Cythere* en l'isle de *Chypre*. Les femmes lui consacroient leurs cheveux. Bérénice avoit fait attacher les siens dans un temple de cette déesse, afin d'obtenir un succès favorable pour les armes de son mari.

On représente Vénus assise avec Cupidon sur un char traîné par des pigeons, par des cygnes ou par des moineaux.

D. Quel dieu adoroit-on sous la forme d'un serpent?

*Escu-
lape.*

R. C'étoit Esculape, dieu de la médecine, qu'Apollon tira des flancs de Coronis, après que Diane l'eut tuée. Il passa toute sa vie à connoître les simples; et, après avoir reçu de Chiron le centaure les plus excellentes leçons sur cette science, il devint le plus célèbre médecin de son temps, et fit des cures extraordinaires. Ce fut lui qui res-

suscita Hippolyte , fils de Thésée : mais Pluton , irrité contre lui , s'en plaignit à Jupiter , qui le foudroya. La figure du serpent , sous laquelle ce dieu est honoré , est le symbole de la prudence , qui est si nécessaire à un médecin. Mais voici ce qui donna lieu à Esculape de prendre cette forme. La peste ravageoit Rome , et l'oracle d'Apollon , consulté à Delphes , renvoya les ambassadeurs à Esculape , dont la statue étoit à Épidaure. Ils prièrent les Épidauriens de leur laisser emporter cette statue dans leur ville , et le conseil assemblé ne décida rien. Esculape apparut la nuit au chef de l'ambassade , et lui promit qu'il iroit à Rome avec eux. Le lendemain on apperçut dans le temple un serpent effroyable qui poussa des sifflements si épouvantables , que tout l'édifice en fut ébranlé jusqu'aux fondemens. Le prêtre rassura les Romains ; et le dieu , suivi des ambassadeurs , entra dans leur vaisseau , et vint aborder dans une belle isle du Tibre , où il montra qu'il souhaitoit qu'on lui élevât un temple : dans le moment il reprit sa forme divine , et la peste cessa.

D. A qui tomba l'empire des eaux dans le partage de l'univers ?

R. À Neptune , dont le sceptre étoit un Neptu-trident , le char une conque marine , les che- ne.vaux des veaux marins , et le cortège , plusieurs tritons qui jouoient de la trompette : il épousa Amphitrite , qui ayant eu long- Amphitrite.temps de la répugnance pour le mariage ,

céda enfin à la médiation des deux dauphins qui la trouverent au pied du mont Atlas, et l'amenerent à leur roi sur un char en forme de coquille. Il en eut l'Océan, le pere des fleuves, qui fut marié à Téthys, et c'est de cette union que naquirent les nymphes.

L'Océan.
Tritons. Les tritons descendoient de Neptune: ils ressembloient à l'homme par la partie supérieure de leur corps, et par l'inférieure, ils avoient une grande queue double, semblable à celle d'un dauphin; ils étoient protecteurs de la navigation.

Sirenes. Les sirenes étoient des filles dont la beauté et le chant ravissoient. Elles étoient trois. Si l'on avoit le malheur de rencontrer les sirenes en mer, on devoit s'attendre à faire naufrage, parcequ'il étoit impossible de résister à leur mélodie. Cependant Ulysse se garantit de leurs pièges, en bouchant les oreilles de ses compagnons, et en se faisant attacher au mât de son vaisseau. Elles accompagnèrent Proserpine lorsque Pluton l'enleva; cet accident les affligea tellement, qu'elles prièrent les dieux de les changer en poissons pour aller la chercher: leur priere ne fut exaucée qu'à moitié, et les dieux leur laisserent leur visage et leur voix, ne leur donnant que la queue de poisson. Orphée, qui accompagnoit les Argonautes, pour empêcher ses compagnons d'être séduits par leur chant, prit son luth, et chanta si divinement les louanges des dieux, que de rage
 elles

elles devinrent muettes , et jeterent leurs instruments dans la mer.

Neptune avoit un fils , nommé Protée , ^{Protée.} qui gardoit ses troupeaux. Il avoit reçu la connoissance de l'avenir , sur lequel il ne s'expliquoit que quand on l'y forçoit. Il avoit le talent de prendre toutes sortes de formes.

D. Quelle est l'aventure de Glaucus ?

R. Glaucus étoit un pêcheur , qui s'étant ^{Glaucus.} aperçu que les poissons qu'il prenoit , aussitôt qu'ils avoient goûté d'une certaine herbe , devenoient extraordinairement forts , et ressautoient sur le champ dans l'eau , s'avisa de manger de cette herbe , et sauta de même dans la mer : aussitôt il y fut métamorphosé en triton , et fut regardé comme un dieu marin. Circé l'aima inutilement ; car il s'attacha à Scylla , que la magicienne , par jalousie , changea en monstre marin. Neptune aimait Scylla ; mais la jalousie d'Amphitrite la fit périr , en empoisonnant la fontaine où elle alloit se baigner. ^{Scylla et Charybde.} Cette nymphe y fut changée en un monstre effroyable , dont la partie supérieure ressembloit à un chien. Elle eut tant d'horreur d'elle-même , à la vue de cette métamorphose , qu'elle se précipita dans un gouffre de la mer de Sicile , où l'on entend ses aboiements et ses hurlements , près de Charybde , autre abyme situé à son opposé.

Charybde étoit une femme qui tuoit les passants et les pilloît ; Hercule la tua elle-

même, parcequ'elle lui avoit dérobé quelques bœufs, et elle fut changée en un monstre marin, ou plutôt en un gouffre très dangereux.

D. Qu'entend-on par les Alcyons?

Alcy-
ons.

R. Alcyone, inconsolable de la mort de son époux, qu'elle aperçut flottant sur les eaux, s'élança dans la mer pour l'embrasser; mais les dieux, touchés de compassion, récompensèrent sa fidélité, en les métamorphosant l'un et l'autre en alcyons. On dit que ces oiseaux marins ont la propriété de faire leur nid sur les flots de la mer,

D. Lorsque Jupiter eut détrôné Saturne, à qui donna-t-il les enfers?

Pluton.

R. A Pluton, son frere, qui étoit si noir et si difforme, qu'il ne pouvoit trouver de femme: il se plaignit à Jupiter de l'indifférence des déesses, et résolut d'enlever Proserpine pendant qu'elle cueilleroit des fleurs avec ses compagnes. Comme il exécutoit ce projet, une nymphe du voisinage lui en fit des reproches; mais il la changea en fontaine, et, d'un coup de trident, ouvrit la terre, et rentra avec sa proie dans son royaume sombre. On le représente comme desirant la mort de tout le monde pour peupler son empire.

D. Faites-nous un détail du gouvernement des enfers?

R. Trois juges tenoient la jurisdiction de cet empire, et Mercure conduisoit les ames devant leur tribunal pour y être exa-

minées ; ces officiers étoient Minos , Rha-^{Minos.} damanthe et Éacus. Ils étoient tous trois princes et fils de Jupiter , et les poètes les ont établis juges dans les enfers , parcequ'ils avoient été fort sévères pendant leur vie. On représente le premier tenant une urne où sont les destinées des hommes , et les deux autres avec une verge à la main.

Pour exécuter leurs ordres , ils avoient des ministres qui étoient filles de la Nuit et de l'Achéron ; c'étoient les *Furies* ou *Fu-*^{Furies.} *ménides*, connues sous le nom de Tisiphone, de Mégere et d'Alecto ; elles châtoient avec des serpents et des flambeaux ardents ceux qui avoient mal vécu : on les représente coëffées de couleuvres.

Trois sœurs appellées *Parques*, savoir ^{Par-} Clotho, Lachésis et Atropos, filoient la vie ^{ques.} des hommes. La première tenoit la quenouille, la seconde tournoit le fuseau, et la troisième coupoit le fil avec des ciseaux : on dit qu'elles employoient de la laine blanche mêlée d'or et de soie pour exprimer les jours heureux, et de la laine noire pour exprimer les jours malheureux.

Cinq fleuves coulent dans les enfers, l'A-^{L'Aché-} chéron, le Styx; le Cocyte, le Phlégéthon, ^{ron,} et le Lethé. Les dieux jurent ordinairement par le Styx; et s'il leur arrive de se parjurer, ils sont privés du nectar pendant cent ans. Le Cocyte ne grossit que des larmes des méchants. Des flammes liquides composent les eaux du Phlégéthon, et celles du

Léthé font perdre aux morts le souvenir du passé.

Caron, Le vieux Caron est le nautonnier de ces fleuves ; c'est lui qui passe les ames dans une barque pour une piece de monnoie qu'elles sont obligées de lui donner sur le bord de celui de ces fleuves où il va les prendre. C'étoit un usage, chez les Grecs et les Romains, de mettre une obole dans la bouche des morts pour payer leur passage ; c'est pour cette raison que ceux qui n'avoient pas reçu la sépulture restoient cent ans sur le rivage avant d'entrer dans les enfers.

Cerbere. Un chien, à trois têtes et à trois queues, nommé Cerbere, gardoit l'entrée du palais de Pluton, et n'en laissoit jamais sortir personne. Orphée, allant chercher Eurydice, l'endormit au son de sa lyre ; et lorsqu'Hercule descendit aux enfers pour en retirer Alceste, il l'enchaîna et s'en fit suivre.

D. Qui sont les fameux criminels que la fable nous présente dans les enfers ?

Les criminels célèbres. *R.* 1°. Les Titans, qui sont accablés sous le mont Étna, et dont les mouvements et les soupirs causent des tremblements de terre. 2°. Le brigand Sisyphe, qui traîne une grosse pierre jusqu'au haut d'une montagne, d'où elle retombe incontinent. 3°. Phlégyas, incendiaire du temple d'Apollon, qui est dans de continuelles appréhensions de la chute d'un rocher qui lui pend sur la tête. 4°. Le géant Titye, condamné

à avoir le foie , toujours renaissant , rongé par des vautours , pour avoir attenté à l'honneur de Latone. 5°. Ixion , attaché à une roue qui est dans un mouvement perpétuel , à cause de ses entreprises téméraires sur Junon. 6°. Tantale , mourant de faim et de soif au milieu de tout ce qu'il faut pour satisfaire l'une et l'autre , plongé jusqu'au menton dans un lac où les eaux se retirent lorsqu'il se baisse pour en boire , et où un arbre lui présente des fruits qui s'éloignent quand il veut y atteindre ; ce misérable avoit révélé le secret des dieux qui avoient mangé chez lui , et dérobé du nectar et de l'ambrosie , qu'il fit goûter à ses amis. 7°. Enfin , les Danaïdes , condamnées par Jupiter à remplir éternellement d'eau un tonneau percé , pour avoir , par ordre de Danaüs , leur pere , égorgé leurs maris : Hypermnestre sauva le sien.

D. Comment s'appelle le lieu où l'on envoyoit ceux qui avoient bien vécu ?

R. Les champs élysiens. C'est un séjour délicieux où regne un printemps perpétuel , et dans lequel les bons jouissent d'un bonheur parfait et durable. Cependant , après un certain nombre d'années , on les en retiroit , et on les faisoit passer dans d'autres corps ; mais auparavant on avoit soin de leur faire avaler des eaux du fleuve Léthé , qui avoit la vertu de faire oublier le passé.

D. Quels animaux sacrifioit-on à Pluton ?

R. On lui immoloit des brebis noires ;

il est lui-même appelé *Jupiter le Noir* ; il est l'auteur et le dieu de toutes les cérémonies religieuses qui regardent les morts ; on lui donne une verge, avec laquelle il introduit les morts dans les enfers.

D. Quel étoit le ministre de Pluton ?

Plutus.

R. C'étoit Plutus, le dieu des richesses.

On dit qu'il étoit aveugle, parceque les richesses tombent souvent entre les mains de personnes qui ne le méritent pas.

D. De qui Mars étoit-il fils ?

Mars.

R. Il étoit fils de Junon : c'étoit le dieu de la guerre. On le représente toujours armé de pied-en-cap, et un coq auprès de lui pour montrer la vigilance que demande le métier de la guerre.

On appelloit ses prêtres *saliens*, parcequ'ils célébroient leurs fêtes en dansant et sautant dans les rues. Numa en institua douze, auxquels il donna de petits boucliers.

D. La naissance de Minerve n'eut-elle rien d'extraordinaire ?

Minerve.

R. Jupiter sentant de grands maux de tête, s'y fit donner un coup de hache par Vulcain, et cette déesse sortit aussitôt de son cerveau un casque sur la tête, une pique dans une main, et l'égide dans l'autre. Cette égide étoit autrefois une des Gorgones, monstre qui désoloit la terre et qui vomissoit feu et flammes ; il embrasoit les forêts et les campagnes, et contraignoit les habitants d'abandonner leur pays. Minerve

ou Pallas, l'ayant tué, couvrit son bouclier de sa peau, et depuis on l'appella *égide*.

Minerve étoit déesse de la sagesse, de la guerre et des arts. Elle eut un différend avec Neptune pour donner le nom à la ville d'Athènes : cet honneur étoit destiné à celui qui produiroit la plus belle chose. Minerve fit sortir un olivier tout fleuri, et Neptune un cheval. Les douze grands dieux, arbitres du différend, jugerent en faveur de Minerve, parceque l'olivier est le symbole de la paix.

On apperçoit dans l'histoire de Minerve quelques traits copiés d'après les Écritures.

La naissance de Minerve de la tête de Jupiter paroît prise de cet endroit où la Sagesse divine dit elle-même qu'elle est sortie de la tête du Très-Haut avant tout ce qui a été créé. *Eccl. 24, 5, 6.*

Dans les hymnes d'Orphée, elle est appelée *la fille unique du dieu souverain, sortie de sa tête.* Pausanias dit qu'elle est *la maîtresse qui conduit tout l'univers, la conservatrice de la santé et de la vie des hommes, la déesse des armes, et la conductrice des armées.* Elle avoit un temple à Tégée, dans lequel il n'étoit permis aux prêtres d'entrer qu'une fois l'année. Cet usage n'est-il pas pris de ce qu'il n'étoit permis au grand prêtre d'entrer dans le saint des saints qu'une fois l'année?

A Mégalopolis, elle avoit un temple avec ce titre : *Elle protège et inspire les savants et les ouvriers habiles.*

Au frontispice de ses temples, en Egypte; on avoit gravé en caracteres d'or: *Je suis ce qui est, ce qui sera et a été; personne n'a pu lever le voile qui me cache; et si l'on veut savoir mes ouvrages, c'est moi qui ai fait le soleil.* Qui ne voit dans toutes ces copies fabuleuses des traits pris çà et là dans nos divines Écritures, et appliqués sans liaisons et sans suite aux héros ou héroïnes imaginaires de l'antiquité.

Arachné.

Arachné, habile ouvrière en tapisserie, se crut en état d'égaliser la déesse, et osa la défier; effectivement son ouvrage ne cédoit en rien à celui de Minerve, dont la déesse eut tant de dépit, qu'elle lui déchira sa tapisserie, et lui donna plusieurs coups de navette au visage. Arachné s'alla pendre de désespoir, et Minerve la changea en araignée. Le hibou étoit l'oiseau consacré à Minerve.

D. Qui étoit le dieu du feu?

Vulcain.

R. Vulcain. C'est lui qui fit le palais du Soleil, les armes d'Achille, celles d'Énée, le fameux chien d'airain, qu'il anima ensuite, etc. Il étoit fils de Jupiter et de Junon; mais il étoit si laid, que Jupiter, en ayant honte, lui donna un coup de pied, et le jeta du haut en bas du ciel. Vulcain se cassa la jambe, et resta boiteux le reste de ses jours. L'original de cette fable, ainsi que le nom de Vulcain, paroît pris de l'histoire de Tubalcain, à qui l'Écriture donne l'art de fondre et de travailler les métaux.

Vulcain édifia ses forges dans les isles de Lemnos, de Lipari, et dans le mont Étna. Il avoit des compagnons qui travailloient continuellement avec lui : on les appelloit *Cyclopes*, parcequ'ils n'avoient qu'un œil au milieu du front.

Erichthonius étoit fils de Vulcain ; Minerve l'enferma dans un panier après sa naissance, qu'elle donna en garde aux trois filles de Cécrops, avec défense de l'ouvrir. Mais les deux premières ne furent point maîtresses de leur curiosité. La déesse, pour les punir, leur inspira une telle fureur, qu'elles se précipiterent. Érichthonius, devenu grand, se trouva les jambes si mal faites, qu'il n'osa paroître en public ; et, pour en cacher la difformité, il inventa un char dans lequel la moitié de son corps étoit caché.

On donnoit le nom de *Porte-flambeaux* aux fêtes de Vulcain : c'étoit une course où les acteurs tenoient une torche allumée, qu'ils étoient obligés de porter jusqu'au bout de la carriere sans l'éteindre. Celui à qui cet accident arrivoit sortoit honteusement de l'arene, et celui qui étoit arrivé au but le premier recevoit des autres leurs flambeaux, qu'ils étoient obligés de lui céder.

Fin des divinités du premier ordre.



LES DIVINITÉS DU II^e ORDRE.

PAN, FAUNE, PALÈS.

D. N'y avoit-il que le ciel et les enfers qui eussent des dieux?

R. La terre en avoit aussi, et celui qui tenoit le premier rang parmi eux étoit Pan, le dieu des bergers. Il vint au monde avec des cornes sur la tête, des pieds et une barbe de chevre : les satyres, qui étoient des monstres semblables à lui, et dont on dit qu'il étoit le pere, l'accompagnoient ordinairement : il étoit aussi suivi du dieu Faune, qui étoit regardé comme une divinité champêtre, parcequ'il avoit donné quelques connoissances d'agriculture aux hommes ; et d'un autre dieu des forêts, appelé Sylvain, qui portoit toujours une branche de cyprès, parceque la nymphe Cyparis, sa maîtresse, avoit été changée en cet arbre par Apollon. Toutes ces divinités rustiques avoient la figure de boucs.

Pan avoit un domaine souverain sur l'univers, dans lequel les hommes sont confondus avec les animaux, et c'est à ce sujet qu'on lui donne la figure que nous venons de décrire, où il est homme par le haut et animal par le bas. L'espece de flûte dont il jouoit, et qui étoit composée de plusieurs morceaux de roseaux joints ensemble avec de la cire, représentoit l'ordre, l'arrange-

ment et la liaison des parties du monde. On nommoit cette flûte *syrinx*, d'une nymphe *Syrinx* de ce nom, que Pan aimoit, et qui fut métamorphosée en roseau en fuyant ses poursuites. On l'honoroit d'une façon particulière en Arcadie, et les Romains célébroient ses fêtes au mois de février : on les appelloit *Lupercales*.

Pan aima aussi la nymphe *Écho*, qui avoit l'esprit fort agréable. Junon se plaisoit dans sa conversation ; mais, aussitôt qu'elle eut apperçu qu'elle étoit dans les intérêts de Jupiter, elle lui ôta l'usage de la langue, et la condamna à ne répéter que les dernières syllabes des mots.

Écho devint amoureuse de *Narcisse*, qu'elle suivit en vain dans les forêts ; elle en sécha de douleur, et ses os furent changés en pierres.

Narcisse étoit aimé de toutes les nymphes ; il devoit parvenir à une extrême vieillesse s'il eût pu s'abstenir de se voir. Un jour, revenant de la chasse, il courut à une fontaine, où, contemplant son image, il devint si amoureux de sa figure, qu'il mourut de cette passion. Il fut changé en la fleur qu'on nomme *narcisse*.

D. Expliquez-nous l'origine du mot *terreur panique*.

R. Pausanias le Grammairien, qui vivoit dans le onzième siècle, sous l'empereur Antonin le Débonnaire, rapporte que les Gaulois, sous la conduite du général Bren-

nus étant entrés dans la Phocide pour piller le fameux temple de Delphes, le dieu Pan jeta l'épouvante parmi eux, et mit toute leur armée en déroute : depuis ce temps-là on a appelé *terreur panique* une frayeur dont on étoit saisi sans raison : peut-être cette façon de parler vient-elle de ce que ce dieu habite les forêts, où souvent le mouvement subit des feuilles inspire de vaines terreurs.

D. Quelle étoit la déesse Fauna ?

Fauna.

R. Elle étoit femme du dieu Faune ; elle fut mise au nombre des immortelles, parce qu'aussitôt que son mari fut mort, elle lui garda une fidélité si exacte, qu'elle ne sortit point de sa chambre le reste de sa vie, et qu'elle ne parla depuis à aucun homme. Les dames romaines instituerent une fête nocturne en son honneur, et l'imitoient en faisant une retraite austère pendant ses solennités.

D. Quelles autres déesses présidoient encore aux campagnes ?

Palès.

R. Palès, Pomone et Flore. La première avoit le département des pâturages et des troupeaux ; elle étoit honorée des bergers. Il y a des auteurs qui veulent que ce soit Cérès : ses fêtes se célébroient en pleine campagne. Les bergers allumoient des feux de paille, et sautoient par-dessus l'un après l'autre. Pomone avoit l'intendance des fruits et des jardins : elle étoit la déesse de l'automne. Vertumne, le dieu du printemps, s'attacha fort à elle.

Pomone.

Flore étoit la déesse des fleurs, et femme Flore.
de Zéphyre: ses jeux s'appelloient *Floraux*:
c'étoient les femmes qui les célébroient en
courant nuit et jour, et en dansant au son
des trompettes. Des couronnes de fleurs
étoient le prix de leurs courses.

Outre ces déesses, il y avoit encore la
déesse Féronie, qui présidoit aux bois, aux Féronie.
vergers et aux fruits; elle avoit un temple
dans un bois, où le feu ayant pris, on s'ap-
perçut, en voulant enlever sa statue, que
le bois dont elle étoit faite reprenoit sa ver-
dure: on la laissa sans oser la transporter
plus loin. Ses prêtres marchaient sur des
charbons ardents sans se brûler.

D. Qu'entend-on par les dieux pénates,
les lares, etc.?

R. On entend des dieux domestiques, ou Dieux
de petites statues qu'on placoit dans les pénates.
foyers, dans les villes, dans les chemins, etc.
C'étoit à eux que les familles attribuoient
la prospérité de leurs affaires domestiques.
On en avoit un soin particulier.

Comme on croyoit que les lares veilleient
sur les affaires de la maison, on leur consac-
roit les lampes, et on immoloit des chiens,
symboles de la vigilance et de la fidélité.
C'étoit un usage à Rome de suspendre dans
les chemins quelques petites figures d'hom-
mes, faites de cire ou de laine, et de prier
les lares de lâcher toute leur colere sur ces
images.

Lorsque les enfants quittoient l'ornement

qu'on leur pendoit au cou jusqu'à quatorze ans, et qui étoit fait en forme de cœur; ils étoient obligés de le déposer aux pieds de ces dieux domestiques. Il est probable que les dieux que Jacob emporta de la maison de Laban n'étoient autre chose que des pénates.

Génie. Chaque homme avoit sa divinité particulière qui vivoit et mouroit avec lui; on l'appelloit *génie*. Ce génie se divisoit en blanc et en noir. Le blanc présidoit aux jours heureux, et l'autre aux malheureux. Si le noir étoit plus fort que le blanc, il accabloit celui chez lequel il habitoit de toutes sortes de disgrâces et de malheurs.

On représentoit les génies sous la figure de jeunes hommes, à qui on mettoit un vase à boire dans une main, et une corne d'abondance dans une autre; c'est en conséquence de cette opinion qu'on a inventé les *gnomes*, les *sylphes* et les *salamandres*.

D. Quel dieu marquoit les limites des champs?

Terme. R. C'étoit le dieu Terme, qui, sous la figure d'une tuile, d'une pierre, et d'un pieu fiché dans la terre, ou sous celle d'un homme sans bras et sans pieds, afin qu'il ne pût point passer d'un lieu dans un autre, étoit placé aux extrémités d'un terrain. On prétend qu'il fut le seul qui ne sortit point de sa place, lorsque les dieux, par respect, abandonnerent le Capitole à Jupiter. Les huit vers suivants donneront une

idée de ses fonctions ; c'est le maître d'un champ qui lui parle :

Terme, qui que tu sois, ou de bois ou de pierre,
 Tu n'es pas moins un dieu que le dieu du tonnerre :
 Garde que mon voisin ne me dérobe rien ;
 Mais, dans ton poste inébranlable,
 Si son avide soc empiétoit sur mon bien,
 Crie aussitôt, comme un beau diable :
 Alte - là, mon voisin, voisin insatiable !
 C'est là ton champ, et c'est ici le mien.

D. Quel est le dieu des jardins ?

R. Priape, que les uns disent fils de Vénus et d'Adonis, et les autres de Vénus et de Bacchus. On plantoit ordinairement sa statue dans les jardins pour épouvanter les voleurs, et assurément sa barbe et sa chevelure négligées le rendoient fort propre à cet emploi. On lui mettoit aussi une faucille en main. Les victimes qu'on lui immoloit étoient des ânes. Ce dieu présidoit à toutes les débauches. On célébroit ses fêtes particulièrement à Lampsaque, ville de sa naissance.

D. Quelles étoient les fonctions des nymphes ?

R. Les unes, appelées *Néréides*, demeuroient dans la mer, et les autres, nommées *Naiades*, habitoient les fleuves, les fontaines et les rivières : celles qui demeuroient dans les campagnes se nommoient *Dryades*, et *Hamadryades* celles qui habitoient les forêts ; les *Napées* régnoient dans

les bocages et les prairies , et les *Orcades* dans les montagnes. Elles n'étoient point immortelles , mais elles vivoient fort longtemps ; la vie des Hamadryades dépendoit de celle de l'arbre auquel elles étoient unies par le sort.

D. Qu'y a-t-il à remarquer sur Momus ?

Mo- *R.* Il étoit fils du Sommeil et de la Nuit ;
PLUS. il ne s'occupoit qu'à railler les dieux et les hommes , qu'il reprenoit si librement , qu'on l'appelloit par cette raison *le Dieu de la raillerie* : on le représentoit levant un masque de dessus un visage , et tenant une marotte. Il eut la hardiesse de critiquer le taureau que Neptune avoit fait , ajoutant qu'il auroit dû lui placer les cornes plus près des yeux , afin d'en frapper plus violemment ; il critiqua l'homme que Vulcain avoit forgé , et soutint qu'il auroit fallu lui ménager une petite fenêtre au cœur , pour voir ses pensées les plus secretes ; enfin , il blâma la maison de Minerve , et dit qu'elle étoit trop pesante pour être enlevée , lorsqu'elle auroit un mauvais voisin.

D. Quel étoit le dieu des vents ?

Éole *R.* Éole , dont la demeure étoit au nord de la Sicile. C'étoit un dieu copié sur un prince de ce nom , qui avoit une grande connoissance de la navigation , et qui prédisoit aux voyageurs les vents qu'ils auroient. Éole avoit donné aux compagnons d'Ulysse plusieurs peaux où les vents étoient enfermés ; mais ceux-là , les ayant ouverts

indiscrètement, les laisserent échapper, et causerent une tempête si violente, qu'Ulysse perdit tous ses vaisseaux, et fut le seul qui se sauva.

D. Combien y a-t-il de vents principaux?

R. Quatre : savoir, Borée, Eurus, Notus, et Zéphyre. Le premier souffle du septentrion, le second de l'orient, le troisième du midi, et le quatrième de l'occident.

Borée enleva la nymphe Orithye; il l'em-^{Borée} porta dans la Thrace, et en eut deux enfants : ce sont eux qui délivrèrent Phinée de la persécution des Harpies.

D. Donnez-nous la description des Har-^{Harpies.} pies.

R. C'étoient des monstres hideux; ils avoient un visage de femme, un corps de vautour, des ailes aux côtés, des griffes aux pieds, aux mains, et des oreilles d'ours. Junon les avoit envoyés pour infecter de leurs ordures et piller les viandes de dessus la table de Phinée, qui traitoit Enée : on les appelloit *chiennes de Jupiter*, et voici ce qu'en dit la fable :

Jupiter avoit donné ordre au Soleil d'aveugler Phinée, roi de Thrace, pour avoir révélé aux hommes les secrets des dieux : il l'avoit encore condamné à une faim perpétuelle, et le faisoit desservir par les Harpies, qui enlevoient tous les mets qu'on lui présentait. Mais enfin il permit que son

supplice cessât à l'arrivée des enfants de Borée, qui chasserent ces monstres, et les poursuivirent jusqu'aux isles Strophades, où Junon leur fit défendre par Iris de les poursuivre davantage. On dit qu'Hercule les chassa depuis de la ville de Stymphale, et qu'elles se cachèrent en Crete, dans une caverne où elles sont encore. Cette fable a beaucoup de rapport avec les sauterelles qui ravagèrent le pays de Phinée, et qu'un vent du nord dissipa.

DES DEMI-DIEUX OU HÉROS.

D. Qu'entend-on par demi-dieux?

R. On entend des héros nés d'un dieu et d'un mortel, ou des mortels qui, par leurs belles actions, ont mérité, après leur mort, d'être admis au nombre des dieux.

D. Combien en compte-t-on?

Persée.

R. Onze principaux : savoir, Persée, Hercule, Thésée, Castor et Pollux, Jason et Médée, Cadmus, OEdipe, Étéocle et Polynice.

D. Quelle est la naissance de Persée?

R. Acrise, roi des Argiens, ayant appris de l'oracle qu'il devoit périr par la main d'un enfant que Danaé sa fille mettroit au jour, la fit enfermer dans une tour d'airain, après avoir mis des gardes pour empêcher les hommes d'y aborder. Cependant Jupiter, changé en pluie d'or, y pénétra, et, par ce moyen, Danaé conçut Persée. Acrise,

instruit de la grossesse de sa fille, ne voulut point croire que Jupiter lui eût fait cet honneur ; c'est pourquoi il fit enfermer la mere et l'enfant dans un coffre, et les fit jeter dans la mer : mais des pêcheurs les conserverent, et Polydecte les recut l'un et l'autre, et leur fit toutes sortes de bons traitements. Persée, devenu grand, obtint l'égide de Minerve, par le secours duquel il fit de belles actions, et entre autres coupa la tête de Méduse, du sang de laquelle on prétend que naquit Pégase. Ce cheval, aussitôt qu'il fut né, fit sortir d'un coup de pied la fontaine d'Hippocrene; cependant l'oracle s'accomplit, et Persée tua Acrise dans un tournoi.

D. Quelle expédition Persée fit-il encore?

R. Étant sorti de la maison de Polydecte, qui l'avoit éloigné de chez lui pour entretenir Danaé plus librement, il alla essayer sa valeur contre les trois sœurs Gorgones, qui régnoient dans les isles Gorgades; on les appelloit Méduse, Euryale et Sthényo. C'étoient des filles qui n'avoient qu'un œil, qu'une dent et qu'une corne, qu'elles se prêtoient tour-à-tour : elles étoient coëffées de couleuvres, avoient de grandes ailes, et des griffes de lion aux pieds et aux mains. Elles ravageoient les campagnes, et tourmentoient les voyageurs. Persée commença par leur enlever leur œil et leur dent, les tua ensuite, et, couvert de l'égide, trancha la tête de Méduse. Cette tête avoit la vertu de

changer en pierre tous ceux qui la regardoient. Persée s'en servit pour pétrifier Polydecte, dans le temps qu'il attendoit à l'honneur de Danaé; il fit subir le même sort à Atlas, qui lui refusa la porte de son palais, et à qui il déroba des pommes qu'il gardoit fort soigneusement.

D. De quel secours fut le cheval Pégase à Persée?

R. Un jour qu'il traversoit les airs, monté sur cet animal, il aperçut Andromède, que l'on avoit attachée à un rocher, prête à être dévorée par un monstre marin, parcequ'elle avoit eu la témérité de se croire plus belle que Junon: pour délivrer cette princesse, il pétrifia une partie du monstre, et combattit l'autre l'épée à la main. Céphée, pere d'Andromède, la lui donna en mariage par reconnoissance. Mais il eut encore un combat à soutenir avec Phinée, qui en étoit amoureux: après avoir long-temps combattu, il se servit de la tête de Méduse, et le changea, lui et ses compagnons, en rocher.

D. Quel héros se servit encore de Pégase?

Bellérophon. *R.* Bellérophon, qui, ayant tué son frere, s'étoit réfugié chez Proetus, roi d'Argos, où Sthénobée, femme de ce prince, lui fit des propositions qui tendoient au déshonneur de son mari. Il en eut horreur, et cette princesse, changeant son amour en haine, l'accusa auprès de Proetus d'avoir voulu la cor-

rompre. Celui-ci ne voulut point punir Bellérophon; mais il l'envoya en Lycie, avec des lettres adressées à Jobates, pere de Sthenobée, pour le faire mourir: Jobates l'exposa à combattre la Chimere, monstre horrible qui ravageoit ses états. Mais, par le secours de Minerve, qui lui amena Pégase, il sortit victorieux du combat, et tua le monstre à coups de fleches. Jobates mit encore son courage à l'épreuve; et comme son adresse lui donnoit toujours la victoire, il le crut innocent, lui donna sa fille en mariage, et le déclara son successeur. A cette nouvelle, Sthénobée s'empoisonna, ne pouvant plus résister à sa rage ni à ses remords.

La Chimere étoit un monstre composé de la tête d'un lion, du corps d'une chevre, et de la queue d'un dragon. Il vomissoit feu et flamme. La Ch.
mere.

D. Quel a été le plus célèbre des héros de l'antiquité?

R. Hercule, fils de Jupiter et d'Alcme-
ne, que ce dieu avoit trompée en prenant Hercu
le.
la ressemblance d'Amphitryon son mari, pendant qu'il étoit à la guerre. Junon, pour tirer vengeance de l'infidélité de Jupiter, et en même temps pour empêcher que cet enfant ne fût mis sur le trône, lui suscita Eurysthée pour rival. Jupiter avoit fait serment que celui qui naîtroit le premier commanderoit à l'autre; Junon recula le terme de la grossesse d'Alcmene, et fit naî-

tre Eurysthée le premier. En effet, il exerça un empire tyrannique sur Hercule. Le temps nécessaire à l'un et à l'autre pour parvenir à l'âge d'adolescence paroissant fort long à Junon, elle n'attendit point qu'Hercule fût plus grand pour le tourmenter; il étoit encore au berceau, qu'elle essaya de le perdre, en lui envoyant deux serpents qu'il écrasa aussitôt. Dans la suite Pallas radoucit Junon en sa faveur, et l'engagea à lui donner de son lait: on dit qu'elle laissa tomber quelques gouttes de lait, qui formerent dans le ciel cette tache blanche qu'on nomme *voie lactée*. Mais cette bienveillance de Junon ne dura pas long-temps: elle engagea Eurysthée à exposer Hercule à différents travaux pour le faire périr.

D. Combien compte-t-on de travaux d'Hercule?

Travaux
d'Her-
cule.

R. Douze. 1°. Il tua dans la forêt de Lerne un hydre épouvantable qui avoit plusieurs têtes, lesquelles renaissoient à mesure qu'on les coupoit.

2°. Il prit et tua à la course la biche du mont Moénale, qui avoit les pieds d'airain et les cornes d'or. Il fut un an à la poursuivre.

3°. Il étrangla, dans la forêt de Némée, un lion extraordinaire, dont il porta depuis la peau en signe de victoire.

4°. Il punit Busiris et Diomede, qui nourrissoient les chevaux de chair humaine, et sacrifioient à Neptune tous les étran-

gers qui arrivoient dans leurs états.

5°. Il amena à Eurysthée le sanglier d'Érymanthe tout vif. Cet animal désoloit toute l'Arcadie.

6°. Il tua à coups de fleches les oiseaux ou harpies du lac Stymphale, qui obscurcissoient le jour.

7°. Il domta un taureau furieux, que Neptune, dans sa colere, avoit créé pour la ruine entiere de la Grece.

8°. Il déroba les pommes du jardin des Hespérides, en faisant dormir le dragon qui les gardoit.

9°. Il délivra Thésée des enfers, et enchaîna Cerbere, qu'il contraignit de le suivre.

10°. Il vainquit Géryon, qui avoit trois corps.

11°. Il nettoya les étables d'Augias, après y avoir fait entrer la riviere d'Alphée.

12°. Il vainquit les Amazones, et maria Hippolyte, leur reine, à Thésée son ami.

D. Que fit ensuite Hercule?

R. Après être heureusement sorti de tous ces travaux, il parcourut la terre pour délivrer les hommes des calamités qui les opprimoient; il débarrassa l'Italie d'un fameux brigand nommé Cacus, qui avoit trois têtes, et qui vomissoit du feu par ses trois bouches. Ce Cacus lui avoit volé des bœufs, en les faisant entrer à reculons dans sa caverne pour dérober à Hercule la connoissance de son vol.

Atlas.

Il rendit un service considérable à Atlas ; en le soulageant pendant quelque temps du fardeau du ciel qu'il portoit sur ses épaules. Il étouffa dans ses bras Anthée, ne pouvant le tuer autrement, parcequ'il s'aperçut que la terre lui donnoit de nouvelles forces toutes les fois qu'il la touchoit. Il descendit aux enfers, en tira Alceste, et la rendit à Admete, son mari. Il délivra Prométhée, qui étoit attaché sur le mont Caucase. Il fit couler les eaux de l'océan par le milieu de la terre, en séparant deux montagnes : c'est ce qu'on nomme *le Détroit de Gibraltar*. Il planta en cet endroit deux colonnes, qu'on appella depuis *Colonnes d'Hercule*, et sur lesquelles il mit cette inscription : *Nec plus ultra*. Junon ne pouvant supporter la gloire extraordinaire qu'il s'étoit acquise, le jeta dans des transports de colere si violents, qu'il tua dans ses accès Mégare sa femme, et ses enfants. Il auroit trempé ses mains dans son propre sang, s'il n'en eut été empêché par ses amis.

D. Ce héros ne se laissa-t-il pas aller à des foiblesses ?

R. L'amour le vainquit à son tour, et le força de servir Omphale, reine de Lydie, et de changer sa massue en quenouille, et la peau du lion qui le couvroit, en ajustement de femme : en effet, Omphale le fit filer avec ses femmes. Il épousa ensuite Déjanire, après avoir combattu pour sa possession avec Achéloüs, qui, étant le plus foible,

Foible , se changea d'abord en serpent , en taureau , et en homme , avec une tête de bœuf ; mais Hercule lui arracha une de ses cornes , et le vainquit. Comme il emmenoit Déjanire , le prix de sa victoire , et qu'il falloit passer une riviere , le Centaure Nessus Le Centaure Nessus. s'offrit de la prendre en croupe. Hercule accepta l'offre , et passa le premier. Le perfide Centaure tarδοit à suivre : Hercule , pour le punir de sa témérité , le tua à coups de fleches. Nessus , en mourant , fit présent à Déjanire de sa robe teinte de son sang , qui étoit un poison très subtil. En la lui donnant , il l'assura que si Hercule s'en couvroit , il n'en aimeroit jamais d'autre qu'elle. Elle lui envoya donc cette robe dans le temps qu'il faisoit un sacrifice sur le mont OËta : à peine l'eut-il mise , que , se sentant enflammé tout-à-coup d'un feu intérieur , il se précipita dans le bûcher en présence de Philoctete , auquel il ordonna d'y mettre le feu , et y fut consumé ; il alla prendre place parmi les dieux , et épousa dans le ciel Hébé , déesse de la jeunesse.

Philoctete étoit le compagnon d'Hercule , qu'il fit héritier de ses fleches , teintes du sang de l'hydre , à condition qu'il ne révéleroit jamais le lieu de sa sépulture. Mais comme l'oracle avoit appris aux Grecs qu'ils ne prendroient jamais la ville de Troie sans avoir les cendres et les armes d'Hercule , on obligea Philoctete de déclarer le lieu où elles étoient. Il crut ne pas manquer de parole.

à son compagnon en montrant son tombeau du bout du pied ; mais il reçut bientôt la punition de son parjure par la blessure que lui fit, en tombant sur ce même pied, une des fleches empoisonnées, dont il ne fut guéri que par Machaon, fils d'Esculape.

Le peuplier étoit consacré à Hercule ; il se servit de ses branches pour se faire une couronne en descendant aux enfers. Les feuilles de cet arbre, qui étoient blanches, restèrent telles du côté qu'elles touchoient à sa tête ; mais la fumée de l'empire ténébreux noircit celui qui étoit exposé à l'air.

Plus on examine l'histoire d'Hercule, ce fantôme de l'imagination de tant de poëtes, plus on y apperçoit des traits sensibles de l'histoire de Josué et de Samson.

1. Manué épouse une femme à qui un ange promet un fils d'une force extraordinaire.

2. Samson fait dès sa première jeunesse des prodiges de force, déchire un lion, fait de grands carnages des Philistins.

3. Samson prend trois cents renards, les lie l'un à l'autre par leurs queues, y attache des flambeaux allumés, et les chasse au milieu des bleds, des vignes, des oliviers, qui furent entièrement consumés.

1. Jupiter épouse Alcimene, et lui promet un fils distingué par sa force.

2. Hercule se saisit, encore enfant, de deux serpents monstrueux qui se jetoient sur lui, défit le lion de Nemée, vainquit les Nymiens, et mit sa patrie en liberté.

3. C'est l'origine de la cérémonie qu'on pratiquoit à Rome tous les ans : on faisoit courir dans le cirque des renards liés ensemble, avec des torches attachées à leurs queues. *Cela venoit, dit Ovide*

*d'un pays où des renards,
attachés dans de la paille
et du foin qu'on avoit al-
lumés, avoient porté le
feu dans les moissons.*

Fast. 14.

4. Josué combattant pour les Gabaonites contre les cinq rois amorrhéens, le ciel fit tomber sur ceux-ci de grosses pierres qui les firent périr.

5. Samson défit mille Philistins avec une mâchoire d'âne.

6. Après la défaite des Philistins, Samson alloit périr de soif, lorsque Dieu fit sortir d'une dent de cette mâchoire une fontaine.

7. La force prodigieuse de Samson étoit accompagnée d'une foiblesse surprenante pour les femmes.

8. Samson, dont la force étoit attachée à ses cheveux, confie son secret à Dalila, sa maîtresse, qui le trahit, lui coupa les cheveux pendant qu'il dormoit, et le mit, dépouillé de toute sa force, entre les mains des Philistins.

9. Samson finit sa vie étant le jouet de ses enne-

4. Hercule combattant contre les Liguriens, Jupiter lui envoya le secours d'une pluie de cailloux.

5. Hercule abattoit les géants et défaisoit ses ennemis avec une massue.

6. Quand Hercule eut défait le dragon qui gardoit le jardin des Hespérides, et qu'il se vit en danger de périr de soif, les dieux firent sortir une fontaine d'un rocher qu'il frappa du pied.

7. La fable n'a pas oublié ce caractère de foiblesse pour les femmes dans son Hercule.

8. La fable, qui désigne tout ce qu'elle touche, transporte cette aventure à Nisus, roi de Mégare, et à Scylla sa fille. Scylla, ayant pris de la passion pour Minos, qui assiégeoit Nisus dans sa capitale, trahit son pere, lui coupa le cheveu fatal, et le livra entre les mains de son ennemi.

9. Hérodote rapporte qu'Hercule, étant destiné

mis, et renversant un édifice qui contenoit une multitude assemblée, qui y périt.

pour être sacrifié à Jupiter, fut orné comme une victime, et amené avec pompe au pied de l'autel, et qu'il massacra tous les spectateurs de la pompe et du sacrifice.

D. Quel héros marcha sur les traces d'Hercule?

Thésée.

R. Thésée, son ami et son parent, fils d'Égée et d'Éthra. Pitthée, son aïeul, se chargea de son éducation, et le fit passer pour fils de Neptune. Lorsqu'il fut grand, sa mere lui apprit sa naissance. Il partit pour se rendre auprès d'Égée, et il tua en chemin Périphetes, géant d'Épidaure, qui assassinoit les passants, et se nourrissoit de chair humaine; il lui ôta la massue de cuivre qu'il portoit, et la conserva toujours comme un monument de sa première victoire. Arrivé à Athenes, il fit naître de la jalousie à Médée, qui s'imagina qu'il alloit être un obstacle au dessein qu'elle avoit d'épouser le roi; c'est pourquoi elle conseilla à ce prince, sous de faux soupçons qu'elle lui insinua, de l'empoisonner dans un repas: mais Thésée, étant entré dans la salle, tira une épée qui le faisoit reconnoître pour son fils; Égée le déclara pour son successeur, et se défit de tous les prétendants au trône après sa mort.

Thésée défit, 1°. un horrible taureau qui faisoit de grands dégâts dans les campagnes

de Marathon ; 2°. le sanglier de Calydon , que Diane avoit envoyé pour ravager l'Étolie ; 3°. le Minotaure. Ce dernier étoit un monstre moitié homme et moitié taureau : Minos l'enferma dans un labyrinthe ; là on le nourrissoit de chair humaine , et les Athéniens étoient obligés d'envoyer tous les ans sept jeunes garçons et autant de jeunes filles qu'ils choissoient par le sort. Minos les avoit condamnés à cette peine , pour avoir fait mourir Androgée son fils. Le desir de tuer le Minotaure s'empara du cœur de Thésée ; il se fit mettre au nombre des victimes qu'on y envoyoit , résolu d'abolir cette condition , ou d'y périr. Ariadne , fille de Minos , qui l'aimoit , lui donna un peloton de fil pour l'aider à sortir du labyrinthe. Il tua le monstre , et ramena ses compagnons à Athenes : mais il laissa Ariadne dans l'isle de Naxe , où Bacchus , l'ayant trouvée , l'épousa ; d'autres disent qu'elle se pendit de désespoir.

Le vaisseau sur lequel Thésée partit étoit appareillé de voiles noires : il avoit reçu ordre de son pere d'en substituer de blanches en cas qu'il réussît dans son entreprise ; mais la joie dont il étoit transporté lui fit oublier ce commandement : de sorte qu'Égée , ayant un jour apperçu le vaisseau encore orné de deuil , crut que son fils étoit mort ; il se précipita dans la mer , à laquelle il donna le nom d'*Egée*.

Pirithoüs , roi des Lapithes en Thessalie ,

O iij

Pirithoüs.

entendant dire des merveilles de Thésée, voulut le connoître et s'essayer avec lui : il fit par envie des incursions sur ses terres, dans l'intention de l'attirer à un combat singulier. Thésée parut comme Pirithoüs l'avoit prémédité, et ils concurent dans le combat tant d'estime l'un pour l'autre, qu'ils unirent leurs cœurs et leurs armes par une alliance indissoluble. L'occasion de se secourir ne tarda pas à s'offrir. Pirithoüs épousa Hippodamie, et il invita à ses noces Thésée avec les Centaures. Ces derniers, étant ivres, firent une querelle aux Lapithes qui vouloient les empêcher d'enlever Hippodamie, et ils en massacrerent beaucoup ; mais Thésée fit tomber toute sa colere sur les Centaures, et les extermina.

Les Centaures,

Les Centaures étoient des peuples qui se battoient ordinairement à cheval, et qui passoient dans la Thessalie pour des monstres moitié homme et moitié cheval, parcequ'ils paroissoient tels montés sur cet animal.

D. Thésée n'enleva-t-il pas plusieurs femmes ?

R. Outre Ariadne, il enleva Hélène, secondé de Pirithoüs : mais il la rendit peu de temps après à Tyndare et à Léda ses pere et mere. Ils entreprirent aussi d'enlever Proserpine, et descendirent aux enfers à cet effet ; mais Pluton, les ayant fait arrêter, fit dévorer Pirithoüs par le Cerbere, et con-

damna Thésée à être attaché à une pierre, où il resta jusqu'à ce qu'Hercule l'en délivra. Après la défaite des Amazones, il épousa Hippolyte leur reine, puis Phedre, fille de Minos et sœur d'Ariadne.

Il eut d'Hippolyte un garçon, aussi nommé Hippolyte, que Phedre, sa belle-mère, accusa auprès de Thésée d'avoir voulu la déshonorer, parcequ'il n'avoit point répondu aux avances qu'elle lui avoit faites. Thésée, irrité contre son fils, pria Neptune de venger ce crime; et lorsqu'Hippolyte, monté sur son char, approchoit de la mer, un monstre marin sortit des eaux; ce qui effraya tellement les chevaux, qu'ils prirent la fuite à travers les rochers, où le char se fracassa; le prince fut brisé et périt malheureusement. Esculape, à la priere de Diane, lui rendit la vie; et Phedre, rongée par ses remords, se tua après avoir découvert son crime à Thésée.

D. Dites-nous qui étoit Dédale.

Dédale.

R. C'étoit un excellent artiste, dont l'intelligence et l'adresse alloient jusqu'à faire des statues mouvantes; il inventa la cognée, le niveau, et les voiles de navire. Après s'être défait d'un de ses neveux, parcequ'il avoit inventé la scie, la roue à potier, etc., il fut contraint de venir en Crete, où il bâtit le labyrinthe, qu'on appella *Dédale*, de son nom. Minos l'y fit enfermer avec Icare son fils, parcequ'ils avoient favorisé les intrigues de Pasiphaé. Pour en sortir, ils se firent des

ailes avec de la cire et des plumes ; et Dédale recommanda à son fils de ne voler ni trop bas ni trop haut, de peur que la chaleur du soleil ne fondît la cire, ou que la vapeur des eaux ne rendît ses ailes trop humides : mais ce jeune homme oublia les leçons de son pere, et vola si haut, que, ses ailes étant fondues, il tomba dans la mer qu'on appella depuis *Icarienne*. Dédale se sauva en Sicile, où il fut étouffé, parceque Minos menaçoit de déclarer la guerre si on ne le lui rendoit mort ou vif.

D. Qu'étoient-ce que Castor et Pollux ?

Castor
et Pol-
lux.

R. C'étoient deux freres jumeaux qui s'aimoient passionnément. Castor perdit la vie dans un duel. Pollux, qui étoit immortel, fut si touché de sa mort, qu'il tua son ennemi, et pria Jupiter de permettre qu'il partageât son immortalité avec son frere. Jupiter y consentit; et, depuis ce temps-là, ils vécurent et moururent alternativement. Enfin, leur tendresse sans exemple leur mérita l'honneur d'être placés dans les cieus sous le titre de *Gémeaux*, qui sont deux étoiles qui ne paroissent que l'une après l'autre. Ils avoient purgé la mer de pirates : on leur sacrifioit des agneaux blancs, pour obtenir un bon vent et une heureuse navigation.

D. Racontez-nous l'histoire du poëte Simonide.

R. Simonide soupoit chez Scopas, homme considérable et opulent, pour qui il avoit composé un panegyrique en vers.

Le poëte
Simoni-
de.

dans lequel il avoit mêlé les louanges de Castor et de Pollux pour relever celles de son héros.

Cet homme avare en prit occasion de lui retrancher la moitié du salaire qu'il lui avoit promis, en lui disant, d'une manière sordide, qu'il s'en fit payer par Castor et Pollux, qui y avoient autant de part que lui. Ils n'avoient pas achevé de souper, qu'on avertit Simonide que deux jeunes hommes l'attendoient à la porte pour une affaire pressante. Il y court, les deux jeunes hommes disparaissent, le logis où l'on soupoit est abymé, l'hôte avec toute sa compagnie écrasé sous les ruines, et Simonide seul fut sauvé.

Qui ne voit la piété de Loth récompensée; l'impiété, l'injustice et les insultes de ses concitoyens, punies; l'envoi des deux anges sous la forme de jeunes hommes, pour sauver Loth, qu'ils font sortir de la ville, qui aussitôt après est abymée?

Le célèbre La Fontaine a traité ce sujet dans une fable qui a pour titre, *Simonide préservé par les dieux*: c'est la quatorzième du premier livre.

D. Quel nom donne-t-on à ceux qui firent la conquête de la toison d'or?

R. On les appelle *Argonautes*, du vaisseau *Argo*, que Jason équipa. Athamas, roi de Thebes, épousa Ino en secondes noces. Cette marâtre persécutoit continuellement Phryxus et Hellé sa sœur, issus d'une

premiere femme ; accablés par les mauvais traitements de leur belle-mere , ils quitterent la maison paternelle. Pour passer un bras de mer , ils monterent sur un belier dont la toison étoit d'or ; mais Hélé , effrayée du bruit des flots , tomba , et se noya dans l'endroit qu'on appella depuis l'*Hellespont*. Phryxus , étant arrivé à Colchos , y sacrifia ce belier à Jupiter ; en prit la toison , qui étoit d'or ; la pendit à un arbre dans une forêt consacrée au dieu Mars , et la fit garder par un dragon qui dévoroit tous ceux qui se présentoient pour l'enlever.

Jason , laissé sous la tutele de Pélias , devoit occuper le trône de Thessalie lorsqu'il seroit en âge. Il n'avoit plus que quelques années à attendre , lorsque son tuteur chercha tous les moyens de le priver de son héritage. Pour cet effet , il lui conseilla d'entreprendre la conquête de la toison d'or , espérant qu'il n'en reviendrait pas. Jason partit avec une troupe de jeunes gens distingués , qui voulurent y avoir part. Arrivé en Colchide , notre jeune héros se fit aimer de Médée , fille du roi de Colchos. C'étoit une célèbre magicienne , qui lui donna le secret d'endormir le dragon qui gardoit ce précieux trésor , et de vaincre les autres obstacles. Lorsqu'il eut enlevé la toison , il emmena Médée , pour la soustraire à la vengeance de son pere , qui suivit ses traces. Cette magicienne , pour retarder ses poursuites , coupa son frere par morceaux , et en

dispersa les membres le long du chemin.

Arrivée dans l'isle de Coriou, elle rajeunit le pere de Jason par le secours de quelques simples qui avoient la vertu de fortifier la chaleur naturelle, qui s'éteint peu à peu dans les vieillards. Pour se venger de Pélidas, qui avoit fait assassiner la mere et les freres de Jason, elle conseilla à ses filles de le couper en pieces, et de faire bouillir ses membres dans une chaudiere, les assurant qu'il rajeuniroit. Ces cruelles filles suivirent les avis de Médée: elles virent avec douleur que le succès ne répondit point à leur attente, et qu'elles avoient été trompées. Jason, oubliant toutes les obligations qu'il avoit à Médée, l'abandonna pour épouser Créuse, fille de Créon, roi de Corinthe. Elle dissimula sa fureur, et envoya à sa rivale, par les enfants qu'elle avoit eus de Jason, une robe magnifique, qu'elle avoit imprégnée des poisons les plus violents. Cette princesse ne l'eut pas plutôt mise, qu'elle sentit des feux qui la consumerent, et mourut aux yeux de son époux. Jason, voulant punir Médée, accourut pour la percer; mais elle se sauva dans les airs, sur un char traîné par des dragons ailés, après avoir poignardé ses deux enfants en présence de son infidele, et lui avoir reproché sa perfidie.



Traits marqués de l'histoire des Israélites en Egypte et dans le désert, dans celle de l'expédition des Argonautes pour la conquête de la toison d'or.

1. Athamas eut un fils nommé *Phryxus*, qui veut dire *ris*.

2. Il y eut une violente jalousie entre les deux premières femmes d'Athamas, Ino et Néphélé.

3. Néphélé fut renvoyée par Athamas.

4. Athamas fit mourir ou chassa Mélicerte qu'il avoit d'Ino; et, ayant quitté le pays qu'il habitoit, il alla s'établir ailleurs, par ordre du ciel, et y épousa une troisième femme.

5. La mort de Phryxus est ordonnée par les oracles; Athamas le conduit à l'autel, et tout près de l'immoler, un belier, envoyé par Jupiter, se présente et leur parla.

6. Pélias donne des ordres précis de faire mourir tous les descendants d'Athamas et d'Éole dans ses états. Les parents de Jason, encore enfant, firent semblant de l'enterrer, comme mort; cependant, par une nuit obscure, ils l'emportèrent, enfermé dans une boîte, dans l'antre de Chiron, où il fut élevé travaillant à la terre et gardant les troupeaux.

1. Le nom d'*Isaac*, fils d'Abraham, signifie la même chose.

2. Comme entre Sara et Agar, à l'occasion de leurs enfants.

3. Comme Agar fut renvoyée par Abraham.

4. Abraham chassa Agar et son fils, changea souvent de domicile par ordre du ciel, et épousa Cécura en dernier.

5. C'est une copie infidèle du sacrifice d'Isaac.

6. Pharaon donne des ordres pour faire mourir tous les enfants mâles des Hébreux: les parents de Moïse l'exposèrent; dans un panier, sur les eaux, d'où il fut nommé *Moïse*. Quand il fut grand, il se retira dans la terre de Madian, et garda les troupeaux de Jéthro, roi d'Arabie.

7. Jason paroît devant Pélias, demande la restitution du royaume. Pélias lui promet avec serment, et, pour l'exposer à des dangers invincibles, l'engage dans une navigation et une expédition sans apparence de retour, qui étoit le voyage à Colchos, et la conquête de la toison d'or.

8. D'illustres héros de toute espèce se joignent à Jason : Lyncée, à la vue perçante ; Orphée, dont le chant faisoit suivre les forêts et les rochers, et arrêtoit le cours des fleuves ; Hercule, Thésée, etc.

9. Hercule disparut dans le voyage, refusa d'être le chef, et déclara que la gloire de cette expédition appartenoit à Jason.

10. Les chefs font construire, sous la conduite de Minerve, le grand et célèbre navire *Argo*, avec lequel ils parcourent les mers, les fleuves, les terres ; et comme il portoit les héros sur les eaux, ils le portoient sur leurs épaules au travers des terres.

11. Le navire *Argo* renfermoit un mât de chêne de la forêt de Dodone, qui apprenoit à cette troupe les volontés du ciel sur sa conduite.

7. Dieu apparôit à Moïse, lui ordonne de se mettre à la tête de son peuple, de le conduire hors de l'Égypte dans la terre de Chanaan : Pharaon permit à Moïse d'aller avec le peuple dans le désert, où on espéroit qu'il périroit, selon Joseph.

8. Ce sont les chefs dont Moïse composa le sénat qui gouvernoit le peuple.

9. Moïse mourut dans le voyage, et laissa à Josué l'honneur d'introduire les ébreux dans la terre promise.

10. Moïse fit faire, suivant les ordres et le modèle qu'il en reçut de Dieu, l'arche d'alliance. Le peuple parcourut les déserts avec l'arche, et, au passage du Jourdain, les lévites la portèrent sur leurs épaules.

11. Dieu parloit et répondoit de l'arche à Moïse, sur les doutes qu'il avoit pour la conduite du peuple.

12. Quand on vit les enfants des dieux prêts à mettre à la voile, le roi et les sages de sa cour eurent beaucoup de peine à laisser partir tant de héros.

13. Pélias fut consterné et enragé, quand il apprit qu'Acaste son fils étoit parti secrètement.

14. Jason ordonne un sacrifice : le dieu invoqué par Jason lui promet son secours parmi le tonnerre et les éclairs.

15. Ils étoient déjà en mer, lorsque Chiron court au rivage avec sa femme, portant le petit Achille ; il leur donne des avis, et fait des vœux pour eux.

16. Le navire arrive à l'isle de Lemnos, où il n'y avoit qu'un seul homme ; les femmes le séduisirent : de là ils aborderent à une isle habitée par des géants effroyables, la terreur de leurs voisins ; ils vinrent attaquer les Argonautes, Hercule les défit.

17. La mere des dieux fait sortir en leur faveur une fontaine dans un endroit sec où il n'y avoit point d'eau.

18. Hercule rompt sa lance avec ses grands efforts, va en couper une

12. Quand les Israélites sortirent de l'Égypte, le roi et les grands firent réflexion qu'ils avoient eu tort de laisser aller ainsi ce peuple.

13. C'est la copie défigurée du fils aîné de Pharaon, mort la nuit du départ des Israélites avec les autres aînés des Égyptiens.

14. Ce sont autant de traits de l'histoire des Israélites.

15. Jéthro vient trouver Moïse dans le désert avec sa femme et deux enfants, lui donne d'excellents avis.

16. Ceci représente la funeste station des Israélites avec les femmes moabites et madianites. Les espions rapportèrent avoir vu des géants d'une hauteur et d'une figure monstrueuses, auprès desquels ils ne paroissoient que des sauterelles ; Moïse tua Og, roi de Bazan.

17. C'est la source abondante que Dieu accorda à Moïse, et qu'il fit sortir, d'un coup de verge, du rocher d'Oreb.

18. Moïse frappa deux coups sur le rocher par quelque défiance de la

dans la forêt ; les Argonautes se rembarquent, et apperçoivent à l'aurore qu'Hercule leur manque : on veut rebrousser chemin ; les vents s'y opposent, un dieu marin apprend qu'Hercule ne devoit pas mettre le pied dans la Colchide.

19. Les Argonautes parcoururent différents climats : ils arrivent chez le malheureux Phinée, aveugle, persécuté par les Harpies, qui enlevoient tout ce qu'il vouloit manger, et répandoient des ordures et une odeur insupportable sur ce qu'elles laissoient ; de sorte qu'il mouroit de faim et de langueur.

20. Phinée fut délivré des Harpies par Zéthès et Calaïs, fils de Borée, qui les chasserent dans la mer ionienne.

21. Ils quittent Phinée, élevent sur la mer un autel à douze divinités, arrivent au détroit des isles Symplegades, et lâchent une colombe qui devoit servir de guide au vaisseau.

22. Les Argonautes coururent différentes contrées inconnues ; ils perdirent deux des leurs, entre

promesse de Dieu ; Moïse est puni et disparaît, sans arriver dans la terre promise.

19. C'est un reste de la tradition des ténèbres et des autres plaies dont Dieu frappa Pharaon, et singulièrement des insectes, des sauterelles, qui remplissoient sa maison, son lit, les fours, et toutes les viandes de ce prince et des Egyptiens.

20. Par les prières de Moïse et sur les promesses de Pharaon, les sauterelles furent emportées par les vents de la mer. *Exode*, c. 10.

21. C'est l'autel élevé par Moïse au pied du mont Sinaï, composé de douze pierres, selon le nombre des tribus.

La colombe est prise de celle que Noé avoit fait sortir de l'arche lors du déluge.

22. Les Israélites errerent long-temps ; ils parcoururent divers pays et divers peuples. Ils perdi-

autres Typhis le pilote ; ils rendirent solennellement les derniers devoirs aux morts.

23. Ils rencontrèrent les enfants de Phryxus, ils se racontèrent leurs aventures ; Jason instruisit les enfants de Phryxus de son dessein. Enfin, avec l'assistance des dieux, ils arrivèrent dans la Colchide.

24. Le roi Éétés propose à Jason, pour avoir la toison d'or, des conditions insurmontables ; les compagnons de Jason furent consternés des conditions proposées.

25. Argus les encouragea, et promit les secours de Médée, très habile enchanteresse, qui savoit arrêter l'activité des flammes, le cours des fleuves et des astres.

26. Les ennemis de Jason tournent leurs armes contre eux-mêmes, s'entretuent, et il n'en coûta à Jason que de faire rouler une pierre au milieu d'eux, comme Médée l'avoit promis, et d'être le spectateur du carnage.

avec trois cents hommes seulement, sans autres armes que des trompettes et des lampes, suivant l'ordre qu'il avoit reçu de Dieu ; et il vit, sans combattre, les ennemis se troubler, et tourner leurs armes les uns contre les autres.

rent Aaron et Marie, frère et sœur de Moïse : on leur rendit les derniers devoirs.

23. Ils trouverent des obstacles prodigieux, ils rencontrèrent les Moabites et les Ammonites, descendants de Loth, neveu d'Abraham ; enfin, ils parvinrent au fleuve du Jourdain.

24. Cesont les obstacles que Dieu fit vaincre aux Israélites, et les prodiges qu'il opéra en leur faveur pour les mettre en possession d'une terre qui devoit ses habitants.

25. Moïse, Caleb, et Josué, les rassurent, et Dieu mit Rahab dans leurs intérêts.

26. Un soldat madianite conta à ses camarades qu'il avoit vu en songe un pain d'orge cuit sous la cendre rouler du camp de Gédéon dans le leur, renverser une tente, et mettre tout le camp en déroute. Ce général se présenta contre leur armée nombreuse

27. Médée endort le dragon veillant avec ses dogues, donne la toison d'or à Jason, et prend la résolution de se sauver avec les Argonautes.

28. Junon protège leur retour; une flamme céleste marqua la route qu'ils devoient suivre, et cette flamme, accompagnée d'un vent favorable, ne les quitta point.

29. Les Argonautes virent plusieurs isles, essayèrent diverses tempêtes, entendirent une voix distincte qui sortoit de la poutre de Dodone; enfin, après des écarts et des détours, qui ne sont ni croyables ni possibles, dont la fable orne leur retour, ils trouverent des peuples qui se nourrissoient d'une rosée délicieuse que le ciel faisoit distiller dans ce pays.

30. Enfin, après avoir couru la Mauritanie, où ils virent le verger des Hespérides gardé par un dragon, où Orphée leur montra la source d'eau sortie d'un prodigieux coup de pied d'Hercule par le secours d'Apollon; ils côtoyèrent la Grece et arrivèrent en leur pays.

27. Au bruit des trompettes, les murs de Jéricho tombent avec leurs fortifications. Les Israélites se rendent maîtres sans combat et sans résistance. Tout est saccagé; Rahab se sauve avec ses freres et ses parents.

28. C'est l'imitation de la colonne de feu durant le jour, qui conduisoit les Israélites, et leur servoit de guide dans les vastes solitudes du désert.

29. Copie des longueurs de la route extraordinaire du voyage des Israélites, et des dangers dont ils furent si souvent délivrés. La voix de la poutre représente le propitiatoire, d'où Dieu parloit aux Israélites et leur donnoit ses ordres. La rosée n'est autre chose que la manne dont Dieu nourrissoit son peuple.

30. L'idée du dragon des Hespérides, et de celui qui gardoit la toison d'or, peut bien avoir été prise des serpents brûlants que Dieu, irrité, envoya contre les Israélites. La source d'eau est une imitation de la seconde source que Dieu fit sortir du rocher par des coups redoublés

de verge, dans le désert de Pharan; elle peut être prise aussi de celle que Dieu fit sortir pour Samson de la mâchoire avec laquelle il défit mille Philistins.

C'est ainsi que la fable a défigurè l'histoire des Israélites. Les hommes de ces temps-là, et leurs enfants, occupés de la recherche des choses nécessaires et des commodités de la vie, n'avoient ni le soin ni le loisir de conserver par des histoires, ou par d'autres monuments, la mémoire exacte de ce qui s'étoit passé de considérable. Ils sauverent de l'oubli, par des traditions confuses, quelques faits éclatants, et des lambeaux des aventures les plus remarquables, avec quelque peu de noms des personnages illustres; du reste, tout fut altéré et défigurè, et ne compose qu'un tissu informe, où il faut chercher les traits de ressemblance.

D. Que rapporte-t-on d'Orphée?

Orphée. *R.* Qu'il jouoit si bien de la lyre, qu'il faisoit changer de place aux arbres et aux rochers, que les fleuves suspendoient leur cours, et que les animaux les plus sauvages s'attroupoient autour de lui pour l'entendre. Son habileté pénétra jusqu'aux enfers, où l'on prétend qu'il causa tant d'admiration à Pluton, qu'il lui permit d'emmenner sa femme Eurydice, à condition qu'il ne se retourneroit point pour la regarder, jusqu'à ce qu'il fût sorti de son royaume: mais il ne put se contenir; il tourna la tête pour voir si effectivement elle le suivoit, et elle

disparut aussitôt. Ces fictions sans fondement ont été formées sur un fond de vérité dont on voit l'original dans l'histoire de Loth et de sa femme. Depuis ce temps là, Orphée renonça à la société des femmes, et fut mis en pieces par les Bacchantes, qui ne purent lui pardonner son indifférence et ses mépris.

On raconte d'un autre excellent musicien, A ion. nommé Arion, qu'étant près d'être précipité dans la mer par des matelots qui vouloient le voler, il obtint d'eux qu'il joueroit encore une fois de son luth avant que de mourir; et que les dauphins s'étant rassemblés autour du vaisseau pour l'entendre, il fut reçu sur le dos d'un d'entre eux, qui le porta à bord.

D. Que faut-il savoir sur Cadmus? Cad-

R. Qu'il étoit frere d'Europe, que Jupi- mus. ter enleva sous la forme d'un taureau blanc, et qu'il fut chargé, par son pere Agénor, d'aller la chercher, avec défense de revenir sans elle. Il consulta l'oracle de Delphes, qui, sans répondre à sa demande, lui ordonna de bâtir une ville à l'endroit où un bœuf le conduiroit. Étant arrivé en Béotie, il fit un sacrifice aux dieux; et comme il avoit envoyé ses compagnons à la fontaine de Dirce pour y puiser de l'eau, ils furent dévorés par un dragon. Minerve lui ordonna de le combattre; il obéit et le tua. Ensuite, il arracha les dents de ce monstre; et, les ayant semées, il en naquit aussitôt des hommes tout armés, qui s'entretuerent sur le champ, à l'exception de cinq, qui l'aiderent à bâtir

la ville de Thebes dans l'endroit où le bœuf dont l'oracle lui avoit parlé le conduisit.

D. A qui attribue-t-on encore la construction de la ville de Thebes?

Am. phion. *R.* A Amphion, qui est dit l'avoir bâtie au son d'une lyre : car on rapporte que les pierres et autres matériaux, sensibles à cette mélodie, se rangeoient d'eux-mêmes à leur place. On ajoute qu'on fut obligé d'avoir recours à quelque instrument de musique, et qu'on fit venir Isménias pour jouer des airs lugubres, lorsqu'on voulut la démolir.

D. Qu'est-ce que la fable raconte d'OE-dipe?

OE-dipe. *R.* Que l'oracle ayant prédit qu'il tueroit Laïus son pere, et qu'il épouserait sa mere, le roi Laïus le livra à un de ses officiers, aussitôt qu'il fut né, pour le faire mourir; que cet officier, n'ayant pas la force d'exécuter ce commandement, se contenta de l'attacher à un arbre par les talons : un berger, l'ayant apperçu dans cette posture, le détacha et le porta au roi de Corinthe, qui l'éleva comme son fils.

OEdipe, ayant quitté Corinthe, rencontra Laïus dans un passage étroit de la Phocide, se battit avec lui et le tua, parceque le roi, fier de son rang, lui ordonna avec hauteur de lui céder le pas. Étant venu à Thebes, il apprit que Créon, son oncle, offroit les états de Laïus, et la main de Jocaste sa veuve, à celui qui expliqueroit l'énigme du Sphinx, qui ravageoit tout le pays. OEdipe

devina l'énigme , et épousa Jocaste , qui étoit sa mere, dont il eut Éthéocle et Polynice.

Cependant il survint une peste qui apporta beaucoup de désolation aux Thébains : l'oracle avoit dit que la peste ne finiroit point qu'on n'eût auparavant banni le meurtrier de Laïus. OEdipe ayant fait faire des perquisitions très exactes pour le trouver, le berger qui l'avoit détaché de l'arbre vint l'instruire de sa naissance. OEdipe se reconnut coupable. Il se creva les yeux et se retira à Athènes. Il céda ses états à ses deux fils, à condition qu'ils régneroient alternativement chacun leur année; mais Éthéocle étant sur le trône n'en voulut point descendre, et Polynice arma les Grecs contre lui. La victoire cependant se déclara pour les Thébains. Les chefs les plus illustres de l'armée de Polynice succomberent, savoir, Polynice, Tydée, Capanée, Hippomédon, Amphiaraiüs, et Parthénopée. On appella cette guerre *l'entreprise des sept preux*, ou *des sept braves, devant Thebes*. Tous y périrent à l'exception d'Adraste, et les deux freres s'étant joints, se tuerent l'un l'autre en même temps dans un combat singulier. Créon défendit ensuite de donner la sépulture à Polynice, parcequ'il avoit amené des soldats étrangers contre sa patrie. Antigone, sa sœur, le fit inhumer. Créon, l'ayant su, la condamna à être enterrée toute vive; mais elle se donna la mort auparavant, et

Hémon, fils de Créon, qui devoit l'épouser; se tua de désespoir.

Le Sphinx. Le Sphinx étoit un monstre que Junon, ennemie des Thébains, suscita contre eux; il s'élançoit sur les passants, leur proposoit des énigmes, et dévoroit ceux qui ne pouvoient les expliquer.

Il proposa aux Thébains celle d'un animal qui marche le matin à quatre pieds, à deux sur le milieu du jour, et le soir à trois. OEdipe développa le sens de l'énigme, et y reconnut l'homme, qui dans l'enfance se traîne sur ses pieds et ses mains, dans le midi de son âge marche sur ses deux pieds, et sur le déclin soutient sa vieillesse d'un bâton.

Le Sphinx, après cette explication, se précipita dans la mer.

D. Qu'y a-t-il à remarquer sur Pélops?

Pélops. *R.* Qu'il avoit une épaule d'ivoire, que Jupiter substitua à la place de celle que Cérès avoit mangée, lorsque Tantale son pere servit ses membres aux dieux qu'il traitoit chez lui; et qu'ayant été ranimé, il épousa Hippodamie, après avoir vaincu OEnomaüs, pere de cette princesse. OEnomaüs avoit tant d'affection pour Hippodamie, qu'il refusoit de l'établir, et ne la promettoit qu'à condition que celui qui la demanderoit en mariage le vaincroit à la course des chariots. Pélops résolut de tenter l'aventure: pour cet effet, il gagna Myrtille, cocher d'OEnomaüs, et convint avec

lui qu'il ôteroit de l'aissieu le fer qui retenoit la roue. OËnomaüs fut vaincu et fracassé : mais lorsque Myrtilé vint pour demander sa récompense, Pélops le fit précipiter dans la mer, sous prétexte qu'il étoit un traître. Alors il épousa Hippodamie, et se rendit maître de ses états, auxquels il donna son nom. C'est ce que nous appellons *le Péloponnese*, aujourd'hui *la Morée*.

D. Dites-nous quels ont été les enfants de Pélops.

R. Les deux plus célèbres furent Atrée et Thyeste. Ce dernier, ayant eu deux enfants ^{Atrée et Thyeste,} d'AËrope, femme d'Atrée, fut invité à un festin où son frere lui servit ses enfants à manger; Thyeste prit le parti de se retirer à Sicyone, où il séduisit Pélopée, sa fille, qu'il laissa enceinte. Quelque temps après, Atrée alla à Mycenes, pour proposer à son frere la moitié de son royaume. Il y prit Pélopée sa niece, et l'épousa; étant accouchée, peu de temps après, d'un fils, elle le fit exposer. Des bergers en eurent soin, et le firent allaiter par des chevres. On lui donna le nom d'Egisthe. Lorsqu'il fut grand, Pélopée lui fit présent d'une épée qui appartenoit à Thyeste, et ce jeune prince s'étant avancé à la cour d'Atrée, il en fut choisi pour aller assassiner Thyeste; mais cette épée le lui fit reconnoître pour son fils. Egisthe, indigné d'avoir obéi à Atrée pour venir massacrer son propre pere, retourna

aussitôt à Mycenes , où il tua Atrée. Il mit ensuite Thyeste sur le trône , et Pélopée se donna la mort.

D. Faites-nous l'histoire de la célèbre ville de Troie.

Troie.

R. Troie étoit une ville fameuse de la Phrygie , la plus riche de tout l'univers. Elle eut plusieurs rois , dont le premier , Dardanus , bâtit la ville , épousa la fille de Teucer , prince du pays. Erichthonius , fils de Dardanus , hérita du trône de son pere. Tros , qui donna le nom à la ville de Troie , lui succéda ; il donna le jour à Ganymede , que Jupiter enleva , et à Ilus qui donna le nom d'Ilion à une citadelle qu'il bâtit à Troie. Laomédon , qui régna quelque temps après , entoura la ville de murailles.

Hercule , allant à la conquête de la toison d'or , délivra Hésione , fille de Laomédon , d'un monstre auquel elle avoit été exposée par l'ordre de l'oracle. Le roi Laomédon la lui avoit promise en mariage ; mais lui ayant manqué de parole , Hercule le tua , donna Hésione en mariage à Télamon , roi de Salamine , et fit prisonnier Priam , qu'on racheta. Priam , ayant succédé à Laomédon son pere , fortifia de tours la ville de Troie.

Paris.

Paris , son fils , équipa une flotte , alla chez Ménélas , où il enleva Hélène sa femme , et jura de ne point la rendre , qu'on ne lui eût rendu auparavant Hésione sa tante ; mais les princes grecs voulurent r'avoir l'une
sans

sans relâcher l'autre , et s'engagerent tous à ne point quitter les armes qu'ils n'eussent mis les Troyens à la raison.

Hécube, étant grosse de Paris, s'imagina en songe qu'elle venoit d'accoucher d'un flambeau ardent qui embrasoit toute l'Asie. Priam le fit élever par un berger du mont Ida. Il se fit connoître par plusieurs belles qualités qui marquoient sa naissance.

Toute son histoire, son éducation, et plusieurs singularités du siege de Troie, sont des copies défigurées de l'histoire de David et de Salomon.

Les principaux chefs de l'armée grecque étoient Agamemnon et Ménélas, qu'on nommoit *Atrides*, c'est-à-dire fils d'Atrée; Achille; Patrocle son ami; Ajax, fils de Télamon, roi de Salamine; Ajax l'Impie, fils d'Oïlée, roi de Locres; Idoménée; Sthénélus, fils de Tydée; Diomedé; Nestor, qui a vécu trois cents ans; Calchas, fameux devin; Machaon et Podalire, fils d'Esculape, etc.

Les chefs des Troyens étoient Priam et ses fils; Hector; Paris; Hélénus; Déiphobe; Troïle et Polydore; Énée, fils d'Anchise; Memnon, fils de Tithon; Penthésilée, reine des Amazones; Sarpédon, fils de Jupiter, etc.

Les Troyens eurent une ennemie redoutable durant cette guerre. Junon étoit piquée du jugement de Paris, qui avoit adjugé à Vénus la pomme d'or que la Discorde, aux

BIBLIOTECA

noces de Thétis et de Pélée , avoit jetée dans l'assemblée des déesses. Jupiter avoit enlevé d'ailleurs Ganymede, Troyen, qu'il avoit placé dans le ciel pour lui verser le nectar à l'exclusion d'Hébé, fille de Junon. Ces griefs firent que Junon traversa les Troyens, autant qu'elle le put, pendant les dix années que dura le siege.

D. Quel fut l'accident qui donna lieu au sacrifice d'Iphigénie?

R. Agamemnon ayant tué par hasard la biche favorite de Diane, cette déesse, pour se venger, retarda le départ de la flotte des Grecs qui alloient assiéger Troie, et envoya la peste dans leur camp, où elle fit des ravages incroyables. Non contente de cette punition, elle répondit à ceux qui la prioient de faire cesser ces fléaux, qu'il ne lui falloit pas moins qu'un sacrifice du sang d'Agamemnon pour l'appaiser, et qu'il falloit qu'Iphigénie en fût la victime. Agamemnon consentit qu'on immolât sa fille; mais, au moment que le prêtre alloit la percer, Diane substitua une biche en sa place, et la transporta dans son temple de la Tauride en Scythie, pour y faire l'office de prêtresse,

Rapport d'Agamemnon à Jephthé.

1. Jephthé, fils de Ga-laad, étoit très vaillant et grand capitaine. Les Israélites le choisirent pour faire la guerre aux Ammonites.

1. Agamemnon étoit un vaillant guerrier, choisi par les Grecs pour leur général et leur prince contre les Troyens,

2. Jephthé envoie des ambassadeurs au roi des Ammonites pour demander raison de ses injustices, et du ravage qu'il étoit venu faire sur les terres d'Israël.

3. Jephthé marche contre les Ammonites, et fait vœu d'offrir en holocauste le premier qu'il rencontreroit après son retour : sa fille se présente à lui ; il déchire ses vêtements, et s'écrie : *Ma fille, faut-il que ce soit vous, pour mon malheur et pour le vôtre !*

4. Jephthé fait part de son vœu à sa fille, qui, pleine de fermeté et de religion, l'exhorte à l'accomplir. Elle fut pleurer pendant deux mois, sur les montagnes, le déshonneur dont la stérilité étoit accompagnée chez le peuple d'Israël. Elle retourne vers son pere, qui remplit l'obligation de son vœu.

2. Agamemnon envoie des ambassadeurs au roi Priam, pour lui demander satisfaction sur l'enlèvement dont on se plaignoit.

3. Agamemnon apprend de Calchas, l'interprete des dieux, qu'ils ne peuvent être apaisés que par le sacrifice d'Iphigénie sa fille. Agamemnon est frappé, et troublé de cette obligation.

4. Iphigénie exhorte son pere à l'exécution de son vœu, échappe aux larmes de sa mere, et court à l'autel pour être immolée. Quelques auteurs disent que les dieux substituerent une biche, pour être immolée au lieu d'elle. Ils ont pris ce trait du sacrifice d'Isaac.

L'histoire d'Idoménée, roi de Crete, est une copie aussi très infidele de l'histoire de Jephthé.

Ce roi étoit un des princes grecs qui firent le siege de Troie. Comme il s'en retournoit, il fut surpris d'une tempête qui désespéroit les pilotes ; Idoménée promet aux dieux que s'ils lui procuroient le retour dans son isle,

il leur sacrifieroit la premiere personne qui se présenteroit devant lui. Son fils fut le plus empressé; à cette vue, Idoménée voulut se percer de son épée. On tâcha de le convaincre qu'on pouvoit appaiser les dieux par d'autres sacrifices. Idoménée prit un moment où on le laissoit libre, plongea son épée dans le cœur de son fils. Le peuple, frappé d'horreur, ne voulut plus le reconnoître pour son roi. Il quitta la Crete et aborda en Italie, où il fonda un nouveau royaume.

D. Sous quelles conditions la ville de Troie devoit-elle être prise?

R. Il étoit nécessaire, premièrement; qu'Achille assistât à ce siege. Ulysse le découvrit à la cour de Lycomedes, où il étoit déguisé en fille. Il se fit introduire dans l'appartement de la princesse sous l'habit d'un bijoutier; et, entre autres marchandises qu'il étala devant les dames de sa cour, il y mêla des épées, un casque et d'autres armes. L'inclination d'Achille le trahit; il choisit les armes préférablement aux bijoux, et Thétis sa mere fut obligée de le laisser partir.

1°. Il falloit avoir les fleches d'Hercule; qui étoient en la possession de Philoctete.

2°. On devoit empêcher les chevaux de Rhésus, roi de Thrace, de manger de l'herbe des champs de Troie, et de boire de l'eau du Xanthe. Ce prince étant venu au secours de Troie, la dixieme année du

siege , fut tué par les Grecs à son arrivée.

3°. Troie ne pouvoit être prise tant qu'Hector, fils de Priam, vivoit, et que le tombeau de Laomédon subsisteroit. Achille tua ce prince, et les Troyens abattirent le tombeau en faisant une breche aux murailles pour faire entrer le cheval de bois.

4°. Enfin, il falloit que les Grecs enlevassent le Palladium, que les Troyens gardoient avec soin dans le temple de Minerve. C'étoit une statue de cette déesse, qui descendit du ciel lorsqu'on bâtissoit son temple. Elle se plaça elle-même sur l'autel, tenant une pique à la main, qu'elle remuoit de temps en temps en roulant les yeux. Diomede et Ulysse ayant passé par des souterrains, l'emporterent.

5°. Il étoit nécessaire que Téléphe, fils d'Hercule, vint aider les Grecs. Il s'étoit opposé à leur passage, parcequ'ils avoient endommagé son pays; Achille même l'avoit blessé. Ulysse lui composa un remède qui le guérit; Téléphe se livra aux Grecs par reconnoissance.

D. Comment cette ville fut-elle prise, et par quel artifice?

R. Par le moyen d'un grand cheval de bois que Pallas avoit conseillé aux Grecs de fabriquer, et dans lequel on enferma des troupes. Les assiégeants ayant fait semblant de se retirer, les Troyens mirent des rouleaux sous les pieds de cette machine, firent

une grande breche à la muraille, et le traînerent dans la ville. Pendant la nuit un Grec, nommé Sinon, qui s'étoit laissé prendre prisonnier pour faire réussir le stratagème, en fit sortir les soldats qui y étoient enfermés. Ils mirent le feu dans tous les quartiers. Un signal avertit le reste de l'armée d'avancer: la ville fut brûlée et saccagée. Voici la description du sac de cette ville, par le poëte Brébeuf:

Tout Iliou n'est plus qu'un vaste embrasement;
 L'ouvrage de cent rois périt en un moment.
 Les temples, les palais, sont d'amples cimetières,
 Et les ruisseaux de sang débordent les rivières.
 La Parque confond tout; son aveugle rigueur
 Souvent sous le vaincu fait tomber le vainqueur.
 Par-tout l'horreur de Mars, pleurs, plaintes et carnage,
 Et par-tout de la mort paroît l'affreuse image.

La ville de Troie fut véritablement détruite trois cents ans après sa fondation. La circonstance du cheval est fabuleuse; peut-être que la machine dont on se servit pour en abattre les murs, se terminoit par une tête de cheval de fer, ou qu'on ouvrit aux Grecs par trahison une porte sur laquelle étoit une statue de cheval en l'honneur de Neptune, qui avoit bâti les murs de cette ville.

Achille ayant été tué, Ulysse et Ajax se disputèrent ses armes. Ils plaiderent devant Agamemnon et Ménélas. Ulysse les charma si fort par son éloquence, qu'ils furent contraints de décider en sa faveur, et lui adju-

gerent les armes d'Achille. Ajax en ressentit une douleur incroyable, qui le porta aux dernières extrémités. Il se jeta sur son épée, dont il mourut. Les poètes seignent qu'il naquit de son sang une fleur qu'on nomme hyacinthe.

D. Dites-nous qui étoit Ulysse.

R. Il étoit roi d'Ithaque. Il contrefit l'insensé pour ne point aller au siège de Troie, retenu par l'amour qu'il avoit pour Pénélope sa femme. Il sema du sel au lieu de bled; il traça des sillons sur le bord de la mer: mais Palamede, pour l'éprouver, mit son fils Télémaque, encore enfant, devant le soc d'une charrue qu'il faisoit tirer par des bœufs. Ulysse, de crainte de blesser son fils, leva la charrue, et découvrit sa feinte par cette attention. Il fut contraint de partir.

En retournant à Ithaque, il courut plusieurs dangers sur la mer, et lutta pendant dix années contre sa mauvaise fortune. Il fit naufrage dans l'isle de Circé, où cette enchanteresse le retint; elle en eut un fils appelé Télégone. Pour le retenir, elle changea ses compagnons en bêtes sauvages, par un breuvage qu'elle leur donna. Ulysse se préserva de ses enchantements, et la contraignit, l'épée à la main, de lui rendre ses compagnons sous leur première forme. Il fit naufrage et se sauva dans l'isle de Calypso, où la nymphe de ce nom le retint. Enfin, son vaisseau se brisa auprès de l'isle

des Cyclopes, où Polyphème, fils de Neptune, dévora quatre de ses compagnons dans son antre, d'où ce prince sortit heureusement, après avoir crevé l'œil de Polyphème. Il évita par son adresse l'enchantement des Sirenes. Éole mit les vents dans sa disposition, après les avoir enfermés dans des outres qu'il lui donna: il ne laissa souffler que le Zéphyr dont il avoit besoin. Mais ses compagnons ayant percé ces outres pour voir ce qu'elles contenoient, les vents échappés mirent le désordre par-tout, et causerent une tempête qui les jeta chez les Lestrigons, où ils furent presque tous dévorés. Il arriva à Ithaque dans un état déplorable, sans être reconnu de personne. Il se mit au nombre des amants de Pénélope, pour tendre l'arc qu'on avoit proposé, et dont Pénélope devoit être le prix. Il en vint à bout, se fit reconnoître, rentra dans sa famille, et tua tous ses rivaux. Il se démit ensuite de ses états en faveur de son fils Télémaque: il fut tué, selon la prédiction de Tirésias, par son fils Télégone, qu'il avoit eu de Circé, et fut mis au nombre des demi-dieux.

D. Que fit Pénélope en l'absence d'Ulysse?

R. Quoiqu'on lui eût assuré que son mari étoit mort, cependant on dit qu'elle lui garda la fidélité, et qu'elle amusa ses amants, en leur promettant d'épouser l'un d'eux lorsqu'elle auroit achevé un ouvrage qu'elle

faisoit ; mais , pour traîner la chose en longueur , elle défaisoit la nuit ce qu'elle avoit fait le jour. Pausanias dit qu'Ulysse la chassa à son retour , pour la punir d'avoir attiré tous ces princes , et qu'elle se retira à Mantinée , où elle mourut. Les aventures d'Ulysse font le sujet de l'Odyssée d'Homere.

D. Quels sont les événements principaux de la vie d'Achille ?

R. Achille se brouilla avec Agamemnon , ^{Achille} se retira dans son camp , et rien ne put l'engager à reprendre les armes. Hector ayant attaqué et tué Patrocle , ami d'Achille , celui-ci , furieux , chercha Hector , fondit sur lui en désespéré , et vengea par sa mort celle de son ami : pour assouvir sa rage , il lui perça les talons , le lia à son char , et le traîna , le visage dans la poussiere , trois fois autour des murs de la ville assiégée.

Achille devint amoureux de Polyxene , fille de Priam , qu'il avoit vue sur le haut des murailles : il la demanda en mariage , et offrit son bras aux Troyens ; mais Paris , pour venger la mort d'Hector son frere , le tua d'un coup de fleche , en lui perçant le talon , seul endroit où il étoit vulnérable.

D. Quelle fut la fin d'Agamemnon ?

R. Étant à la guerre de Troie , Égisthe , ^{Agamemnon} en son absence , se fit aimer de Clytemnestre sa femme , et complota avec elle de le tuer à son retour. En effet , Clytemnestre , au milieu d'un festin , le pria d'avoir la complaisance de passer un habit qu'elle lui avoit

tissu pendant son absence. Ce prince satisfait le desir de sa femme ; mais , s'étant embarrassé dans les manches , dont elle avoit fermé les issues , les conjurés se leverent et le massacrerent. Clytemnestre épousa Egisthe , et lui mit la couronne sur la tête.

Electre , fille d'Agamemnon , fit porter Oreste son frere secrètement chez Strophius , roi de la Phocide , qui avoit épousé la sœur d'Agamemnon. Lorsqu'Oreste fut grand , il forma le dessein de venger la mort de son pere. Il vint à Argos , où il apprit qu'Electre avoit été donnée en mariage à un homme de la lie du peuple , pour ôter à ses enfants le droit d'aspirer à la couronne : mais comme Electre avoit fait courir le bruit que son frere étoit mort , et que , charmés de cette nouvelle , Egisthe et Clytemnestre étoient accourus au temple pour en remercier les dieux ; Oreste les suivit , et les tua l'un et l'autre au pied des autels. Etant allé en Epire , il y poignarda Pyrrhus , amant d'Hermione , et voulut enlever cette princesse. Mais , toujours agité des furies depuis son parricide , l'oracle lui ordonna d'aller sacrifier dans la Tauride , pour se purifier de ses crimes : il partit accompagné de Pylade , son cousin et son ami , qui voulut être sacrifié en sa place , disant qu'il étoit Oreste , et qu'Oreste n'étoit qu'un imposteur. Mais , dans le moment qu'Oreste alloit recevoir le coup de couteau , Iphigénie sa sœur , prêtresse de Diane , le reconnut. Elle ,

Oreste et Pylade, sacrifierent le pontife Thoas à cause de ses cruautés, et emporterent la statue de Diane, qu'ils cachèrent dans un faisceau. Enfin, Oreste maria sa sœur à Pylade, épousa Hermione, et prit le gouvernement de ses états. On dit qu'il mourut de la morsure d'une vipere.

D. Quelle fut la fin de Priam, d'Hélène, de Cassandre?

R. Priam mourut par la main de Pyrrhus: il vit, avant de mourir, sa ville embrasée, et ses remparts détruits.

Hélène, après la mort de Paris, épousa Déiphobe, fils de Priam: elle le livra à Ménélas, son premier mari, pour rentrer en grace avec lui. Ménélas la reprit; elle en eut de nouveaux enfants, qui, après la mort du pere, la chasserent; elle fut pendue à un arbre par trois femmes déguisées en furies.

Cassandre étoit fille de Priam et d'Hécube. Apollon l'avoit favorisée de la connoissance de l'avenir; mais on n'ajoutoit jamais foi à ses prédictions. Elle annonça les malheurs causés par l'enlèvement d'Hélène: après la prise de Troie, elle avertit Agamemnon des malheurs qui le menaçoient: ces avis causerent sa mort.

D. Quelle est l'origine d'Enée?

R. Du côté de son pere, il étoit du sang royal de Troie, et du sang des dieux du côté de sa mere. Anchise son pere descendoit en ligne directe de trois rois des Troyens, et Vénus, ayant eu de l'inclination pour lui,

donna naissance à Enée. Ce héros, après l'incendie de sa patrie, chargé de ses dieux, de son pere, accompagné d'Ascagne son fils, se retira à Antandros avec le plus de Troyens qu'il put ramasser : il perdit dans ce moment Créuse sa femme, sans jamais avoir pu savoir ce qu'elle étoit devenue. Après avoir passé en Epire, il se remit en mer, arriva à Drepane en Sicile, où son pere Anchise mourut. Il étoit près d'aborder en Italie, quand Eole, à la priere de Junon, éleva une tempête horrible qui jeta sa flotte de côté et d'autre. Il aborda à Carthage, où Didon, reine du pays, le reçut fort bien. Quoique cette princesse eût toujours eu pour Sichée son mari un attachement inviolable qui ne s'étoit point démenti, même après sa mort, toutefois le mérite qu'elle trouva dans Enée, sa figure, le talent qu'il avoit de bien raconter, et peut-être ses malheurs, allumerent dans son cœur de nouveaux feux : mais ni les avantages d'un royaume, ni l'amour, ni les larmes de Didon ne purent le retenir ; il étoit appelé en Italie. En effet, il partit, et cette reine désespérée fit dresser un bûcher, où elle se perça le cœur.

Enée arriva en Italie, après avoir été longtemps le jouet des vents. La première chose qu'il fit, ce fut d'aller interroger la Sibylle, qui lui enseigna le chemin des enfers, où il descendit après avoir trouvé le rameau d'or qu'elle lui avoit indiqué pour en faire présent à Proserpine. Il vit dans les champs

élysées tous les héros troyens, et son pere, de qui il apprit tout ce qui devoit lui arriver avant sa mort. Il s'embarqua ensuite sur le Tibre, où Cybele changea ses vaisseaux en nymphes. Il déclara la guerre à Turnus, qui recherchoit Lavinie; il épousa cette princesse après plusieurs combats qu'il livra à ce prince, et dans l'un desquels il le tua. Il fonda dans le pays du Latium un nouvel empire avec son fils Ascagne, et c'étoit de lui que les Romains prétendoient descendre. On dit que Vénus l'enleva, et le porta au ciel malgré Junon, qui avoit été cause de tous ses malheurs, et qui s'étoit déclarée contre lui, parcequ'il étoit Troyen. Il fut honoré des Romains sous le nom de *Jupiter Indigetes*.

Quelques traits remarquables de la fable.

D. Dites-moi en peu de mots l'histoire de Pyrame et de Thisbé.

R. Pyrame étoit un jeune homme accom-
pli, et Thisbé une fille parfaite : ils demeu-
roient à Babylone dans deux maisons voi-
sines, où une fente dans une muraille faci-
litoit leurs entretiens, car leurs parents
avoient des intérêts particuliers qui les di-
visoient. Ils se donnerent un rendez-vous
hors de la ville, proche le tombeau de Ni-
nus, sous un mûrier blanc. Thisbé, cou-
verte d'un voile, s'y rendit la première,
lorsqu'une lionne qui avoit la gueule en-
sanglantée, l'obligea de fuir avec tant de

Pyrame
et This-
bé.

précipitation, qu'elle laissa tomber son voile; la lionne le déchira, et y laissa des traces de sang. Pyrame, arrivé au rendez-vous, trouva le voile ensanglanté; il ne douta point que Thisbé n'eût été dévorée par quelque bête: sans autre examen, il se perça de son épée. Il respiroit encore, lorsque Thisbé sortit du lieu qui la cachoit: elle trouva un corps palpitant et baigné de sang, et ne douta point que le voile déchiré n'eût été la cause de l'erreur dont Pyrame étoit la victime; elle se perça de la même épée, et tomba sur le corps de son amant. Le mûrier fut teint de leur sang, et changea ses mûres en une couleur de noir pourpre.

D. Rapportez-moi l'histoire de Philémon et de Baucis.

R. L'histoire de Philémon et de Baucis; dont Ovide fait une narration très exacte au huitième livre des Métamorphoses, est une copie infidèle de ce qui arriva à Abraham, avec quelques circonstances de l'histoire de Loth. Abraham, étant un jour assis à la porte de sa tente, vit venir trois anges sous la figure d'hommes; il leur offrit l'hospice, fit cuire des pains sous la cendre, leur lava les pieds, tua le veau tendre et gras, servit ses hôtes, et apprit d'eux les malheurs qui menaçoient Sodome et Gomorrhe. Après le repas, deux de ces anges, travestis en hommes, prirent le chemin de Sodome; Loth les reçut avec empressement, et les régala: ils lui découvrirent leur commission, et le

furent sauver sur la montagne, d'où ils virent tout le pays inondé par une pluie de soufre, de feu, et changé en un lac affreux.

Voici la fable. On voit, au pied d'une colline de la Phrygie, deux arbres qu'on a enfermés de murailles : il y a auprès un lac qui étoit autrefois une terre habitée. Jupiter et Mercure, sous la figure d'hommes, vinrent visiter ce pays : ils furent à la porte de mille maisons, voir si l'on voudroit les recevoir ; ils furent rebutés par-tout. Un vieillard appelé Philémon, et une bonne vieille, sa femme, appelée Baucis, les reçurent avec joie ; ils étoient sans enfants. Dès que ces dieux furent entrés dans la cabane, on alluma du feu, on prépara ce qu'il y avoit de meilleur, on tua quelque volaille, on leur lava les pieds. Après le repas, ces dieux se firent connoître ; ils déclarèrent au mari qu'ils alloient châtier et faire périr tout le pays de leur voisinage ; qu'il falloit sortir de leur maison et les suivre. A peine étoient-ils arrivés sur une montagne voisine, qu'ils virent tout le pays submergé, et devenu un lac.

L'arbre sous lequel Abraham reçut les anges se voyoit encore du temps de Saint Jérôme ; il étoit révérend des peuples qui venoient y faire des libations et brûler de l'encens : cela a suffi pour faire dire à la fable que les deux époux avoient été changés en arbres.

D. Qu'est-ce que la fable raconte d'Atalante ?

Atalante.
e.

R. Atalante étoit fille d'un roi de Scyros, et l'exercice de la chasse la rendit très habile à la course; elle lutta contre Pélée, et remporta le prix. Sa beauté la faisoit rechercher de toutes parts. Pour se débarrasser de ses amants, elle leur proposa de courir sans armes, qu'elle courroit avec un javelot, qu'elle pourroit percer de cette arme ceux qu'elle vainqueroit, mais qu'elle seroit l'épouse du vainqueur. Plusieurs avoient déjà perdu la vie, lorsqu'Hippomene se mit sur les rangs. Vénus lui fit présent de trois pommes d'or du jardin des Hespérides, qu'il jeta dans la course à différentes distances. Atalante s'amusa à les ramasser; elle fut vaincue, et devint le prix de la victoire. Quelque temps après, ayant profané avec son mari un temple de Cybele, elle fut changée en lionne, et lui en lion.

D. Que faut-il savoir sur Méléagre ?

Méléagre.
e.

R. Qu'il fut de l'expédition des Argonautes, un des héros de la Grece, et chef de la fameuse chasse de Calydon, sanglier affreux, que Diane, méprisée par le pere de Méléagre, avoit envoyé dans ses terres pour les ravager; Méléagre rassembla grand nombre de chasseurs, et tua cet animal. Sa dépouille excita une nouvelle guerre où il tua ses oncles. Althée sa mere, piquée de ce qu'il avoit fait présent de la hure à Atalante, fille du roi d'Arcadie, et plus encore

de la perte de ses freres , prit un tison fatal que les Parques avoient mis au feu à sa naissance , en prononçant ces paroles , *Cet enfant vivra tant que ce tison durera* , et le jeta au feu ; et à mesure qu'il brûloit , Méléagre sentit ses entrailles dévorées par un feu ardent qui les consuma.

D. Que nous apprend la fable sur Térée , roi de Thrace ?

R. Térée épousa Progné , fille de Pandion , roi d'Athenes. Progné , fâchée de se voir séparée de sa sœur Philomele , engagea son mari de l'aller chercher , pour la conduire en Thrace. Térée , revenant avec Philomele , ne songeoit qu'à satisfaire sa passion ; il la conduisit dans un vieux château , où , désespéré des reproches qu'elle lui faisoit , il lui coupa la langue. De retour chez lui , il se présenta à son épouse avec un air triste , et l'assura que Philomele étoit morte dans le voyage. Philomele traça dans sa prison , avec une aiguille de tapisserie , l'attentat de Térée. Progné reçut la toile , et ne s'occupant que de sa vengeance , elle tira sa sœur du château , tua le fils qu'elle avoit eu de Térée , fit cuire ses membres , et les servit dans un festin à son mari ; Philomele parut dans ce repas , et jeta sur la table la tête de l'enfant. Térée demanda des armes pour tuer les deux sœurs ; mais les dieux changerent Progné en hirondelle , Philomele en rossignol , Térée en luppe , et Itys le fils en faisau.

Térée,
Progné
et Philo-
mele.

D. Racontez-nous l'histoire de Céphale et de Procris.

R. Céphale épousa Procris : unis par l'amour le plus tendre, ils vivoient heureux et contents, lorsque l'Aurore, éprise de la beauté de Céphale, l'enleva; mais Céphale conserva son cœur à sa chere épouse, et l'Aurore le renvoya à Procris, en jetant dans son esprit quelque semence de défiance sur la conduite de Procris. Il reparut chez lui sans se faire reconnoître, employa mille stratagèmes, et parvint à se faire écouter. Procris, honteuse de sa foiblesse, court dans les bois, se met à la suite de Diane. Céphale l'accuse d'imprudence, va la consoler, et l'engage à revenir. Procris, à son tour, prit de la jalousie. Céphale aimoit la chasse: lorsqu'il étoit fatigué de tuer du gibier, il alloit se reposer à l'ombre; là il appelloit le Zéphyr: *Viens, disoit-il, soulager mon ardeur; viens, Zéphyr, à mon secours.* Ce nom de *Zéphyr* fut pris pour une nymphe. Procris alla se cacher dans un buisson voisin, elle entendit Céphale répéter les douceurs au Zéphyr; l'infidélité ne parut plus douteuse, elle poussa des soupirs. Céphale, voyant remuer les broussailles, crut appercevoir un animal, lança son dard, et courut: il trouva Procris, qui expira entre ses bras.

D. Rapportez-nous les principales circonstances de l'histoire de Midas.

R. Midas étoit un roi de Phrygie; Bac-

chus vint lui rendre visite , accompagné du bonhomme Silené et des Satyres. Ces derniers s'arrêterent en route vers une fontaine où Midas avoit fait venir du vin. Silène s'enivra ; on le porta à Midas , paré de guirlandes et de fleurs : Bacchus , ravi de voir son pere nourricier , ordonna au roi de lui demander tout ce qu'il souhaiteroit ; Midas demanda que tout ce qu'il toucheroit devint or. Sa demande fut accordée ; Midas toucha quelques branches d'arbre , elles devinrent or ; il se lava les mains , l'eau prit une couleur de liqueur d'or ; il prit du pain , il le trouva converti en or ; il porta à la bouche un morceau de viande , il trouva de l'orsous la dent. Pauvre et riche tout à la fois , il déteste ce funeste présent ; il demanda à Bacchus qu'il le délivrât d'un état qui n'a que l'apparence du bien : Bacchus l'envoya se laver dans le Pactole ; Midas obéit , et communiqua sa vertu au Pactole , qui , depuis ce temps , roule un sable d'or.

Midas fut arbitre entre Apollon et Pan.

Pan prétendoit que sa flûte devoit l'emporter sur la lyre d'Apollon : Midas jugea en riche ignorant et sans goût , il donna la préférence à Pan : Apollon lui fit présent en conséquence d'une paire d'oreilles d'âne. Son barbier les apperçut ; le roi demanda le secret avec menace : le barbier fit un trou en terre , et y enterra ce secret ; mais il crût des roseaux en cet endroit , et ces roseaux , agités par le vent , firent entendre : *Le roi Midas a des oreilles d'âne.*

D. Quel fut le triste sort de Léandre et d'Héro?

R. Léandre, jeune homme de la ville d'Abydos, aimoit Héro, qui étoit de Sestos, ville située de l'autre côté de la mer. Léandre passoit toutes les nuits l'Hellespont à la nage pour l'aller voir; un fanal éclairoit sa course. Léandre fut submergé par une tempête, et jeté par les flots au pied de la tour où Héro l'attendoit; elle le reconnut, et se précipita sur lui dans la mer.

Des Vertus et des Vices.

D. Quelles divinités les anciens révéroient-ils encore?

R. Les Vertus et les Vices. On les comprend sous le titre de divinités de la quatrième classe.

D. Quelle est la plus souveraine de toutes ces divinités?

R. La Fortune. C'étoit une des nymphes qui cueilloient des fleurs avec Proserpine, lorsqu'elle fut enlevée. Chaque poëte s'est plu à la représenter à sa façon; mais la figure qu'on lui donne le plus communément, c'est de la placer sur une roue qui tourne sans cesse, ou sur un char tiré par des chevaux aveugles; on la représente chauve, avec des ailes aux pieds, ou portant le ciel sur sa tête, et tenant dans une main la corne d'Amalthée.

La Nécessité. La Nécessité étoit la mere de la Fortune;

on la désigne par de longues chevilles et des coins qu'elle tient dans des mains de bronze. Toute la terre l'adoroit, et sa puissance étoit telle, que Jupiter ne pouvoit point se dispenser de lui obéir. Elle avoit un temple à Corinthe, où personne n'entroit que ses prêtresses.

D. Comment représente-t-on la Renommée?

La Re-

R. Virgile en fait un monstre qui a autant d'yeux, d'oreilles, de bouches et de langues que de plumes. Les poëtes feignent qu'elle se place nuit et jour sur les lieux les plus élevés, pour y publier les bonnes et les mauvaises nouvelles qu'elle ne peut taire.

-nom-
mée.

D. Quelle vertu honoroit-on sous le nom de Thémis?

Thémis.

R. La Justice, connue également sous celui d'Astrée. C'est la Vierge du Zodiaque: on la représentoit avec un bandeau sur les yeux, pour signifier que la Justice ne doit point se laisser séduire. On lui donnoit une épée dans une main, et une balance dans l'autre. Astrée habita sur la terre tant que dura l'âge d'or.

D. Quelle est la déesse de la vengeance?

Némé-

R. Némésis. C'étoit elle qui châtioit les méchants, et ceux qui abusoient des faveurs de la Fortune. On lui donne des ailes pour signifier que la peine suit ordinairement le crime. On lui met sur la tête une couronne faite en forme de bois de cerf.

-sis.

D. Quel étoit le dieu de la table?

Comus.

R. Comus. Il présidoit aux festins et aux toilettes.

D. Les anciens n'ont-ils pas aussi fait une divinité du Silence?

R. Les Égyptiens la nommoient *Harpocrates*. On représentoit cette divinité ayant un doigt sur la bouche. On lui donna le nom de *Muette*.

D. La Paresse n'étoit-elle point aussi une divinité chez les anciens?

La Pa-
resse et
l'Indus-
trie. *R.* Oui, le limaçon et la tortue lui étoient consacrés. La déesse de l'industrie étoit son ennemie.

D. Quels sont les attributs de la Victoire?

La Vic-
toire. *R.* On donnoit à cette déesse une branche de palmier dans la main, une couronne d'olivier et des ailes, et on la plaçoit sur un globe. Elle étoit fille du Styx et de la Terre.

Bello-
ne. La déesse Bellone, sœur de Mars, étoit déesse de la guerre. C'étoit elle qui préparoit le char et les chevaux de son frere, lorsqu'il alloit à la guerre. On la représentoit tenant une verge teinte de sang, les cheveux épars, et le feu dans les yeux.

D. L'antiquité n'avoit-elle pas encore d'autres divinités?

R. Oui, mais il seroit trop long de les décrire ici en détail.

Sous le nom de *Mânes*, les anciens comprenoient tantôt les dieux infernaux, et tantôt l'ombre d'un mort.

Les fleuves étoient aussi des divinités. La crainte, la pâleur, la fièvre, les tempêtes, la pauvreté, la calomnie, avoient des temples chez les Romains.

DES JEUX.

D. Dites-nous en peu de mots quels étoient les jeux les plus fameux de la Grece.

R. On en compte quatre principaux, savoir :

1°. Les *Olympiens* ; on y célébroit la mémoire des grands événements, et la jeunesse s'y formoit aux exercices du corps, à la musique, à la course des chariots ou au saut, à lancer fort loin une pierre pesante que l'on appelloit *disque* : à la *lutte*, où les combattants s'efforçoient de se renverser ; ils s'oignoient d'huile, et répandoient sur eux une poussiere très fine pour empêcher la sueur : au *cesté*, où l'on combattoit à coups de poing. On célébroit ces jeux tous les quatre ans, au pied du mont Olympe. On appelloit *olympiade* cet intervalle de quatre ans, et il servoit d'époque aux Grecs pour compter les années. Ces jeux se célébroient avec toute la magnificence possible, et celui qui remportoit le prix étoit entretenu le reste de sa vie aux dépens du peuple.

2°. Les *Pythiens*, qui furent institués en l'honneur d'Apollon, parcequ'il avoit tué le serpent Python. On y admettoit les mé-

mes exercices qu'aux jeux olympiens. Ils se célébroient tous les cinq ans, et les vainqueurs y étoient couronnés de laurier, arbre consacré à Apollon.

3°. Les *Néméens*, établis en l'honneur d'Ophelte, fils de Lycurgue. Cet enfant, qui étoit encore à la mamelle, fut étouffé par un serpent dans le temps que sa nourrice, l'ayant posé sur une plante d'ache, alloit chercher à boire aux capitaines qui alloient assiéger Thebes. Ces princes, au désespoir de cette aventure, tuèrent le serpent, et instituerent des jeux funebres pour la consolation de Lycurgue. On y combattoit de même que dans les autres jeux, et les vainqueurs se mettoient en deuil et se couronnoient d'ache. Ces jeux se célébroient tous les trois ans.

4°. Les *Isthmiens*, institués par Thésée en l'honneur de Neptune. On les célébroit tous les cinq ans, et les victorieux recevoient une couronne de pin. On les faisoit ensuite passer par-dessus les murailles de leur ville, sur lesquelles on élevoit un pont à cet effet, et l'on gravoit leurs noms sur des colonnes dans la place publique.

Les Romains avoient aussi des jeux *argonaux* en l'honneur de Janus, qu'on célébroit au mois de janvier.



DES FABLES MORALES.

D. Qu'entend-on par *fables morales*?

R. On entend des fictions faites à dessein d'instruire les hommes en les amusant.

L'homme est souvent si foible et si orgueilleux, qu'il faut le mettre dans une perspective où il puisse voir la vérité sans en être choqué. C'est un malade qui a besoin d'une médecine, mais il faut ôter les dégoûts qu'elle peut lui causer. La *Fable*, ou l'*Apologue*, est le remède que de grands génies ont employé pour attaquer le vice. La fable se présente avec un air ingénu, gracieux, aimable, qui la fait introduire. L'esprit la reçoit, et le cœur adopte les sentiments qu'il inspire.

La morale, sans doute, est l'ame de la fable;

C'est une fleur qui doit donner son fruit.

L'homme n'eût point voulu d'un précepte sévère;

Pour le prendre, il falloit trouver cet hameçon.

Ainsi ce Phrygien⁽¹⁾, que l'univers renomme,

Fut précepteur du genre humain.

Qu'un lecteur est bien sous sa main!

Il l'amuse en enfant, mais pour en faire un homme.

La Motte, l. 5., f. 3.

La fable est une philosophie déguisée, qui ne badine que pour instruire, et qui instruit toujours d'autant mieux qu'elle amuse.

(1) Ésope.

D. Quel est le meilleur auteur en ce genre?

R. La Fontaine, poëte incomparable, qui a mis les fables d'Ésope en vers françois, avec une légèreté et des graces qui ont fait un honneur infini à son auteur, et qui charment les esprits les plus délicats (1). Tout devient or entre ses mains.

» Tout fleurit dans ses vers, le plus vil
» animal est éloquent ». (La Motte.)

D. Quels personnages a-t-on choisis dans ces sortes d'ouvrages?

R. Les animaux, les arbres, etc. En effet, ce sont autant de maîtres qui nous enseignent la vérité. Voici comme notre auteur s'en explique :

L. 1. ,
dans la
dédic.
Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons.
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes;
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.

Et ailleurs :

L. 6, f. 1. Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être :
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître,
Une morale nue apporte de l'ennui,
Le conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feinte il faut instruire et plaire.

Et dans le huitième livre, il termine une fable qui a pour titre, *Le pouvoir des Fables*, et qui en démontre l'utilité et l'usage dans une occasion importante, par ces vers :

Le monde est vieux, dit-on : je le crois; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

(1) *Fables choisies mises en vers*, Paris, 1757.

C'est ainsi qu'en usoit Ésope. Revenant de Delphes à Athenes, il trouva toute la face du gouvernement changée par l'usurpation de Pisistrate : il fit sur cet événement la célèbre fable des grenouilles, qui, L. 3, f. 4. lassées de leur liberté, voulurent un roi.

D. Quel ordre peut-on donner à ces fables?

R. Ce seroit de les diviser respectivement aux personnes que l'on veut enseigner, et à la matiere que l'on desire leur inculquer.

D. Quelles sont les personnes?

R. Celles qui sont chargées de l'éducation de la jeunesse, et la jeunesse elle-même.

D. Quelle seroit la matiere?

R. Les vertus et les vices.

Nous pouvons, tous tant que nous sommes,
Trouver ici de quoi corriger nos défauts ;
Et, disciples des animaux,
En apprendre à devenir hommes.

La Motte, l. 1, f. 2.

D. A quelle chose les parents et les maîtres doivent-ils s'attacher dans l'éducation des enfants? Nécessité du bon exemple.

R. A leur donner un bon exemple, sans cela les meilleurs préceptes deviennent inutiles. Un enfant qui reconnoît de l'irrégularité dans la conduite de celui qui l'éleve, devient insolent, perd le respect, secoue le joug, méprise les leçons de celui qui les lui donne.

Q ij

L'Ecrevisse avoit fort mauvaise grace à blâmer dans sa fille un défaut qu'elle avoit elle-même ; elle devoit assurément s'attendre à cette réponse mortifiante :

L. 12, Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille?
 E. 10. Veut-on que j'aïlle droit quand on y va tortu?
 Elle avoit raison ; la vertu
 De tout exemple domestique
 Est universelle, et s'applique
 En bien, en mal, en tout ; fait des sages, des sots ;
 Beaucoup plus de ceux-ci.

Voici comme s'exprime sur cette matiere un autre poëte :

Mere, crains pour ta fille ; elle examine en toi
 L'esprit, l'air, tout enfin, jusqu'à je ne sais quoi.
 Le pis, pour cet enfant, dont tu fais tes délices,
 C'est qu'elle aime bien moins tes vertus que tes vices ;
 Quoiqu'ailleurs quelquefois son enfance sommeille,
 Elle est auprès de toi tout œil et toute oreille.

Sanlecque, Satyre 3.

Un bon exemple est le germe de mille bonnes actions. Le général qui veut accoutumer des soldats à la fatigue doit montrer par ses actions qu'il ne la craint pas lui-même.

Éduca- D. Quelle éducation doit-on donner aux
 tion con- jeunes gens ?
 venable R. Celle qui convient à leur naissance ;
 à l'état. et à la profession à laquelle on les destine.

Avant de leur procurer un état, il faut étudier leur naturel et leur caractere, voir s'ils ont les qualités requises pour l'exercer, les familiariser ensuite aux incommodités qui

en résultent, et ne rien négliger pour leur donner toutes les dispositions qu'il est nécessaire qu'ils y apportent.

Laridon et César, freres dont l'origine
Venoit de chiens fameux, beaux, bien faits et hardis, L. 8,
A deux maîtres divers échus au tems jadis, f. 24.
Hantoient, l'un les forêts, et l'autre la cuisine.

Les soins qu'on prit de César rendirent son nom fameux. Il fut le premier César que la gent chienne ait eu. Mais Laridon ayant perdu de vue ses aïeux et son pere, livré aux occupations basses et roturieres de la cuisine, perdit tout le fruit de sa haute naissance.

Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénere.
Faute de cultiver la nature et ses dons,
Oh! combien de Césars deviendront Laridons!

D. Tout le monde est-il capable d'instruire les enfants?

R. Non: cela demande beaucoup de prudence, de patience, et des soins infinis. On doit les reprendre de leurs défauts avec douceur, les châtier quand leur malice mérite punition, éviter de le faire en colere, se mesurer à leur foiblesse, et épier leur foible avec soin, pour en tirer parti dans l'occasion.

C'est perdre toute confiance dans l'esprit des enfants, et leur devenir inutile, que de les punir des fautes qu'ils n'ont pas faites, ou même sévèrement de celles qui sont lé-

geres : ils savent précisément , et mieux que personne , ce qu'ils méritent , et ils ne méritent guere que ce qu'ils craignent.

Qui ne sent le ridicule du pédant , qui fait une longue harangue à un enfant qui se noie ?

L. 1, f. 19.

Ah ! le petit babouin !

Voyez , dit-il , où l'a mis sa sottise !

Et puis , prenez de tels frippons le soin !

Que les parents sont malheureux , qu'il faille

Toujours veiller à semblable canaille !

Qu'ils ont de maux ! et que je plains leur sort !

Ayant tout dit , il mit l'enfant à bord.

La Fontaine reprend ainsi le ridicule de la remontrance :

Hé , mon ami , tire-moi de danger ;

Tu feras , après , ta harangue.

D. A quoi faut-il que la jeunesse s'occupe ?

R. A acquérir des connoissances capables de former l'esprit et le cœur ; l'ignorance ôte toute ressource à l'homme. Celui qui méprise la science est méprisé lui-même.

L'Éducation propre à former le cœur et l'esprit. La Fontaine en donne un bel exemple à l'occasion d'un riche ignorant , qui railloit un savant sur le peu de profit que lui apportoit son travail :

L. 8, f.

Tenez-vous table ?

Que sert à vos pareils de lire incessamment ?

Ils sont toujours logés à la troisieme chambre ,

Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre ,

Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.

La république a bien affaire

De gens qui ne dépensent rien !

L'homme lettré se tut,
 La guerre le vengea bien mieux qu'une satire ;
 Mars détruisit le lieu que nos gens habitoient.
 L'un et l'autre quitta sa ville ;
 L'ignorant resta sans asyle,
 Il reçut par-tout des mépris ;
 L'autre reçut par-tout quelque faveur nouvelle :
 Cela décida leur querelle.
 Laissez dire les sots, le savoir a son prix.

La fable de la fourmi et de la cigale nous prouve aussi la nécessité de préférer l'étude au plaisir, l'avantage de se faire de bonne heure un fonds utile et de remplir son esprit de connoissances solides. Le paresseux qui chante tout l'été, c'est-à-dire qui emploie sa jeunesse à mille choses vaines, mérite dans l'âge avancé le reproche que la fourmi fait à la cigale :

Que faisiez-vous au temps chaud ?

L. 1, f. 4.

Nuit et jour, à tout venant,
 Je chantois, ne vous déplaie,
 Vous chantiez ! j'en suis fort aise ;
 Hé bien ! dansez maintenant.

D. Quel est le défaut ordinaire de la jeunesse ?

R. La légèreté : une espece d'ivresse séduit la plupart des esprits ; on n'aime que les plaisirs sensibles, on ignore le prix excellent de la vertu ; et, séduit par l'amorce trompeuse des passions, qui plaident leur cause avec plus de charmes, on s'embarque

témérairement, et très souvent on tombe dans des abymes dont on ne peut se retirer :

L. 3, f. 5. Capitaine renard alloit de compagnie
Avec son ami bouc, des plus haut encornés.
Celui-ci ne voyoit pas plus loin que son nez;
L'autre étoit passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits.
Là, chacun d'eux se désaltere.

Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici,
dit le renard ; il exhorte son ami à lui
prêter son dos et ses cornes.

Par ma barbe, dit l'autre, il est bon, . . .

Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience.

Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurois pas, à la légère,
Descendu dans ce puits. Or, adieu, j'en suis hors;
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts.

D. Est-il d'une grande conséquence de s'appliquer au bien de bonne heure?

Force du naturel. *R.* Rien ne l'est davantage ; l'habitude est une nouvelle nature entée sur la nôtre, qui se confond avec la première, et qu'il n'y a pas moyen de désunir :

L. 2, f. 18. Tant le naturel a de force.
Il se moque de tout; certain âge accompli,
Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.

D. Quelle est la source la plus féconde des vices de la jeunesse?

R. La mauvaise compagnie. Rien n'est si pernicieux que de fréquenter les méchants: leur société pervertit le cœur et l'esprit, attire souvent de fort mauvaises affaires, et pour l'ordinaire on est leur victime. Danger des mauvaises compagnies.

La société du lion, dont parle La Fontaine, ne fut d'aucune utilité à la chevre, à la génisse ni à la brebis. Le lion se rendit maître de tout. L. 1, f. 6.

Avec plus grand que soi tout pacte est dangereux;
Les grands ne sont bons que pour eux.

Et notre poëte, traitant encore ce même sujet, conclut:

Il faut faire aux méchants guerre continuelle, L. 3, 134
La paix est fort bonne de soi,
J'en conviens; mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi?

Il y a même souvent danger d'obliger un méchant. La grosse chienne à qui sa compagnie prête son domicile pour mettre bas ses petits, après un second terme accordé par grace, redemande sa maison, sa chambre, son lit; et, pour récompense, on lui dit en montrant les dents:

Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors. L. 2, f. 71

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le re-
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête, (grette,
Il faut que l'on en vienne aux coups,
Il faut plaider, il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

Ce sujet est encore traité dans la fable du tribut envoyé par les animaux à Alexandre. Le lion se mit de compagnie ; on mit l'argent dans une bourse commune : quand on fut en plaine, le lion fit le malade.

L. 4, 12. » Continuez votre ambassade, dit-il ; je
 » sens un feu qui me brûle au-dedans, et
 » veux chercher quelque herbe salutaire ;
 » rendez-moi mon argent. On déballe. Ô
 » dieux ! s'écrie-t-il, que de pièces mon
 » argent a produites »!

Il prit tout là-dessus,
 Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura gueres.

On se mit en chemin, on vint se plaindre au fils de Jupiter ; mais on n'eut pas raison.

D. Peut-on sans danger écouter les flatteurs ?

R. Rien n'est plus dangereux. Le corbeau écoute la voix du renard, perd son fromage, et reçoit à ses frais la leçon qui suit :

H 1, 2. Mon bon monsieur,
 Apprenez que tout flatteur
 Vit aux dépens de celui qui l'écoute.

D. Que pensez-vous de l'amitié ?

R. Que ceux dont le cœur est ouvert aux sentiments, et qui veulent aimer comme il faut, lisent la fable des deux amis. Tous deux dorment profondément : un songe-trompeur représente à l'un son camarade dans l'embarras ; il se leve aussitôt, prend

son épée, vole à son secours : l'autre, étonné, croyant qu'il a perdu son argent au jeu, ou qu'on lui a intenté querelle, ou qu'il s'ennuie, lui offre sa bourse, son bras. Combien d'amis sont capables de s'inquiéter à ce point sur le sort de ceux auxquels ils donnent ce nom ! Que la morale de notre poète à ce sujet est magnifique !

Qui d'eux aimoit le mieux ? que t'en semble, lecteur ? L. 8, 5.

Cette difficulté vaut bien qu'on la propose. 11.

Qu'un ami véritable est une douce chose !

Il cherche vos besoins au fond de votre cœur,

Il vous épargne la pudeur

De les lui découvrir vous-même.

Un songe, un rien, tout lui fait peur,

Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Quelquefois l'amitié est indiscret. Telle fut celle de l'ours et de l'amateur des jardins. Ils vivoient dans une grande concorde, et prévenoient leurs besoins réciproquement. Un jour l'homme dormoit, et l'ours, à ses côtés, chassoit les mouches qui venoient l'incommoder. Comme il ne pouvoit en faire partir une logée sur le nez de son ami, il

Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur ;

Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche ;

Et, non moins bon archer que mauvais raisonneur,

Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami,

Mieux vaudroit un sage ennemi.

L. 8, 5.

10.

L'amitié engendre aussi quelquefois une familiarité hors d'œuvre. La fable de l'âne

Q. vj.

et du chien nous en donne un bel exemple:
L'âne raisonne ainsi :

L. 4, f. 5.

Ce chien, parcequ'il est mignon,
Vivra de pair à compagnon
Avec monsieur, avec madame,
Et j'aurai des coups de bâton !
Que fait-il ? il donne la patte,
Puis aussitôt il est baisé.

S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'est pas bien mal-aisé.

Dans cette admirable pensée,

Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Leve une corne toute usée,

La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.

Oh ! oh ! quelle caresse et quelle mélodie !

Dit le maître aussitôt : hola, Martin-bâton !

Martin-bâton accourt, l'âne change de ton.

Ainsi finit la comédie.

Des fables qui ont une application particulière aux demoiselles.

D. Quelle est la plus redoutable de toutes les passions ?

R. C'est l'amour, parcequ'on en guérit plus difficilement que de toute autre. Le meilleur remede est la fuite de toutes les occasions ; quiconque délibere est pris. *Celui qui ne craint pas*, dit un célèbre cardinal, *est déjà tombé.* Le cœur le plus magnanime, livré à cette passion, devient foible, indolent, négligent sur ses véritables intérêts, sourd aux avis les plus salutaires.

Rona.

L. 4, f. 1.

Amour, Amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire : Adieu prudence.

Un lion devient amoureux d'une bergere ;
le pere répond : Ma fille est délicate , vos
griffes pourroient la blesser ; permettez
qu'on vous les rogne et qu'on vous lime les
dents.

Le lion consent à cela ;
Tant son ame étoit aveuglée !
Sans dents ni griffes le voilà
Comme place démantelée.
On lâcha sur lui quelques chiens ;
Il fit fort peu de résistance.

Amour ! Amour ! quand tu nous tiens ;
On peut bien dire : Adieu prudence.

Notre fabuliste rapporte que l'Amour L. 12 ;
jouoit un jour avec la Folie : une dispute f. 14.
survint ; la Folie donna à l'Amour un coup
dont il perdit la lumiere : Vénus en de-
manda justice au conseil des dieux.

Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public , celui de la partie ,
Le résultat enfin de la suprême cour
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour.

En effet , quand on aime , on n'est guere
en état de raisonner : les plus grands génies
ont fait à cet égard les fautes les plus énormes.

D. Qu'est-ce que la fable du buste et du
renard nous enseigne ?

R. A ne point se laisser prendre aux ap-
parences ; que la beauté est un trésor fra-
gile ; qu'une belle tête n'a souvent d'autre
mérite.

Le renard, trouvant un buste creux, admire l'art de la sculpture :

L. 4, f. Belle tête, dit-il; mais de cervelle point.

14.

L'amour-propre est un poison subtil qui nous fait regarder ce qui est souvent la cause de notre perte comme quelque chose de précieux. Bien des personnes mettent au-dessous d'eux des qualités et des talents capables de les faire subsister, pour en employer d'autres plus brillants, mais moins utiles. Tel est ce cerf poursuivi par un chasseur, qui, un instant avant sa mort, admiroit son bois, qui la lui causa, et méprisoit ses jambes, qui seules pouvoient lui sauver la vie.

L. 6, f. 9. Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile,
Et le beau souvent nous détruit.

Ce cerf blâme ses pieds qui le rendent agile,
Il estime un bois qui lui nuit.

D. A quelle fable faut-il renvoyer les personnes adonnées au luxe et à la vanité des habits?

R. A celle du singe et du léopard. Elles y apprendront que si la beauté des habits plaît quelquefois, celle de l'esprit plaît toujours; qu'un beau dehors couvre souvent un trompeur, un scélérat, un stupide, un ignorant; que c'est moins par l'extérieur qu'il faut juger d'une personne que par ses paroles et par ses actions. Tout le monde vint voir le léopard, parceque la bigarrure

de son habillement étoit magnifique. Voilà, disoit-on, un bel animal; puis on se retiroit: du premier coup d'œil on avoit tout vu. Il n'en fut pas de même du singe: la diversité de son esprit plut infiniment davantage que celle de la peau du léopard; on écouta ses contes, on vit avec plaisir ses grimaces et ses singeries; toute sa petite personne donna un divertissement parfait à la compagnie.

Ce n'est pas sur l'habit

L. 9, f. 33.

Que la diversité me plaît, c'est dans l'esprit:

L'une fournit toujours des choses agréables;

L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants.

Oh! que de grands seigneurs, au léopard semblables,

N'ont que l'habit pour tous talents!

D. A quelle chose les demoiselles doivent-elles s'appliquer dans le choix d'un époux?

R. A rechercher la conformité des humeurs préférablement au bien; à ne point faire les précieuses, ni dédaigner les bons partis qui se présentent, lorsqu'on a de bons témoignages de la probité des personnes.

Quoi, moi! quoi, ces gens-là! L'on radote, je pense. L. 7, f. 53.
A moi les proposer! Hélas! ils font pitié.

Voyez un peu la belle espee!

Celles qui agissent ainsi, après s'être données en ridicule, se trouvent souvent dans le cas d'épouser le premier venu. Telle est la précieuse de notre fabuliste.

Celle-ci fit un choix qu'on n'auroit jamais cru,
Et trouvant à la fin toute aise et toute heureuse

De rencontrer un malotru.

D. Lorsqu'une demoiselle est mariée, à quoi doit-elle s'appliquer?

R. Au soin de son ménage. Elle doit mépriser les grands ajustemens et les parures; chérir le temps, faire peu de cas du jeu, trouver ses plaisirs et sa satisfaction dans sa maison, aimer son mari, lui complaire, veiller sur ses domestiques et sur l'intérieur de sa maison, bien élever ses enfans, leur donner bon exemple, fuir la compagnie des femmes oisives et désœuvrées, et leur faire le compliment de la fourmi:

L. 4, f. 3. Adieu, je perds le temps, laissez-moi travailler;
Ni mon grenier, ni mon armoire,
Ne se remplit à babiller.

La pie allant de compagnie avec l'aigle l'entretenoit des uns et des autres à tort et à travers, lui offrant de lui rapporter tout ce qui se passeroit:

L. 12,
f. 11. Son offre ayant déplu,
L'aigle lui dit tout en colere:
Ne quittez point votre séjour,
Caquet bon bec, m'amie; adieu, je n'ai que faire
D'une babillarde à ma cour;
C'est un fort méchant caractere.

D. Quelle vertu doit-on avoir éminemment dans le ménage?

R. La prudence. Il ne faut rien faire qu'avec réflexion et prévoyance, et ne s'en rapporter à personne pour tout ce qu'on peut faire soi-même. Le maître d'un champ s'étoit attendu d'abord sur ses amis pour

faire sa moisson ; aucun n'ayant paru , il eut recours à ses parents , qui ne furent pas plus empressés à le secourir : enfin il alla avec sa famille couper lui-même ses bleds.

Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous :
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.

L. 4;
f. 22.

D. Les dames portent-elles aisément un secret ?

R. Voici comme notre auteur répond à cette question :

Rien ne pese tant qu'un secret,
Le porter loin est difficile aux dames.

L. 8, f. 64

Elles se trouvent un peu vengées par le mot suivant :

Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Mais le pis d'un secret divulgué , c'est que , passant de bouche en bouche , il se trouve enfin que ce qui n'étoit qu'une simple bagatelle et minutie de conversation devient une affaire impliquée , qu'on ne sait par quel bout démêler , et si différente de ce qu'elle étoit dans sa source , qu'à peine la retrouve-t-on. Un mari badin fait accroire à sa femme qu'il étoit accouché d'un œuf. Au premier récit :

Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé ;
N'en dites rien sur-tout, car vous me feriez battre :
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.

La commere court le dire aussitôt à une autre : le secret fut tant divulgué, et l'objet si grossi, que le mari avoit pondu plus de cent œufs avant la fin de la journée.

D. Doit-on beaucoup s'embarrasser dans le monde du *qu'en dira-t-on?*

R. Il faut que notre conduite soit réglée par la raison, après quoi il faut peu s'embarrasser des discours frivoles des hommes : à peine les événements les plus célèbres font impression quelques jours.

Notre fabuliste rapporte à ce sujet la belle fable du meunier et de son fils, qui alloient vendre leur âne au marché : la critique glosa sur toutes les façons dont ils s'y prirent pour le mener.

1°. Pour qu'il fût plus frais, on lui lia les pieds, et le pere et le fils le porterent suspendu comme un lustre.

L. 3, f. 1. Le premier qui les vit de rire s'éclata :
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.

2°. Le fils monte sur l'âne, et le vieillard alloit à pied ; un quidam s'écrie :

Oh là ! oh ! descendez, que l'on ne vous le dise,
Jeune homme qui menez laquais à barbe grise !
C'étoit à vous de suivre, au vieillard de monter.

3°. Le vieillard monte, le fils met pied à terre : C'est grand'honte, s'écrie-t-on,

Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
Fait le veau sur son âne,

4°. Le meûnier prend son fils en croupe,
lorsqu'un passant dit :

Ces gens sont fous :

Le baudet n'en peut plus ; il mourra sous leurs coups,
Hé quoi ! charger ainsi cette pauvre bourrique !
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?

5°. Ils descendent tous deux ; un quidam
les rencontre :

Est-ce la mode

Que baudet aille à l'aise et meûnier s'incommode ?
Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser ?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
Ils usent leurs souliers, et conservent leur âne !

Voici l'importante conclusion :

Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le prince ;
Allez, venez, courez ; demeurez en province ;
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement :
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

D. Ne voit-on pas les défauts des autres
plutôt que les siens propres ? -

R. Cette vérité est renfermée dans la fable
de la besace. Aucun des animaux assemblés
ne trouva à redire à lui-même ; mais tous
se censurèrent les uns les autres. Le singe,
après avoir vanté ses qualités, dit que l'ours
n'avoit été qu'ébauché, et qu'il ne lui con-
venoit point de se faire peindre ; celui-ci
glosa sur l'éléphant, trouva sa queue trop
courte et les oreilles trop longues ; l'élé-
phant trouva la baleine trop grosse ; la four-
mi dit que le ciron étoit trop petit. Bref, de
tous les animaux l'homme parut le moins
sage.

L. 1, f. 7. Lynx envers nos parçils, et taupes envers nous,
 Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes.
 On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

Le fabricant souverain

Nous créa besaciers tous de même maniere,
 Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui.
 Il fit pour nos défauts la poche de derriere,
 Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

*Des vices principaux qu'on doit bannir
 de la société.*

D. Quelles personnes doit-on bannir de
 la société?

R. 1°. Les fourbes. La Fontaine nous
 donne à ce sujet l'excellente fable de l'aigle,
 de la laie, femelle du sanglier, et de la chatte.
 Cette dernière détruisit par ses fourberies
 l'accord qui régnoit entre eux. Prenez garde
 à vos petits, dit-elle à la laie, l'aigle se pré-
 pare à faire irruption dès que vous sortirez
 pour les mener paître. Ayant donné cette
 frayeur à la laie, elle grimpe au nid de l'ai-
 gle : On médite votre perte ; la laie est une
 traîtresse qui fouille la terre tous les jours
 pour faire tomber le chêne, et se jeter sur
 vos petits. Cet avis l'obligea à garder la re-
 traite.

L. 3, f. 6. La faim détruisit tout ; il ne resta personne
 De la gent marcassine et de la gent aiglonne
 Qui n'allât de vie à trépas.

Cela fit une ample curée pour la chatte
 et pour ses chats.

Que ne sait point ourdir une langue traîtresse,
 Par sa pernicieuse adresse !

Des malheurs qui sont sortis
De la boîte de Pandore,
Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,
C'est la fourbe, à mon avis.

Quelquefois , en voulant perdre les autres,
on se perd soi-même :

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur ;
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

L. 4^e
f. 11.

La fable du lion malade le prouve clairement. Les animaux étoient venus de toutes parts pour le visiter : chacun avoit apporté sa recette ; le seul renard s'en étoit dispensé. Le loup , pour faire sa cour , lui en fit un grief. Le renard fut mandé. Il se douta que le loup lui avoit joué ce tour ; pour se venger , il dit qu'il venoit de faire un pèlerinage , qu'en chemin il avoit consulté plusieurs médecins sur la maladie de sa majesté , qu'il n'y avoit qu'un remède efficace , qui étoit de l'envelopper de la peau toute fumante d'un loup écorché vif :

Le roi goûte cet avis-là.
On écorche , on taille , on démembre
Messire loup. Le monarque en soupa,
Et de sa peau s'enveloppa.

L. 8, f. 3^e

La cicogne débarrasse le loup glouton
d'un os qu'il avoit bien avant dans le gosier :

Elle demanda son salaire.
Votre salaire ! dit le loup :
Vous riez , ma bonne commere !
Quoi ! ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou !

L. 3, f. 9^e

Allez, vous êtes une ingrante :
Ne tombez jamais sous ma patte.

2°. Les hypocrites. *L'hypocrisie*, dit un auteur célèbre, est un hommage que le vice rend à la vertu. En effet, on se soucie davantage de paroître tel qu'on doit être que d'être en effet tel qu'on doit être. Un jour vient où les vices qu'on s'efforce de cacher se dévoilent, et couvrent leurs auteurs de confusion. Tel est le geai revêtu d'un plumage postiche ; il fut becqueté, honni, hué, et mis nu à la porte.

L. 14,
f. 9.

L. 5, f.
21.

L'âne vêtu de la peau du lion faisoit trembler tout le monde :

Un petit bout d'oreille, échappé par malheur,
Découvrit la fourbe et l'erreur.
Martin fit alors son office.

* Va'et
de meil-
nier, ar-
mé d'un
bâton.

Ceux qui ne savoient point la ruse et la malice
S'étonnoient de voir que Martin
Chassât les lions au moulin.

Il faut mettre dans cette classe ceux qui emploient leur adresse pour surprendre et pour attraper les autres : il est bien permis d'user de son industrie pour se procurer du bien ; mais que peut-on penser de celui qui met en usage celle des autres pour en avoir tout le profit ? Le singe Bertrand me sert ici d'exemple : il sut se servir adroitement de la patte du chat pour tirer les marrons du feu, sans permettre à cet animal d'en manger un seul :

L. 9, f.
19.

Raton avec sa patte,
D'une manière délicate,

Écarte un peu la cendre et retire les doigts,
 Puis les reporte à plusieurs fois;
 Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque;
 Et cependant Bertrand les croque.
 Une servante vient, adieu mes gens. Raton
 N'étoit pas content, ce dit-on.

M. Richer a traité ce sujet avec élégance dans la fable de l'aigle et du vautour.

L'aigle avoit trouvé une huître qui tenoit bon contre les coups de bec,

Et se tenoit serrée
 Sans vouloir ouvrir sa maison,

Fables
 de Ri-
 cher,
 Paris,
 1748.

L. 1, l
 14.

Après de vains efforts,

Il consulta sur cette affaire
 Un docteur du canton, c'étoit un vieux vautour,
 Maître Gonin, qui savoit plus d'un tour.
 Ouvrir l'huître, seigneur, est chose aisée à faire
 Répondit le subtil escroc;
 Faites-là tomber sur un roc.

L'aigle s'éleve vers les cieux, laisse tom-
 ber l'écaille qui se brise.

De l'avalier qui des deux eut la joie?
 Ce fut notre larron; il fondit sur la proie
 Dans le moment; et l'aigle de retour
 Vit qu'il avoit ouvert l'huître pour le vautour.

On trouve encore une autre espece d'hommes qui se piquent de rendre d'importants services, et qui n'en font rien: ils ressemblent à la mouche, qui n'attribuoit qu'à elle seule la gloire d'avoir fait avancer les chevaux d'un coche arrêté dans un chemin sablonneux et mal-aisé, et qui demandoit son salaire.

L. 7, f. 9.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires;
Ils font par-tout les nécessaires,
Et, par-tout importuns, devroient être chassés.

3°. Les menteurs. *Le mensonge*, dit Montagne, *est un maudit vice*. Nous ne sommes hommes, et nous ne tenons les uns aux autres, que par la parole : rien n'est si beau que la candeur, le vrai ; c'est le seul moyen de gagner la confiance.

Un bûcheron, au désespoir d'avoir perdu sa cognée, prioit les dieux de la lui renvoyer. Mercure, pour l'éprouver, vint lui en offrir une d'or, puis une d'argent ; le bûcheron les refusa toutes deux, ne les reconnoissant point pour être à lui. Enfin, ce dieu lui en ayant montré une troisième, il la réclama :

L. 5, f. 1. Tu les auras, dit le dieu, toutes trois :
Ta bonne foi sera récompensée.

D'autres bûcherons, plus avides et menteurs, soutinrent à Mercure que celle qui étoit d'or leur appartenoit.

Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup sur la tête.

Ne point mentir, être content du sien,
C'est le plus sûr : cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien ;
Que sert cela ? Jupiter n'est pas dupe.

M. Le Noble, traitant ce même sujet sous le titre de *Probité récompensée*, dit fort ingénieusement :

L'indigence

L'indigence est une coupelle
 Dangereuse pour la vertu,
 Et tel prend un chemin tortu,
 Qui marcheroit fort droit sans elle.
 On a toujours assez de bien,

En quelque état qu'on soit, quand on a la sagesse;
 Et l'on est riche sans richesse,
 Sitôt qu'on ne souhaite rien.

4°. Les gourmands. Ce vice est très commun chez les enfants; ils mettent tout en œuvre pour satisfaire cette passion; elle commence à triompher de l'homme dès le berceau: il suffit qu'un objet les tente pour en faire paroître à leurs yeux la possession aisée: semblables à ces deux chiens, qui, voyant flotter un âne mort sur la rivière, essayerent d'en boire toute l'eau, afin de mettre le corps à sec:

Buvons toute cette eau,

Ce corps demeurera

L. 3.

£ 25.

Bientôt à sec, et ce sera
 Provision pour la semaine.

Voilà mes chiens à boire: ils perdirent l'haleine,
 Et puis la vie; ils firent tant
 Qu'on les vit crever à l'instant.

La Fontaine fait une application de cette fable à une autre espèce de gourmandise, c'est-à-dire à l'avidité de tout posséder, de tout connoître, de tout savoir:

Si j'arrondissois mes états!

Si je pouvois remplir mes coffres de ducats!

Si j'apprenois l'hébreu, les sciences, l'histoire!

Tout cela c'est la mer à boire.

Mais rien à l'homme ne suffit:

Pour fournir aux projets que forme un seul esprit;

Tome II.

R

Il faudroit quatre corps; encor, loin d'y suffire,
 A mi-chemin je crois que tous demeureroient:
 Quatre Mathusalem bout à bout ne pourroient
 Mettre à fin ce qu'un seul desire.

Dans la fable de l'huître, M. de la Motte dépeint un voyageur jeté par la tempête dans une isle sauvage, languissant et mourant de faim; il apperçoit des huîtres, il hasarde d'en avaler une :

Quel goût! quelle fraîcheur! il avaloit toujours.
 Grande exclamation à chaque huître avalée.

Vive, dit-il, cette eau salée!

Quel délice! à ce prix je passe ici mes jours.
 C'est assez, lui crioit tempérance importune.

Il est sourd à ses cris. Encore une! encore une!

Et d'une en une il arriva

Que l'imprudent glouton creva.

Voilà l'humaine extravagance;

Nous nous perdons par les excès :

Contre plaisir et répugnance,

Raison perd toujours son procès.

5°. Les entêtés. L'opiniâtreté est un défaut très commun et insupportable dans la société.

On sait que le chanvre sert à faire des rets, des lacets, et plusieurs autres pièges propres à attraper des oiseaux. Une hirondelle prudente leur conseilla en conséquence d'en manger la graine pendant qu'on la semoit; elle parla à des sourds. La graine étant levée, elle revint à la charge pour les engager à l'arracher brin à brin : on méprisa ce conseil. Enfin, pendant la récolte, elle leur représenta que leur vie dépendoit de

leur retraite : mais aucun ne voulut l'entendre. Sa prédiction se vérifia, beaucoup d'oiseaux furent pris, et le mal devint sans remède.

Il en prit aux uns comme aux autres :

L. 1, f. 8.

Maint oisillon se vit esclave retenu.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

L'entêtement a sa source dans notre amour-propre. M. de la Motte dit excellemment :

Notre cœur veut avoir sa pleine liberté,

L'ombre de contrainte le blesse ;

L. 4,
f. 21.

Et c'est un roi jaloux de son autorité

Jusques à la délicatesse.

En choisissant, je crois du diadème

Exercer les droits souverains.

Quelque ordre survient-il ? je ne suis plus le même ;

Le sceptre me tombe des mains.

Je songe alors à secouer ma chaîne ;

Impatient de rentrer dans mes droits,

L'objet de mon plaisir le devient de ma peine ;

Ma dépendance est tout ce que j'y vois.

6°. Les ingrats.

L'homme est ingrat, c'est son grand vice.

Comme une grâce il sollicite un bien.

L'a-t-il reçu ? ce n'est plus que justice ;

On a bien fait, il n'en doit rien.

Place-t-on un nouveau ministre ?

La Motte.

L. 2
f. 10.

Il faut, pour ses flatteurs, agrandir son palais.

Des graces, des trésors, n'a-t-il plus le registre ?

Une solitude sinistre

Fait désertier jusques à ses valets.

Un bienfait porte sa récompense avec soi ; l'ingrat qui l'oublie est honteux d'avoir

son bienfaiteur pour témoin de son ingratitude. Rien n'est si beau que de baiser la main bienfaisante qui nous a secourus ; que sait-on si quelque jour on n'aura point recours à ceux qu'on aide aujourd'hui ?

Un rat sort de terre entre les pattes d'un lion qui lui accorde la vie.

L. 2,
f. 11.

Ce bienfait ne fut pas perdu.

Quelqu'un auroit-il jamais cru

Qu'un lion d'un rat eût à faire ?

Le lion est pris dans les rets :

Sire rat accourut, et fit tant par ses dents,
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde,
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

La colombe sauva des eaux une fourmi
près de se noyer, en lui jetant un brin
d'herbe : la fourmi lui sauva la vie à son
tour, en piquant au talon un paysan qui
alloit lui lancer une fleche.

Le vilain retourne la tête ;
La colombe l'entend, part, et tire de long.

Un paysan trouva dans un chemin un
serpent roide et près de mourir de froid, il lui
rendit la vie en l'échauffant dans son sein :
mais à peine fut-il dégourdi, qu'il se tourna
contre son bienfaiteur, et voulut le piquer ;
le villageois, outré de cette ingratitude,
l'en châtia sur l'heure.

L. 6,
f. 13.

Il est bon d'être charitable ;

Mais envers qui ? c'est là le point.

Quant aux ingrats, il n'en est point ;

Qui ne meure enfin misérable.

M. Richer a traité noblement ce même sujet dans la fable de la tortue, du scorpion et du canard, qui commence par ce beau début :

Il n'est rien de plus agréable
 Qu'un ami sûr et véritable.
 Sensible à nos chagrins, ainsi qu'à nos plaisirs,
 Il prévient nos besoins, il prévient nos desirs;
 Discret, généreux et sincère,
 Le définir est chose aisée à faire;
 Mais le trouver, c'est la difficulté.
 Sous ce beau nom souvent le profane vulgaire
 Couvre sa perfidie et sa malignité.

L. 3, f. 7.

La tortue avoit des liaisons intimes avec un scorpion : dans un voyage ils trouverent un ruisseau ; le scorpion, au désespoir, faisoit ses adieux : la tortue charitable lui prêta son dos ; le perfide aussitôt travailla à percer l'écaille avec son dard ; un canard en avertit la tortue, qui l'apostropha de cette façon :

C'est donc ainsi que tu me remercies
 Des égards que j'avois pour toi,
 Ami déloyal et sans foi !
 Je dois punir tes perfidies ;
 Va porter ton poison là-bas.
 Que ne puis-je avec toi noyer tous les ingrats !

7°. Les orgueilleux. Tôt ou tard les orgueilleux subissent le sort de la grenouille ; elle eut beau s'enfler pour s'égalier au bœuf, sa taille n'en crut pas davantage, et sa présomption la fit crever.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages.
 Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs ;

Tout petit prince a des ambassadeurs ;
 Tout marquis veut avoir des pages.

M. de la Motte commence la fable des deux livres par cette morale qui fait à notre sujet :

L. 4, f. 9. J'ai vu quelquefois un enfant
 Pleurer d'être petit, en être inconsolable ;
 L'élevoit-on sur une table ?
 Le marmot pensoit être grand.
 Tout homme est cet enfant ; les dignités, les places,
 La noblesse, les biens, le luxe, la splendeur,
 C'est la table du nain, ce sont autant d'échasses
 Qu'il prend pour sa propre grandeur.

Une grande fortune engendre une haute
 estime de soi-même, sujette très souvent à
 des retours fâcheux.

L. 8, f. 15. Se croire un personnage est fort commun en France ;
 On y fait l'homme d'importance,
 Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois :
 C'est proprement le mal françois.

M. Richer, dans la fable du moucheron
 et de la tortue, introduit ce moucheron
 bruyant, hautain, faisant une guerre obs-
 tinée à la tortue ; on lui dit qu'il perdoit
 l'esprit, qu'il étoit trop foible pour tenter
 un projet semblable.

L. 9, f. 14. L'insecte méprisa cet avis charitable,
 Dès le premier assaut, le petit téméraire
 Rompit son aiguillon, tandis que la commere,
 Dans son ecaille en sûreté,
 Rioit de sa folie et de sa vanité.

Concluons avec le poëte :

Craignons les trompeuses amorcez
D'un projet vain, et consultons nos forces.

Ajoutons ici quelques traits de M. de la Motte :

Qu'est-ce que l'homme? Aristoté répond :

C'est un animal raisonnable.

L. 1,
f. 13.

Je n'en crois rien. S'il faut le définir à fond,
C'est un animal sot, superbe et misérable.

Chacun de nous sourit à son néant,

S'exagère sa propre idée :

Tel s'imagine être un géant,

Qui n'a pas plus d'une coudée.

Aristoté n'a pas trouvé notre vrai nom ;

Orgueil et petitesse ensemble,

Voilà tout l'homme, ce me semble ;

Est-ce donc là ce qu'on nomme raison ?

8°. Les injustes. La vertu doit être le mobile de toutes nos actions ; nous en sommes comptables devant Dieu et devant les hommes. La Fontaine trace avec un crayon inimitable l'injustice, la perfidie, la calomnie, les mensonges d'un loup qui dévore un agneau innocent sans autre prétexte que sa force :

Là-dessus au fond des forêts

Le loup l'emporte, et puis le mange

Sans autre forme de procès.

L. 1,
f. 10.

M. Richer a traité ingénieusement cet indigne procédé dans la fable du chien, du mouton et du renard.

De coucher sur la dure un vieux dogue étoit las ;

Il rencontre un mouton dont la toison nouvelle

L. 1,
f. 17.

R iv

Lui parut bonne à faire matelas.
 Au paisible animal Moufflar cherche querelle :
 Tu me dois, lui dit le frippon,
 Une livre de laine. Il faut en diligence
 Me la payer.

Le mouton interdit ignoroit ce qu'on
 vouloit lui dire : un renard vint à passer,
 le dogue le prit pour arbitre : Robin igno-
 roit la procédure, il se laissa juger. Voici la
 sentence du renard :

Maraud, on te demande une livre de laine,
 Lui dit ce juge à la douzaine ;
 On te fait trop de grace ; et vous n'y pensez pas,
 Seigneur Moufflar, je suis témoin du cas ;
 Au lieu d'une il vous en doit quatre :
 J'ordonne qu'il les paie ; il n'en faut rien rabattre.

Voici la morale :

Le juge patelin fait sa cour au plus fort ;
 Chez lui le foible a toujours tort.

9°. Les avarés. Ces hommes entre les
 riches sont les plus détestables : bien loin
 de jouir de leur bien et de posséder leur ar-
 gent, c'est leur argent qui les possède ; ils
 entassent somme sur somme, et les cachent
 dans des lieux éloignés : ils y ruminent jour
 et nuit ; les visites fréquentes qu'ils font à
 leur trésor les décelent, quelqu'un les guette
 et l'enleve. L'avare gémit. Quel malheur
 vous accable ? lui demande-t-on. — Hélas !
 répondit-il, on a pris mon trésor. — Votre
 trésor ? — Oui, près de cette pierre. — Que
 ne le gardiez-vous dans votre cabinet ? il
 vous auroit été facile d'y puiser à toute

heure. — Comment? réplique notre avare,

Je n'y touchois jamais. Dites-moi donc de grace,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant:
Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,

Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra tout autant.

L. 47
f. 20.

Les richesses ne sont des trésors que pour ceux qui savent en faire un excellent usage, et les hommes riches ne sont sur la terre que pour être les économes de leurs biens à l'égard des pauvres. La nature se contente de peu, il faut s'accoutumer à mépriser le superflu. Socrate, à la vue du luxe et des meubles précieux qui éclatoient dans une foire, s'écria: *Qu'il y a là de choses dont je puis me passer!*

Les richesses sont la source d'une infinité de maux; elles entretiennent l'oisiveté qui est la mere de tous les vices. Les riches pour la plupart ne s'occupent que du plaisir et de la volupté, négligent les biens solides qui ennoblissent l'ame, méprisent les indigents; et lorsque le pauvre se présente, on lui fait la réponse du rat solitaire à son ami: Je ne puis rien faire

Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci;
J'espere qu'il aura de vous quelque souci.

L. 7, f. 3.





DE LA BIENSÉANCE.

Ce n'est point un défaut pour une demoiselle d'ignorer la musique, la danse, la philosophie ; c'en est un qu'on ne pardonne point d'avoir l'esprit mal fait, opiniâtre, dur, et des sentiments bas et malfaisants. Les hommes se doivent réciproquement deux genres de politesse, l'une qui regarde les manières, l'autre qui regarde les termes et les expressions.

La bienséance, qui consiste à conformer nos actions à la raison et à l'honnêteté, fait que ce que nous faisons sied toujours bien, comme aussi la manière dont nous le faisons. La bienséance, dis-je, regle tout ; elle nous fait placer où il faut ce que nous faisons de bien, et elle nous empêche de faire le mal que nous devons éviter ; elle proportionne nos actions à notre âge, à notre état présent, à notre profession, aux personnes avec qui nous traitons, aux lieux, aux temps où nous sommes. Comme la bienséance embrasse toutes les actions de notre vie, elle perfectionne et donne un prix à toutes les vertus ; elle s'étend même sur les actions qui paroissent les plus indifférentes, et y fait reluire quelque rayon de cette raison active et vigilante qui nous empêche d'agir sans dessein et au hasard.

C'est l'ordre de la bienséance qui fait que chacun observe ce qui se pratique dans son

pays , et qu'il suit encore en beaucoup de choses les loix et les coutumes des étrangers lorsqu'il vit parmi eux ; ce qui a donné lieu à ce proverbe si connu , qu'*il faut vivre à Rome comme à Rome.*

Lorsque la raison guide ainsi nos pas , on nous voit modérés dans tous nos plaisirs , patients dans tout ce qui peut les traverser , modestes dans la bonne fortune , fermes dans la mauvaise , circonspects dans nos discours , et toujours ennemis de ce qui blesse notre devoir. Une conduite tranquille , judicieuse , semblable au calme et à la sérénité des beaux jours , est sans doute préférable aux grandes actions que l'on admire légèrement et sans réflexion , et qui sont souvent les effets de l'humeur , du caprice , de l'ostentation ou du hasard.

Les regles que prescrit la bienséance sont essentielles en tout temps , et vis-à-vis toutes sortes d'âges. Il ne nous est pas permis de nous en dispenser à l'égard des enfants qui n'ont pas encore l'âge de la raison ; car quoiqu'ils ne soient pas capables de faire la différence de nos actions , nous ne devons pas laisser d'être circonspects en leur présence , afin de ne point accoutumer leurs yeux à rien d'indécent et d'irrégulier.

Un regard , un sourire , un geste en certaines occasions , un certain maintien , parler quand il faut se taire , se taire quand il faut parler , être gai , s'ennuyer , paroître distrait , tout cela blesse la bienséance.

C'est blesser la bienséance que d'aborder avec un air enjoué des personnes qu'on sait avoir des sujets particuliers de tristesse, et au contraire de troubler par une humeur bizarre et ennemie du plaisir la joie d'une fête, d'un festin, d'une bonne affaire. Saint Paul nous avertit de pleurer avec ceux qui pleurent, et de rire avec ceux qui rient.

Rien ne sied si mal que d'obliger de mauvaise grace, et de se faire arracher les services que l'on rend, au lieu de s'y porter de soi-même, et d'épargner à ceux qui ne peuvent se passer de nous la confusion de nous découvrir leur besoin. Pourquoi être officieux sans être honnête? pourquoi faire le bien en reculant, et déplaire en obligeant?

Un compliment déplacé marque un cœur faux, qui n'affecte de beaux dehors que pour nous tromper. Quand Philippe II, roi d'Espagne, fit arrêter son fils, et qu'on changea son appartement en cette affreuse prison dans laquelle on le fit mourir, ce père y vint; et voyant que ce jeune prince se tourmentoit à mesure qu'au lieu de tant de choses magnifiques qu'on ôtoit de sa chambre, on n'y laissoit pour tout meuble qu'un matelas à terre; pour couvrir l'animosité qui le faisoit agir contre son propre sang, *Ne vous troublez pas*, lui dit-il avec un visage attendri en apparence; *tout ce qu'on fait est pour votre bien.* Comme

s'il eût voulu lui imposer, par une pareille affectation, et renverser l'ordre naturel des choses en détruisant l'impression qu'un semblable procédé doit produire dans les esprits.

Jamais prince n'a eu une occasion plus belle d'exercer la politesse et la grandeur d'ame que Charles-Quint durant la prison de François Premier : il ne le visita qu'une seule fois ; encore ce ne fut que dans la maladie que lui avoit attirée le déplaisir de se voir traiter si indignement, après qu'on l'eut averti que ce prince étoit à l'extrémité, et que Sa Majesté perdrait sa rançon si ce roi venoit à mourir. Ce procédé parut indigne au chancelier de Charles. En effet, les princes doivent être grands en tout ; les mauvais procédés ne sont pas faits pour eux.

On blesse la bienséance dans les paroles en deux manières, ou par les choses qu'on dit, ou par les termes avec lesquels on s'exprime.

Les termes grossiers blessent tellement la modestie et la délicatesse des sentiments, comme aussi de certaines manières de jurer qu'on fait entrer sans nécessité dans les conversations les plus indifférentes, et que l'on profère dans l'enjouement, de même que dans le dépit et dans la colère, que toute dame bien née est à l'abri de ces habitudes. Je passe encore sur l'article des injures et des menaces qui portent avec

elles un certain air de liberté malhonnête ; ce qui est plus que suffisant pour les faire supprimer à une femme qui a reçu quelque éducation. Mais les équivoques qu'on mêle dans les conversations enjouées, sont toujours bien plus dangereuses ; elles blessent encore plus la religion que les règles de la politesse et de la bienséance, et ne tendent à rien moins qu'à la corruption du cœur.

Les chansons modernes ne respirent que cette affreuse licence. On ne voit presque personne qui ne les souffre : les femmes, et même les jeunes filles, chez qui la pudeur devoit être plus tendre et plus aisée à blesser, chantent ces sortes de chansons, à cause des équivoques qu'elles renferment, avec la même liberté et le même goût qu'elles en chantent d'autres à cause de la beauté des airs ; comme si le soin qu'on a eu de mettre ces équivoques en vers et en musique, les devoit rendre recommandables, et comme si elles perdroient dans les chansons le sens qu'elles cachent dans le discours ordinaire. De quel dérèglement l'homme n'est-il pas capable ! Semblable à l'avare, qui, par son indigne passion, renverse l'ordre naturel des choses, et en altere l'usage, nous corrompons l'usage des mots en leur donnant un sens contraire, nous représentons le mal sous des formes nouvelles en le cachant dans des mots et dans des expressions ambiguës.

Il ne faut pas croire que tout ce qui est esprit soit dans l'ordre de la bienséance; on court grand risque de s'en éloigner dans tout ce qu'on dit, si le jugement ne s'en mêle. On peut dire des sottises avec esprit; une répartie fine et piquante offense vivement, et se pardonne difficilement.

Ainsi ne brillez jamais aux dépens du bon sens; soyez enjouée sans excès; ne vous exposez point à la confusion de rire seule parmi des personnes qui ont des raisons d'être sérieuses: ne riez jamais la première de ce que vous dites, de peur d'empêcher les autres d'en rire s'il en vaut la peine.

Soyez moins occupée à tirer avantage de vos bonnes qualités, qu'à vous corriger de vos défauts: craignez les dangers où la beauté expose; c'est un présent du ciel qu'il faut respecter dans vous-même, et dont vous n'avez aucun droit de disposer de votre chef, pour ne vous préparer aucun sujet de repentir; regardez-la sans cesse comme l'occasion de votre perte, et comme la matière de votre gloire; car il y a peu de femmes qui aient été belles, et qui ne doivent être fâchées de l'avoir été. Ne jugez point de vous-même sur ce qu'on vous en dit; les hommes ne louent que par intérêt.

N'affectez pas des airs dédaigneux et pleins de fierté; évitez le trop grand nombre de paroles, la lenteur ou la précipitation à parler, le ton haut et décisif, les contes

fréquents, les explications, les digressions, le trop d'exemples et les compliments: tout cela déplaît et impatient.

Que la modestie et le bon sens paroissent dans tout votre ajustement, songez moins à être parée qu'à être propre; ne soyez le singe de personne dans vos manières, non plus que dans vos habits; marchez toujours en la présence de l'Esprit saint si vous voulez être parfaite; croyez qu'il a les regards attachés sur vous, afin de conformer vos sentiments à ses volontés, et votre action extérieure au respect que vous lui devez; faites régner dans tout ce que vous faites un air de sagesse, de bienséance, qui vous distingue de celles qui ont l'ame déréglée, qui ne s'observent sur rien, et qui oublient que Dieu les voit.

REGLES GÉNÉRALES *de la bienséance et de la politesse.*

1. Il faut qu'une demoiselle se comporte suivant son âge et sa condition; qu'elle prenne garde à la qualité de la personne avec laquelle elle traite; qu'elle observe bien le temps, qu'elle fasse attention au lieu où elle se rencontre.

2. La familiarité est une liberté honnête que des personnes qui parlent et agissent ensemble, prennent entre elles, qui fait que, par une certaine convention tacite et réciproque, on prend en bonne part ce qui

choqueroit étant pris à la rigueur. Il faut observer que, d'inférieur à supérieur, la familiarité est une effronterie, et si on ne se connoît point, c'est une insolence; que, de supérieur à inférieur, la familiarité doit toujours être dans la bienséance, et même obligeante pour l'inférieur.

3. Comme le salut est la première marque du respect, la révérence ne doit jamais être ni courte ni trop précipitée, mais basse et grave; on peut même s'incliner un peu du corps quand on ne fait que passer.

4. Un marcher modeste sied à une demoiselle; il faut éviter de frapper fortement la terre ou le plancher, de marcher comme si on dansoit, de tourner la vue çà et là, d'être trop lente ou trop précipitée.

5. Comme les yeux sont l'image de l'ame, que vos regards soient doux, modestes, naturels, sans affectation, en sorte qu'on ne remarque en vous aucune passion ou affection déréglée.

6. Tenez-vous toujours droite, et accoutumez-vous à cette posture.

7. Il faut éviter les grands éclats de rire, et plus encore de rire de tout et sans sujet.

8. Écoutez beaucoup et parlez peu, prenez garde d'interrompre ceux qui parlent. Comme une gravité trop marquée est insupportable, il faut l'éviter aussi-bien que la légèreté.

9. Il n'est pas séant de faire paroître beaucoup d'admiration, ni de s'épuiser en louanges, comme si on n'avoit jamais rien vu, quand quelqu'un montre à la compagnie quelque bijou ou autre chose ; il ne faut pas aussi être indifférent et froid à estimer ce qui est estimable.

10. Si on se trouve dans la compagnie de quelque licencié qui sort des regles et profere quelque parole libre et équivoque, il faut éviter d'en rire, et même faire semblant de ne l'avoir pas oui, couper adroitement le discours, quitter même la compagnie, en trouvant quelque excuse.

11. Il faut que tout le discours d'une demoiselle soit simple, sans fard, qu'il marque la retenue et le respect dont elle veut persuader la personne avec qui elle traite, et que le mensonge ne soit jamais sur ses levres.


12. Il faut honorer et respecter les maîtres et maîtresses, les ecclésiastiques, les vieillards, les magistrats, fermer les yeux sur leurs défauts, et ne prêter jamais l'oreille au mal qu'on dit d'eux.

13. Pour votre habillement, suivez la coutume du pays, et les façons de s'habiller des personnes de votre condition, qui se piquent de modestie ; retranchez tout le superflu et tout ce qui ressent l'esprit du monde.

14. Que la conduite des volages, des évaporées, ne trouve aucune approbation

dans votre esprit ; n'ayez pour elles aucune complaisance , évitez les lieux où elles se trouvent , et détournez-vous de tous les mauvais chemins qu'elles prennent.





DE L'ARITHMÉTIQUE.

D. QU'EST-CE que l'arithmétique?

R. C'est la science des nombres.

D. Qu'est-ce que les nombres?

R. Ce sont des caracteres dont les hommes sont convenus de se servir pour exprimer les quantités qu'ils conçoivent, comme 4, 8, etc., qui désignent ou qu'on entend 4 aunes ou 8 aunes de telle ou telle marchandise, ou d'autres choses.

D. Combien y a-t-il de sortes de nombres?

R. De deux sortes; d'entiers et de fractionnaires. Les entiers comprennent des unités pleines, comme 6 écus, 20 aunes: les nombres fractionnaires contiennent une ou plusieurs parties de quelque entier, comme $\frac{1}{4}$, etc., qui signifie qu'une chose est divisée en 4 parties, et qu'on en prend une.

D. Quels sont les caracteres ou chiffres dont on est convenu de se servir?

R. Il y en a neuf que voici: 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, qui désignent les quantités que nous appellons un, deux, trois, etc.

On se sert encore du zéro, qui se marque ainsi 0. Ce caractere ne marque rien par lui-même; mais il détermine la valeur des caracteres qui le précédent.

D. Est-ce que la valeur des chiffres ne dépend pas de leur figure?

R. Non, tel chiffre ne vaut que trois unités, qui, placé à un second rang, vaut trois dizaines d'unités; au troisième, vaut trois cents unités. Voici le principe dont on est convenu: quand plusieurs chiffres sont rangés de suite sur une même ligne, ceux qui sont dans la première place, commençant à compter de droite à gauche, ne valent jamais que ce qu'ils signifient; ceux qui sont dans la seconde place valent dix fois davantage que dans la première: 2 dans la première vaut deux unités; dans la seconde il vaut deux dizaines; dans la troisième il vaut dix fois davantage, savoir deux centaines; dans la quatrième il vaut deux mille; dans la cinquième des dizaines de mille; dans la sixième des centaines de mille, etc.; en sorte que la valeur d'un chiffre est toujours dix fois plus grande dans le rang suivant que dans le précédent.

Les zéros font le même effet que les chiffres: s'il y a un zéro après le 2, ce 2 vaut vingt; s'il y a deux zéros, ce 2 vaut deux cents, etc. 2, 20, 200, etc.

D. Comment exprime-t-on une rangée de plusieurs chiffres sur une même ligne?

R. On la coupe de trois en trois par *ternaires*, et chacun de ses ternaires a son nom. Le premier s'appelle *ternaire des unités*; le second, *ternaire des mille*; le troisième, *ternaire des millions*; le quatrième *ternaire des billions*, etc., et ainsi à l'infini. Soit ce nombre à exprimer, 3478588245;

je le partage en ternaires de cette façon :

billions,	millions,	mille,	unités,
3	478	588	945

et je dis qu'il vaut trois billions, quatre cents soixante-dix-huit millions, cinq cents quatre-vingt-huit mille, neuf cents quarante-cinq unités.

Maniere d'écrire toutes sortes de nombres avec les caracteres qui les figurent.

	Chiffre arabe.	Chiffre romain.
Un	1	I.
Deux	2	II.
Trois	3	III.
Quatre	4	IV.
Cinq	5	V.
Six	6	VI.
Sept	7	VII.
Huit	8	VIII.
Neuf	9	IX.
Dix	10	X.
Onze	11	XI.
Douze	12	XII.
Treize	13	XIII.
Quatorze	14	XIV.
Quinze	15	XV.
Seize	16	XVI.
Dix-sept	17	XVII.
Dix-huit	18	XVIII.
Dix-neuf	19	XIX.
Vingt	20	XX.
Vingt et un	21	XXI.

	Chiffre arabe.	Chiffre romain.
Vingt-deux	22	XXII.
Vingt-trois	23	XXIII.
Vingt-quatre	24	XXIV.
Vingt-cinq	25	XXV.
Vingt-six	26	XXVI.
Vingt-sept	27	XXVII.
Vingt-huit	28	XXVIII.
Vingt-neuf	29	XXIX.
Trente	30	XXX.
Quarante	40	XL.
Cinquante	50	L.
Cent	100	C.
Cinq cents	500	D.
Mille	1000	M.
Dix mille	10000	X. M.
Vingt mille	20000	XX. M.
Cent mille	100000	C. M.
Million	1000000	X. C. M.

Des quatre opérations de l'arithmétique.

DE L'ADDITION.

D. Qu'est-ce que l'addition?

R. C'est la réunion de plusieurs sommes en une seule que l'on nomme *total*.

D. Que faut-il faire pour procéder avec ordre et exactitude?

R. Il faut disposer les nombres donnés de telle sorte que les premiers chiffres des uns soient sous les premiers chiffres des autres, les unités sous les unités, les dizaines sous les dizaines, les centaines sous les centaines, etc. Ensuite il faut ajouter

lesdits nombres par partie, commençant de droite à gauche, afin que la somme s'augmentant, on rejette les chiffres qui passent 10 dans le rang suivant; ainsi on place dans ce premier rang le surplus de dix, s'il y en a, c'est-à-dire les unités, et on retient les dizaines pour le rang suivant: par exemple, si l'addition du premier rang fait 17, comme ce nombre fait une dizaine et sept unités, on pose 7 sous le premier rang, et on transporte la dizaine au rang suivant.

E X E M P L E.

Un particulier doit	589 liv.
Plus	387
Plus	<u>794</u>

Total de sa dette . . . 1770

Je dis 4 et 7 font 11, et 9 font 20; je pose un zéro, et je retiens deux dizaines: après je dis deux dizaines et 9 font 11, et 8 font 19, et 8 font 27; je pose sept dizaines, et je retiens 20 dizaines qui font 200; puis je dis 2 centaines que j'ai retenues et 7 font 9, et 3 font 12, et 5 font 17; je pose 7 au rang des centaines, et je transporte dix centaines, qui font un mille, dans le rang suivant.

Quand il se trouve que l'addition des premiers rangs ne produit que des zéros, il faut ajouter les autres chiffres, et y mettre autant de zéros qu'il est nécessaire, afin que

que les chiffres pleins soient dans le rang qui leur convient.

Une abbaye possède	
une ferme qui rapporte	5000 liv.
Une prairie de	3000
En rente sur les états	
du pays	15000

Revenu total : : . 23000 liv.

S'il se trouve des zéros dans le deuxième ou troisième rang, on pose dans ce rang les chiffres retenus de la colonne ou du rang précédent.

Un pere dépense pour	
la pension de sa fille	405 liv.
Pour le voyage	106
Pour ses ajustements	209

Total . . . 720 liv.

DE LA SOUSTRACTION.

D. Qu'est-ce que la soustraction?

R. C'est une opération qui ôte un plus petit nombre d'un plus grand, pour en connoître le reste ou la différence.

D. Que faut-il observer pour cela?

R. Il faut placer le plus petit sous le plus grand, les unités sous les unités, les dizaines sous les dizaines, etc.; et quand le chiffre qu'on veut retrancher est plus grand que celui de qui on veut le retrancher, il faut l'augmenter en empruntant une dizaine dans le rang qui précède.

E X E M P L E.

Une demoiselle avoit, en entrant au couvent, 598 liv., elle a payé 425 liv. pour sa pension, combien lui reste-il?

$$\begin{array}{r} \text{De} \quad 598 \text{ liv.} \\ \text{ôter} \quad 425 \\ \hline \end{array}$$

reste . . . 173 liv.

Je dis qui de 8 ôte 5, reste 3, que j'écris à son rang; ensuite je dis qui de 9 ôte 2, reste 7, que je marque au rang des dizaines; qui de 5 ôte 4, reste 1, que j'écris sous la colonne des centaines; et l'opération est faite, qui me dit qu'il lui reste 173 liv.

A U T R E E X E M P L E.

$$\begin{array}{r} \text{Un homme doit} \quad 635 \text{ liv.} \\ \text{Il paie} \quad 478 \\ \hline \end{array}$$

reste . . . 157 liv.

Je dis qui de 5 veut ôter 8, cela ne se peut; j'emprunte une dizaine du 3 du rang précédent, qui, étant jointe, fait 15; qui de 15 ôte 8, reste 7; ensuite, venant au 3 du rang précédent, qui ne vaut que 2 à cause de l'emprunt, je dis qui de 2 paie 7, cela ne se peut; j'emprunte de nouveau, et je dis qui de 12 paie 7, reste 5; ensuite, venant au troisieme, où le 6 ne vaut plus que 5, je dis qui de 5 paie 4, reste 1.

Quand il se trouve un zéro dans le nombre qui est dessous, il faut placer le chiffre positif du dessus entre les nombres qui composent le *reste*, puisque d'un tel nombre n'ôtant rien, ce nombre doit rester tout entier.

Je veux retrancher 503 de 794; je dis :

$$\begin{array}{r} \text{De} \quad 794 \text{ liv.} \\ \text{ôter} \quad 503 \\ \hline \end{array}$$

reste . . . 291 liv.

Qui de 4 ôte 3, reste 1; qui de 9 n'ôte rien, reste 9; qui de 7 ôte 5, reste 2.

Quand le nombre qui doit être retranché est égal à celui de qui on le retranche, on met un zéro, et on continue l'opération.

$$\begin{array}{r} \text{De} \quad 648 \text{ liv.} \\ \text{j'ôte} \quad 348 \\ \hline \end{array}$$

reste . . . 300 liv.

Quand sous un zéro il se trouve un zéro, on met un zéro pour conserver la valeur des chiffres qui précèdent.

$$\begin{array}{r} \text{De} \quad 1000 \text{ liv.} \\ \text{j'ôte} \quad 700 \\ \hline \end{array}$$

reste . . . 300 liv.

D. Comment se fait la preuve de l'addition et de la soustraction?

R. La preuve de l'addition se fait par la soustraction. J'ajoute ensemble

$$\begin{array}{r}
 \phantom{\text{et}} \quad 354 \text{ liv.} \\
 \text{et} \quad 478 \\
 \hline
 \text{Total . . . } 832 \\
 110
 \end{array}$$

Je dis, en commençant de gauche à droite, 3 et 4 font 7; ôté de 8, reste 1: je continue, 5 et 7 font 12; ôté de 13, reste 1: puis 4 et 8 font 12, de 12 quitte; ce qui prouve que l'addition est bonne.

La preuve de la soustraction se fait par l'addition. Si je dois 832 liv., et qu'en payant 478 liv., je trouve que je redevrai 354 liv.; pour justifier l'opération, j'ajoute 478 avec 354, et leur somme 832 vérifie l'exactitude,

DE LA MULTIPLICATION.

D. Qu'est-ce que la multiplication?

R. C'est une espèce d'addition par laquelle on ajoute un certain nombre donné autant de fois à lui-même qu'il y a d'unités dans un autre nombre donné. Je veux multiplier 4 par 5, ce qui fait 20; j'ajoute autant de fois 4 à lui-même qu'il y a d'unités dans 5.

On appelle *multiplicande* le nombre qu'on multiplie, *multiplicateur* celui qui multiplie, *produit* le nombre qu'on cher-

che : dans cet exemple, 4 est multiplicande, 5 multiplicateur, 20 le produit.

D. Pour bien pratiquer la multiplication, que faut-il faire?

R. Il faut bien savoir par cœur la table suivante, selon cette règle :

Nul ne peut être bon chiffrer
S'il ne sait son livret par cœur.

2 fois 2 font 4	5 fois 5 font 25
2 3 6	5 6 30
2 4 8	5 7 35
2 5 10	5 8 40
2 6 12	5 9 45
2 7 14	
2 8 16	6 6 36
2 9 18	6 7 42
	6 8 48
3 3 9	6 9 54
3 4 12	
3 5 15	7 7 49
3 6 18	7 8 56
3 7 21	7 9 63
3 8 24	
3 9 27	8 8 64
	8 9 72
4 4 16	
4 5 20	9 9 81
4 6 24	
4 7 28	2 12 24
4 8 32	3 12 36
4 9 36	4 12 48
	5 12 60

S iij

6 fois	12 font	72	10 fois	12 font	120
7	12	84	11	12	132
8	12	96	12	12	144
9	12	108			

D. Que faut-il faire pour multiplier un nombre par un autre?

R. Il faut placer le multiplicateur sous le nombre à multiplier comme dans l'addition ; ensuite multiplier le multiplicande par le chiffre du multiplicateur , et écrire le produit comme dans l'addition.

$$\begin{array}{r} \text{Soit } 48 \text{ à multiplier} \\ \text{par } 7 \\ \hline 336 \end{array}$$

Je dis 7 fois 8 font 56 , je pose 6 et je retiens 5 dizaines ; puis 4 fois 7 font 28 , et 5 de retenu sont 33 ; je pose 3 au rang des dizaines , et j'avance l'autre au rang des centaines.

D. Quand le multiplicateur est composé de plusieurs chiffres, que faut-il faire?

R. Il faut, 1°. multiplier par le premier de ces chiffres le nombre à multiplier ; ensuite par le second , et ainsi des autres , mettant le premier produit de chacune de ces multiplications partielles sous le chiffre qui a multiplié.

2°. Il faut ajouter dans une somme ces multiplications partielles, et l'addition donne le nombre qu'on cherchoit.

$$\begin{array}{r}
 37 \text{ aunes de dentelle} \\
 \text{à } 28 \text{ sous} \\
 \hline
 296 \\
 74 \\
 \hline
 1036 \text{ sous.}
 \end{array}$$

Quand il y a des zéros au commencement, soit du multiplicateur, soit du multiplicande, on multiplie les chiffres pleins par les chiffres, et après les produits on place les zéros tant du multiplicateur que du nombre à multiplier.

$$\begin{array}{r}
 30 \text{ aunes de damas} \\
 \text{à } 20 \text{ liv.} \\
 \hline
 600 \text{ liv.}
 \end{array}$$

Quand le multiplicateur est avec un ou plusieurs zéros, il ne faut que placer après le nombre qui doit être multiplié les zéros du multiplicateur.

$$\begin{array}{r}
 4 \text{ aunes de raban} \\
 \text{à } 10 \text{ sous} \\
 \hline
 40 \text{ sous.} \\
 \\
 40 \text{ pieces de vin} \\
 \text{à } 100 \text{ liv.} \\
 \hline
 4000 \text{ liv.}
 \end{array}$$

La certitude de cette opération est évidente. Dans la première, je cherche un



nombre dix fois plus grand , et dans la seconde , un nombre cent fois plus grand ; or, pour former ces valeurs, j'ajoute un zéro dans la première, et deux zéros dans la seconde.

D. Les zéros peuvent-ils multiplier?

R. Non. Cependant il faut marquer ces zéros pour remplir la place où ils se trouvent, et pour conserver la valeur des nombres qui précèdent.

$$\begin{array}{r}
 304 \text{ aunes de toile} \\
 \text{à } 108 \text{ sous l'aune.} \\
 \hline
 2432 \\
 000 \\
 30400 \\
 \hline
 32832 \text{ sous.}
 \end{array}$$

DE LA DIVISION.

D. Qu'est-ce que la division?

R. C'est une espèce de soustraction par laquelle on retranche d'un plus grand nombre un autre plus petit ou égal autant de fois qu'il y est contenu.

Le premier s'appelle *dividende*, le second *diviseur*. Le nombre qui exprime combien de fois le diviseur est contenu dans le dividende s'appelle *quotient*.

Diviser 12 par 4, c'est chercher combien le nombre 12 contient de fois le nombre 4; il le contient 3 fois, 3 est le quotient de cette division.

D. Pour diviser un nombre donné par un autre, que faut-il faire?

R. Il faut écrire le diviseur à la droite du nombre à diviser, voir ensuite combien le diviseur est contenu dans le nombre à diviser, et écrire le quotient de cette division sous le diviseur.

Le nombre donné pour être divisé est 95, le diviseur est 5. Je place premièrement le diviseur 5 à côté du dividende, en le distinguant par un trait; ensuite je vois combien de fois 5 est contenu dans 9; il y est contenu une fois, lequel j'écris au quotient sous le diviseur.

$$\begin{array}{r} 95 \cdot | \cdot 5 \\ \hline 45 \quad 19 \end{array}$$

Après cela je multiplie 5 par 1, le produit est 5, que j'ôte du nombre à diviser 9, et il reste 4: j'abaisse le 5 à côté du 4, il reste encore à diviser 45 par 5. Je dis en 45 combien de fois 5, il y est 9 fois, ce que je marque après le premier quotient 1; ensuite, multipliant le diviseur 5 par ce dernier quotient, le produit est 45, que je retranche de 45, second nombre du dividende, et il ne reste rien.

D. Quand le diviseur a plusieurs caractères, que faut-il faire?

R. Il faut considérer seulement combien le premier caractère à gauche du dividende est contenu dans le premier caractère du di-

viseur ; après , multiplier tout le diviseur par le quotient , commençant par le premier caractère dudit diviseur de droite à gauche , et retrancher le produit de cette multiplication du nombre à diviser , laquelle soustraction fait connoître si l'on a bien divisé.

$$\begin{array}{r} 68 \mid 34 \\ \underline{2} \\ 0 \end{array}$$

Sur le nombre donné 68 pour être divisé par le diviseur 34 , je dispose ces nombres comme il a été enseigné : je ne cherche point d'abord combien tout le diviseur est contenu dans le nombre 68 , je vois simplement combien 3 est contenu dans 6 ; il y est deux fois , ce que je marque : mais aussi , pour m'assurer si tout le diviseur 34 est véritablement deux fois dans le nombre à diviser 68 , et si par conséquent 2 est le quotient de cette division , je multiplie ce diviseur entier par le quotient 2 , et trouvant que deux fois 34 font 68 , je ne doute plus que l'opération ne soit bonne.

D. Si , ayant multiplié le diviseur par le quotient , il se trouve que le produit est plus grand que le nombre à diviser , que faut-il faire ?

R. Il faut prendre un quotient plus petit.

$$\begin{array}{r} 68 \mid 38 \\ \underline{1\frac{37}{38}} \\ 30 \end{array}$$

Il reste dans cette division 30 à diviser

par 38. Nous verrons plus bas comment on opere sur cette fraction, qu'on écrit comme vous voyez après le quotient sur une ligne, et sous cette ligne le diviseur.

D. Quand le diviseur n'est pas contenu exactement dans le nombre à diviser, que faut-il faire?

R. Il faut prendre le caractere suivant dans le dividende.

Soit 112 à diviser par 57.

$$\begin{array}{r} 11.2 \quad | \quad 57 \\ \underline{55} \quad \quad 1 \frac{65}{57} \end{array}$$

Je prends deux caracteres dans le dividende, et je marque un point, parceque le premier chiffre 1 ne peut pas contenir le premier caractere 5 du diviseur. Le premier chiffre 5 du diviseur est deux fois dans 11, premiers chiffres du nombre à diviser; mais parcequ'en multipliant par le quotient 2 le diviseur 57, le produit est 114, qui est plus que le nombre à diviser 112, je connois par cette épreuve que ce quotient est trop grand; j'en prends donc un plus petit, savoir un, et j'en ôte le produit du nombre à diviser 112, disant une fois 7 font 7, que j'ôte de 12, reste 5, et je retiens 1 que j'ai emprunté; ensuite je dis une fois 5 font 5, et 1 que j'ai retenu font 6, que je soustrais de 11, il reste 5; ainsi 57 est contenu une fois dans 112 avec un reste.

Soit le nombre à diviser 288 par 72

$$\begin{array}{r} 28.8 \quad | \quad 72 \\ \hline 00 \quad 4 \end{array}$$

Le premier chiffre 7 du diviseur n'est pas contenu dans 2, premier chiffre du nombre à diviser; j'en prends deux, et je dis, en 28, combien de fois 7, et, opérant comme ci-dessus, je trouve que 7 est 4 fois dans 28, ce que je marque. Je multiplie le diviseur 72 par ce quotient, disant 2 fois 4 font 8, que j'ôte de 8, et il ne reste rien; après cela je dis 4 fois 7 font 28, que j'ôte de 28, et il ne reste rien; ainsi je sais que 72 est véritablement contenu 4 fois dans 288.

D. Après que l'on a divisé les premiers caracteres du nombre à diviser, que faut-il faire?

R. Il faut descendre les suivans de la gauche à la droite, jusqu'à ce que l'on ait divisé tout le nombre donné.

Soit le nombre 9906 à diviser par 39; après avoir mis ces nombres dans leur place,

$$\begin{array}{r} 9906 \quad | \quad 39 \\ \hline 210 \quad 254 \\ 156 \\ \hline 00 \end{array}$$

Je dis 3 est contenu 3 fois dans 9; mais ce quotient étant trop grand, j'en prends un plus petit, savoir 2, et je dis 2 fois 9 font 18,

que j'ôte de 19, il reste 1; que je marque comme vous le voyez, et je retiens 1; après cela je dis 2 fois 3 font 6, avec 1 que j'ai retenu fait 7, que j'ôte de 9, et il reste 2.

Je descends le chiffre suivant, et je dis 3 est contenu 7 fois dans 21; mais ce quotient étant encore trop grand, j'en prends un plus petit, savoir 5, et je dis 5 fois 9 font 45, que j'ôte de 50, il reste 5, et je retiens 5; ensuite je dis 5 fois 3 font 15, avec 5 que j'ai retenu font 20, que j'ôte de 21, et il reste 1; je descends un nouveau caractere du dividende, et je dis 3 est contenu 5 fois dans 15; mais ce quotient étant encore trop grand, j'en prends un plus petit, savoir 4, et je dis 4 fois 9 font 36, que j'ôte de 36, il ne reste rien, et je retiens 3. Enfin je dis 4 fois 3 font 12, et 3 de retenu font 15, qui étant ôté de 15 il ne reste rien. Ainsi, ayant divisé 9906 par 39, le quotient est 254, ce que je voulois savoir.

D. Quand le diviseur n'est pas contenu dans le nombre à diviser lorsqu'on a descendu un caractere, que faut-il faire?

R. Il faut mettre un zéro au quotient.

$$\begin{array}{r} 315.45 \quad | \quad 45 \\ \hline 0.0.45 \quad 701 \\ \hline 00 \end{array}$$

Le nombre à diviser est 31545, le diviseur est 45. Je dispose ces nombres comme il a été dit.

1°. 45 n'étant point dans 31, je prends

trois caracteres du dividende. Je marque un point, et je considere combien 4 est dans 31, il y est 7 fois; je multiplie le diviseur 45 par ce quotient, disant 7 fois 5 font 35, que j'ôte de 35, reste rien, et je retiens 3; après cela je dis 4 fois 7 font 28, et 3 que j'ai retenu font 31, que j'ôte de 31, et il ne reste rien.

2°. Je descends le 4 du dividende; et, parceque 45 n'est pas contenu dans ce caractere, je place un zéro après le 7.

3°. Je descends le 5, dernier caractere du dividende, et je dis 4 est une fois en 4, je marque cet 1 au quotient; ensuite, multipliant le diviseur 45 par ce quotient, je trouve que le produit 45 de cette multiplication est égal au nombre à diviser; par conséquent la division a été très bien faite: ainsi 701 est le quotient de 31545 divisé par 45.

La multiplication et la division se servent réciproquement de preuves.

Si l'on multiplie 12 par 36, le produit 432, divisé par 36, donne au quotient 12; et multipliant le quotient 12 par le diviseur 36, on retrouve le dividende 432.

De la regle de trois ou regle d'or.

D. Pourquoi appelle-t-on cette regle *regle de trois*, ou *regle de proportion*?

R. Parcequ'elle est toujours composée de trois nombres connus, par le moyen desquels on cherche un quatrieme inconnu,

et que les trois nombres connus et le quatrième que l'on trouve par la règle sont proportionnels, c'est-à-dire que cette règle présente quatre termes tellement disposés, que si le premier terme est le tiers ou le quart du second, le troisième est le tiers ou le quart du quatrième. On les écrit de cette façon :

$$2 : 4 :: 8 : 16$$

Ce qui s'exprime en disant 2 est à 4 comme 8 est à 16.

Cette règle porte aussi le nom de *règle d'or*, à cause de son grand usage dans toutes les sciences.

D. Pour bien entendre cette règle, que faut-il faire ?

R. 1°. Remarquez que le premier et le troisième terme doivent être de même espèce, c'est-à-dire hommes ou espèces, etc., comme aussi le second et le quatrième ; ainsi l'on mettra pour second celui qui est de la qualité de ce que l'on cherche.

2°. Multipliez le second nombre par le troisième, et divisez le produit par le premier, le quotient donnera le quatrième nombre cherché.

Règle de trois.

Un homme dépense en huit jours 32 liv, on demande combien il dépensera en quarante jours, faisant toujours les mêmes dépenses.

Dans cette question on cherche un quatrième terme qui soit à 40 comme 32 est à 8.

$$8 : 32 :: 40 : (160)$$

40	
1280	8
48	160
00	

Les termes étant rangés comme on le voit ; on multiplie le troisième par le second , ou le second par le troisième , et on divise le produit par le premier ; le quotient 160 est le quatrième terme cherché.

D. Comment fait-on la preuve de cette règle ?

R. En multipliant le premier terme 8 par le quatrième qui est 160 , le produit doit être égal à celui du second par le troisième.

160
8
1280

On peut dire encore si l'on dépense en 40 jours 160 livres , combien en 8 jours : on trouvera 32 comme il a été proposé.

$$40 \text{ j.} : 160 \text{ liv.} :: 8$$

8	
1280	40
80	32

Autre exemple.

12 aunes d'étoffe ont coûté 72 liv., on demande combien on aura d'aunes pour 144 livres.

Pour résoudre cette question, je dis : Si pour 72 liv. j'ai eu 12 aunes, combien en aurai-je pour 144 livres?

$$72 \text{ liv.} : 12 \text{ a.} :: 144 \text{ liv.} : \quad (24)$$

$$\begin{array}{r} 144 \\ \hline \end{array}$$

$$48$$

$$48$$

$$\hline 12$$

$$172.8 \mid 72$$

$$288 \quad 24$$

$$\hline 00$$

DES FRACTIONS.

D. Qu'est-ce que fraction ou nombre rompu?

R. C'est une expression qui donne le rapport de la partie à un nombre entier ; par exemple cette expression $\frac{2}{3}$ marque que l'entier a été rompu en 3 parties, ou qu'il a trois parties dont on prend deux.

D. Comment appelle-t-on les nombres qui sont sous la ligne?

R. On les appelle *dénominateurs* de la fraction.

D. Comment appelle-t-on le nombre qui est sur la ligne?

R. On l'appelle *numérateur*.

D. Que vaut le dénominateur d'une fraction?

R. Il vaut toujours un entier. Dans cette fraction $\frac{4}{4}$, le numérateur 4 vaut un entier, puisqu'il comprend toutes les parties du dénominateur.

Dans cette fraction $\frac{2}{4}$, le numérateur 2 vaut moins que son dénominateur 4, parcequ'il ne vaut que 2 parties, telles que 4 en valent 4.

Dans cette fraction $\frac{6}{4}$, le numérateur 6 vaut plus que son dénominateur, parcequ'il vaut 6 parties, telles que 4 n'en valent que quatre.

Règle générale.

Dans tous les cas la fraction est égale au numérateur divisé par le dénominateur.

$\frac{3}{4}$ d'aune valent une aune trois quarts.

$\frac{4}{4}$ valent une aune.

$\frac{3}{4}$ valent trois quarts d'une aune.

D. Pour réduire un nombre entier et fractionnaire en même terme ou en une même fraction, que faut-il faire?

R. Il faut multiplier l'entier par le dénominateur de la fraction, et ajouter au produit le numérateur de la même fraction.

On veut réduire 8' en fraction; pour cela

je multiplie 8 par 2, il vient 16; auxquels ajoutant 1, numérateur de $\frac{1}{2}$, il vient 17 qu'il faut écrire pour numérateur de la fraction demandée, et mettre pour dénominateur le dénominateur 2 de la fraction proposée, et on aura $\frac{17}{2}$, égaux à $8\frac{1}{2}$.

D. Pour réduire une fraction à ses moindres termes, que faut-il faire?

R. Il faut diviser le numérateur et le dénominateur de la fraction par leur plus grande commune mesure. Dans les petits nombres cela s'apperçoit aisément; mais en général il est plus aisé de remarquer si l'on peut soustraire parties égales du numérateur et du dénominateur.

Soit $\frac{108}{144}$.

1°. On peut prendre le douzième desdits nombres, on aura $\frac{9}{12}$, et le tiers de celui-ci donnera $\frac{3}{4}$.

2°. On peut prendre encore le $\frac{1}{3}$ de $\frac{54}{72}$, le tiers de 5 est 1, le tiers de 24 est 8, le tiers de 7 est 2, le tiers de 12 est 4, et continuer de même, en disant le tiers de 18 est 6, le tiers de 24 est 8, et enfin la moitié de 6 est 3, et la moitié de 8 est 4, ce qui fait voir que la fraction $\frac{108}{144}$ ne vaut que $\frac{3}{4}$.

$$\frac{54}{72} = \frac{18}{24} = \frac{6}{8} = \frac{3}{4}$$

D. Pour réduire deux fractions au même dénominateur, comment fait-on?

R. On multiplie le dénominateur de la première par le dénominateur de la seconde, et on en forme un dénominateur commun qu'on écrit sous une ligne plus bas.

Après on multiplie le numérateur de la première par le dénominateur de la seconde, enfin le numérateur de la seconde par le dénominateur de la première.

$$\begin{array}{r} \frac{3}{4} \quad \frac{1}{2} \\ \hline 6 \quad 4 \\ \hline 8 \end{array}$$

La fraction $\frac{3}{4}$ vaut 6 huitièmes, et la fraction $\frac{1}{2}$ vaut 4 huitièmes : s'il faut réduire trois ou quatre fractions, on s'y peut prendre de même.

$\frac{1}{4}$, plus $\frac{1}{5}$, plus $\frac{1}{3}$, valent

$$\begin{array}{r} \frac{1}{4}, \quad \frac{1}{5}, \quad \frac{1}{3} \\ 24. \quad 12. \quad 32. \\ \hline 96. \end{array}$$

Des opérations d'arithmétique sur les fractions.

D. Comment s'y prend-on pour ajouter ensemble plusieurs fractions ?

R. On les réduit au même dénominateur ; et on additionne les numérateurs.

$\frac{3}{4}$ et $\frac{7}{8}$ d'aune de damas, combien ces fractions valent-elles ?

$$\begin{array}{r} \frac{3}{4} \quad \frac{7}{8} \\ 24 \quad 28 \quad 52 \\ \hline 52 \quad 32 \end{array}$$

Je dis 4 fois 8 font 32, dénominateur commun ; puis, multipliant en croix, je dis 4 fois 7 font 28, et 3 fois 8 font 24 ; j'addi-

tionne ces deux numérateurs, et j'ai $\frac{52}{24}$, j'en prends le quart, et j'ai $\frac{13}{6}$, qui valent une aune $\frac{3}{6}$.

D. Comment s'y prend-on pour soustraire une fraction d'un entier et d'une fraction?

R. 1°. Pour soustraire une fraction d'un entier, il faut réduire l'entier en fraction, en le multipliant par le dénominateur de la fraction donnée, ôter $\frac{3}{4}$ de 4, je réduis l'entier 4 à la fraction $\frac{16}{4}$, dont ôtant la fraction $\frac{3}{4}$; il reste $\frac{13}{4}$.

2°. Pour ôter une fraction d'une autre fraction, il faut les réduire au même dénominateur, et retrancher le plus petit numérateur du plus grand. On veut retrancher $\frac{3}{4}$ de $\frac{9}{12}$.

On aura $\frac{9}{12}$.

Otez $\frac{3}{12}$ de $\frac{9}{12}$, $\frac{6}{12}$.

D. Comment faut-il opérer pour multiplier une fraction par une autre fraction?

R. Il faut multiplier les numérateurs l'un par l'autre, et ensuite les dénominateurs.

Les fractions $\frac{2}{3}$, à multiplier par $\frac{3}{6}$, donnent $\frac{2}{6}$.

D. Comment divise-t-on une fraction par une fraction?

R. On les réduit au même dénominateur, et on place les deux numérateurs en fraction. $\frac{2}{3}$ et $\frac{3}{6}$ donnent $\frac{2}{6}$.



DES OPÉRATIONS
COMPOSÉES.

*Table des monnoies, poids et mesures,
pour les opérations plus difficiles.*

Un écu vaut	60 s.
La livre	20 s.
Le sou	12 d.

L'aune de France contient 3 pieds 7 pouces 10 lignes $\frac{3}{4}$. Elle est différente dans les différents pays.

Elle se divise en	3
en	4
en	5
en	6
en	7
en	8
en	9
en	10
en	11
en	12

La livre ordinaire est de 16 onces ou 2 marcs : celle pour peser la soie est de 15 onces.

Le marc se divise en	8 onces.
L'once en	8 gros.
Le gros en	3 deniers.
Le denier en	24 grains.



APPLICATION

DES PRÉCEPTES PRÉCÉDENTS.

Addition composée de livres, sous et deniers.

354 liv. 15 s. 4 d.

233 18 7

143 17 6

732 11 5

Après avoir disposé ces trois sommes comme vous le voyez, savoir les livres sous les livres, les sous sous les sous, et les deniers sous les deniers, on commence à compter par le rang des deniers.

La meilleure preuve pour vérifier une addition composée est de la compter deux fois, en allant du bas en haut, puis en descendant du haut en bas.

Soustraction composée.

Quelqu'un doit 78 liv. 3 s. 5 d., et il en paie 45 liv. 7 s. 6 d., on demande ce qu'il doit de reste.

Dette 78 liv. 3 s. 5 d.

Payé 45 7 11

Reste 32 15 6

Preuve 78 liv. 3 s. 5 d.

Multiplication composée.

PARTIES ALIQUOTES.

D. Qu'est-ce que des parties aliquotes?

R. Ce sont les parties de quelque entier qui y sont plusieurs fois précisément contenues et sans reste.

D. Quelles sont les parties aliquotes les plus usitées?

R. Ce sont celles qui suivent :

15 sous sont les trois quarts de vingt sous ;
ou $\frac{3}{4}$.

10 sous sont la moitié, ou $\frac{1}{2}$.

5 sous le quart, ou $\frac{1}{4}$.

4 sous le cinquième, ou $\frac{1}{5}$.

2 sous le dixième, ou $\frac{1}{10}$.

1 sou le vingtième, ou $\frac{1}{20}$.

6 sous 8 deniers le tiers, ou $\frac{1}{3}$.

3 sous 4 deniers le sixième, ou $\frac{1}{6}$.

2 sous 6 deniers le huitième, ou $\frac{1}{8}$.

13 sous 4 deniers les deux tiers, ou $\frac{2}{3}$.

D. Qu'est-ce que multiplier par les parties aliquotes?

R. Ce n'est autre chose que de diviser un nombre par 5, par 6 et par 7, etc. ; et cette division se fait en tirant le cinquième, le sixième et le septième du nombre à multiplier.

On veut savoir combien coûteront 438 éventails à 15 sous la pièce.

Pour faire cette règle, je prends pour 10 sous la moitié du nombre donné 438, et pour 5 la moitié du produit des 10 sous.

438

438 év. à 15 s.

pour 10 s.	219	
pour 5	109	10
	328	10

On demande ce qu'il faut payer pour 2854 aunes de ruban à 5 sous l'aune.

Selon cette méthode, il faut prendre le quart de 2854, et il viendra pour la réponse 713 livres 10 sous.

$$\begin{array}{r} 2854 \\ \hline \end{array}$$

713 liv. 10 s.

Pour savoir ce qu'il faut payer pour 577 aunes de ruban à 4 sous l'aune, il faut prendre le cinquième dudit nombre, et viendra 115 livres 8 sous.

$$\begin{array}{r} 577 \text{ aun. à 4 s.} \\ \hline \end{array}$$

115 liv. 8 s.

Pour trouver le produit de 136 aunes de satin à 6 sous 8 deniers, il faut prendre le tiers du nombre à multiplier, et il viendra 45 livres 6 sous 8 deniers pour la réponse.

$$\begin{array}{r} 136 \\ \hline \end{array}$$

45 liv. 6 s. 8 d.

T A B L E

des parties aliquotes de 24 deniers pour avoir des livres, et de 12 deniers pour avoir des sous.

6 deniers sont le quart de 24 deniers $\frac{1}{4}$, et le demi de 12 $\frac{1}{2}$.

4 deniers sont le sixieme de 24 deniers $\frac{1}{6}$, et le tiers de 12 $\frac{1}{3}$.

3 deniers sont le huitieme de 24 deniers $\frac{1}{8}$, et le quart de 12 $\frac{1}{4}$.

D. Combien coûteront 877 aunes à 6 deniers?

R. 1°. On peut multiplier 877 par 6 deniers, diviser le produit par 12, et réduire ensuite les sous en livres.

2°. On peut, en opérant par les parties aliquotes, retrancher le dernier caractere de droite à gauche, et prendre le quart des autres, ensuite prendre moitié des dizaines, et du chiffre retranché.

$$\begin{array}{r} 87 \mid 7 \text{ aunes} \\ \text{à} \quad \quad \quad \text{00 s. 6 d.} \\ \hline 21 \text{ l. 18 s. 6 d.} \end{array}$$

On peut faire la preuve en disant, à 1 sou ce seroit

$$\begin{array}{r} 43 \text{ liv. 17 s. dont la moitié est} \\ 21 \text{ liv. 18 s. 6 d.} \end{array}$$

Multiplication par livres, sous et deniers.

D. On demande ce que coûteroient 498 aunes à 6 liv. 17 s. 6 d.

R. 3423 liv. 15 s.

	498 aunes		
	à	6 liv. 17 s. 6 d.	
	2988		
pour 10 s.	249		
pour 5 s.	124	10	
pour 2 s. 6.	62	5	
	3423 l.	15 s.	

On peut faire la preuve en multipliant ;
 1°. par 6, qui donnera le premier produit
 de 2988 liv. ; 2°. en multipliant 498 par les
 17 s. 6 d., on aura 8715 sous, qui, étant ré-
 duits en livres, donneront 435 liv. 15 s.,
 qu'on joindra au produit précédent.

On peut encore en faire la preuve en pre-
 nant la moitié des aunes, qui est 249 ; et,
 en doublant le prix, qui est 13 liv. 15 s., on
 aura le même produit si la règle est bonne,
 comme on le voit ci-après.

	249 aunes		
	à	13 liv. 15 s.	
	747		
	2490		
pour 10 s.	124	10	
pour 5 s.	62	5	
	3423 liv.	15 s.	



T A B L E

pour les fractions de l'aune les plus usitées;

La demie $\frac{1}{2}$, c'est la moitié du prix de l'aune.

Des quarts.

Pour $\frac{1}{4}$ le quart	} du prix de l'aune.
Pour $\frac{1}{2}$ la demie	
Pour $\frac{3}{4}$, pour $\frac{2}{4}$ et pour $\frac{1}{4}$	

Des tiers.

Pour $\frac{1}{3}$ le tiers du prix de l'aune,
 Pour $\frac{2}{3}$ prendre deux fois le tiers.

Des sixiemes.

Pour $\frac{1}{6}$ prendre le sixieme	} du prix de l'aune.
Pour $\frac{2}{6}$ prendre le tiers	
Pour $\frac{3}{6}$ prendre la moitié	

Pour $\frac{4}{6}$ prendre pour $\frac{3}{6}$ et pour $\frac{1}{6}$.

Pour $\frac{5}{6}$ prendre pour $\frac{4}{6}$ et pour $\frac{1}{6}$.

Des huitiemes.

Pour $\frac{1}{8}$ prendre le huitieme du prix de l'aune.

Pour $\frac{2}{8}$ prendre le quart.

Pour $\frac{3}{8}$ prendre pour $\frac{2}{8}$ et pour $\frac{1}{8}$ la moitié des $\frac{2}{8}$.

Pour $\frac{4}{8}$ la moitié du prix de l'aune,

Pour $\frac{5}{8}$ prendre pour $\frac{4}{8}$ la moitié, et pour $\frac{1}{8}$ le quart des $\frac{4}{8}$.

Pour $\frac{6}{8}$ prendre pour $\frac{4}{8}$ la moitié du prix de l'aune, et pour $\frac{2}{8}$ la moitié des $\frac{4}{8}$.

Pour $\frac{7}{8}$ prendre pour $\frac{4}{8}$ la moitié, et pour $\frac{3}{8}$ la moitié des $\frac{4}{8}$, et pour $\frac{1}{8}$ la moitié des $\frac{2}{8}$.

EXEMPLES.

		24 aunes $\frac{5}{6}$		
	à	15 liv. 9 s. 6 d.		
		120		
		240		
pour	5 s.	6		
	4 s.	4	16	
	6 d.	0	12	
pour	$\frac{5}{6}$	7	14	9
	$\frac{2}{3}$	5	3	2
		384 liv.	5 s.	11 d.

		15 aunes $\frac{2}{3}$		
	à	18 liv. 12 s. 3 d.		
		120		
		150		
pour	10 s.	7	10	
	2 s.	1	10	
	3 d.		2	9
pour	$\frac{1}{3}$	6	4	1
	$\frac{1}{6}$	6	4	1
		291 liv.	10 s.	11 d.



	218 aunes ⁷			
	à	23 liv.	15 s.	9 d.
		654		
		4360		
pour 10 s.		109		
	5 s.	54	10	
	6 d.	5	9	
	3 d.	2	14	6
pour 4		11	17	10
1		5	18	11
1		2	19	5
1		5206 liv.		
			9 s.	8 d.

Division composée.

L'on veut partager 7989 livres 19 sous 6 deniers à 543 personnes, on demande combien chacun aura pour sa part.

Pour cela divisez 7989 livres par 543, il viendra 14 livres au quotient; et il restera 387 livres 19 sous qu'il faut réduire en sous en les multipliant par 20 sous, le produit donnera 7759 sous qu'il faut diviser par le même diviseur des livres, le quotient donnera 14 sous; et il restera 157 sous 6 deniers qu'il faut réduire en deniers en les multipliant par 12 deniers, et divisant le produit par le même diviseur, le quotient donnera 3 deniers, et il restera 261 deniers.

*Diverses regles usitées dans le commerce.**Regle du cent.*

D. Qu'est-ce que la regle du cent?

R. C'est une regle de trois qui sert à trouver le prix de plusieurs nombres donnés par le moyen de celui d'un cent.

Un particulier a acheté 736 livres $\frac{1}{2}$ de marchandises à raison de 142 liv. le cent, on demande combien il doit payer pour les dites marchandises.

Pour faire cette regle dites :

Si 100 livres coûtent 142 liv., combien

	736 liv. $\frac{1}{2}$
	142
	<hr/>
Ensuite multipliez	1472
le troisieme nombre	2944
par le second, et di-	736
vissez le produit par le	71
premier, ou retran-	<hr/>
chez autant de chif-	1045 83
fres du nombre à divi-	20 sous
ser qu'il y a de zéros	s. 16 60
au diviseur, ce qui	12 deniers
est la même chose,	<hr/>
et vous trouverez que	d. 7 20 deniers

736 livres $\frac{1}{2}$ de marchandises, à 142 liv. le cent, coûteront 1045 livres 16 sous 7 deniers $\frac{1}{2}$.

Commission ou provision.

D. Qu'est-ce que commission ou provision?

R. C'est le bénéfice ou fruit dont jouit un négociant qui est employé par un autre, soit pour vendre ses marchandises ou pour payer ses lettres de change, et pour faire généralement toutes les affaires qu'un négociant peut faire pour un autre.

D. Quelle est la commission de 6870 liv. à 2 liv. pour 100?

Multipliez 6870 liv.
par 2

Réponse, livres	137	40
		20 sous
sous	8	00

Pour faire cette règle, dites: Si 100 livres donnent 2 liv. de profit, combien 6870 liv. ? ou multipliez le nombre duquel on veut tirer la commission par 2, et divisez le produit par 100, ce qui se fait en coupant deux figures comme aux règles du cent.

Savoir ce qu'il faut payer à un voiturier pour 1878 livres, à raison de 9 livres 15 sous du :

1878 liv.	15	
9		
16902		
939		
469	10	
183	10	10
	20	
	2	10
		12
	1	20

On doit donner au voiturier 183 livres 2 sous 1 denier.

Courtage.

D. Qu'est-ce que le courtage?

R. C'est le salaire des courtiers et agents de change, qui concluent les négociations entre les marchands et banquiers.

D. Quel est le salaire des courtiers sur les ventes et achats des marchandises?

R. C'est $\frac{2}{3}$, $\frac{1}{4}$ et $\frac{1}{2}$, suivant l'usage, et pour les agents de change, c'est $\frac{1}{2}$ pour $\frac{1}{2}$.

À combien monte le courtage de 860 liv.
à $\frac{1}{4}$ liv. ou 5 s. pour 100?

		860 liv.
Réponse liv.	2	15
		20 sous.
		00
s.	3	

Pour cela prenez le quart de 860 livres,
et coupez les deux dernières figures, et vous
trouverez 2 livres 3 sous pour réponse.

Constitution de rente, ou règle d'intérêt.

D. Qu'est-ce que constituer?

R. C'est mettre une somme à rente pour
en tirer un intérêt annuel, suivant le denier
de constitution porté par l'ordonnance,
comme au denier 18, au denier 20, etc.,
c'est-à-dire donnant 18 livres au denier 18,
on a une livre d'intérêt par an; et au de-
nier 20 de 20 livres, une d'intérêt par an.

D. Pour trouver l'intérêt d'une somme
à quelque prix que ce soit, que faut-il faire?

R. Il faut diviser le nombre donné par
le prix du denier, et le quotient sera la ré-
ponse ou intérêt pour un an.

Si l'on devoit l'intérêt pour plusieurs
années, on multipliera l'intérêt d'un an par
le nombre des années, comme on le voit
ci-après.

E X E M P L E.

De 86000 livres en prendre l'intérêt au
denier 20 pour 4 ans 7 mois 15 jours.

86000.	}	20.		
	}	4300 liv. intérêt d'un an.		
		4 ^a 7 ^m 15 ^j .		
pour 4 ans		17200		
6 mois		2150		
1		358	6	8
15 jours		179	3	4
		19887 liv. 10 s.		

On voit que pour un an on doit payer
4300 livres, et pour 4 ans 7 mois 15 jours,
on doit payer 19887 livres 10 sous.

Bordereau de paiement.

D. A quoi sert le bordereau de paiement
par la division?

R. Il sert à trouver combien il faut de
pièces, de quelque espece que ce soit, pour
faire tel paiement que l'on voudra.

On demande combien il faut de louis de
24 livres pour payer 6500 livres.

Divisez 6500 liv. par 24, il viendra au
quotient 270 louis, avec vingt livres de
monnoie, comme il se voit ci-dessous.

6500	}	24		
270	}			
20	}	270 - $\frac{20}{24}$		

Regle de dépense.

D. Pour savoir ce qu'on dépense par jour à raison de ce qu'on dépense par an, que faut-il faire?

R. Il faut diviser le nombre donné par 365 jours que contient l'année, et le quotient sera la réponse.

On dépense par an 1733 livres 15 sous, on demande combien par jour.

$$1733 \text{ liv. } 15 \text{ s. } \left\{ \begin{array}{l} 365 \\ \hline 4 \text{ liv. } 15 \text{ s.} \end{array} \right.$$

Regle d'escompte.

D. Qu'entendez-vous par escompte?

R. J'entends un bénéfice que se procure sur son argent celui qui trouve quelqu'un qui a besoin d'espèces pour quelque entreprise faite ou à faire sur marchandises, ou pour paiement anticipé ou retardé de lettre de change ou billet: le taux de Paris est 6 pour $\frac{\circ}{\circ}$ par an, et dans quelques provinces à 5, $4\frac{1}{2}$ et 4 pour $\frac{\circ}{\circ}$: la caisse d'escompte escompte à $4\frac{1}{2}$ pour $\frac{\circ}{\circ}$.

Un particulier a une lettre de change de 1800 liv. qui a encore 2 mois à attendre son échéance, il demande combien on lui retiendra d'escompte à raison de 6 pour $\frac{\circ}{\circ}$ par an.

Dites : Si 100 livres donnent 6, combien 1800?

$$\begin{array}{r} 1800 \\ \hline 108 \overline{) 00} \end{array}$$

L'on voit que pour un an on lui retiendrait 108 livres ; mais comme ce n'est que pour deux mois, on lui retiendra le sixième des 108 liv., qui est 18 liv. ; donc l'escompte de 1800 liv. pour deux mois est 18 liv. En effet, 6 pour $\frac{6}{100}$ par an, c'est un pour $\frac{1}{20}$ pour deux mois ; or, 1 pour $\frac{1}{20}$, c'est le centième de la lettre de change : la lettre étant de 1800 liv., le centième est bien 18 liv.

Regle de la tare.

D. Qu'est-ce que la regle de la tare?

R. C'est le déchet du poids total comparé de quelque marchandise, et de ce qui l'enclot ou contient, quel'on nomme caisse, cordage, tonneau, et laquelle tare se rabat à tant pour cent en dehors et en dedans.

Un particulier a acheté trois balles de marchandises, pesant 1384, on demande quelle en doit être la tare à raison de 6 pour 100.

Pour faire cette regle dites :

Si 100 donnent 6 liv. de tare, combien

$$\begin{array}{r} 1384 \\ \text{Tare } 83 \\ \hline \text{net } 1301 \end{array} \qquad \begin{array}{r} 1384 \\ \text{Tare } 6 \\ \hline \text{Tare } 83 \text{ } 04 \end{array}$$

Ayant fait l'opération, il est venu 83 de tare, qu'il faut ôter de 1384, pour avoir 1301 net, ainsi des autres.

Regle du marc la livre.

D. Qu'est-ce que le marc la livre?

R. C'est chercher ce que doit rapporter 1 liv. à proportion de la somme que l'on veut imposer ou diminuer.

Une généralité payoit l'année dernière 72000 livres; on l'augmente de 6000 livres, on demande combien c'est pour livre.

Si 72000 liv. sont augmentées de 6000 liv. combien 1 liv.

ou	20 s.
	—————
	120000
120000 s. } 72000	—————
	1 s. 8 d.

Preuve.

Si 1 liv. donne 1 s. 8 d.

combien 72000 liv.

1 s. 8 d.
—————
3600
1200
1200
—————
6000 liv.

F I N

T A B L E
DES CHAPITRES ET ARTICLES

contenus dans ce second volume.

FREMIERE ÉPOQUE NOUVELLE.

La naissance de Jésus-Christ; histoire sacrée, p. 17.

Histoire profane. Auguste, 3.

Tibere, 5.

Caius Caligula, 7.

Claude, 9.

Néron, 10.

Galba, Othon, Vitellius, 14.

Vespasien, 15.

Tite, 16.

Ruine de Jérusalem, 17.

Domitien, 18.

Nerva, 19.

Trajan, *ibid.*

Adrien, 21.

Tite Antonin, dit *le Bon*, ou *le Pieux*, *ibid.*

Marc Aurele *le Philosophe*, et Lucius Vêrus, 23.

Commode, 27.

Pertinax, 28.

Sévere, 29.

Antonin Caracalla, 33.

Macrin, 34.

Héliogabale, 35.

Alexandre Sévere, 36.

Maximin I, 38.

Gordien le Jeune, 39.

Philippe, *ibid.*

Dece, 40.

Gallus, *ibid.*

Émilien, 41.

Valérien I, *ibid.*

Gallien, 42.

Claude II, 44.

Aurélien, 45.

Tacite, 46.

Probe, *ibid.*

Carus, avec ses deux fils, Carin et Numérien, 47-
Dioclétien et Maximien, 48.

Histoire ecclésiastique, 49.

II. ÉPOQUE NOUVELLE. 312-420. 50.

Constantin *le Grand*, ou la paix de l'église. *ibid.*

Constantin II, Constance et Constant, 57.

Julien, 58.

Jovien, 60.

Valentinien I, et Valens son frere, 61.

Gratien, 63.

Théodose et Valentinien, 64.

Arcadius et Honorius, 67.

Honorius et Théodose II, 68.

III. ÉPOQUE NOUVELLE. 420-801. 70.

Les monarchies nouvelles, *ibid.*

HISTOIRE DE FRANCE, 71.

Pharamond, Clodion, Mérovée, Childéric, *ibid.*

Clovis, 72.

Childebert, Clotaire, Clodomir, Thierry, 73.

Cherebert, Gontran, Chilperic, Sigebert, 74.

Clotaire II, *ibid.*

Dagobert I, Clovis II, Clotaire III, Childeric II,
Thierry, 75.

Clovis III, Childebert, 76.

Dagobert II, *ibid.*

Clotaire IV, Thierry, Childeric III, *ibid.*

PRINCES CARLOVINGIENS, 77.

Pepin *le Bref*, *ibid.*

EMPIRE ROMAIN, 79.

Théodose II, Valentinien III, *ibid.*

Valentinien III, Marcien, 80.

*Suite de l'empire d'Orient, autrement l'empire
grec, 83.*

Léon I, *ibid.*

Zénon *l'Isaurien*, *ibid.*

Anastase, dit *Dicore*, 84.

Justin, 85.
 Justinien I, *ibid.*
 Justin II, Tibere II, 87.
 Maurice, 88.
 Phocas, 90.
 Héraclius I, *ibid.*
 Héraclius II, dit Constantin III, 91.
 Héraclius III, surnommé Constant II, *ibid.*
 Constantin IV, dit *Pogonat*, 92.
 Justinien II, dit *Rhinomete*, ou *sans nez*, 93.
 Léonce, Tibere III, dit Absimare, Philippique
 Bardanès, 94.
 Anastase II et Théodose III, *ibid.*
 Léon l'*Isaurien*, ou l'*Iconoclaste*, 95.
 Constantin Cop. *myme*, *ibid.*
 Léon IV *Porphyrogenete*, 96.
 Constantin VI et Irene, *ibid.*

IV. ÉPOQUE NOUVELLE. 801-1098. 97.
 Charlemagne, ou *le nouvel empire*, *ibid.*
 Charlemagne et Carloman, 98.
 Louis I, ou *le Débonnaire*, 99.
 Charles II, ou *le Chauve*, 100.
 Louis II, ou *le Begue*, 101.
 Louis III, et Carloman, *ibid.*
 Charles *le Gros*, *ibid.*
 Eudes, 102.
 Charles IV, *ibid.*
 Raoul, 103.
 Louis d'*Outremer*, *ibid.*
 Lothaire II, 104.
 Louis V, dit *le Fainéant*, *ibid.*

PRINCES CAPÉTIENS, 105.

Hugues Capet, *ibid.*
 Robert, 106.
 Henri I, *ibid.*
 Philippe I, 107.

LE BAS-EMPIRE, *ibid.*

Nicéphore Logothete, Staurace, 108.
 Michel Curopalate, 109.

- Léon l'Arménien, *ibid.*
 Michel le Begue, Théophile, 110.
 Michel, Basile le Macedonien, 111.
 Léon VI, Alexandre, Constantin VII, 114.
 Romain II, 115.
 Nicéphore Phocas, 116.
 Jean Zimiscès, Basile III, Constantin VIII, 117.
 Romain, Argyre, Michel le Paphlagonien, Michel Calafate, 120.
 Zoé, Théodora, Constantin IX, Michel VI, 121.
 Isaac Comnene, Constantin Ducas, Romain Diogene, 123.
 Michel Ducas, Nicéphore Botoniate, 124.

Empereurs d'Allemagne depuis Charlemagne, 126.

- Charlemagne et Louis le Débonnaire, *ibid.*
 Lothaire I, *ibid.*
 Louis II, 127.
 Charles II, ou le Chauve, roi de France, et Louis le Begue, roi de France, *ibid.*
 Carloman, Charles le Gros, *ibid.*
 Arnoul, Louis IV ou le Jeune, 128.
 Conrad I, 129.
 Henri I, ou l'Oïseleur, *ibid.*
 Othon le Grand, *ibid.*
 Othon II, *ibid.*
 Othon III, 130.
 Henri II, ou S. Henri, 131.
 Conrad II, dit le Salique, *ibid.*
 Henri III, dit le Noir, 132.
 Henri IV, 133.

V. ÉPOQUE NOUVELLE. Godefroi de Bouillon, ou la croisade. 1098-1300. 134.

HISTOIRE DE FRANCE, 139.

- Louis VI, dit le Gros, *ibid.*
 Louis VII, dit le Jeune, 140.
 Philippe II, ou Auguste, 141.
 Louis VIII, dit le Lion, 142.
 Louis IX, dit S. Louis, *ibid.*
 Philippe III, dit le Hardi, 143.
 Philippe IV, dit le Bel, 144.

EMPIRE D'ORIENT, *ibid.*Alexis Comnène, Jean Comnène, *ibid.*

Manuel Comnène, Alexis Comnène II, Andronic, 146.

Isaac l'Ange Comnène, Alexis l'Ange Comnène, 148.

Baudouin I, et Théodore Lascaris, 150.

Henri, *ibid.*

Pierre de Courtenay, Robert, 151.

Théodore Lascaris, Jean Vatace, *ibid.*

Jean de Brienne, Baudouin II, 152.

Théodore Vatace, Jean II, Lascaris et Michel Paléologue, *ibid.*

HISTOIRE D'ALLEMAGNE, 153.

Henri V, *ibid.*

Lothaire II, 154.

Conrad de Souabe, III^e du nom, 155.Frédéric I, ou *Barberousse*, *ibid.*Henri VI, dit *le Sévère*, 157.Philippe, *ibid.*

Othon IV, 158.

Frédéric II, 159.

Conrad IV, *ibid.*

Richard d'Angleterre, 160.

Rodolphe I, comte de Hapsbourg, *ibid.*

Adolphe, comte de Nassau, 161.

VI. ÉPOQUE NOUVELLE. 1300-1492. *ibid.*Ottoman, ou l'empire turc, *ibid.*

HISTOIRE DE FRANCE, 162.

Louis X, dit *le Hutin*, *ibid.*Philippe V, dit *le Long*, 163.Charles IV, dit *le Bel*, *ibid.*Philippe VI, dit *de Valois*, 164.

Jean Premier, 165.

Charles V, dit *le Sage*, 166.

Charles VI, 167.

Charles VII, dit *le Victorieux*, 168.

Louis XI, 171.

- Charles VIII, 174.
 Andronic Paléologue, 175.
 Les deux Andronics, *ibid.*
 Jean Paléologue et Cantacuzene, 176.
 Manuel Paléologue, *ibid.*
 Jean II Paléologue, 177.
 Constantin Dragasès, 178.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE, 180.

- Albert I, duc d'Autriche, *ibid.*
 Henri VII, comte de Luxembourg et de Limbourg, *ibid.*
 Louis V, duc de Bavière, et Frédéric d'Autriche, 181.
 Charles IV, comte de Luxembourg, et roi de Bohême, 182.
 Wenceslas, roi de Bohême, 183.
 Robert de Bavière, 184.
 Sigismund, *ibid.*
 Albert II, duc d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême, 185.

VII. ÉPOQUE. 1492-1517. 186.

- La découverte de l'Amérique, *ibid.*
 Louis XII, 190.
 François I, 192.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE, 194.

- Frédéric III, *ibid.*
 Maximilien I, 195.

VIII. ÉPOQUE. 1517-1700. 196.

- Luther et Calvin, *ibid.*

HISTOIRE D'ALLEMAGNE, 199.

- Charles-Quint, roi d'Espagne, *ibid.*
 Ferdinand I, 202.
 Maximilien II, 203.
 Rodolphe II, 204.
 Matthias, *ibid.*
 Ferdinand II, 205.
 Ferdinand III, *ibid.*
 Léopold, 206.

HISTOIRE DE FRANCE, 208.

Henri II, *ibid.*

François II, 209.

Charles IX, 211.

Henri III, 213.

Henri IV, 215.

Louis XIII, 217.

Louis XIV, dit *le Grand*, 219.

IX. ÉPOQUE. 1700. 222.

Louis XV, dit *le Bien-Aimé*, 224.

Louis XVI, 238.

TABLE CHRONOLOGIQUE des principaux événements, arrivés pendant les neuf époques nouvelles, 243.

DE LA FABLE, 258.

Fables héroïques. Des dieux du premier ordre, 263.

Rapport de Saturne avec Noé, 265.

Rapport de Chanaan avec Mercure, 284.

Les divinités du second ordre. Pan, Faune, Palès, 298.

Des demi-dieux ou héros, 306.

Traits marqués de l'histoire des Israélites en Égypte et dans le désert, dans celle de l'expédition des Argonautes pour la conquête de la toison d'or, 324.

Rapport d'Agamemnon à Jephthé, 338.

Quelques traits remarquables de la fable, 349.

Des vertus et des vices, 356.

Des jeux, 359.

Des fables morales, 361.

Des fables qui ont une application particulière aux demoiselles, 372.

Des vices principaux qu'on doit bannir de la société, 380.

DE LA BIENSÉANCE, 394.

Règles générales de la bienséance et de la politesse, 400.

DE L'ARITHMÉTIQUE, 404.

Manière d'écrire toutes sortes de nombres avec les caractères qui les figurent, 406.

- Des quatre opérations de l'arithmétique, 407.
 De l'addition, *ibid.*
 De la soustraction, 409.
 De la multiplication, 412.
 De la division, 416.
 De la règle de trois ou règle d'or, 422.
 Des fractions, 425.
 Règle générale, 426.
 Des opérations d'arithmétique sur les fractions, 428.
 Des opérations composées. Table des monnoies, poids et mesures pour les opérations plus difficiles, 430.
 Application des préceptes précédents, 431.
 Addition composée de liv. s. et d., *ibid.*
 Soustraction composée, *ibid.*
 Multiplication composée, 432.
 Table des parties aliquotes de 24 deniers pour avoir des livres, et de 12 deniers pour avoir des sous, 434.
 Multiplication par liv. s. et d., *ibid.*
 Division composée, 438.
 Diverses règles usitées dans le commerce, 440.
 Règle du cent, *ibid.*
 Commission ou provision, 441.
 Courtage, 442.
 Constitution de rente, ou règle d'intérêt, 443.
 Bordereau de paiement, 444.
 Règle de dépense, 445.
 Règle d'escompte, *ibid.*
 Règle de la tare, 446.
 Règle du marc la livre, 447.
 Preuve, *ibid.*

Fin de la table du tome second.

A P P R O B A T I O N.

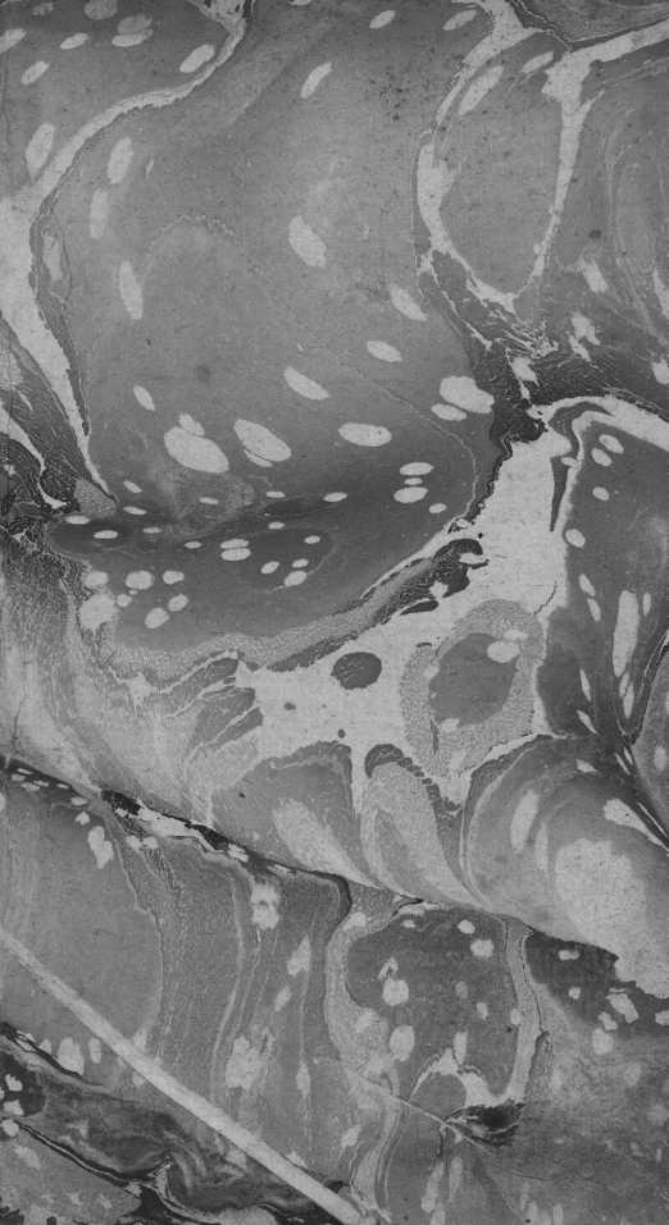
J'AI lu, par ordre de monseigneur le chancelier, un ouvrage déjà imprimé, qui a pour titre, *Les Études convenables aux demoiselles*, dans lequel je n'ai rien trouvé qui pût en empêcher la réimpression.
A Paris, le 3 décembre 1761. FOUCHER.

Le privilege se trouve à la *Bibliothèque de Société.*











ETUDES
DES
DEMOISELLES

2

ANT
507